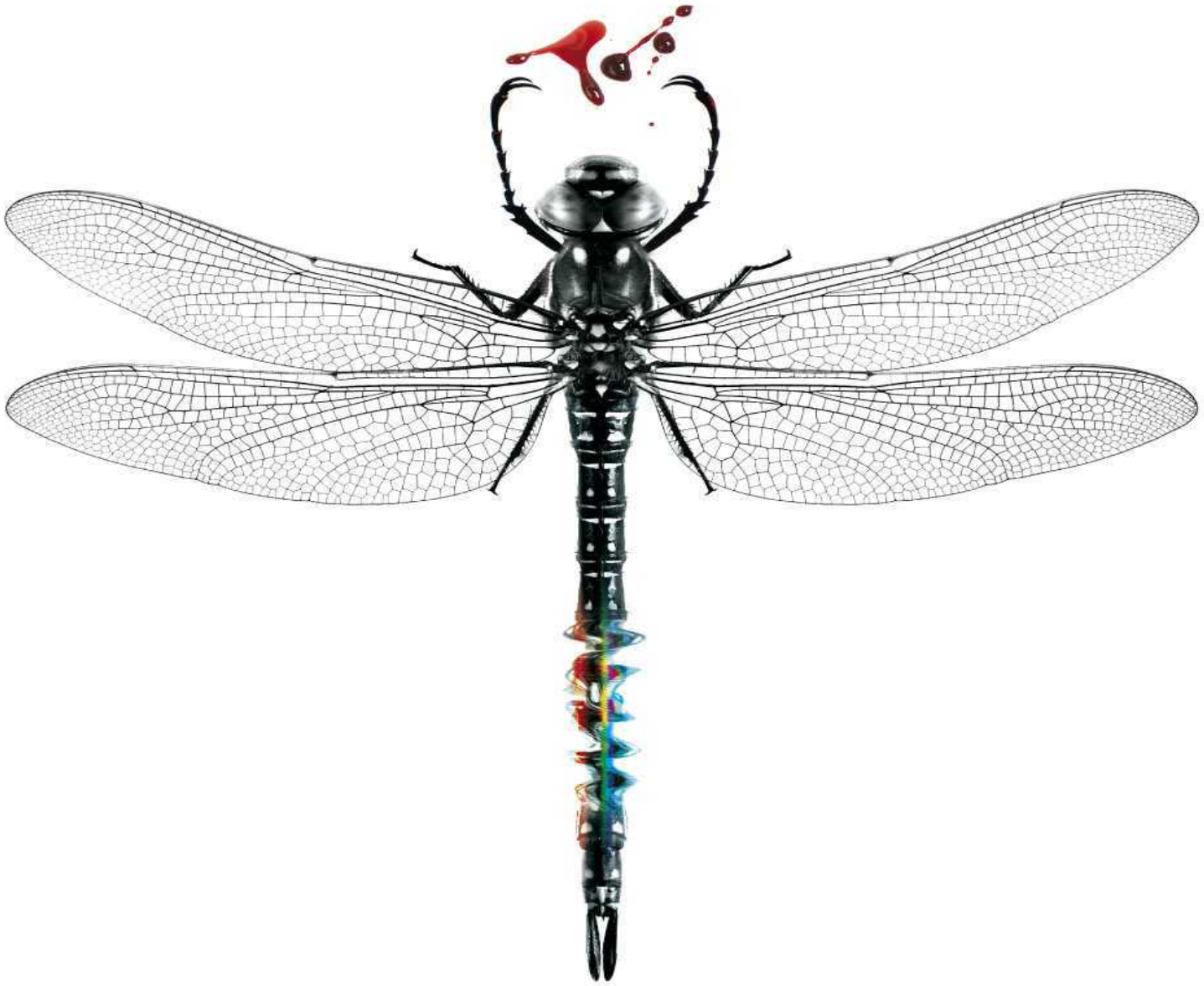
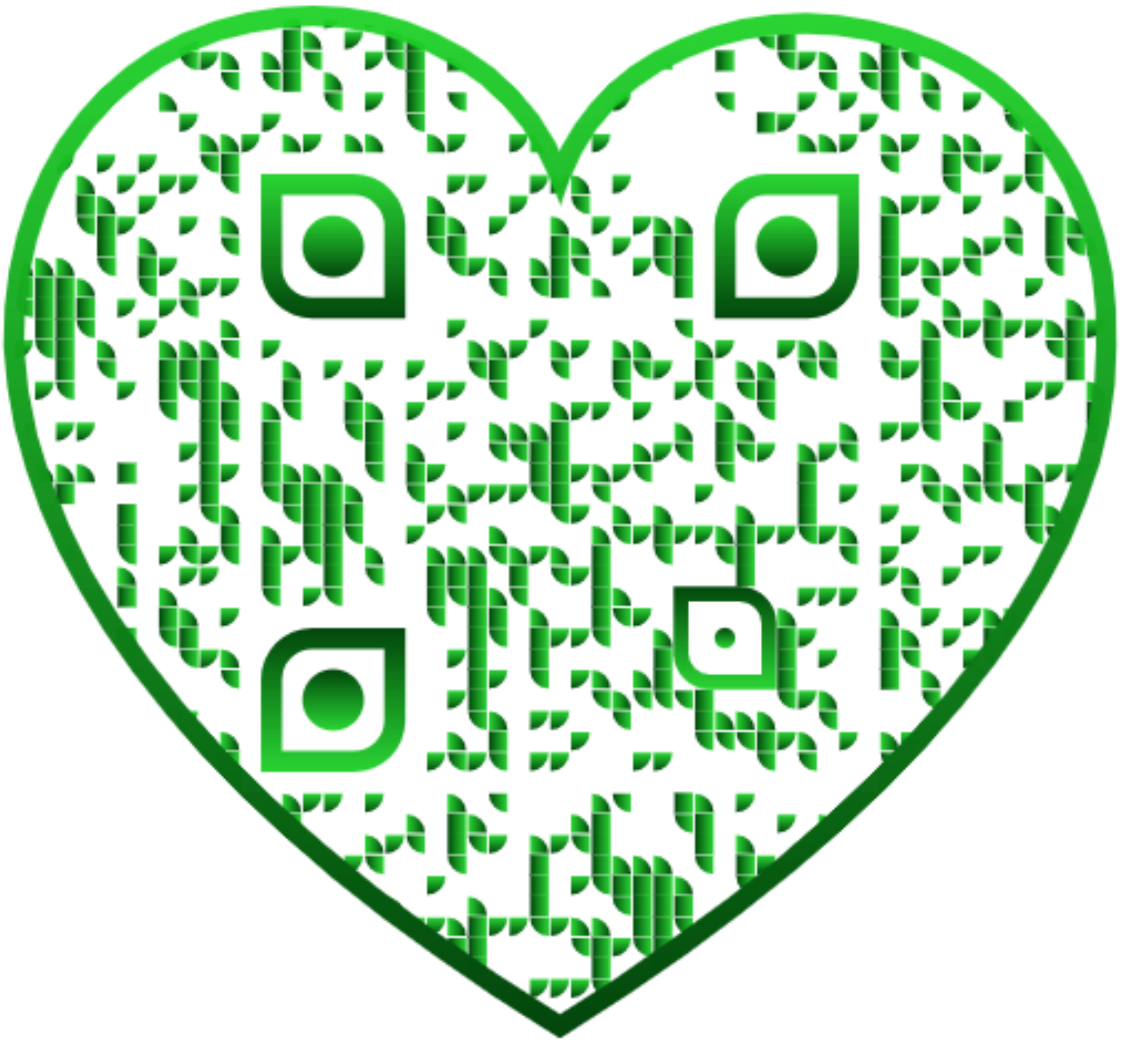
MICHEL MOATTI

TU N'AURAS PAS PEUR



HC
éditions



MICHEL MOATTI

TU N'AURAS PAS PEUR

HC
éditions

Dépôt légal 1er trimestre 2017

ISBN 9782357203204

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin
Conception de couverture : UPGRADE
Maquette : Point Libre

© 2017, Éditions Hervé Chopin, Paris
164, rue de Vaugirard – 75015 Paris
http://www.hc-editions.com/

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tout pays

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Du même auteur

ROMANS

Retour à Whitechapel, Éditions Hervé Chopin, 2013
Blackout Baby, Éditions Hervé Chopin, 2014
Alice change d'adresse, Éditions Hervé Chopin, 2016

ESSAIS

La vie cachée d'Internet, Imago, 2002
L'Effet-médias, L'Harmattan/DesHauts & Débats, 2010

À Sarah.

À Tim.

« L'enfer est vide, tous les démons sont ici. »

WILLIAM SHAKESPEARE, *La Tempête*

« L'innocence, une fois perdue, l'est à jam »

SUSAN HILL

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Du même auteur

Dédicace

AVERTISSEMENT

Préambule – Horace McFarlane

1 - Barnet, nord de Londres. Mardi 24 janvier, 6 h 52

2 - Quartier de Shepherd’s Bush, nord-ouest de Londres. Mardi 24 janvier, 6 h 55

3 - Mardi 24 janvier, 7 h 27

4 - Crystal Palace, sud de Londres. Mardi 24 janvier, 8 h 08

5 - Station de Penge West. Mardi 24 janvier, 10 h 28

6 - Service de médecine légale de la Police de Londres, quartier de l’Embankment

7 - Café Costa de Penge West. Mardi 24 janvier, 10 h 32

8 - Canary Wharf, est de Londres. Mardi 24 janvier, 12 h 35

9 - The Courtfield, Earls Court Road. Mardi 24 janvier, 21 h 09

10 - Barnet. Mardi 24 janvier, 21 h 58

11 - Mercredi 25 janvier, 6 h 04

12 – High Barnet Station, nord de Londres. Mercredi 25 janvier, 6 h 48

13 - Au Green Man, City of London. Mercredi 25 janvier, 8 h 14

14 - Au Bumper, Horseferry Road, Londres. Mercredi 25 janvier, 10 h 02

15 - Cabinet du Dr Connett, Threadneedle Street, City of London. Mercredi 25 janvier, 11 h 15

16 - Mercredi 25 janvier, 11 h 20

17 - Homicide and Serious Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mercredi 25 janvier, 12 h 23

18 - Derby Gate, Westminster, tout près de l'ancien Scotland Yard. Mercredi 25 janvier, 13 h 25

19 - Homicide and Serious Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mercredi 25 janvier, 15 h 13

20 - Embankment. Mercredi 25 janvier, 16 h 20

21 - Barnet. Mercredi 25 janvier, 20 h 05

22 - bumper.com Mercredi 25 janvier, 22 h 37

23 - Jeudi 26 janvier, 7 h 55

24 - Starbucks de Whitechapel Road, est de Londres. Jeudi 26 janvier, 9 h 28

25 - Herne Hill, sud de Londres. Jeudi 26 janvier, 11 h 37

26 - Social Care de Herne Hill. Jeudi 26 janvier, 14 h 25

27 - Au Champion, quartier de Notting Hill. Jeudi 26 janvier, 17 h 22

28 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Jeudi 26 janvier, 17 h 40

29 - Trotters Bottom, nord de Londres. Jeudi 26 janvier, 21 h 03

30 - Barnet. Vendredi 27 janvier, 7 h 06

31 - Au *Bumper*, Horseferry Road. Vendredi 27 janvier, 10 h 17

32 - Au Green Man, City of London. Vendredi 27 janvier, 12 h 20

33 - Vendredi 27 janvier, après-midi

34 - bumper.com Vendredi 27 janvier, après-midi

35 - Barnet. Vendredi 27 janvier, 22 h 11

36 - Barnet High Street. Samedi 28 janvier, matin

37 - City of London. Samedi 28 janvier, après-midi

38 - Broadway Sentinel, extraits Samedi 28 janvier, 17 h

39 - Ouest de Londres. Dimanche 29 janvier, 9 h 04

40 - Barnet. Dimanche 29 janvier, 21 h 48

41 - Au Bumper, Horseferry Road. Lundi 30 janvier

42 - Barnet. Mardi 31 janvier, 7 h 22

43 - St Swithuns Road, Bournemouth. Mardi 31 janvier, 10 h 55

44 - Au Sea Dog, Bournemouth. Mardi 31 janvier, 13 h 07

45 - Autoroute de Londres M3. Mardi 31 janvier, après-midi

46 - Hogarth Road, quartier d’Earls Court. Mardi 31 janvier, 20 h 25

47 - bumper.com Mardi 31 janvier, 23 h 28

48 - Barnet. Nuit du mardi 31 janvier au mercredi 1er février

49 - Mercredi 1er février, 7 h 48

50 - Crowndale Road, King’s Cross, nord de Londres. Mercredi 1er février, 9 h 02

51 - Mercredi 1er février

52 - Barnet. Mercredi 1er février, 12 h 56.

53 - Barnet. Mercredi 1er février,15 h 05

54 - Trotters Bottom, nord de Londres. Mercredi 1er février, 21 h 15

55 - Bibliothèque publique d’Holborn. Jeudi 2 février, 9 h 48

56 - Chez Trevor Sugden, Amen Court. Jeudi 2 février, 13 h 33

57 - Crime Command, Embankment. Salle de conférence. Jeudi 2 février, 16 h 30

58 - Au Bumper, Horseferry Road. Jeudi 2 février, 17 h 50

59 - Restaurant indien d’Hogarth Road, Earls Court. Jeudi 2 février, 21 h 48

60 - Vendredi 3 février, 8 h 22

61 - London Bridge. Vendredi 3 février, 10 h 57

62 - Westbourne Mansions, nord de Londres. Vendredi 3 février, 12 h 50

63 - Le Starving, London Bridge. Vendredi 3 février, 12 h 55

64 - Palace Court, quartier de Notting Hill. Vendredi 3 février, 16 h 24

65 - Bournemouth. Samedi 4 février, 9 h 16

66 - Chez Andrew Folsom, Shepherd’s Bush. Samedi 4 février, 15 h 10

67 - Samedi 4 février, 17 h 27

68 - Docklands, est de Londres. Dimanche 5 février, 11 h 31

69 - The Guardian Lundi 6 février, matin

70 - Croydon, Surrey, sud de Londres. Lundi 6 février, après-midi

71 - Au Bumper, Horseferry Road. Mardi 7 février, 10 h 08

72 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mardi 7 février, 12 h 13

73 - The Ghost, Shepherd’s Bush. Mardi 7 février, le soir

74 - Chez Andrew Folsom, Shepherd’s Bush. Mardi 7 février, 21 h 14

75 - Beckenham, sud de Londres. Mercredi 8 février, 9 h 10

76 - Beckenham, High Street. Mercredi 8 février

77 - Mail de Trevor Sugden. Mercredi 8 février, 13 h 55

78 - bumper.com Mercredi 8 février

79 - Au Norman, quartier de Westminster. Mercredi 8 février, 14 h 24

80 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mercredi 8 février, 15 h 50

81 - Barnet. Mercredi 8 février, 18 h 44

82 - Amen Court, City of London. Mercredi 8 février, 20 h 02

83 - Barnet. Jeudi 9 février, 0 h 44

84 - Crime Command. Jeudi 9 février, le matin

85 - Au Champion. Jeudi 9 février, 16 h 55

86 - Courtfield, Earls Court. Vendredi 10 février, soir

87 - Amen Court. Vendredi 10 février, 23 h 37

88 - Docklands. Dimanche 12 février

89 - Cabinet du Dr Bruce Connett, City of London. Lundi 13 février, 9 h 35

90 - Whitechapel, est de Londres. Lundi 13 février, 11 h 22

91 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Lundi 13 février, 11 h 29

92 - Station de Chancery Lane. Lundi 13 février, 12 h 20

93 - Café Garfunkel’s, Holborn. Lundi 13 février, 12 h 56

94 - Holborn. Lundi 13 février, 14 h 51

95 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Lundi 13 février, 16 h 10

96 - Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Lundi 13 février, 16 h 58

97 - Harbour Parade, Southampton. Lundi 13 février, 17 h 25

98 - Héliport de Londres, sous l’Embankment. Lundi 13 février, 17 h 25

99 - Compton Walk, Southampton. Lundi 13 février, 17 h 32

100 - Southampton Central. Lundi 13 février, 17 h 45

101 - Au Molly’s. Lundi 13 février, 17 h 48

102 - Southampton Central. Lundi 13 février, 17 h 49

103 - Au Molly’s

104 - Southampton

105 - Au Molly’s

106 - Harbour Parade, Southampton

107 - Au Molly’s

108 - Harbour Parade, Southampton

109 - Au Molly’s

110 - Au-dessus de Southampton

111 - Au Molly’s

112 - Secteur d’East Park, Southampton

113 - Au Molly’s

114 - Dans le Merlin

115 - Au Molly’s

116 - Dans le Merlin

117 - Au Molly’s

118 - East Park Terrace, Southampton

119 - Dans le Molly’s

120 - Angle St Mary’s Road et Compton Walk, Southampton

121 - Dans le Molly’s

122 - Au Molly’s

123 - Au Molly’s

124 - Tremona, Southampton Hospital. Mardi 14 février, 4 h 26

125 - Amen Court, City of London. Lundi 20 mars, 16 h 20

Derrière le roman

Playlist

AVERTISSEMENT

Si réels soient-ils, certains personnages de ce récit incarnent une si profonde désolation de l'âme qu'ils ne peuvent être, à jamais, que les protagonistes d'une fiction. Leur trace, bien qu'elle subsiste dans les archives des journaux et les dossiers de police, est sans aucun doute constituée d'une matière friable, faite d'ombres et de larmes.

Toute recherche sur leur existence réelle ouvrira sur des impasses, des doutes, de nouvelles ombres et d'autres larmes. Confrontés à leurs silhouettes, dans la lumière équivoque du couchant, nous constaterons en nous rapprochant qu'il n'y a là que des loques et des masques, les défroques vides d'épouvantails.

Leurs noms ne servent qu'à une chose, nous le savons bien : les repérer au sein des cauchemars qu'ils nous imposent.

Et même si des individus ont autrefois porté certains des noms évoqués plus loin, ils ne sont ni plus vrais, ni plus tangibles que les fantoches de nos plus mauvais rêves.

Leur image s'effacera. D'autres les remplaceront.

Tu avanceras parmi elles, et tu n'auras pas peur.

Préambule – Horace McFarlane

Non, il ne pouvait pas y croire. C'était à lui que ça arrivait. Il avait été assommé. Mis K.-O., tout bonnement K.-O. Il ne se souvenait de rien depuis Half Moon Lane. Il sortait de ce bar, il avait vaguement vu une ombre s'approcher et son nez avait explosé. Puis plus rien. Si. Ça. Maintenant. Et « ça » n'avait pas de sens. Pas de bon sens. Il était attaché. Et sacrément bien attaché. Il avait essayé de remuer ses poignets pris dans des bracelets fixés au siège, mais ils ne bougeaient pas d'un millimètre.

Il regardait le type qui lui tournait le dos pianoter sur un clavier d'ordinateur et modifier des réglages sur une sorte de minuscule caméscope Sony dont la sangle pendait de son poignet. Horace McFarlane essayait de se concentrer sur les quatre lettres blanches. Voilà. Pour éviter de se laisser aller à la douleur, il essayait de réduire le monde à ça : quatre lettres blanches qui montaient et descendaient tandis que le type pluggait sa putain de fiche HDMI.

S.O.N.Y.

Presque dix minutes qu'il était réveillé et qu'il fixait ces quatre lettres-là : S.O.N.Y. Il essaya de les faire défiler dans l'autre sens.

Y.N.O.S. La douleur dans ses sinus empirait de seconde en seconde. Bon sang, ce type lui avait vraiment explosé le nez. Il avait dû lui fracturer tout l'avant du crâne pour que ça lui fasse aussi mal. La nausée le prit sans prévenir dans le fond de la gorge et il se mit à vomir sur ses genoux.

L'autre ne se retourna même pas. Il fit reculer brutalement sa chaise à six roues, et balança son poing au jugé derrière lui. Le coup atteignit McFarlane sous l'oreille et la douleur roula de la tempe au front, s'épaississant telle une vague qui se gonfle en fonçant vers le rivage. Pour la millième fois depuis… depuis quand au fait ? Il ne se sentait pas capable d'estimer le temps passé depuis qu'il avait repris ses esprits, assis sur ce siège avec les poignets pris dans les bracelets solidaires des accoudoirs qui le tenaient prisonnier. Des sangles ou des fermetures identiques le contenaient aux chevilles. Et sa tête était maintenue exagérément droite par une sorte de demi-casque équipé d'une minerve rigide qui pressait le haut de son crâne et sa nuque. Tout semblait peser des tonnes.

Il referma les yeux. Les lettres revinrent, en tonalités inversées et dans le désordre.

Y.N.O.S… Y.N.O.S. Bon Dieu de merde, cette douleur allait le rendre dingue. Qu'est-ce que ce type lui avait fait au bras ? Y.N.O.S. L'onde de douleur sautait à la manière d'un lutin sous acide, bondissant en allers-retours insupportables de son coude à sa tempe droite. Y.N.O.S… Y.N.O.S… Y.N.O.S. Merde !

Une image venait d'apparaître sur l'écran de l'ordinateur que le type masquait à moitié. Des zébrures, puis un flash de lumière blanche et vive passant brutalement au jaune malade. Horace McFarlane visualisa sur la moitié d'écran ce que le caméscope cadrait dans son viseur. Le mur à sa gauche, affichant une reproduction géante de la Une du New York Times *le lendemain de l'attaque du World Trade Center. Avec ce titre, laconique et définitif :*

U.S. ATTACKED

Et cette boule de feu orange, gris et noir qui s'élargissait dans les étages du building, comme une immense fleur de mort et de peur.

Sur l'écran, la reproduction avait des tons plus froids. Et plus contrastés. L'image bougeait en même temps que le type faisait pivoter le

caméscope, comme s'il cherchait à étalonner quelque chose, la couleur ou l'autofocus. Soudain, alors que l'objectif se retournait vers lui, McFarlane se découvrit sur l'écran. Il était accroché sur une sorte de fauteuil haut et raide, comme une cathèdre de moine d'un film gothique. Mais le matériau était plus moderne que ça. De l'aluminium. De la mousse plastifiée. Il sentait sous la paume de sa main gauche – la seule qui lui renvoyait encore des informations – une matière molle et lisse, comme le rembourrage d'un volant. Une matière qu'il jugea apte à amortir les chocs.

Brusquement, une pensée monstrueuse le submergea. Ce fauteuil sinistre, oppressant, ce piège absolu dans lequel le moindre mouvement, hors celui de ses paupières, lui était interdit, et si… et si c'était… Bordel de merde ! Et s'il était attaché sur une chaise électrique ? Une putain de chaise électrique ! Il avait vu des images à la télé ou dans des films à la con. Ces harnais qui enserraient le condamné, ces bracelets conducteurs aux poignets, ce calot d'acier plaqué sur le sommet du crâne ?

La panique s'était jetée sur lui à la manière d'une meute de chiens sur un cervidé épuisé. Il essaya d'ouvrir la bouche, mais l'absence de salive l'empêcha de produire le moindre son intelligible. Il s'entendit crachoter quelque chose comme « Heumeuk… tttt… heumeuk… ».

Oui. Il en était sûr à présent. Le dingue au caméscope l'avait attaché sur une chaise électrique ! Où avait-il bien pu se procurer un machin pareil ? Et si ce dingo se l'était fabriquée tout seul ? Voilà bien l'ultime truc de dingo : se fabriquer sa chaise électrique personnelle ! McFarlane imagina clairement la vidéo sur YouTube, qui décrivait étape par étape comment procéder. Choix du bois (isolant). Choix des électrodes (métal parfaitement conducteur). Choix du voltage (maximal). Une vague de terreur déferla sur Horace McFarlane, tapant et retapant comme les lames déchaînées d'une tempête sur la paroi d'une falaise. Peu importait la manière dont ce type avait pu se procurer une chaise électrique. Il était assis dessus ! Et attaché ! Avec des bracelets métalliques aux poignets et

aux chevilles. McFarlane essaya de se rappeler ces images qu'il avait vues sur Internet, sur un de ces sites gore complètement foireux compilant des séquences morbides. Il visualisa les images volées, prises en catimini lors d'une électrocution dans un état ringard du sud des États-Unis. Un cadre tremblotant, une image pleine de grain et trop contrastée. Mais on voyait le visage du type se tordre et puis commencer à fumer. Malgré la piteuse qualité de la prise de vue, il avait positivement vu le crâne du type s'enflammer et commencer à fondre, traversé par la monstrueuse charge électrique. Il regretta aussitôt d'avoir été rechercher ce souvenir au fond de son cerveau hérissé d'horreur.

L'autre ne se retournait pas. Il faisait toujours pivoter la caméra numérique, et d'autres parties de la pièce apparurent sur l'écran. Des parties qui étaient derrière lui et que McFarlane ne pouvait voir, la nuque immobilisée comme elle l'était. Il découvrit une bibliothèque de bois noir, le genre design premier prix, sur laquelle il ne discerna qu'un seul objet. La reproduction d'une pomme, grossie vingt fois au moins, plus large qu'un ballon de basket et bleu vif, menaçante. À droite de la bibliothèque, il put apercevoir, avant que l'objectif ne se détourne encore et ne revienne cadrer la Une du New York Times, *un rideau métallique, comme ceux qui ferment les devantures de commerces. Les lattes de métal descendaient jusqu'au sol, qu'il eut le temps d'entrevoir. Il était en béton peint du même bleu que la pomme. Il se trouvait dans un rez-de-chaussée, sans aucun doute. Dans une boutique branchée ? Un local d'agence de pub, ou un cabinet d'architectes friqués ? Il essayait de faire revenir de la salive dans sa bouche, conservant le peu qu'il sécrétait et tentant d'en lubrifier le fond de sa gorge. Il avala un peu et tenta à nouveau :*

— Hé mec ! Hé mec s'il te plaît… Me dis pas… me dis pas que je suis attaché sur une putain de chaise électrique ?

L'homme ne broncha pas. McFarlane regrettait déjà d'avoir apostrophé son ravisseur de cette manière ouvertement familière.

« Mec… » Pas sûr que ça convienne bien au contexte. Enfin, à ce truc dans lequel il se sentait englué et dont il ne voyait pas bien comment il allait sortir. Disons, sortir sans séquelles. L'homme se contenta de pointer l'objectif vers lui, fixement. Il contrôlait l'image sur le moniteur de son ordinateur. Celle-ci se dessina et se précisait au fur et à mesure que l'autofocus comprenait quel était le plan important. Il se vit une nouvelle fois, de manière moins fugitive que la première. Il était livide. Et ce n'était pas le mauvais étalonnage de l'écran. Il avait le teint littéralement gris, un morceau de pierre ponce duquel émergeaient deux yeux de fou. Et il put détailler le fauteuil. Haut et raide, couleur mastic ou kaki. Un fauteuil d'engin de chantier ? Un siège éjectable d'avion de chasse ? Bon Dieu, en tout cas ce n'était pas la forme trapue et épouvantable d'une chaise d'exécution américaine.

— Heu mec… Monsieur…

Encore ce « mec » qui lui venait naturellement. Une sale habitude qu'il faudrait apprendre à oublier. McFarlane se demanda instantanément s'il aurait le temps d'apprendre quoi que ce soit désormais.

Mais le type semblait concentré sur sa tâche. Il acheva de fixer le caméscope sur un petit trépied articulé qui lui fit penser à un de ces soldats de l'Empire, dans Star Wars. *Il tapait sur son clavier maintenant. Il écrivait quelque chose. McFarlane entendit le sifflement d'une imprimante laser et le bruit d'une feuille de papier avancer dans la machine. Le type vérifia une dernière fois le cadrage sur l'écran, et il se tourna vers lui.*

Le plus terrifiant peut-être, se dit alors McFarlane, c'était que cet homme n'avait pas encore prononcé le moindre mot. Pas un. Pas un seul mot depuis qu'il l'avait frappé en pleine tête, à la sortie de ce pub, dans Half Moon Lane. Un grand flash orangé, et puis plus rien. Enfin, si. Ce fauteuil débile, et ce type de dos, silencieux. Muet. Muet comme une tombe, bordel.

C’est alors qu’il entendit cette musique. Ce morceau d’Otis Redding qui sortait des enceintes Bose, de chaque côté de l’ordinateur. Bon sang, oui : il avait toujours détesté Otis Redding. Pas facile d’expliquer pourquoi, surtout à d’autres Blacks. Comme si le seul fait d’être black obligeait à aimer la soul, le rythm & blues et toutes ces guimauves. Lui, McFarlane, il n’aimait pas. Otis Redding ou pas, McFarlane sentit un immense frisson lui balayer la nuque et s’accrocher avec des griffes d’acier de chaque côté de son visage, enserrant ses tempes dans un étau glacé. Il voyait le type. De face, vivement éclairé par différentes sources. Et s’il voyait le type, de face, c’était que… Si l’autre le laissait ainsi le dévisager, ça voulait dire qu’il ne le laisserait plus partir. Plus jamais. L’homme s’approcha de lui et toujours sans parler, souleva son poignet droit.

— Monsieur… tenta McFarlane.

— Shhh… répondit l’autre.

Et le son parut venir de l’enfer lui-même, chaud et menaçant. Pour McFarlane, ce chuintement ressemblait au bruit d’une peau qui se calcine sur un épais tapis de braise.

1

Barnet, nord de Londres.
Mardi 24 janvier, 6 h 52

L’appartement était plongé dans une pénombre bleutée. Exactement celle que les réalisateurs hollywoodiens cherchent à créer pour donner cette atmosphère de temps suspendu à l’intérieur des vaisseaux intersidéraux, dans les films de SF. L’instant ressemblait à celui qui précède le réveil des astronautes en sommeil prolongé. Cet instant où l’ordinateur central ne va pas tarder à réveiller l’équipage. On a tous ces images en mémoire. *2001, A Space Odyssey*. *Alien. Interstellar*…

Le signal de réception de SMS gicla du Samsung de Lynn. Les quatre premières notes, deux fois répétées, de *Reservoir* de Metronomy, ces notes de synthétiseur asthmatique. Lynn Dunsday ouvrit les yeux. Elle avait les paupières collées de sommeil et tout le haut de son tee-shirt gris était imbibé de sueur. La première chose qui s’imposa à elle fut celle-ci : elle avait encore rêvé de *ce truc*. Ce truc aussi collant qu’un caramel et qui la poursuivait, de sommeil en sommeil. Depuis des années. Elle y était encore, pour quelques secondes. Ce plafond beaucoup trop haut, ces perspectives infinies, cette démesure des volumes et des distances. Quelque chose entre une cathédrale et un centre commercial. Vide, et sombre. Silencieux. Rien

n’était réellement sinistre, mais tout était inquiétant. Comme si une partie de l’histoire manquait. Une partie sournoise et menaçante. Où voguait-elle, dans ce songe étrange et désagréable ? Elle chercha au hasard son portable en tapotant ses draps, de part et d’autre de l’oreiller. Un nouveau double bip illumina une diode et l’aida à repérer le téléphone dans l’obscurité teintée de bleu pâle qui fuyait du téléviseur en veille. Elle lança sa main et fit glisser le clapet de sécurité. La lueur blafarde, verdâtre, de l’horloge digitale et du widget de la météo remonta le long de son avant-bras. Lynn plissa les yeux, essayant de s’habituer au contraste trop fort qui l’aveuglait dans la pénombre. Son pouce balaya la surface de verre minéral et l’écran d’accueil des *Pierres de Lune* s’afficha. Un logo où dominait le jaune d’or, une lune découpée dans un carré anthracite traversé par la zébrure d’un astéroïde. Le texte, en lettres bâtons blanches, disait :

Interface TRACKER

Réseau Pierre de Lune – JAN 24 – 6 h 49 : nouveau message Exp : Isobel

Corps immergé découvert à Crystal Palace. Bizarre. Probabilité meurtre. Police sur le site. SCD1 [1] en attente. DU LOURD !!!

Lynn Dunsday était définitivement sortie de son rêve. Sa vie réelle se rematérialisa avec la fulgurance de ces effets spéciaux, toujours dans les films de SF, quand un croiseur galactique sort de l’hyperespace et que tout reprend sèchement sa place. Des sillages de lumière blanche, des éclairs. Le grand vide sidéral, et puis la réalité qui revient, aussi brutalement qu’une automobile arrêtée par un mur de béton. Journaliste au *Bumper* depuis quatre ans ; dans le métier depuis neuf ans ; trente et un ans au compteur général, dont deux ans de fac à attendre de passer aux choses sérieuses. Elle avait commencé sa vraie vie dans un desk au service des infos générales sur une des chaînes du câble. Dix heures par jour de boulot sur écran. Les sujets répétitifs à réécrire tout au long de la journée ou de la nuit. Jamais de

terrain. Jamais d'extérieur tout court. Jamais d'antenne non plus. Pas assez bien habillée pour se faire remarquer par un chef de rubrique. Pas assez bien coiffée. Pas le look qu'il faut pour affronter l'avant-scène. Un peu trop de rouge dans les yeux et un peu trop de cernes au-dessus des pommettes. Un salaire qui lui permettait de payer un loyer à seize kilomètres du centre de Londres et de manger des wraps et des salades pas chères dans un snack aux allures de fausse ferme anglo-normande tous les midis de la semaine.

Un jour, elle en avait eu marre d'accepter que toute son énergie se transforme en ces quelques mots qui défilent dans une bande en bas de l'écran. Elle avait basculé sur le *Bumper* pour un salaire à peine meilleur, mais elle était *dehors*. À l'exception de son jour d'« infos géné » – un jour sur cinq – où elle devait faire une veille média sur les fils d'actualité, elle travaillait *dehors*. Elle était libre. Elle menait son boulot par le bout qu'elle avait – elle ! – décidé d'adopter. Rencontres, entretiens, rédaction. Entendre et voir. Regarder. Comprendre. Transmettre. Après six mois de stricte obédience et de conformisme aux habitudes de ses confrères et consœurs de la rédaction électronique, elle avait commencé à se détacher des normes. Elle avait fait son trou sur les questions police/justice. Elle avait imposé au *Bumper* un traitement personnel des faits divers qu'elle améliorait chaque semaine un peu plus. Raconter en détail ce qu'elle voyait. Avec une vraie passion. Avec une vraie envie de décrire, de transmettre. Quitte à prendre ses distances par rapport aux règles qu'on lui avait expliquées neuf ans plus tôt. Comme ne jamais apostropher ni tutoyer ses lecteurs. Ne jamais réduire ses phrases à quelques mots. Lynn adorait les phrases qui giclent comme d'une artère sectionnée. Elle adorait dramatiser ses séquences. Ses récits étaient toujours plus courts et plus nerveux. Quitte à multiplier au long de la journée, si nécessaire, des mises à jour techniques et laconiques, uniquement construites de faits bruts et d'interpellations à ses lecteurs. Lynn avait la réputation péjorative dans la profession d'être une « littéraire » et en même temps celle, plus flatteuse, de revenir sans cesse

sur ses articles lorsque l'actu l'exigeait. De fignoler au-delà du raisonnable. De valider, aussi, chaque détail. Et de vérifier par elle-même, chaque fois que c'était possible. Lynn Dunsday aimait repousser la limite de ce possible. Elle actualisait souvent ses articles, empilant les versions comme des crêpes sur une assiette. Si accomplis soient-ils, elle voulait « mettre à jour » ses papiers. Elle aimait ajuster son propos. Au sens de « rendre plus juste ». Ajouter un détail aperçu. Un personnage placé au deuxième plan, qu'elle seule avait remarqué. Un élément singulier d'observation, une émotion transmise par un témoin ou une référence historique qui faisait écho à sa narration.

Elle avait eu ses semaines de gloire avec le traitement des meurtres de New Cross Gate. Deux étudiants français abominablement torturés et mis à mort par des junkies psychotiques qui les avaient séquestrés des heures durant pour quelques dizaines de livres sterling et une console Play Station. Son style télégraphique mais travaillé, son empathie pour les deux jeunes victimes et leur terrible destin avaient accroché et ému le public. Sa ténacité avait payé. Elle avait distancé la police presque sur chaque avancée de l'enquête. Elle avait *été là*.

Lynn avait su également se faire remarquer en réussissant à identifier la maison dans laquelle avait vécu Jihadi John, le bourreau masqué de l'État islamique, au fin fond du quartier de Maida Vale, et à interroger plusieurs de ses anciens voisins. Une fois encore, elle avait été la première sur l'info. Elle avait eu les interviews. Elle avait eu les images. Elle avait eu les noms et les dates. Elle avait eu les anecdotes. Ses confrères, jaloux ou amusés, l'appelaient *Update Lynn*, « Lynn-la-Mise-à-Jour ». Mais indifférente aux sarcasmes et aux scélératesses, elle était devenue une sorte de mini-diva pour une foule de fans *online*, des *cybergonzos* assoiffés de news et de bonnes histoires trempées dans le réel.

Lynn Dunsday venait de publier un ouvrage chez Sidgwick & Jackson, une enquête sur l'affaire Mary Bell, cette jeune meurtrière d'enfants des

années soixante. Lynn avait réussi à obtenir le témoignage de la désormais sexagénaire, qui avait été libérée de prison et vivait sous une fausse identité depuis des années. Les tabloïds l'avaient traquée pendant des mois, espérant révéler son nouveau visage et sa nouvelle vie. En vain. Mais Lynn l'avait retrouvée. Et surtout, elle l'avait convaincue de lui accorder une série d'entretiens et avait retranscrit plus de seize heures d'enregistrement des confessions et récits de Mary Bell.

Depuis, Lynn participait régulièrement à des rencontres dans des cafés culturels, où ses suiveurs – étudiantes en journalisme et fanatiques de toutes obédiences – l'arrosaient de questions sur sa manière toute personnelle de mettre en scène l'information. Elle répondait à tous en buvant des cocktails bien dosés et en tapant sur les épaules de chacun, sans jamais faire la maline ni la star.

Sur un plan plus technique, elle s'était faite en quelques jours aux usages formels du *Bumper*. Aux contraintes de l'édition en ligne, aux bandeaux de pub et aux vidéos intrusives de vingt secondes qui masquaient les articles. Mais les gens avaient l'air de suivre. Les investisseurs avaient parié sur une information spectaculaire, deux sujets maximum par jour, soigneusement sélectionnés, et leur déclinaison permanente tout au long de la journée voire de la nuit, au fil des nouvelles infos. Le rédacteur en chef, Tony Grant, qui avait bossé pendant quinze ans au *Sun*, avait prévenu : « On ne sort pas un *Bumper* par jour ; on sort autant de *Bumper* qu'il y aura d'infos dans nos foutues vingt-quatre heures. Et vingt-quatre heures, avait plaisanté Grant lorsqu'elle avait pris le job, c'est la durée de notre journée de boulot, au *Bumper*. » Elle avait ri, timidement. Sauf que Grant ne plaisantait pas. Au *Bumper*, on était « journaliste 24/7 ». Sept jours sur sept, et vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lynn s'était dit qu'elle s'en fichait. Elle n'avait rien de mieux à faire, au fond. Pas de gosse, et plus de vie privée. Pas d'autre passion que celle d'enquêter et d'écrire. D'écrire encore. De corriger et puis d'écrire à nouveau. Le format éditorial avait été calibré

une fois pour toutes par Grant, et tout le monde s'y tenait : papier de tête à la Une, court, agressif et accrocheur. Et derrière, détails, interviews, portraits. Des éléments illustratifs d'accompagnement pour que le lecteur se sente tout à fait chez lui dans l'histoire du jour. Et surtout, des dizaines de réactions d'anonymes en ligne, tassées sur autant de pages qu'il en faudrait.

Quand un lecteur se remémorait un article lu dans le *Bumper*, il n'avait aucune hésitation et se rappelait parfaitement d'où venait l'info. Alors que les médias *online* tendaient à s'uniformiser et à tous se ressembler, le *Bumper* jouait sa propre musique. Pas de métaphores. Pas d'ellipses. Pas de références non expliquées. Pas d'édito d'intello à la noix. Du vécu. Du terrain. De l'exclu. De l'exclu ! Uniquement de l'exclu. Rien de chapardé à droite ou à gauche. Rien de réchauffé. Jamais de copié-collé. Une équipe commando menée par un petit Napoléon du scoop. Grant, cinq journalistes permanents et une flopée de collaborateurs payés hors de toute grille de salaire, juste au poids subjectif de l'info qu'ils récoltaient. Certains y voyaient la première étape d'un métier, d'autres faisaient ça juste pour l'adrénaline. Aucun de ceux-là n'en vivait vraiment. Ils avaient rejoint le réseau *Pierres de Lune* pour mailler le territoire de leur e-vigilance.

Les journalistes permanents restaient jour et nuit en veille sur *Pierres de Lune*. Au *Bumper*, éteindre son portable la nuit était une faute professionnelle. Pour les informateurs, un logiciel comptabilisait les contributions et un algorithme calculait leurs primes de piges en fonction de la reprise de leurs infos – ou pas – dans les papiers des journalistes. Tony Grant, pour brider l'enthousiasme de ses veilleurs, avait institué un barème négatif : en cas de harcèlement d'infos sans intérêt, c'étaient des points en moins sur le relevé de pige. Il avait imposé la notion d'« info merdique ». Une info merdique c'était, ici comme ailleurs, une info mal sourcée et peu vérifiée, mais aussi, selon le protocole de Grant, une info qui n'intéressait pas le cœur de cible du *Bumper* : les 20-35 ans, urbains et connectés.

Qualités préalables de l'info selon Grant : exclusive, imprévue, urgente. Qualités secondaires mais essentielles de l'info selon Grant : insolite mais vraisemblable, ultra-violente jusqu'à l'obscène et facile à illustrer graphiquement. Top 5 des sujets intéressants selon Grant, en vrac et dans l'ordre, toutes époques confondues : l'assassinat de JFK, le bébé Lindbergh, la tuerie d'Utøya, la grande épidémie de peste de 1665, la vidéo snuff de Yatzenko.

Barème négatif de Grant. Première info merdique : moins dix livres. Deuxième info merdique : moins cinquante livres. Troisième info merdique : la porte. Top 5 des ratages avec amendes selon Grant : le pseudo-infarctus de Lionel Messi à l'échauffement sur le stade de Tottenham, le simili-enlèvement de BoJo par des anti-Brexit, les prétendues images du corps d'Alexander McQueen après son suicide prises avec un iPhone par son concierge, la fausse prise d'otages chez Harrods par des soldats de Daesh et la soi-disant privatisation nocturne du London Eye par la reine pour une *party* privée. Trois *Pierres de lune*, dont deux récidivistes, y avaient laissé leur prime ou leur job. Mais les plus adroits ne s'en sortaient pas mal : une alerte qui déclenchait une info de Une, c'était cent livres. Une alerte qui menait à une série d'articles sur plusieurs jours, avec exclu pour le *Bumper*, c'était jusqu'à cinq cents livres. Ainsi, Grant avait largement récompensé le correspondant qui avait conduit un photographe du *Bumper* jusqu'à la suite de « Lord Dégueu » et permis d'obtenir une série de clichés de l'honorable *speaker* de la Chambre des Lords en soutien-gorge rouge, sniffant de la coke avec deux prostituées dans une résidence de Dolphin Square.

Ça, c'était le fond d'écran de Lynn. Sa vie visible. Le reste tenait en un mot : désordre. Bien loin des lumières de ses apparitions publiques et de ses aréopages de suiveurs. Si elle avait dû rédiger sa propre fiche, elle aurait écrit ceci : « Lynn Dunsday. Née le 14 septembre 1985 », et aurait ajouté : « le même jour qu'Amy Winehouse. Moins douée. Toujours en vie. »

Célibataire, sans relation fixe depuis sa deuxième année de fac. Des rapports hésitants avec des hommes qui ne savaient plus à qui ils avaient affaire au bout de trois rencontres ; une liaison homosexuelle catastrophique avec une femme de cinq ans plus jeune qu'elle qui avait réussi à la persuader, un soir d'ivresse, qu'elle était « indiscutablement lesbienne », certitude que Lynn avait mis deux semaines à anéantir. Un régime alimentaire complètement déstructuré, parfaitement illogique, à base de légumes crus, de cafés latte, de pain complet, de barres protéinées vaguement bio et, parallèlement, de pâtisseries grasses aux concentrations en sucre totalement surréalistes. Ces dernières avalées trop vite dans des salons de thé excentrés où les prix abordables ne l'obligeaient pas à convertir chaque hyper-calorie absorbée en équivalent-jour de loyer. Une dépendance à la consommation d'alcool qui était entrée – même si elle faisait mine de regarder ça de haut – dans sa phase de croisière. C'est-à-dire le pub jusqu'à la fermeture, tous les jours sauf exception. Mais les exceptions à cette règle étaient… exceptionnelles. Et puis désormais, depuis presque quatre mois, une histoire avec ce jeune flic de la Metropolitan qu'elle avait croisé sept ou huit fois sur des homicides, et qui avait fini par oser l'inviter à dîner. Quatre mois. Ils avaient dîné ensemble une demi-douzaine de fois, des soirs de début de week-end, dans des endroits populaires d'Earls Court, ou un peu snobs, au-dessus de Whitechapel, au fin fond de Brick Lane ou de Fournier Street. Ils n'étaient jamais allés l'un chez l'autre. Lynn se disait que cet Andrew Folsom, détective-inspecteur au SCD1, allait bientôt se fatiguer d'elle. N'était-elle pas elle-même déjà fatiguée – *un peu* fatiguée – de cette amourette sans véritable amour ?

Voilà la réalité qui l'habitait ce matin de janvier, alors que le sommeil s'exhalait d'elle et qu'elle essayait de comprendre ce que cette chieuse d'Isobel avait balancé sur Tracker.

Corps immergé découvert à Crystal Palace. Bizarre. Probabilité meurtre.

De quoi s’agissait-il ? « Corps immergé » ? Qu’est-ce que ça voulait dire ? Une noyade ? Criminelle ? Un corps de gamine balancé à l’eau avec dix kilos de fonte dans son sac à dos Eastpack ? Un règlement de comptes à l’ancienne, un petit caïd de Clapham les pieds pris dans un bloc de ciment prompt ? Un cadavre de yuppie, les muqueuses nasales bouffées par la cocaïne, flottant dans une piscine ? Qu’est-ce qu’Isobel pouvait bien qualifier de bizarre ? *Bizarre*. Voilà encore un mot qui n’était pas journalistique pour trois sous. Du pur Isobel.

Lynn Dunsday n’avait pas mis huit minutes pour se préparer. Elle vérifia la charge de son Samsung et celle de sa batterie de secours. Elle vérifia la charge de son MacBook. Elle ferma son sac de nylon et passa la bretelle par-dessus son épaule. Elle embarqua au passage une tranche de pain de mie au blé complet et un chewing-gum dentifrice au menthol. Lynn descendit le demi-étage qui la séparait de la rue et poussa la porte de l’immeuble. Une rafale glacée, pleine de neige fondue, l’accueillit dans Fitzjohn Avenue. Elle réalisa qu’elle n’avait qu’un tee-shirt sous son blouson de toile. Le morceau de tissu humide dans lequel elle avait dormi. Elle remonta en sautant une marche sur deux et se débarrassa de son top, le remplaça par son unique pull en cachemire pelucheux et enfila sa doudoune courte, d’un brun passé, dont elle tira le zip jusqu’au menton et resserra la ceinture sur sa taille. Envisager de faire quelques achats fringues, se hâta-t-elle de noter sur sa *todo list* mentale, dont elle oubliait presque immédiatement le contenu.

Dehors, les restes de neige avaient été repoussés sur les bords des trottoirs. Les arbres noirs et sans feuilles oscillaient lentement dans l’air glacial. Lynn sentait que le vent d’est n’allait pas tarder à s’amplifier, apportant sa charge d’humidité polaire. Elle jeta un regard sur le thermomètre lumineux au-dessus du drugstore dans High Street : 26 °F[2]. Une ligne d’actualité défilait en boucle sous celle de la température, ligne

qui était changée toutes les six minutes. Au passage de Lynn, on pouvait y lire :

[Sondage uGo / Confiance Theresa May – OUI 46 % / NON 46 %]

Lynn nota surtout que le seuil de gel était largement dépassé. Elle traversa la rue presque en courant, mâchant sa tranche de pain de mie tout en tapotant sur son clavier, comptant sur le correcteur automatique pour composer les mots à sa place.

Devant elle, la pente douce la mena directement à la station de High Barnet, de laquelle la vapeur sortait comme d'une bouilloire à thé. Lynn ralentit légèrement son pas et tapa sur la vitre glacée de son Samsung :

Isobel, quel endroit exact. à CP ??? QUELLE STATION ??? L.

Elle traversa la station en essayant de caler son allure sur celle des autres voyageurs, passa son Oyster Card sur le lecteur et s'engouffra dans le passage grillagé qui menait au quai. Elle vit tout de suite la rame arriver. Elle se jeta dans le wagon, colla ses fesses à la porte opposée et regarda son Samsung qui vibrait :

Station C.P. Fonce vers Thicket Road & le lac. Isobel

---

1. Le SCD1, abréviation du Homicide and Serious Crime Command, est un service de la Metropolitan Police dédié aux crimes « complexes » (meurtres d'enfants, crimes sexuels, enlèvements et séquestrations, disparitions…). Le SCD1 est aussi familièrement appelé le « Crime Command ».

2. Environ – 3 °C.

2

Quartier de Shepherd’s Bush, nord-ouest de Londres.
Mardi 24 janvier, 6 h 55

Le détective-inspecteur Andrew Folsom était réveillé depuis presque une heure lorsque son téléphone de service sonna, faisant vibrer le plateau de sa table basse où gisaient deux bouteilles de bière vides et un verre au fond duquel flottaient des épluchures de clémentine. Il regardait, en short et tee-shirt, les infos sportives de *Sky News*, en secouant la tête de dépit aux déclarations de cet enfoiré de José Mourinho qui faisait monter la pression sur Arsenal à l’aide de sous-entendus persifleurs. Il reconnut aussitôt la voix enrouée du sergent Caldwell, son équipier à la section criminelle de la Metropolitan Police.

— Andy ? Caldwell à l’appareil… On a une intervention sur Crystal Palace. Un plan pas clair. Pas clair du tout.

— Pas clair comment ? répondit Folsom en court-circuitant le son du téléviseur.

— Un mort. Homicide. Pas clair, répéta le sergent Caldwell.

— Tu veux dire qu’il faut que je me pointe à Crystal Palace ? Maintenant ?

— Non. On a déjà envoyé une voiture avec deux gars de l'astreinte. Toi, tu rappliques ici. Davies veut tout son monde autour de lui à 7 h 30 pétantes. Pas sûr qu'on ne nous envoie pas à la médecine légale derrière, remarque…

— Putain, Caldwell, j'y serai pas à 7 h 30. Je sors du lit.

— Ton problème, Andy. Magne-toi le train.

— Attends, tu peux m'en dire un peu plus sur…

Le sergent Caldwell avait déjà raccroché. Andy Folsom attendit que la bande d'actualité en bas de l'écran sur *Sky* achève de citer – pour la centième fois – les propos de Mourinho, et marcha sans entrain vers la salle de bains. Il ouvrit le robinet du lavabo pour permettre à l'eau chaude de gagner les tuyaux avant d'affronter la douche. L'appartement était glacé. Il entrouvrit le store extérieur et regarda Shepherd's Bush Green, en contrebas. Les arbres noirs se détachaient sur une fine pellicule de neige qui avait brûlé la pelouse. Devant la clinique chinoise, de l'autre côté de la rue, deux vieilles femmes attendaient l'ouverture en se tenant les reins. Une joggeuse, dans un training rose que les lumières artificielles rendaient presque fluorescent, passa en direction du métro. Andy se détourna, se débarrassa tout en marchant de son short et de son tee-shirt, et ferma le robinet du lavabo. Il fit gicler l'eau du pommeau de douche. Elle était gelée. Comme souvent ces temps-ci, c'est-à-dire quatre voire cinq jours par semaine, il se demanda s'il n'était pas temps de reconsidérer sérieusement sa vie.

3

Mardi 24 janvier, 7 h 27

Les passagers autour d’elle avaient tous les yeux rouges des grands banlieusards du Grand Londres. Les réveils avaient sonné tôt, sans doute bien avant le sien. Ce qui la sauvait, se disait-elle souvent, c’était cette promptitude à se préparer. Comme elle venait une nouvelle fois de le prouver, Lynn savait être prête en dix minutes chrono. Quitte à enfiler, encore humide de la douche, le slip et les fringues de la veille, à zapper le petit déjeuner équilibré et la séance de maquillage. Sa réputation était faite depuis ses premiers mois dans le métier. Elle n’aurait jamais celle d’une fille sophistiquée et délicate. Pas de temps perdu à hésiter sur les détails. Elle n’utilisait qu’une seule eau de toilette, dont la marque la suivait depuis ses 17 ans. Elle ne portait que des boots à semelles de caoutchouc, aussi souples que des gants et qui s’enfilaient d’un seul mouvement. Elle en possédait trois paires, quasi identiques. La seule chose qui la perturbait dans ses départs rapides, c’était de se passer de café. Elle se rattraperait plus tard, en augmentant la dose.

Lynn Dunsday se détendit un peu. Il n’y avait plus qu’à attendre. Vingt ou vingt-cinq minutes en roue libre jusqu’au centre de Londres. Puis, si elle avait de la chance et une bonne correspondance, encore vingt minutes de train express. Autour d’elle, il y avait toutes sortes de passagers, mais une

espèce dominait : les jeunes employées de bureau, de banques, de compagnies d'assurance, de ministères et d'agences de voyages. Elles portaient toutes des tailleurs gris, presque identiques, qui ressemblaient à ceux qu'elles devaient déjà avoir au collège. D'autres filles, aux looks un peu plus soignés, devaient travailler dans les tours de verre, autour de la City, pour des compagnies financières internationales. Certaines lisaient sur leur Kindle, l'air parfaitement absorbé. Non, jugea Lynn, malgré les prophéties, les alarmes et les menaces, le Brexit n'avait rien changé. Tout était bien en place. Les compagnies étaient toutes là, et leurs milliers d'employés convergeaient vers leurs sièges, dès l'aube. Celles qui l'entouraient étaient déjà parfaitement éveillées, prêtes à sortir leur dossier de négociation et leur plus beau sourire. Ces jeunes femmes lui semblaient en constante activité, tapies dans une vigilance permanente et une absence totale de laisser-aller. Elles devaient dormir dans leurs jupes parfaitement repassées sans quitter leurs collants Wolford, immédiatement disponibles pour l'action. Le wagon contenait aussi tout un lot de travailleurs pauvres, des livreurs, des serveuses, des manutentionnaires, des vendeuses ou des rouleurs de makis qui s'agrippaient aux poignées. Leurs chaussures usées et les couleurs passées de leurs vêtements trahissaient la modestie de leurs revenus. La plupart d'entre eux étaient plongés dans la presse gratuite qu'ils avaient ramassée à l'entrée de leur station.

« Pas là-dedans qu'ils vont avoir des détails sur ce truc *bizarre* de Crystal Palace », songea-t-elle. Mais d'autres événements tout aussi bizarres devaient retenir leur attention, du moins jusqu'à la fin de leur trajet, à King's Cross ou à Moorgate. « Encore douze arrêts avant mon changement, pensa-t-elle. Merde. Merde. Tous les reporters de la télé seront sur place avant moi. Saleté de métro. »

Elle laissa son œil papillonner sur les pages du journal qu'une jeune femme à couettes avait déployé devant elle. Lynn crut avoir mal lu et revint

en début de ligne. Oui, le titre était bien tel qu'elle l'avait lu la première fois :

MAGIC DAVE A-T-IL MIS SON MEILLEUR MORCEAU DANS LA BOUCHE DU COCHON MORT ?

Sous l'accroche choc, un portrait de l'ancien Premier Ministre David Cameron, ricanant, la cravate légèrement de travers, enfonçait le clou.

« Nom de Dieu, pouffa Lynn, cette fois, on a touché le fond du marigot… » Lynn regarda autour d'elle et constata que plusieurs passagers avaient devant les yeux le même quotidien gratuit, et devaient lire l'affaire du cochon de Dave en parfaite synchronisation avec sa voisine. Tendant le cou, elle essaya de lire plus avant l'article. Une des couettes de la jeune femme lui barrait toute une colonne, mais elle parvint néanmoins à comprendre que, selon un de ses anciens condisciples de l'université d'Oxford, celui qui était encore quelques mois auparavant le Premier Ministre de Sa Majesté avait, au cours d'une soirée arrosée, mimé une fellation dans le museau d'une tête de porc.

À London Bridge, Lynn Dunsday piqua un sprint à travers les halls et les couloirs et eut la chance d'avoir immédiatement un train qui la déposa à Crystal Palace, au bout de Thicket Road. Elle fonça vers l'est, en direction de Lower Lake et du parc.

4

Crystal Palace, sud de Londres.
Mardi 24 janvier, 8 h 08

À vingt mètres à peine devant elle, sur Thicket Road, Lynn Dunsday reconnut la silhouette un peu voûtée de Trevor Sugden. Elle ne fut pas étonnée de retrouver là le reporter du *Standard*. « L'ex-reporter du *Standard* », se corrigea-t-elle. Trevor Sugden avait la soixantaine alerte. Divorcé d'une journaliste du *Financial Times*. Sans enfant. Un chien. Il avait connu une période d'intense activité professionnelle pendant vingt-cinq ans, qu'il avait réussi à concilier avec une consommation frénétique d'alcool. Trevor lui avait raconté qu'il s'était présenté une fois aux AA. Absolument découragé par l'infantilisation de la séance, il avait immédiatement décidé d'arrêter tout seul. Il y avait des années de ça. Trevor Sugden avait cessé en quelques jours son compagnonnage avec les différents brandies et whiskies qui constituaient quotidiennement sa source principale d'apports en liquide, et était devenu affreusement accro au café. Il en buvait près de quinze tasses par jour. Sugden avait empoché ses droits de retrait quand l'*Evening Standard* avait changé sa formule, était devenu gratuit et boursouflé de publicités. Ce qui arrangeait plutôt les nouveaux actionnaires qui souhaitaient rajeunir la rédaction et éjecter à moindres frais les gros salaires. Il profita de cet entracte dans sa carrière pour écrire un

guide – *Les 100 meilleurs pubs anglais [et les 100 qu'il faut absolument éviter !]* –, un ouvrage toujours en bonne place dans les boutiques des aéroports et des gares de Londres.

Sugden écrivait depuis six ans – sous le pseudonyme d'Aleph – dans un petit quotidien de Ludgate Hill, *The Broadway Sentinel*. C'était autrefois une publication austère spécialisée dans les comptes rendus d'audiences criminelles à l'Old Bailey. Aujourd'hui le *Sentinel* était plutôt enclin à sortir avant tout le monde des articles à sensation sur les drames et les crimes non résolus du pays. Quatre pages quadri – dont la dernière de couverture irrévocablement dédiée à une pub plein pot. Le *Broadway Sentinel* était publié quatre soirs par semaine sur Londres, vendu dans les pubs et les take-away ; un format original, un prix inébranlable (une livre tout rond), et quinze à vingt mille exemplaires diffusés selon les jours. Trevor habitait à deux pas de son travail, dans Amen Court, juste en face de la cathédrale St Paul. Un appartement de trois pièces qu'il avait admirablement décoré lorsqu'il s'y était installé, près de vingt ans plus tôt, et qu'il laissait depuis se dégrader lentement, au fil des mois qu'il ne voyait plus passer. Lui aussi s'était nonchalamment dégradé, y compris sur le plan intellectuel, même si la plupart de ses confrères préféraient appeler ça « se mettre à la page ». Il avait, après des heures de souffrance, réussi à se familiariser avec les « nouveaux outils ». Trevor Sugden avait, seul, patiemment appris à fréquenter les newsgroups, puis le Web, puis les fils RSS ; il avait assimilé l'usage du mail et savait désormais déposer des fichiers sur des disques virtuels. Il savait mettre une vidéo sur YouTube et des photos sur Instagram, mais ne s'était livré à ces dernières démarches qu'à titre expérimental. Trevor n'avait aucune envie ni aucun besoin de poster quoi que ce soit dans l'abîme numérique. Il s'était créé un compte sur Twitter, sur Google+ et sur Tracker ; il avait réussi récemment à s'inscrire, en bidouillant un mot de passe, comme suiveur des *Pierres de Lune*. Il acceptait l'idée que les informateurs désormais ne portent plus de trench-coats déformés et des

souliers miteux, mais se manifestent à vous sous la forme d'un bip sonore sur votre téléphone cellulaire et la silhouette d'un oiseau au plumage bleu.

Ce matin de janvier, il avait eu le signal en même temps que Lynn Dunsday et, partant de beaucoup moins loin qu'elle, était logiquement arrivé le premier des deux sur la scène de crime. Mais pas de beaucoup. Trevor Sugden avait conservé le besoin de traîner pour se préparer le matin et ritualisait chaque attitude, comme autant de signes qu'il s'envoyait à lui-même sur la permanence des choses et du temps. Exécuter chaque jour les mêmes gestes lui donnait le sentiment de faire patienter la mort. En tout cas, de la garder à bonne distance de son appartement d'Amen Court.

— Hello, Trevor ! lança Lynn, dans le vent glacé de Thicket Road. L'homme qu'elle suivait se retourna immédiatement, avec une vivacité que sa silhouette ne laissait pas présager. Trevor Sugden arrêta son pas et attendit que Lynn Dunsday arrive à sa hauteur. Il lui serra la main, en tapotant affectueusement de l'autre son avant-bras.

— Lynn ! J'étais sûr de vous voir là. Voilà le genre de recette pour vous attirer. Du mystérieux, du violent… Je ne sais pas encore trop de quoi il s'agit, mais je sens l'actu *Bumper* à plein nez ! Je vous croyais déjà arrivée, et déjà en train de cuisiner les gars de la MePo… Vous allez bien depuis…

— Depuis l'histoire de New Cross Gate ? Je viens d'y repenser, quand je vous ai vu devant moi. Ça va, Trevor. Je suis juste crevée, comme d'habitude. Vous avez eu l'alerte, alors ?

— C'est-à-dire… je promenais Puck et… – Trevor semblait gêné d'avouer qu'il profitait du réseau *Pierres de Lune* de manière un peu frauduleuse. – J'ai eu l'alerte. Oui. Et j'ai pensé comme vous que ça pouvait donner quelque chose.

— Eh bien, on va voir ça tout de suite. Regardez-moi ce boxon…

Devant eux, là où Thicket Road passait sous la voie du chemin de fer, deux voitures de police barraient la route. Un périmètre de sécurité achevait d'être tendu et cinq SC[1] disposés en arc de cercle veillaient à en interdire l'accès.

Isobel, la fille des *Pierres de Lune*, attendait devant le barrage. C'était une grande femme dans la quarantaine, aux cheveux courts d'un blond virant au roux, avec un nez trop long et des vêtements d'homme, style pêcheur à la mouche ou randonneur des Highlands. N'étant pas journaliste professionnelle, elle avait du mal à se frayer une place dans l'univers policier. Elle avisa Lynn et se jeta sur elle en pleurnichant.

— Lynn ! Je suis coincée… J'aurais bien envoyé du neuf au *Bumper*, mais ces abrutis m'ont consignée derrière la ligne. Je suis là comme une conne, au lieu de faire mon boulot de journaliste !

— Tu es journaliste, toi ? Tu écris dans un journal ? Non. Tu balances des contenus sur Internet. Donc tu peux rentrer chez toi, Isobel. Je prends le relais. Tu enverras ta pige à Grant. Bonne info. Avec un peu de chance, Isobel, ce sont les cinq cents livres qui te pendent au nez…

Dépitée, Isobel la regarda avec des yeux énormes, emplis de stupeur.

Trevor et Lynn s'avancèrent entre les barrières métalliques gardées par les SC en exhibant leur *press credential*.

— Vous avez été dure avec cette fille, non ? fit Trevor.

— Oui. Je suis dure avec tout le monde.

— Vous ne l'êtes pas avec moi, Lynn. Pas depuis que je vous connais…

Lynn allait répondre quelque chose. Elle secoua la tête. Puis, se ravisant, elle désigna du menton le périmètre de police, autour du lac, à moins de cinquante mètres.

Lynn Dunsday et Trevor Sugden accélérèrent le pas. Ils distinguaient, au-delà du périmètre protégé, une furieuse activité se déployer. Deux autres voitures de police avaient roulé sur l'herbe des berges et une sorte de

véhicule de tractage avec une flèche mobile montée sur plate-forme manœuvrait aux abords immédiats du lac. Contrairement aux craintes de Lynn, aucune voiture des chaînes de télévision ne semblait être encore arrivée sur place. Les deux journalistes vinrent se coller au ruban jaune qui matérialisait la zone de police. Deux des SC foncèrent sur eux à la manière de chiens affamés gardant un entrepôt.

— Reculez, s'il vous plaît. Ceci est une zone de police. Reculez, miss…

Trevor sentait qu'ils ne passeraient pas. Les auxiliaires de la MePo sont souvent beaucoup plus acharnés que les vrais flics à faire respecter la seule chose qui leur semble essentielle : les consignes. Et au-delà, l'ordre absolu des choses. On leur avait dit de ne laisser passer personne et personne ne passerait, fût-ce la reine en personne, assise dans son carrosse de jubilé.

— On est assez près pour l'instant, souffla Trevor à l'oreille de Lynn. Regardez plutôt ce que cette espèce de grue va remonter de l'eau.

— Bon sang ! glissa Lynn. Ils ne l'ont toujours pas complètement sorti ?

— Relevés, télémétrie, photos, traces. Ils procèdent en douceur, maintenant. Avec les noyades, ils savent que les empreintes et l'ADN sont plus compliqués à relever. Ils font tout au ralenti. C'est bon pour nous. Ça nous laisse le temps d'arriver et de ne pas complètement rater le début du film. Et la télé n'est pas encore là ? Ah, ça ne devrait plus tarder : ça s'agite !

Quatre ou cinq techniciens entouraient l'engin. Le masque d'un plongeur surgit de l'eau à moins de trois mètres de la berge, levant le pouce.

Le palan se mit à grincer et la chaîne se tendit entre la poulie et la surface de l'eau grise. Immédiatement, on vit émerger un drôle d'équipage : un homme arrimé sur quelque chose que Lynn prit d'abord pour un fauteuil de dentiste. En fait, ce qui sortait de l'eau de Lower Lake ressemblait autant à un homme qu'à un mannequin, un de ces mannequins utilisés pour les crash tests, moulé en position assise sur un siège baquet. La chaîne sembla se bloquer. Le palan vibra et esquissa un mouvement tournant qui s'arrêta

dans un sinistre grincement. Le plongeur s'était hissé le long de la chaîne et, accroché à la poulie, essayait de débloquer le mécanisme grippé. Il leva bientôt le pouce en direction du conducteur de l'engin et le bras articulé pivota enfin. La forme ruisselante effectua un arc de cercle au-dessus de la surface, mitraillant d'éclaboussures les personnes présentes. La machine déposa son fardeau sur la pelouse devant les policiers qui s'étaient rapprochés.

— Les enquêteurs du Crime Command, souffla Lynn Dunsday en désignant deux inspecteurs en civil, sortis tout droit d'une série de la BBC.

Tous deux portaient le même costume beigeasse de chez Marks & Spencer, ceux qui sont faits pour durer, avec des renforts aux coudes et une double couture aux épaules, des chaussures confortables, des coupes de cheveux à prix unique que proposent les coiffeurs d'Elephant & Castle ou d'Acton. Et surtout, ils affichaient tous les deux un teint terne et une expression exagérément accablée. « Dieu merci, pensa Lynn, Andy n'est pas encore tombé de ce côté-là de la Force… »

Les policiers en civil s'étaient rapprochés de quelques *constables* de la division de Bromley qui verrouillaient l'accès restreint et examinaient l'ensemble, circonspects.

— Voilà pourquoi ça a pris du temps. Ils ont eu peur de faire une connerie et ils ont attendu le SCD1 avant de sortir le corps de l'eau, fit Lynn.

— Personne ne veut se mouiller, ricana Trevor Sugden.

Lynn Dunsday, malgré l'ambiance sinistre, ne put se retenir de pouffer entre ses doigts.

Les flics ne faisaient pas attention à eux. Pas encore. Ils semblaient littéralement stupéfiés par l'objet que le palan venait de remonter. Le plongeur les avait rejoints et, masque relevé, il semblait tout aussi perplexe que ses collègues. Ils avaient entamé une sorte de ronde extrêmement ralentie autour de la chose grisâtre et dégoulinante qui pendait aux câbles.

— Bon Dieu, qu’est-ce que c’est que ça ? jura Lynn, la bouche à demi ouverte de surprise.

— Un type. Mort. Attaché à un fauteuil. Bon sang, grommela Trevor à son tour, on dirait un putain de siège éjectable…

Lynn le regarda, sans réussir à refermer la bouche. L’ensemble formait une composition presque surréaliste. L’eau boueuse avait uniformisé les teintes. Tout était d’un gris de vase, presque noir, et extrêmement luisant. On aurait dit la version maléfique d’une sculpture de Jeff Koons. Deux officiers de la scientifique commencèrent à nettoyer l’ensemble à l’aide de sortes de brumisateurs, faisant apparaître les détails et quelques couleurs.

Sans réfléchir, Lynn Dunsday fit deux pas en avant, les yeux tendus vers la zone où les policiers maintenaient leur barrage.

Les SC avaient le dos tourné, eux-mêmes semblaient hypnotisés par l’étrange assemblage que le palan avait ramené en surface. Lynn puis Trevor en profitèrent pour faire quelques pas de plus en direction de la berge et du corps. Ils n’en étaient plus qu’à trois mètres quand un SC se jeta sur eux en braillant, tel un jouet mécanique :

— Reculez immédiatement, s’il vous plaît. Zone de police.

Lynn s’exécuta. Trevor semblait dans les nuages. La voix du SC monta d’un cran dans les aigus :

— Monsieur, reculez. Vous avez enfreint une zone de sécurité de la police de Londres…

Lynn s’était replacée à l’écart et prenait des notes. Sugden, escorté par l’auxiliaire qui tenait à ramener lui-même l’intrus hors de la zone protégée, avança pour la rejoindre et se mit lui aussi à écrire. Il avait même commencé à crayonner une esquisse du périmètre et de l’ensemble homme/fauteuil.

Le temps sembla soudain étrangement suspendu, quelques minutes. Le bras de grue avait effectué un nouveau demi-cercle et déposé le corps et son reposoir derrière une immense bâche bleue que les techniciens venaient de

dresser. Une camionnette blanche et une grosse Land Rover métallisée firent leur entrée et se calèrent aux lisières de la bâche, hors de la vue des badauds et des journalistes. Une seconde vague de police scientifique, et la voiture du coroner. Ensuite, ce fut l'arrivée des équipes de télé, dans un immense désordre que les SC tentèrent immédiatement d'endiguer.

Deux puis trois vans aux couleurs des chaînes d'informations essayèrent d'approcher, à vitesse réduite, au plus près de la zone. Les deux inspecteurs intervinrent à leur tour pour suppléer les SC. Ils finirent par repousser les reporters en direction de Thicket Road. Bientôt, Lynn Dunsday et Trevor Sugden connurent le même sort. Tout le périmètre fut évacué sur près de cent mètres.

« Ça se passe chaque fois comme ça, pensa Lynn. Les gus de la télé arrivent et c'est le bordel. »

— On dirait des chiens de chasse lâchés sur un stade envahi de lapins de garenne ! Aussi agités et bruyants que des chiens. L'idéal serait qu'on suspende tout, le temps qu'ils installent leur fichu matériel, qu'ils branchent leurs kilomètres de câbles et qu'ils retapent la mise en pli des correspondantes… Regardez-moi ça, Trevor : les flics sont complètement sur les dents.

— Oui, confirma Trevor Sugden. Plus la peine d'insister. Tout est plié.

Lynn et lui savaient que les infos importantes – les seules qui auraient plus tard le label « exclusif » en grosses lettres juste au-dessus de l'article – se trouvaient avant l'arrivée des équipes télé, ou ne se trouvaient pas. Pas sur le terrain lui-même, en tout cas. Ils lancèrent un dernier regard vers la rive et constatèrent que la camionnette se mettait à reculer, à faible allure. La bâche fut repliée. Ils avaient chargé le corps et tout allait retrouver son calme. Lynn Dunsday fixa encore un peu la scène sur laquelle s'agitaient les officiers de la scientifique et fit la grimace :

— Et merde, fit elle, voilà Douglas qui ressort… Je ne sais pas pour vous, Trevor, mais pour moi, c'est bon.

L’arrivée de l’équipe du coroner Douglas la décidait chaque fois à quitter les lieux. Le coroner était un foutu con qui détestait les journalistes et haïssait les femmes. La double peine. Elle n’avait plus rien à faire sur place. Déjà ses chiens à lui, en costumes beaucoup plus chic que ceux des types du SCD1, portant des lunettes miroir qui leur donnaient l’air de ces flics américains des séries – toujours avec un « Je-travaille-pour-le-gouvernement-M’dame » au bord des lèvres –, écartaient les prédateurs de la télé. Ces derniers reculaient en feignant de rouspéter, rembobinant leurs câbles à la va-vite. La mine outrée de la mannequin-reporter, toute en cheveux ondulés, n’était qu’une circonstance aggravante de plus pour Douglas. Il balaya la scène de la main comme on efface des souillures à grande eau.

— Virez-moi tout ça, lança-t-il, se détournant déjà vers les voitures de police, garées en éventail, face à l’étang.

Trevor Sugden se secoua. Il désigna du menton l’allée qui conduisait vers Thicket Road :

— Idem, Lynn. J’en ai assez. On n’aura plus d’infos ici…

Les deux journalistes se dirigèrent vers l’est, en contournant le lac.

— Comment va Claire ? demanda Lynn, en essayant de ne pas lâcher Trevor qui marchait lentement malgré le froid qui s’épaississait.

— Je ne sais pas trop. On ne se voit presque plus. Elle écrit toujours dans le *Financial Times* ; je crois qu’elle ne quitte plus leur bunker empli de terminaux. Elle compile des cours de matières premières et fait ses interviews uniquement par échanges de mails… Je l’ai croisée à un lunch, il y a quatre ou cinq semaines, dans ces salons qu’ils ont construits derrière le Shakespeare’s Globe, à Southwark. Un drôle de mélange de snobs et de types de la finance… Figurez-vous que j’ai croqué dans un canapé aux figues et à la sardine crue. On a échangé quelques mots courtois. Il y avait des Japonais en costumes noirs et lunettes, on aurait dit ces types… ces

gangsters dans les films de John Woo. – Lynn s'esclaffa. – Des repreneurs, à ce qu'il paraît, continua Trevor Sugden. Selon Claire, ils venaient « prendre le pouls du personnel » et estimer sa capacité à accepter des méthodes de gestion « plus dynamiques ».

— Nouvelles méthodes de gestion… Sardine crue. Tout ça donne envie d'être racheté par des managers japonais. Vous imaginez une rédaction gérée comme un sushi-bar ou une fabrique d'airbags ?

— Taisez-vous ! Je suis rentré dare-dare à pied par Millenium Bridge. La Tamise avait une de ces couleurs ! Presque jaune dans la nuit tombante. Je me suis cru un instant au-dessus du Gange !

— Et Puck ?

— Il se fait vieux. Pour un labrador, onze ans, ça commence à compter. Il traîne son embonpoint avec courage. Ça ne lui a pas coupé l'appétit… Tenez !

Sugden avait sorti de son porte-carte une photo : on voyait Puck avec une couronne en papier devant une part de gâteau rose et blanc, manifestement assis sur le fauteuil confortable d'un salon de thé britannique…

Lynn rit à nouveau. Décidément, elle adorait passer du temps avec Trevor. Ce type avait de l'humour, du recul et un calme souverain. Tout le contraire de la plupart des journalistes avec qui elle travaillait au *Bumper*. Speedés, stressés, rigides, définitivement perso et sans imagination autre que celle leur permettant de boucher les blancs dans leurs papiers. Elle se demanda l'espace d'une seconde si elle en était l'équivalent féminin. Elle se vit telle qu'elle se décrirait, si la question lui était posée et si elle devait y répondre en toute franchise : stressée, sans une minute de relâche, peu souple, égoïste. Enfin, professionnellement égoïste. Comment venait-elle de traiter Isobel, pas plus de vingt minutes plus tôt ? Et quel plaisir personnel s'accordait-elle, au fond ? Son travail n'était-il pas son unique plaisir ? Le seul sur lequel il n'était pas question de transiger ? Elle réfléchit encore un

peu : tout juste se décerna-t-elle un peu plus d’imagination que la moyenne. Mais elle se demanda aussitôt ce qu’elle faisait de cet atout : ne se servait-elle pas de cette imagination fertile principalement pour rêver à cet endroit solitaire, exagérément grand et lugubre, où elle se réfugiait dès qu’elle fermait les yeux et qui servait de toile de fond à la plupart de ses rêves ? Cet endroit où elle n’avait qu’une urgence : éviter d’avoir trop peur. Se forcer à ne pas avoir peur. Tout en sachant que tôt ou tard, cet endroit la retrouverait et qu’elle réaliserait ce qu’il était ou ce qu’il signifiait. Et que la peur risquait bien de la rattraper, alors.

---

1. Agents de la Special Constabulary, force de police volontaire participant à des tâches secondaires.

5

Station de Penge West. Mardi 24 janvier, 10 h 28

Ils avaient décidé de marcher vers l’est, en contournant Lower Lake, et de ne reprendre le métro qu’à la station de Penge West.

— Vous avez l’air crevé, Trevor. Tout va bien ?

Lynn Dunsday se disait que ce métier tournait de plus en plus à la punition, surtout pour des types de l’âge de Trevor. Mais y avait-il vraiment un âge pour se lever en panique parce qu’un veilleur de Tracker qui cherchait à percer était resté bloqué toute la nuit sur le fil numérique de la MePo en attendant une affaire un peu excitante et balançait un « urgent » ?

— Ça va. Comme ça.

Le visage de Sugden se ferma. Lynn se demanda si Trevor avait deviné qu’elle avait mentalement évoqué son âge et sa capacité à rester parfaitement dans le coup des nouvelles normes de l’information.

— Et vous, Lynn ? Toujours avec cette fille… Amber ?

— Quelle mémoire, Trevor ! Amber est partie. Elle a giclé hors de ma vie par la sortie de secours. C’est mieux. C’est bien, même. Tout va bien, Trevor. Je *crois* que tout va bien. Je ne regarde pas au loin…

Trevor Sugden opina du menton, en regardant Lynn de biais. Ils continuèrent leur marche dans le brouillard glacé qui formait des nuages

blancs au-devant de leur bouche.

— Vous avez vu cette histoire sur Magic Dave et le cochon mort ? lança Lynn.

— Entendu ça, oui, en m'habillant tout à l'heure.

— Vous en pensez quelque chose ?

— Oui : la bonne nouvelle, c'est que le cochon semblait mort quand Cameron s'est intéressé à lui…

À Penge West, le panneau lumineux les informa que le prochain train en direction du nord aurait vingt minutes de retard. Ils en profitèrent pour commander deux grands cafés au Costa battu par les courants d'air.

— Vous pensez quoi de ce bazar, sérieusement, Lynn ?

— Eh bien… Que ça va nous changer un peu de cette histoire de disparition de Lilly Joy… Ras le bol !

— Qui ?

— Lilly Joy. Allons… Cette blogueuse de 18 ans. Qui a semble-t-il disparu depuis deux jours, après une série de chroniques alarmistes sur son blog…

— Connais pas. Elle fait quoi cette Lilly Joy ?

— La pluie et le beau temps ! Voilà ce qu'elle fait… En tout cas sur YouTube, avec ses chroniques… Bouffe. Fringues. Sorties. Sans rire, ça ne vous dit rien ? *Joy's Place*, le paradis des fashionistas… C'est elle qui décide…

— Comment ça, c'est elle qui décide ? demanda Trevor Sugden, consterné.

— Quand elle a annoncé qu'elle ne se nourrissait quasiment plus que de donuts Krispy Kreme, l'action de KKD a bondi de vingt-trois pour cent dans la journée. Les ventes ont augmenté aussitôt de cinquante pour cent sur Londres et sa banlieue… Quand elle s'est affichée dans un sweat Pull & Bear avec des cerises écrasées en trompe-l'œil, le magasin de Wood Lane a quasiment été pillé…

— O.K… Je vois. Sa disparition est plutôt une bonne chose, alors, glissa malicieusement Trevor.

— Pas pour la blogosphère ! Tous les ados sont partis en chasse d'indices. Enlèvement, meurtre, chantage : les scénarios les plus dingues circulent. Il semblerait que Lilly ait posté deux vidéos « étranges » dans lesquelles elle bafouille je ne sais trop quoi. Certains affirment l'entendre distinctement chuchoter « Aidez-moi ! »… Vous captez l'ambiance ? – Puis, se tournant brusquement vers Sugden. – Arrêtons de jouer, Trevor. Vous avez vu comme moi ?

— Vu quoi ? fit Sugden, toujours réticent à partager trop vite ses infos.

— Quand nous nous sommes approchés… Quand les types des Forensic Service ont commencé à enlever la pellicule de vase. Juste avant que ce con de SC nous intercepte comme deux gamins en train de faire le mur de leur pension.

— Le strap adhésif, autour de la poitrine ? Et cette espèce de pochette ?

— Exact. Est-ce que ce n'était pas un de ces porte-documents plastifiés comme ils mettent dans les avions aux enfants non accompagnés, les « U.M. » ?

— C'est exactement à ça que j'ai pensé, oui.

— Et vous avez vu ou pas, Trevor ? Les taches dessus ? Ces taches de peinture ? Ça avait dégouliné partout sur la poitrine du type…

— Oh, oui, bien sûr, fit Sugden, comme si le sujet n'était qu'un point de détail. On dirait un jeu.

— Un jeu de piste ?

— Ou une chasse aux énigmes… Un peu comme lorsqu'on cache des œufs dorés dans un jardin.

Décidément, Trevor avait toujours l'art des comparaisons douteuses.

— Bon, et sinon ? Ce type n'est pas tombé d'un avion ? Ne me dites pas que ce type est tombé d'un avion attaché à son fauteuil !

— Non. Il y a deux mètres d'eau à peine dans Lower Lake. Si le type avait atterri là après un vol plané, même à basse altitude, à supposer qu'un avion ait survolé Londres malgré l'interdiction, sans se faire repérer ni intercepter, le bonhomme et le siège seraient : un, enfoncés dans la vase, et deux, en marmelade. Là, tout est en ordre…

— Enfin, en ordre… le type est mort. Il ne doit pas trouver que tout est en ordre, lui…

— Vous avez toujours un certain don pour l'humour noir, Lynn.

— *Donc* il n'est pas tombé d'un avion. *Donc* on l'a amené là, poursuivit Lynn Dunsday.

— Bravo. Vous avancez merveilleusement vite. Vous me dites maintenant pourquoi on l'a amené là ?

— Et vous, Trevor, vous avez toujours cette agaçante habitude de faire du sarcasme à tout bout de champ. Ce dont je suis sûre, c'est que ce type n'a pas apporté tout seul le mort et son fauteuil. L'ensemble doit faire dans les deux cents livres… Ce n'est pas le genre de colis qu'on porte sur ses épaules.

— Dites-moi, fit Sugden en changeant de ton comme pour s'excuser de son ironie précédente : comment ça va au *Bumper* ? On m'a dit que Grant avait embauché ?

— Vous savez comment ça marche aujourd'hui. Vous avez connu ça au *Standard*. La presse en ligne embauche un journaliste pour deux infographistes et dix commerciaux. Alors oui, on est plus nombreux dans les locaux, on est passés en total open-space, sans hiérarchie et sans logique apparente. À part Grant, bien sûr, qui joue au capitaine Flint du haut de sa passerelle… Ils m'ont installée dans un box avec un jeune type qui vend des demi-pages de pub dans le cahier « Écosystème ».

Les jours où je suis de desk, c'est l'enfer. Il gueule toute la journée comme un camelot pour expliquer ses rabais aux clients. Et il me tanne du

matin au soir pour que je rédige des brèves sur les marques qui lui achètent des encarts publicitaires.

— Et vous trouvez que ça manque de logique, un commercial qui indique la bonne direction aux journalistes ?

— Oui, je crains que ce soit devenu un peu ça…

— Mais dites-moi, vous avez des pages écolos au *Bumper* maintenant ?

— Écolos, comment ça ?

— « Écosystème », ce n’est pas une rubrique nature, environnement et bla-bla-bla ?

— Pas du tout, Trevor. C’est le cahier « Écosystème numérique » : les smartphones, les logiciels pour tablette, les nouveaux objets connectés, et bla-bla-bla. Une mine d’or pour les annonces commerciales. Un article, trente publicités : vous voyez que le ratio entre journalistes et commerciaux ne va pas s’améliorer tout de suite…

6

Service de médecine légale de la Police de Londres, quartier de l’Embankment

Andrew Folsom et le sergent Caldwell se tenaient serrés l’un contre l’autre dans la minuscule pièce à l’entrée du Forensic Services de Greta Street, derrière l’Embankment. Le corps repêché à Lower Lake avait été préparé et examiné par deux légistes, et apparemment les conclusions divergeaient. Folsom avait vu un chirurgien sortir nerveusement, pris d’une colère blanche. Il avait balancé ses gants de latex en direction d’une corbeille mais l’avait ratée d’un bon mètre. L’autre était encore resté enfermé plus de vingt minutes et avait fini par sortir sans un mot. Maintenant, Folsom et Caldwell attendaient comme deux sous-fifres dans un cabinet minuscule, aéré par une ventilation aussi bruyante qu’un réacteur d’avion.

Finalement, un gradé – un inspecteur-chef – les avait reçus dans un bureau minable, empli de dossiers et de papiers. Il y avait un doute. Deux infos se court-circuitaient. Le corps avait probablement été congelé *ante mortem*. C’est ce qu’affirmait un des médecins. Mais on avait la certitude que celui à qui appartenait ce même corps était mort noyé. Un corps

congelé ne se noie pas. Un mort ne se noie pas. Un de ses formateurs à l'école de police avait laissé ce souvenir à Andrew, aussi baroque que macabre, lors de la reconstitution du meurtre d'une femme qu'on avait entendu chanter à différentes heures de la nuit. Le dernier chant entendu était, même si les expertises légales contredisaient ce point, *l'heure A* : la dernière où l'on était sûr que la victime était en vie. Parce que, avait répété très satisfait son instructeur, « les morts ne chantent pas ». Les morts ne chantent pas. Les morts ne se noient pas. La congélation d'un corps génère obligatoirement la mort du sujet. Et on ne se noie pas *post mortem*. Une équation compliquée.

— Donc… Donc quoi, en l'occurrence ? demanda Andrew Folsom.

— En l'occurrence, il y a de l'eau dans les poumons. Pas mal d'eau. Et de l'eau de Lower Lake. On a prélevé des échantillons, les polluants et matières en suspension sont sans équivoque. Nickel. Arsenic. Plomb. Quelques isotopes. Du biphényl polychloré. Des bactéries, aussi : E. coli, etc. Vous voulez la liste complète ? – Andrew Folsom leva la main. L'inspecteur-chef reprit. – Il y a des traces de coups. Violents. Fractures multiples de la boîte crânienne. Enfoncement du nez. Ce gars a été sacrément passé à tabac. Vous voulez que je vous imprime la liste des lésions ?

L'inspecteur-chef semblait se moquer d'eux dans les grandes largeurs.

— On en tire quoi ? demanda prudemment Folsom. Rien ?

— On n'en tire rien *pour l'instant*. Je dirais qu'en deux heures de temps, mon service a fait plus que son job. On est des aiguilleurs. On débroussaille. Et on laisse faire les spécialistes. Vous direz à Davies que j'envoie le corps à l'ERU[1]. Ils trouveront ce qu'il y a à trouver. Ou pas… Je fais passer mes conclusions au Flower Pole. L'ERU enverra les siennes.

— Mais vous ? insista Folsom. Vous en dites quoi ?

— J’en dis que ce type est mort. De mort violente et intentionnelle. Vous êtes du Crime Command ? On raconte que vous avez fait des miracles, inspecteur Folsom, dans cette affaire Dawson-Walli… Alors maintenant trouvez-nous celui qui a fait ça.

---

1. Evidence Recovery Unit, unité de la Metropolitan Police spécialisée dans la recherche de preuves.

7

Café Costa de Penge West. Mardi 24 janvier, 10 h 32

Trevor Sugden abandonna Lynn Dunsday. Le froid humide lui oppressait la poitrine. Elle le vit disparaître dans l'escalier tapissé de la même publicité, imperturbablement répétée panneau après panneau, pour un spectacle de Shaftesbury baptisé *Rappelle-toi*, *Cherry*. On y voyait une jeune fille en robe rouge, en plan américain, les lèvres rapprochées dans une moue un peu idiote. Lynn décida d'envoyer un premier papier au *Bumper*. Elle se mit aussitôt à écrire sur son portable. Elle reprit deux autres cafés latte avant de se décider. Enfin, elle appuya sur la touche envoi.

Mourir un matin d'hiver
Publié à 10 h 58
Par Lynn Dunsday
Suppose un instant que tu y sois aussi, mon ami : matin d'hiver, Crystal Palace. Janvier, tu connais. C'est l'hiver et tu approches de Lower Lake. Eau grise. Panneau jaune « Pêche interdite ». Ça te parle ? Peut-être es-tu venu ici, déjà ? Des animaux de béton peint, des dinosaures et des bêtes de safari. Peut-être même es-tu venu montrer l'endroit à tes enfants ? Mais le décor a changé.

L’ambiance a changé. Il y a cette *police line* qui dit que les choses aujourd’hui ne sont pas comme tu as l’habitude de les voir.
Aujourd’hui, il y a du neuf à Lower Lake. Police. Police partout. Une camionnette-grue. Des civils. Des *constables* en uniforme. Drôle de pêche, là-bas, non ? On pêche à la grue, dans Lower Lake, en hiver ? Le fauteuil remonte. On découvre le type qui semble s’y cramponner. Un astronaute sur la ligne de départ, collé à son siège par l’accélération. Les deux mains agrippées aux poignées latérales. On devine le froid et l’humidité de l’ensemble. Froid comme dans la Station spatiale internationale, avec des trous dans la carlingue. Bon, revenons sur Terre. Les tissus imbibés de l’eau de Lower Lake ; la structure métallique du fauteuil. On dirait un fauteuil de dentiste, ou de gynécologue. Un siège sur lequel il ne peut rien arriver de bon. Le type est mort. De l’eau ressort de sa bouche, large ouverte. À gros bouillons, presque comme des bulles de savon. Ses cheveux crépus sont ruisselants et son visage semble fait de pierre ponce. Quel âge a-t-il ? On ne sait pas. Il ressemble à un mannequin. Il ressemble à un spectre. La grue fait basculer le palan vers la berge et l’homme mort se rapproche de nous. C’est un métis. Sa peau brune est désormais de la couleur de la terre qui l’entoure, sur cette pelouse dont l’hiver a avalé toute l’herbe. Il est attaché par le front à l’appui-tête, avec cet adhésif argenté dont on se sert pour réparer les choses brisées. Ses biceps sont également enrobés d’adhésif qui le plaque au dossier. Il est fixé au fauteuil comme un insecte sur une planche d’entomologie. Et puis après ? Après, la médecine légale a tiré la bâche bleue du mystère. Comme un rideau de théâtre. Fin de l’acte I, et début de l’enquête.

Après avoir relu les notes en vrac sur la gauche de son écran, elle commença à taper l’encadré factuel qui allait accompagner son article.

Un mort à Crystal Palace. Hideuse mise en scène.

Par Lynn Dunsday

Les policiers du Serious Crime Command sont intervenus ce matin tôt dans le quartier de Crystal Palace, à la suite de la découverte d'un homme mort dans Lower Lake. Selon les premiers éléments d'enquête…

Revenue dans Londres, Lynn changea de ligne à Canada Water et sortit à London Bridge. Elle sentait son ventre couiner. Le toast avalé à Barnet quatre heures et demie plus tôt se rappelait à son bon souvenir. Il fallait qu'elle mange quelque chose, et vite. Elle se faufila dans Tooley Street. Des vagues de passagers semblaient s'évacuer de la gare par brusques saccades. La pause déjeuner approchait. Des employés sortaient de partout et se déversaient dans la rue. Lynn Dunsday passa devant les grands murs qui avaient abrité l'ancien London Dungeon et le Blitz Museum. Les deux avaient disparu. Ici, les automobiles et les bus étaient bien plus nombreux que dans le centre. Elle dut attendre un bon moment avant de pouvoir gagner l'autre côté de Tooley Street. Elle entra dans le Starving et se composa une salade géante, poivre-rouge-épinard-caponata-pignons-yogourt-toasts, qu'elle mangea sur un des hauts sièges disposés contre la vitre. Dehors, la pluie s'était mise à tomber, mêlée de neige fondue. Le ciel au-dessus de la gare devenait gris ardoise, presque violet. Les automobiles roulaient en phares, et les bus avaient allumé leurs feux de brouillard, pareils à de gros bateaux ventrus, filant dans le crachin.

Elle venait de commander un double expresso quand son portable vibra sur la tablette devant elle.

— Lynn Dunsday !

— C'est Grant, Lynn. Tu es encore du côté de Crystal Palace ?

— Non, Tony. À London Bridge. Tu n'as pas reçu mes papiers ?

— Si, bien sûr. Ils sont en ligne, chérie ! J'ai autre chose pour toi. Ça tombe super bien que tu sois à London Bridge. Il va falloir que tu couvres un meeting travailliste, à Canary Wharf… Corbyn va parler vers midi. Et quelque chose me dit que c'est pas seulement pour appeler les Britanniques à le rejoindre chez les végétariens…

— Tony, je suis sur cette affaire de Crystal Palace !

— Rien n'empêche rien. Tu restes sur Crystal Palace *et* tu me couvres ce putain de meeting : une stagiaire ferait ça, tu peux y arriver, Lynn…

« Il se fout carrément de ma gueule », pensa-t-elle.

— Et Braithwaite ? Il fait quoi, Tony ? C'est lui, ça, les élections générales, le Brexit, les meetings, le cabinet-fantôme. Tony, cette affaire est pour moi. Elle est faite pour moi. Sur mesure. Me refile pas un truc merdique de meeting à la con…

Elle sentit Grant s'adoucir vaguement, au bout du fil :

— Ce con de Braithwaite n'est pas venu aujourd'hui… Il me fait hyper hyper chier, si tu veux savoir. Il me faut quelqu'un, Lynn. C'est un dépannage. Tes papiers de ce matin sont extra ! Du cousu main pour le *Bumper* ! Mais fais-moi un truc cool sur Corbyn, un truc d'ambiance… Dis-nous s'il bouffe de la viande en cachette, si sa nana mexicaine lui colle au train, tu vois le genre de trucs, Lynn. Je ne sais pas moi, des trucs que les gens ont envie de savoir !

« Combien de fois va-t-il employer le mot "truc" ? »

— Et Tessa ? Tessa peut faire ça, non ?

— Non, chérie : Tessa suit cette affaire Lilly Joy. Elle a une piste, chérie… J'ai cent millions d'ados qui sont scotchés au *Bumper* et qui veulent des news. C'est Tessa qui arrose et toi tu me fais Canary Wharf.

— C'est à quelle heure ? abdiqua Lynn, d'une voix éteinte.

— Vers midi. Ils vont servir des grogs et des vins chauds, à ce qu'il paraît. Tu vois, tous ces trucs français, le sang du prolétariat. Avec de la baguette et des morceaux de porc fumé : un *vrai apéro parisien* ! Ça c'est

une bonne nouvelle, non ? Envoie un truc au *Bumper* avant quatre heures. Un truc cool, avec Corbyn.

« Il se fout de ma gueule comme jamais ! » grinça-t-elle en coupant la communication. Et elle se rendit compte à quel point elle avait toujours aussi faim. Lynn Dunsday s’approcha du buffet des desserts et commença à évaluer la teneur en glucides des différentes propositions.

8

Canary Wharf, est de Londres.
Mardi 24 janvier, 12 h 35

Lynn Dunsday repéra à plus de cent mètres l'endroit qu'elle cherchait. Une énorme tête en papier mâché de Maggy Thatcher – la mise en plis gonflée et les joues d'écureuil peintes en rose fuchsia – avait été suspendue à l'un des lampadaires de fer noir semblables à des potences, alignés le long du dock. C'était sans aucun doute le message que voulaient faire passer les manifestants regroupés sur l'immense place écrasée par les tours de verre et d'aluminium. Une longue bannière faite de draps cousus traversait l'esplanade, recouverte de lettres hautes d'un demi-mètre :

THERESA / MARGARET = MÊME COMBAT ! NE LES LAISSONS PAS NOUS RAMENER EN 1990.

Les manifestants avaient transformé les berges de Middle Dock en une sorte d'immense estrade, sur laquelle une tribune était préparée. L'ambiance était pourtant plus à la dérision qu'à l'apostrophe politique. Des danseurs africains ondulaient sur un reggae ralenti ; des comédiennes déguisées en infirmières trash tombées d'une pochette de Sonic Youth distribuaient des flyers. Des perruques de Boris Johnson ou de Donald Trump lançaient leurs

mèches peroxydées dans le vent glacé. Plusieurs centaines de personnes s'étaient rassemblées, attendant la suite, tout en bavardant ou en téléphonant. Des pancartes de revendications étaient brandies ici ou là. Lynn en nota quelques-unes, pour son article. Un slogan l'interpella, tenu à bout de bras par une fillette d'à peine dix ans, en habit de fraise avec une collerette verte :

ALORS LES VIEUX CHOISISSENT DANS QUEL MONDE NOUS ALLONS VIVRE ?

En attendant l'arrivée des permanents du Labour, Lynn se tassa contre un des totems d'acier brossé sous l'arche de la station de métro, à l'abri du crachin. Elle cala son sac à dos bien serré entre ses chevilles et composa le numéro d'Andrew Folsom.

— Andy ? C'est Lynn… Je te dérange ?

— Hello, Lynn. Je suis en pleine réunion. Attends, je bouge. Ne quitte pas.

Lynn en profita pour se tasser un peu plus vers les escalators, pour éviter que la pluie fine ne l'imbibe tout à fait.

— O.K., Lynn, je t'écoute. Tout va bien ?

— Oui, Andy. Et toi ? Tu as vu ce bordel à Crystal Palace ?

— Évidemment. Toi aussi, je suppose…

— Yep. Tu en penses quoi ? C'est le Crime Command qui va garder l'enquête ?

— C'est nous qui sommes dessus, oui. Je n'en pense rien. Je n'ai pas vu la scène. Davies va nous briefer dans l'après-midi. On attend les éléments.

— Tu peux en parler ?

— Non, Lynn. Négatif. Absolument négatif… Il y aura une conférence. Demain je pense, sans doute demain après-midi.

— Vous avez l'identité du type, au moins ?

— Non, Lynn. Je ne parle pas sur cette affaire. Je te dis, je n'ai rien vu. *No comment,* Lynn.

— O.K. O.K. Tu sais que j'étais à Lower Lake, moi… Je suis sur le coup.

— Quelle surprise ! fit Andy, d'un ton affreusement moqueur.

— Et je vais avoir besoin d'infos. C'est Davies qui pilote, alors ?

— Oui. C'est Davies. – Andrew Folsom laissa un blanc, qu'il utilisa pour avaler sa salive, et poursuivit. – On se voit ce soir ? Tu veux qu'on se retrouve vers…

— Non. Écoute Andy, il est à peine une heure de l'après-midi et je suis crevée comme un vieux pneu ! Je dois écrire un foutu truc sur les travaillistes et ensuite envoyer mon papier de synthèse sur Lower Lake. À première vue, je vais bosser tard. Et je n'ai pas grand-chose à écrire. Rapport à la police qui fait du *no comment.*…

Andrew Folsom avala une seconde dose de salive, qui lui fit mal en passant l'arête de la gorge. Il connaissait Lynn. Il ne chercha pas à négocier quoi que ce soit. Il lança un « hum-hum » entendu, suivi d'un « à plus, alors », et raccrocha. Un sentiment de vide l'envahissait chaque fois qu'il terminait une conversation téléphonique avec Lynn. Comme si l'essentiel n'avait pas été dit. Qu'il aurait juste suffi d'une ou deux secondes de plus pour que tout soit autrement. Il se dirigea vers la salle de réunion, dans laquelle quelques-uns de ses collègues du Crime Command avaient attaqué des sandwiches ou de la bouffe asiatique dans des boîtes de carton, en avalant du Pepsi.

Lynn Dunsday s'extirpa de son abri, sous Canary Wharf Station, et marcha vers les berges du dock. La sono commençait à envoyer des décibels. Un des leaders du Labour allait parler. Tout lui sembla flou et sans aucun intérêt.

Le poivre rouge du Starving lui brûlait les gencives.

9

The Courtfield, Earls Court Road.
Mardi 24 janvier, 21 h 09

Le superintendant Philip Davies reposa sa pinte de lager et piocha un carré de cheddar dans la vaste assiette qu'il partageait avec Trevor Sugden. Il trempa son morceau de fromage dans les oignons confits et avala une bouchée en ronronnant comme un chat que l'on flatte. L'un comme l'autre aimaient se retrouver dans ce pub d'Earls Court Road, la rue même où habitait Davies. Ce dernier prétendait que le *ploughman's lunch* y était le meilleur de Londres. Sugden ne lui donnait pas tort, même si le traditionnel plat britannique, composé de crudités, d'une pomme en lamelles, d'une grappe de raisin frais, de fromages, de pain d'orge beurré et de différents pickles, lui semblait plus fade depuis qu'il avait cessé de boire de l'alcool. Il accompagnait désormais son plat d'un grand verre de jus d'orange constellé de glaçons, et l'équilibre général s'en trouvait terriblement bancal.

— Tu te souviens comment on est devenus, disons, copains, Philip ?

— Ouais. Tu bossais sur les suites de cette affaire des meurtres du chemin de fer, à Hackney Wick. Tu avais réussi à capter auprès d'une source un peu louche des infos qui m'intéressaient. Et moi j'avais d'autres

infos qui t’intéressaient. C’est tout bête. On en a parlé devant une pinte de bière et…

— Pas *une* pinte de bière. Pas mal de pintes de bière. Je ne comptais pas à l’époque.

—Exact. Et on a pris l’habitude de parler devant des pintes de bière. Même quand on n’avait pas d’infos à s’échanger.

— Comme ce soir ?

— *Pas* comme ce soir, Trevor. Ce soir, tu veux entendre deux ou trois choses, et je vais te donner une partie de ce que tu veux entendre. Tout ce que je peux honnêtement te donner, mon ami.

— Et qu’est-ce que tu peux honnêtement me donner, Philip ?

— C’est une histoire originale que ce type est en train de nous écrire, voilà ce que je vais dire pour l’instant, Trevor.

— J’en avais l’intuition, Philip, se moqua Sugden. Mais tu penses que ça annonce quoi ?

— Des emmerdes. Du boulot par-dessus la tête. Depuis que je suis à la criminelle, je n’ai jamais vu un début d’affaire compliqué annoncer du plaisir et de la joie…

— Je veux dire : est-ce que tu vois ça comme le début d’une série ?

— Il y a des chances, Trevor. De grandes chances. Les énigmes annoncent le plus souvent des suites. Tu sais : des petits cailloux, qu’il faut suivre. Qui mènent à d’autres petits cailloux. Tu vois le style.

— Oui. C’est ce que je crois aussi. On a identifié le mort ?

— À 19 h 30, quand je suis parti, non. Les types de l’ERU bossent en général bien plus tard quand il y a du lourd. J’aurai sans doute des infos demain matin. Identité. Profil. Passé judiciaire éventuel. Génétique éventuelle. Cause effective du décès. Tout ce qu’il faut.

Trevor Sugden déposa minutieusement un morceau de cheddar sur un pain beurré, y colla quelques lamelles d’oignons. Avant de le porter à sa bouche, il lança :

— Autre chose ?

— Oui. Un détail jamais vu. Moi, en tout cas, je n'ai jamais vu ça. Le bras droit du type a été cryogénisé avant le décès. Il était cassant comme du verre. D'ailleurs, les gars l'ont pété en le ramenant au labo. Au niveau du coude.

— Cryogénisé ? Tu veux dire quoi ?

— Rien d'autre que ça. Congelé ! Le type a dû être endormi ou anesthésié ou drogué, on établira les détails plus tard. Et son bras a été plongé dans de l'azote liquide ou un produit du même genre. Là, on est dans les – 320 °F. Sans doute peu de temps avant d'être balancé à la flotte…

— Nom de Dieu !

— Comme tu dis, Trevor. Nom de Dieu.

Trevor Sugden regarda d'un air incertain son cheddar sur son pain beurré et le reposa sur le bord de l'assiette de *ploughman's lunch*. Philip Davies leva les yeux sur son interlocuteur et demanda :

— Ça ne te dit pas de replonger les lèvres dans une lager ?

— Non. J'ai arrêté, Philip. C'est fini. Même l'odeur de la tienne, à vrai dire, ne me donne pas envie.

— Tu as sans doute raison. Et moi…

Davies fut interrompu par la vibration de son portable sur le bois de la table, qui transmettait ses ondes à l'assiette. Il décrocha, d'un geste précis :

— Davies ! – La conversation ne dura pas une minute. Davies hocha la tête, deux fois. Leva les yeux sur Sugden, les détourna. – On sait d'où il est ? – Puis, quelques secondes plus tard. – On fera le point demain matin, alors. Merci. – Davies raccrocha et regarda à nouveau Trevor Sugden. – Tu étais à Lower Lake avec cette fille du *Bumper*, à ce qu'il paraît ?

— Oui. Lynn Dunsday. On est arrivés quasiment en même temps. Juste derrière tes gars. J'ai vu se pointer Douglas et son équipe. On s'est tirés à ce moment-là…

Philip Davies émit une sorte de reniflement, qui passait chez lui pour un rire atténué. Il regarda Sugden bien en face et fit :

— On a le nom du gars de Crystal Palace. Tu as la chance avec toi, Trevor. Tu vas être le premier à publier l'info, non ? – Trevor Sugden le regarda, sans répondre. Il posa minutieusement sa fourchette sur le bord de l'assiette. – McFarlane. Horace McFarlane. Un ex-junkie, apparemment revenu dans le monde ordinaire… Il habitait Brixton ou Herne Hill. On n'est pas sûr de ça. On vérifie.

Sugden nota le nom sur son carnet, sans faire de commentaire. Les deux hommes piochèrent chacun leur tour dans le *ploughman's lunch*, en silence. Sugden reprit, d'une voix rauque :

— Et ce puzzle, il te parle ?

— Quel puzzle, Trevor ?

— Arrête, Philip. Je l'ai vue. La pochette plastique de mineur non accompagné… Sur la poitrine du gars… Avec de la peinture dessus.

— Et alors ? fit Davies d'une voix détachée. On ne va pas mettre sous surveillance toutes les hôtesses de l'air de British Airways pour ça. Il faut juste accepter l'idée : ce « puzzle », si tu veux, ne veut rien dire pour nous. Pour l'instant.

— Ne jouons pas aux cons, Philip, il y a un puzzle et il y a un message : un siège d'avion, bon sang ! Cette pochette et cette peinture bleue qui n'est pas là par hasard. Si tu me confirmes ça, Philip, c'est que tu vas me dire le reste…

— Il n'y a pas de reste. Je ne sais pas. Franchement. À l'heure où nous parlons, je ne sais pas… Mais je n'imagine pas que le gars était en train de repeindre sa cuisine, et que soudain, entre deux couches, il s'est dit : « Tiens, et si je noyais un type dans Lower Lake attaché à un siège d'avion ? » Toi, si ?

— Non.

— Alors ? Qu’est-ce que tu vois, toi, dans cet ensemble un peu farfelu ? Macabre, mais farfelu ?

— Une saloperie. Une saloperie de menace… Pas toi ?

— Si. Évidemment. Et tu crois, toi aussi, que le type envisage un feuilleton ?

— Oui. C’est pour ça que je dis que ça ressemble à un puzzle. Une énigme. Un de ces dingues qui lance un récit à épisodes et qui se sent très fort parce qu’il a forcément un coup d’avance…

— Comme d’habitude, tu vas très vite, Trevor. Et tu as sans doute raison.

— Pourquoi ? Tu as d’autres éléments ?

— Non. Mais il y a quelque chose dans ce message illisible… Un genre de récit en train de se mettre en place ; ou un récit qui reprend après s’être tu.

— Tu veux dire quoi ?

— Un machin vicieux. Je ne sais pas… Comme un cancer qui repart après une phase de rémission. Ou un feu de forêt qui redémarre alors qu’on le croyait éteint.

Philip Davies piocha à son tour dans le *ploughman’s lunch*. Il arracha quelques grains de raisin qu’il fit craquer sous ses dents.

— Je te le demande, en toute amitié, Trevor. Cette histoire de peinture reste impubliable avant la conférence de presse. Embargo total. Idem pour l’azote.

— Tu veux dire embargo sur les faits, ou sur le sens que tu crois y voir ?

— Sur les deux, Trevor. Je sais que tu vas raconter ce que tu veux. Te concernant, je sais que tu vas raconter ce que tu as vu. Mais je te demande de ne pas parler de la peinture ni de cette histoire d’azote. Je ne sais pas ce que tu as vu hier avec Dunsday, et je m’en fiche. Mais je ne veux pas voir fleurir les délires habituels sur le Net. Tous ces déchiffreurs de rébus et d’énigmes qui se prennent pour des Sherlock Holmes et qui vont balancer

des tas d’hypothèses sur les réactions de lecteurs des tabloïds… Rien avant la conférence.

— Tu te méfies de la presse, maintenant, Philip ? On était copains pourtant, fit Trevor en prenant une voix fâchée.

— Pas de la presse, Trevor. Pas de la presse telle qu’on l’entend toi et moi. Mais oui, je me méfie des abrutis du Net. Des analphabètes qui commentent les articles accrocheurs, assènent leurs stupidités avec des airs d’experts en multipliant les fautes de grammaire et les insultes. Tu sais comment ça se met en place. Tu as le malheur d’écrire un article avec des blancs et des zones d’ombre et nos inspecteurs Barnaby des blogs se mettent à remplir les trous et à faire mille fois plus le buzz que ton propre papier… Pas vrai ?

Sugden ne répondit pas. Il fouilla dans les lamelles de pommes et le fromage, se décida à combiner les deux sur une tranche beurrée, et dit :

— Cette histoire de peinture bleue me donne la chair de poule, Philip. Je ne sais pas exactement à quoi ça me fait penser. Je n’arrive pas à reconnecter. Mais je te jure, Philip : ça me flanque la chair de poule…

10

Barnet. Mardi 24 janvier, 21 h 58

Lynn Dunsday n’était pas si crevée que ça. Pas autant qu’un vieux pneu. Elle avait synthétisé les éléments du matin, plus quelques détails qu’elle avait pu piocher dans l’après-midi en passant deux ou trois coups de fil. Mais rien de vraiment neuf, ni qui mérite plus qu’une mise à jour sur le *Bumper*. Elle en avait envoyé une à dix-sept heures et des poussières, et une autre à 19 h 12.

Elle tourna quelques instants sur place, en regardant la télé qui passait en boucle les images qu’elle avait déjà vues dans la journée. Ce zoom sur la bâche bleue, cette énorme tête difforme de Thatcher sur Canary Wharf, plus une ou deux autres infos qu’elle n’avait pas traitées et dont elle se fichait, tout autant que les focus sur le satellite brésilien en perdition ou les retournements de situation en Syrie.

Elle hésitait à ressortir et à aller prendre un verre au Red Lion, le pub au coin de Barnet High Street et de sa rue, à moins de soixante-quinze mètres tout compris de son canapé. Elle savait que l’expression « prendre un verre » n’était que de pure forme, et que dès qu’elle aurait finalisé sa décision d’aller au Red Lion, ce serait au minimum deux verres qu’elle s’enverrait dans le gosier. C’était comme ça. Il y avait des choses sur

lesquelles elle n'avait plus prise. Plus *tout à fait* prise. La preuve. Elle enfila sa doudoune et se jeta dans l'escalier. Elle descendit et traversa le rideau de pluie glacée qui barrait le chemin du Red Lion. La salle était encore pleine de monde. Des gars et des filles, tous comme elle. Qui ne savaient pas rester tranquillement chez eux, à attendre que la pluie cesse ou que le matin arrive, et qui avaient accepté l'ordre silencieux de ressortir et de se retrouver là. Elle but deux Bacardi tassés en faisant rouler les glaçons dans sa bouche. Lynn resta dix minutes, égarée, le ventre collé au bar, échangeant quelques mots avec un couple qui voulait tout plaquer pour aller ouvrir un B & B aux îles Falkland. Lynn avait hoché la tête et répété quatre ou cinq fois « Pourquoi pas ? ».

Elle était de nouveau chez elle. Elle avait pris une nouvelle douche et à présent elle fouillait du bout de sa cuiller le fond d'un pot de yaourt aromatisé à l'apple crumble. *News at Ten,* Sky et la BBC n'avaient rien sorti de nouveau. Elle zappa nerveusement sur les autres canaux d'information. Elle avait avalé quatre yaourts et attaquait un sachet de McVities lorsque le générique de fin de *NightNews* déroula son fondu enchaîné de visages en larmes, de flammes et de façades s'effondrant au ralenti. Les télés en savaient moins qu'elle sur l'histoire de Crystal Palace. Les flashs du câble et le journal de 22 h 30 avaient largement évoqué l'affaire du *Pig Gate,* puis passé en boucle l'image minable de la bâche bleue que des policiers repliaient alors que le corps avait déjà été escamoté. Quelques journalistes de plateau essayaient de combler le vide atroce d'images et d'informations en échafaudant des hypothèses grotesques, nourries par quelques invités farfelus, sur l'identité possible du noyé de Lower Lake. Il avait été successivement question d'un diplomate d'un pays du Moyen-Orient audacieusement assassiné par les services israéliens, d'un terroriste en avion victime d'une panne mécanique et d'un pari absurde entre youtubers ayant mal tourné.

La palme du n’importe quoi devait être attribuée à un expert en cybercriminalité qui, en trois minutes d’intervention, avait réussi à citer six fois le nom de sa société de sécurité. Il défendait la théorie selon laquelle la police avait découvert le corps non pas d’un pilote d’avion, mais du navigateur d’un bathyscaphe espion bourré d’électronique, évoluant dans les eaux de Lower Lake.

— Rien ne nous dit que d’autres engins de même type ne sont pas, en ce moment même, en train de sillonner les autres cours d’eau de notre pays, madame. Recueillant des informations confidentielles sur la défense nationale ou les intérêts privés des citoyens britanniques ! ajouta le cybercriminaliste d’un air terriblement empesé.

— Et vous pensez que de tels engins pourraient se trouver, je ne sais pas, dans la Tamise, par exemple ? avait questionné, sceptique, la journaliste Linda Norton en direct.

— Pas seulement la Tamise. Rien ne nous interdit de croire qu’il y en a aussi dans la Serpentine, au cœur même d’Hyde Park ! Au cœur même de notre dispositif de défense, madame !

Lynn balança un de ses pots de yaourt vides en direction du téléviseur.

— Qui autorise de tels abrutis à venir s’installer dans un studio de télévision !

Elle quitta son divan et s’installa sur un siège bas, devant son MacBook Pro, sur lequel s’alignait une suite de brèves. Les trois premiers textes étaient en italiques. C’étaient ceux qui avaient déjà été envoyés au *Web logging* du *Bumper* et presque aussitôt mis en ligne. Elle se décida à compléter le quatrième et l’envoya. Puis elle mit à jour un détail du deuxième article, qu’elle envoya à 0 h 46. Elle coupa alors le son de la télé, posa son casque en ajustant les écouteurs sur ses oreilles et lança de son téléphone une liste de lecture qu’elle avait baptisée « Soir/11 ». Les premières notes d’un long morceau de Laurie Anderson se glissèrent, en sourdine, dans sa tête. Lynn referma son ordinateur et regagna son canapé.

Elle se mit de côté et, sans quitter du regard l’écran de la télévision, essaya de laisser ses muscles se détendre.

Moins de cinq minutes plus tard, elle dormait.

11

Mercredi 25 janvier, 6 h 04

Lynn se réveilla terriblement courbaturée, les jambes repliées sous le divan, la tête posée à même le sol, reposant sur un coussin qui était tombé du couchage. L'un des écouteurs de son casque B & W avait glissé de côté et lui blessait la joue. La musique s'était arrêtée depuis longtemps. C'était la sonnerie de son téléphone qui venait de la tirer du sommeil.

— Lynn ? entendit-elle prononcer, d'une voix hésitante.

Elle vit l'heure en bas de l'écran, toujours muet, du téléviseur.

— Trevor ? Bon sang, ça fait des années que vous ne m'avez pas appelée si tôt le matin. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous avez fait le lien ou pas ?

— Le lien avec quoi ? Entre quoi et quoi, Trevor ? fit-elle, en massant sa joue endolorie.

— Vous avez envoyé quelque chose sur votre bidule, là, votre journal en ligne ?

— Oui, j'ai envoyé deux mille signes de synthèse en fin d'après-midi, pour compléter le papier de 10 heures Et deux ou trois autres brèves dans la soirée. J'ai raconté ce que vous avez vu comme moi. C'est quoi votre idée, Trevor ? Il est six heures du matin !

— Oui, moi aussi j’ai envoyé quelques lignes au *Broadway Sentinel* hier matin. Sans intérêt. Mais là, je viens d’envoyer quelque chose… de piquant. – Trevor Sugden paraissait très excité. Les mots dégringolaient de ses lèvres. Il poursuivit, d’une traite. – Oui. J’ai balancé trois mille signes un peu avant quatre heures, ce matin. On n’a pas la possibilité d’exister comme vous en temps réel, mais j’ai la chance sur ce coup-là d’avoir pu être très en amont pour l’édition d’aujourd’hui. Le *Broadway Sentinel* boucle à 8 heures-8 h 30. Histoire de pouvoir incorporer les infos de la nuit. Et aujourd’hui, j’ai une info qui sera à la Une du numéro de ce soir. Si vous me promettez de garder le silence là-dessus quelques heures, juste le temps pour mon modeste journal en papier quatre pages de coller ses affichettes « Exclusif » un peu partout dans Londres, je vous en parle.

— Vous me faites autant confiance que ça, Trevor ? répondit Lynn, glaciale.

— Si vous avez le courage de ne pas vous recoucher et de sauter dans le métro à High Barnet, je vous assure que vous ne regretterez pas votre réveil brutal. Vous descendez à Bank Station et je vous attendrai à ce petit endroit, vous vous souvenez, le Green Man ?

— Le café luxueux derrière Poultry ?

— Bien sûr !

— On peut hésiter, Trevor. Votre guide des cent pubs anglais liste au moins cinq ou six Green Man ! Vous connaissez tous les Green Man, tous les Queen’s Head et tous les Fox and Hounds du pays, dit Lynn.

— Oui. Je connais quelques Red Lion également. Je connais même ceux qui les fréquentent… Poultry, 8 h ? Je crois que j’ai vraiment un truc marrant à vous raconter. Juste à vous.

— Vous me draguez ou quoi Trevor ? Ne me dites pas que c’est un plan drague, à six heures du matin ? On a presque trente ans de différence d’âge !

— La moitié suffirait à me dissuader… Un point entre confrères, tout ce qu'il y a de plus cordial. Juste une envie de partager une info qui me rend littéralement fou furieux. Je tourne en rond depuis quatre heures du matin à me retenir de vous réveiller. Franchement, j'ai un détail qui va vous faire avancer dix fois plus vite que vos petits copains des Web-rédactions à la mords-moi-le-nœud…

— Vous avez mis le doigt sur quoi, Trevor ? Je sens quelque chose dans votre voix. On dirait un stagiaire qui vient de décrocher une interview exclusive avec le « Véritable-Assassin-Caché-du-Président-John-Kennedy-que-la-CIA-dissimule-depuis-cinquante-ans » !

— C'est bien plus que ça ! répondit Trevor Sugden en riant. Et à mon âge, quand on a une touche, qu'elle est sûre et qu'elle brille comme une belle truite de rivière, on la sort rapidement. Je n'aurai pas tous les jours deux ou trois heures d'avance sur vos Web-reporters. Je profite un peu de ma joie, et vous voyez, je vous en fais profiter. Au Green Man, 8 h. Ils ont des petits déjeuners tout à fait copieux.

— Dites-moi juste autour de quoi ça…

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Sugden lâcha, presque en criant :

— Je sais ce que ce foutu dingue de Crystal Palace raconte avec sa putain de mise en scène ! Venez. Je vous montrerai.

Il raccrocha.

12

High Barnet Station, nord de Londres. Mercredi 25 janvier, 6 h 48

[Journal lumineux de High Barnet Station :
25 °F
PIG GATE : CAMERON DÉMENT LES NOUVELLES RÉVÉLATIONS]

Sur le quai de la station de High Barnet, Lynn Dunsday vérifia l'état du réseau. Les cinq barres de réception du signal étaient toutes grisées. Saturation ou pas, elle était coupée du monde. Nom de Dieu, cette gare était en surface et on captait moins bien qu'au fond de Hampstead Station, à cinquante mètres sous terre. Elle jura et fit quelques pas vers le bout du quai, sans quitter des yeux le voyant de son smartphone. Elle chercha à s'approcher de la large grille de Barnet Hill. Elle y arrivait et vit les deux premières barres clignoter faiblement, lorsque la rame entra en grinçant.

Elle relut en diagonale le texte qu'elle avait rédigé en avalant son double café, et corrigé tout en marchant vers le métro. Elle modifia un mot et pressa la touche envoi.

Révélations sur le crime de Lower Lake ?

Publié à 6 h 54

Par Lynn Dunsday

Conférence de presse de la MePo cet après-midi à 15 h.

Philip Davies, le *detective chief superintendent (DCS)* du Crime Command, chargé de l'enquête autour du mystérieux crime de Crystal Palace, donnera une conférence de presse dans l'après-midi. Confirmera-t-il les hypothèses, bien souvent fantaisistes, évoquées ces dernières heures ? Qui est l'homme mort retrouvé sur un fauteuil d'avion dans les eaux de Lower Lake ? Quel scénario se cache derrière cette mystérieuse mise en scène ?

Le *Bumper* donnera en temps réel sur son site les développements de l'affaire.

Rendez-vous dès 15 h sur bumper.com

« Aucune info, jugea-t-elle. Juste histoire de garder l'affaire au "chaud" sur le *Bumper* et de maintenir Grant en alerte. »

13

Au Green Man, City of London. Mercredi 25 janvier, 8 h 14

Trevor Sugden était attablé à la manière d'un vieil aristocrate dans son club, devant une des larges fenêtres sérigraphiées de la salle principale du Green Man. Il avait devant lui un grand mug de café, un plateau de muffins largement attaqué, des ginger cakes et une liasse de papiers empilés. Lynn remarqua à quel point il avait le teint pâle, presque aussi gris qu'un tas de cendres. Assis sur son train, à ses côtés, Puck mâchonnait les biscuits au gingembre que son maître lui faisait passer négligemment. Ce dernier leva les yeux et toute la vie tassée dans Trevor Sugden surgit à la manière d'un diable hors de sa boîte. Ses yeux, d'un vert presque émeraude, luisaient comme des feux de signalisation. Sa bouche prit instantanément un pli moqueur et joyeux, plein de bienveillance. Lynn sentit, comme chaque fois qu'elle retrouvait Trevor Sugden, à quel point elle aimait son vieux confrère. Comme un père. *Une sorte de père*. Mais aussi comme un copain, un copain discret, aussi calme que brillant. Et elle regretta soudain de ne pas être née trente ans plus tôt. Elle aurait épousé Trevor, dans cette autre vie rêvée ; ils auraient formé un de ces couples de journalistes en vogue dans les deux ou trois décennies qui avaient suivi la guerre. Ils auraient habité ensemble à St Paul, auraient eu leurs quartiers au Green Man, ils auraient

écrit des ouvrages, signé des reportages sur le *swinging London* et publié des récits de voyage.

Trevor se leva à demi pour l'accueillir, lui toucha furtivement l'épaule et désigna le siège qui lui faisait face.

Lynn Dunsday s'assit, décoiffée et humide du crachin de neige fondue qui balayait Londres. Immédiatement, le chien se glissa près d'elle, attendant qu'elle le nourrisse à son tour.

— Vous avez regardé les infos jusqu'à quelle heure, hier soir, Lynn ?

— Le flash de 1 h, mentit-elle. Ils n'avaient plus rien de nouveau. Je me suis endormie. Plein le cul de la fille de *NightNews* avec son foulard rose et ses cheveux à la Dallas… Pourquoi, Trevor ?

— Parce qu'ils ont commencé à parler de l'hypothèse accident d'avion dès hier midi et qu'à minuit, il y avait encore des experts sur les plateaux à commenter l'idée et ses variations.

— Ce débile et son bathyscaphe…

— J'ai vu cet abruti : « Au cœur même de notre commandement, madame. Au cœur de notre défense, madame ! »

— Incroyable !

— Oubliez ce que nous avons dit hier en quittant Crystal Palace : vous imaginez possible une seconde que ce type soit tombé d'un avion au-dessus de Londres, attaché à son fauteuil, tout droit dans le bassin ?

— Vous avez immédiatement éliminé l'hypothèse vous-même. L'idée a été rejetée par la police et par la plupart des experts sérieux. Tous disent comme vous : le corps serait en bouillie. Impossible d'imaginer qu'on l'ait attaché à son siège et balancé d'une trappe comme d'un bombardier des années quarante… C'est quoi ce truc dont vous voulez me parler, Trevor ?

— Un instant. Ces espèces de clowns de complotistes ont passé leur après-midi et leur soirée sur les chaînes télé et les radios à tenter d'expliquer que les autorités ne cessent de mentir. Que la police cherche à dissimuler qu'un avion fantôme a survolé Londres dans la nuit de mardi ou

le matin suivant. Ces types font autant de bruit que les experts crédibles. Et le fait que le plus gros relais de signal radio-télé de Londres soit à Crystal Palace renforce leur conviction : on est face à une manœuvre terroriste sérieuse qui a mal tourné…

— Trevor, on est d'accord : Londres ne subit pas une attaque aérienne et le type n'est pas tombé du ciel. Ce qu'il faut découvrir, maintenant, c'est ce qu'il faisait dans cette pièce d'eau, attaché à un siège d'avion. Et qui l'a déposé là. Vous ne deviez pas me parler de quelque chose ?

— Si. Je voulais juste poser le décor dans lequel évolue l'affaire depuis vingt-quatre heures et vous démontrer à quel point, dans une seconde, on va être loin des théories ridicules que les télés ont déroulées toute la journée d'hier.

— J'écoute, Trevor.

— Vous connaissez Otis Redding ? Le chanteur de soul ? Le king du rythm and blues ?

— Vous m'avez fait faire quarante minutes de métro à sept heures du matin pour m'entretenir de vos goûts musicaux, Trevor ?

— Pas tout à fait. Je vais vous montrer quelque chose.

Trevor Sugden tira de sous la liasse de documents posés devant lui un tirage photo en noir et blanc, qu'il tendit à Lynn.

— Vous voyez quoi sur cette image ?

Lynn eut un mouvement de surprise. Elle observa l'image, attentivement, comme l'on regarde une scène sur laquelle on va être bientôt interrogé et dont il ne faut oublier aucun détail. Elle récita :

— Un type en costard mouillé, la tête en bas, attaché sur un siège d'avion. Mort de chez mort. Il est black. Plutôt jeune. Le siège d'avion est posé sur une sorte de chariot. Il y a un autre homme debout, derrière le mort. On dirait un flic ou un toubib. Les deux types, le mort et le vivant, sont habillés comme en 1950. On dirait ces espèces de tissus tergal

luisants… L’endroit ressemble à un couloir d’hôpital. Je vois aussi que c’est la réplique parfaite de la scène d’hier. C’est qui ce mec ? Otis Redding ?

— Tout juste. Vous connaissez son histoire ?

— Non. Je vous avoue que je ne connais même pas ses chansons.

— Redding avait un jet privé. Un pimpant Beechcraft bimoteur, avec « Otis Redding Enterprise » peint sur le fuselage. L’avion s’est crashé dans le lac Monona, dans la banlieue de Madison, le 10 décembre 1967, en plein après-midi. Redding et ses musiciens revenaient d’un concert donné la veille à Cleveland, Ohio. La police et les plongeurs ont remonté les corps un par un. Otis Redding et un type de son groupe étaient encore attachés à leur siège. Complètement gelés. L’eau du lac Monona était tout juste à zéro degré. Les corps avaient conservé leur forme assise quand ils sont arrivés à Madison, dans le Wisconsin.

— Quel rapport avec…

— Attendez. Cette photo n’est pas une réplique, évidemment. C’est l’original. C’est ce que nous avons vu hier matin qui est la réplique… – Lynn Dunsday le regarda ; une expression effarée s’était fixée sur son visage. Trevor Sugden poursuivit. – L’homme debout à côté de Redding, c’est Clyde Chamberlain, le procureur du comté de Dane. La scène ne se passe pas dans un hôpital, mais à la morgue de Madison. Redding a séjourné près de vingt heures dans une eau glacée. Vous voyez, le corps est encore en position assise. Les bras tendus en l’air. C’est une image très bizarre. Vous ne trouvez pas ?

Lynn Dunsday n’avait pas abandonné son air effrayé. Elle repensa à ce mot qu’avait employé Isobel, la fille des *Pierres de Lune*, vingt-quatre heures plus tôt. « Bizarre ».

Au même moment, les premières notes de *Reservoir* fusèrent de son portable. Elle regarda brièvement son écran.

— C’est Grant. Il est parti à deux cents à l’heure sur cette histoire. Même les aventures de Lilly Joy l’intéressent moins, on dirait…

— Que pensez-vous de cette photo, Lynn ? reprit Trevor Sugden. Intéressante, non ?

— Moi, je la trouve sinistre. Où l'avez-vous découverte ?

— Là, fit Sugden en montrant son front. Je savais que je l'avais vue. Il y a trente ans. Et je n'ai eu qu'à la rechercher. Il y en a trois ou quatre versions sur Internet. Ce machin est quand même pas mal pour se rafraîchir la mémoire…

— Bon, O.K. : vous avez tapé dans le mille. Il est clair que ce qu'on a vu hier à Crystal Palace est une reproduction de cette photo. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Vous avez écrit quoi dans votre papier du *Broadway Sentinel* ?

— Ce qu'il faut pour que les télés reprennent l'info toute la soirée, vous allez voir.

— Maintenant, arrêtez de me faire languir et dites-moi tout. Qu'est-ce que vous avez écrit dans votre article de quatre heures du matin, Trevor ?

Trevor Sugden tendit le bras vers la pile de papiers. Il se saisit d'une feuille imprimée sur le recto et lut :

Mystère de Crystal Palace : le fantôme d'Otis Redding refait surface

[Photo : Un plongeur du Homicide and Serious Crime Command remonte le corps de Lower Lake à Crystal Palace]

Étrange découverte dans les eaux du minuscule étang artificiel de Lower Lake à Crystal Palace : le corps d'un homme noir d'une trentaine d'années, attaché avec du ruban adhésif à un fauteuil d'avion, a été

découvert par un promeneur hier matin. L'enquête de police confirmera s'il s'agit bien d'un homicide volontaire.

L'affaire prend toute sa saveur, si l'on ose dire, quand on sait que cette mise en scène reproduit parfaitement les circonstances de la mort, accidentelle celle-ci, du chanteur noir américain Otis Redding.

En effet, en décembre 1967, l'avion du *king of soul* s'est crashé sur le lac Monona, dans le Wisconsin. Il n'y a eu qu'un seul survivant. La police a remonté le corps d'Otis Redding figé sur son siège, la ceinture encore bouclée. On connaît les images prises à la morgue de Madison par les services judiciaires (voir ci-dessous) : le meurtre de Lower Lake en est une monstrueuse reconstitution.

Selon les premiers éléments de l'enquête de police, il est impossible d'affirmer si l'homme de Crystal Palace est mort noyé ou s'il a été immergé *post mortem* dans moins de deux mètres d'eau. La surprenante « nature morte » était clairement visible du rivage, et a attiré l'attention du premier passant. Le jour était à peine levé lorsque M. K., 67 ans, habitant Sydenham et qui a l'habitude

d’effectuer sa marche matinale autour de Lower Lake, a eu son attention attirée par le bruissement des bulles qui s’échappaient d’un objet immergé. S’approchant du bord, M. K. a aperçu la forme gisant dans l’eau, à environ deux mètres du chemin qui borde le lac. Le corps de cet homme, pour l’heure non identifié, était dans un état dépassant l’hypothermie. Pour décrire l’état réel de la victime anonyme, rien ne serait plus précis que de reprendre l’expression d’un des *constables* présents sur les lieux de la découverte : *« Ce type est foutrement gelé. »* La température de l’eau, proche de zéro, a en effet conservé certaines parties du corps dans un état de congélation avancé, indiscutablement préalable à son immersion. La victime a sans aucun doute été – partiellement au moins – congelée.

Des traces relevées sur les pierres qui bordent la pièce d’eau le long de Sycamore House indiquent de manière formelle que le corps et le siège aéronautique sur lequel il était attaché ont été traînés, sans doute depuis un véhicule garé sur le parking de Thicket Road.

D’autres questions rendent cette mise en scène déjà extrêmement macabre particulièrement curieuse : l’homme a-t-il été tué sur place ou auparavant ? Pourquoi alors avoir amené le corps jusqu’à Crystal Palace ? Ces éléments sont actuellement en cours d’analyse par la police et ne seront sans doute pas rendus publics.

Trevor arrêta sa lecture et, sautant à la dernière ligne, il fit, faussement modeste :

Plus d’informations exclusives dans notre édition de jeudi.

Aleph, à Londres.

— Pour le reste, je vous ai dit l’essentiel il y a deux minutes.

Il tendit la feuille à Lynn Dunsday qui lut rapidement la fin du papier. Le vieux Sugden avait quand même gardé un certain goût pour le cabotinage. Il s’était replacé en arrière et buvait son café latte à petites gorgées.

— Pas mal, fit laconiquement Lynn Dunsday. Je vois que vous avez écrit une légende photo aussi : vous avez réussi à chiper une image pendant que je me faisais houspiller par ces deux SC, pas vrai ?

— Hum hum, répondit Trevor Sugden, la mine faussement navrée. Je fais partie de ces vieux qui bougent encore un peu…

— Vous faites partie de ces vieux qui se lèvent tôt avec profit !

— Je le prends pour un compliment, miss Dunsday.

— Où avez-vous eu ces informations sur l'état du corps ? Cette histoire de congélation ?

— Partielle. Congélation partielle… C'est assez étonnant.

— Le Crime Command ? Davies ?

— J'ai mes informations, Lynn.

— Mais cette histoire de congélation partielle ? demanda Lynn Dunsday sans avoir l'air d'insister. Vous avez eu l'info comment ? Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

— Ça, ce sont les éléments exclusifs que les lecteurs du *Broadway Sentinel* auront, avec d'autres, jeudi soir, à partir de 17 h. Le temps de vérifier un ou deux éléments. Jeudi. 17 h. Une livre tout rond, dans tous les pubs du Grand Londres, Lynn… – Trevor Sugden lança un muffin que Puck saisit au vol et s'empressa d'avaler, déjà suspendu au lancer suivant. – Demain, jeudi. 17 h, Lynn ! répéta Sugden. Je dois préserver un tout petit peu la vieille presse écrite et son inertie…

Lynn Dunsday marqua le coup. Trevor ne voulait prendre aucun risque face à la déferlante du Web. Il avait raison. À l'heure des flux tendus des fils RSS, des cent quarante signes Twitter et des agrégateurs de nouvelles, une bonne info à huit heures du matin ne vaut plus grand-chose le lendemain à 17 h. Disons : quasiment rien. N'empêche qu'il avançait vite. Il n'avait pas perdu de sa capacité de réaction depuis ses belles années au *Standard*. Lynn décida de prendre sur elle. Un bon camouflet l'aidait souvent à être un peu meilleure. Ça ne durait pas, en général, mais l'aiguillonnait pour quelques heures.

— Bon, mis à part l'aspect théâtral et morbide de cette mise en scène, quelle est la prochaine étape ?

En posant la question, Lynn venait d'entrevoir la réponse. Ils se regardèrent en souriant :

— Le *Broadway Sentinel* de jeudi ! s’esclaffèrent ensemble les deux journalistes.

Les clients du Green Man, essentiellement des banquiers d’affaires et des employés de la City, les regardèrent du coin de l’œil, par-dessus les pages saumon de leur *Financial Times*.

— On déjeune ensemble, Trevor ? Avant la conférence ? Sur l’Embankment ? Ce pub…

— Le Norman ? Avec plaisir, Lynn. J’y serai à midi.

Lynn se leva. Un fantôme de sourire planait sur son visage. Elle hésita à filer. Trevor remarqua son hésitation et demanda :

— Qu’est-ce qu’il y a, Lynn ? Un souci ?

— Non. Je… j’imaginais… En entrant au Green Man, tout à l’heure, j’ai imaginé que nous nous étions mariés. Dans les années soixante… je ne sais pas. À la fin des années soixante ! Nous enquêtions sur la mort de Brian Jones ou de je ne sais quelle vedette ; absurde !

Les yeux vert sombre de Trevor Sugden papillonnèrent, pleins de malice, mais une pointe d’émotion perçait sous l’ironie que Trevor cherchait à mettre en avant. Lynn traversa l’espace libre entre les dernières tables et la rue battue par la pluie.

14

Au *Bumper*, Horseferry Road, Londres. Mercredi 25 janvier, 10 h 02

Tony Grant avait posé sa main droite sur les piles de quotidiens du jour et de la veille. Il fit le tour de la table et regarda les visages qui lui faisaient face.

— Où est Ed Braithwaite ?

Du seuil de la porte, Hazel Humphreys, la secrétaire de Grant, une grande fille brune, maigre et pâle dans une robe grise beaucoup trop large, lança :

— Il vient d'appeler. Coincé à Ealing Broadway à cause d'une panne sur la Central Line. Il arrive dès que possible.

— Putain, qu'est-ce qu'il fout à Ealing Broadway ? Qui lui a demandé d'enquêter chez les polaks ? Qu'il se magne le cul ! Il a déserté toute la journée hier. On va pas envoyer un taxi le chercher !

— Ed *habite* Ealing Broadway, précisa Lynn Dunsday.

— Eh bien, quand on décide d'habiter à Varsovie, on ne s'étonne pas d'arriver en retard au boulot, répondit Tony Grant. Qu'il ne vienne pas chialer pour ses récups de week-end…

Les journalistes sentirent le mot « connard » arriver à leur cerveau d'une manière absolument synchronisée. Aucun ne le laissa franchir la barrière de ses lèvres. La réunion commença. Et Grant, comme tout le monde s'y attendait, se lança dans un brief de pur psychopathe, débité sans la moindre incise permettant de couper ses injonctions :

— On reste sur trois éditions en parallèle toute la journée : le *Pig Gate* pour l'équipe politique. C'est-à-dire ce con de Braithwaite dès qu'il aura fini de cuver sa Zubrowka, avec Sam en prod et à l'édition ; Lynn sur Crystal Palace et Tessa sur Lilly Joy, avec Lynn en couverture si on a du lourd rayon politicards. Je veux un traçage de Cameron minute par minute. Cette histoire de tête de cochon qui revient à la Une intéresse les gens. Trouvez-moi le boucher qui l'a vendu ! Trouvez-moi un autre des crétins qui se rappellent avoir été à cette soirée avec Magic Dave… Mais attention : pas de phrases creuses ! Pas de bla-bla. Pas de conneries techniques sur le Brexit, l'UE et toutes ces vieilles salades. Je veux des détails qui parlent aux gens. Je veux de la vie. Les gens se fichent des gars qui gouvernent, mais ils s'intéressent aux histoires de cul et aux disgrâces. Donc je répète le dispositif : sur la politique, Braithwaite et Sam au log. Sur Crystal Palace : Lynn sur le terrain et Jerry au log. Sur Lilly Joy : Tessa et Jerry doublera au log. Vu le peu d'infos dont on dispose, tu t'en sortiras, Jerry !

— Sur Crystal Palace *et* je reste en couverture sur les élections ? lança Lynn, d'un ton aigre.

— En couverture, Lynn. Tu as compris ce qu'était une couverture : si Braithwaite a besoin de toi, il t'appelle. S'il a besoin de Tessa, il l'appelle. Ça veut dire que pour l'instant, on peut faire appel à toi sans passer par moi pour te donner offi-ciel-le-ment l'ordre de t'y mettre, chérie !

Lynn Dunsday se renfrogna. Grant continua.

— Pour le moment, on est tout bon. Le *Bumper* est le premier à avoir sorti l'histoire ; le *Bumper* est le premier à avoir donné des détails

signifiants. Grâce à Lynn. Lynn Dunsday, la diva des *pure players* !

Tony Grant tourna son visage vers elle et lui décocha un de ses sourires de marchand de cravates. Lynn Dunsday baissa les yeux. Elle avait envie de hurler et de balancer les deux kilos de son MacBook Pro dans la gueule de Grant.

Celui-ci enchaîna :

— Le *Guardian* a eu quelques bonnes infos. Sky a envoyé deux équipes – les deux en retard. La BBC a eu trois bonnes interviews, mais aucune exclu. Les tabloïds sont de la baise : pas une seule info en exclusif dans le *Mirror*, le *Sun* ou le *Star*. Lynn, je veux un suivi complet. Tu gardes au chaud tes contacts à la MePo et tu nous abreuves en infos. Le fil est tout à toi, chérie : quand tu veux et autant que tu veux. Tu mets à jour dix fois par heure si ça te chante. Je veux que les lecteurs aient l'impression que cette affaire est à nous. Tout à nous. Et que les autres nous pompent comme des aspirateurs de piscine. Je veux que tout le monde ait l'impression que chaque info qui sort vient direct du *Bumper*. Lynn, je suis sûr que tu comprends ce que je veux ?

— Je crois. Je n'aurais pas dit les choses comme ça, mais je vois l'idée générale, Tony.

— Bien ! Mesdemoiselles, messieurs, en un seul mot : on ne lâche rien.

15

Cabinet du Dr Connett, Threadneedle Street, City of London. Mercredi 25 janvier, 11 h 15

Trevor Sugden et le chien Puck patientaient en silence dans une salle d'attente glaciale. Au mur, un tableau de conversion proposait de calculer l'âge « humain » de son animal favori en fonction de son poids, de son âge réel, de son espèce et de la variation entre son poids de forme et son poids effectif. Ce dernier point découragea Trevor. Il regarda Puck, allongé au sol, et la masse qu'il représentait l'effraya. Si le tableau disait juste, Puck devait friser les 120 ans humains. Trevor essaya de se concentrer sur une série de miniatures représentant des grandes maisons rurales de l'époque élisabéthaine, cherchant à s'y évader. Il y était presque lorsque la porte du cabinet s'ouvrit sur la courte silhouette du Dr Connett. Celui-ci s'avança vers Trevor en tendant la main, un sourire jovial posé sur son visage lunaire.

— Tout va bien Trevor ? Et ce vieux Puck, toujours vaillant ?

Le Dr Connett s'était penché et flattait l'échine du vieux labrador, qui se mit à frapper le sol de sa queue. Ils entrèrent dans la salle de consultation et

Puck, malgré son embonpoint, se hissa immédiatement sur la table mobile d'auscultation.

Le Dr Connett commença à prendre divers renseignements cliniques. En écoutant le cœur, il lâcha :

— Pas terrible, Trevor. Ça lui fait combien ?

— Onze…

— Pas si vieux… C'est le poids, Trevor. Ça va aussi lui déglinguer les reins. Il mange trop !

— Je sais. Moi aussi.

— Oui, Trevor, mais je ne suis pas chargé de surveiller ton cœur à toi, camarade… Sérieux, arrête de lui filer des confiseries. Bon, il n'est pas à l'agonie non plus. Il boit bien ?

— Normalement. Tu m'as dit que les reins étaient bons la dernière fois.

Connett vérifia sur son écran et confirma.

— Ouais. Il n'est pas si mal que ça. On va refaire les vaccins. J'imagine que c'est pour ça que tu viens ? Et je vais lui mettre un petit plus de cortisone, histoire de lui redonner un peu de pêche. Ça durera ce que ça durera ; comme nous, quoi…

En rentrant chez lui, à quelques pas de Threadneedle Street, Trevor Sugden fut attiré par une affiche d'un rouge violent qui venait d'être posée sur une vitrine de restaurant :

Ce n'est probablement rien, mais…

Si vous voyez ou entendez quelque chose qui pourrait

être lié à une action terroriste,

faites confiance à votre instinct et appelez la hotline confidentielle

antiterroriste

0800 789 321

VOTRE APPEL PEUT SAUVER DES VIES

METROPOLITAN POLICE – CITY OF LONDON POLICE – BRITISH TRANSPORT POLICE – NEW SCOTLAND YARD

Trevor Sugden laissa Puck tendre sa laisse. Ils rentrèrent vers Amen Court au rythme adopté par le chien.

16

Mercredi 25 janvier, 11 h 20

Lynn Dunsday sortit de l’ascenseur du *Bumper* et se retrouva face à Ed Braithwaite. Il portait une veste chiffonnée et une chemise douteuse. Il n’était pas rasé du matin, indiscutablement. Et il sentait l’alcool à plein nez. Il la regarda avec une expression goguenarde, de l’air de celui qui ne s’en laisse compter par personne.

— L’énigmatique Lynn Dunsday, en partance pour l’exclu du jour, ricana-t-il. Alors, Grant est furax après moi, non ?

— Il *était* furax il y a deux heures. J’imagine qu’à présent, il doit être enragé. Je la jouerais très très modeste, à ta place…

Braithwaite lâcha un nouveau ricanement et la contourna. Il s’engouffra dans l’ascenseur, en sifflotant pour marquer son absence totale d’appréhension.

17

Homicide and Serious Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mercredi 25 janvier, 12 h 23

Lynn Dunsday avait réussi à convaincre le planton de la laisser entrer dans l'aile criminelle. Elle avait avalé des mètres de couloirs et attendu encore une fois devant l'entrée du service de Davies. Le *constable* assis à son bureau lui avait proposé une chaise en plastique orange qui semblait vissée dans le couloir, comme un gamin puni. Elle avait préféré rester debout. Lynn attendait depuis plus de vingt minutes quand Andrew Folsom et deux autres inspecteurs sortirent. Andy fit mine de ne pas la reconnaître et passa devant elle, raide et silencieux. Il avait le visage livide et le regard tendu droit devant lui. Lynn essaya de voir au-delà de la porte qui était restée entrouverte une ou deux secondes. Le flic en uniforme n'avait pas bougé. Elle tenta :

— Vous ne croyez pas que le chef Davies pourrait me recevoir une minute, maintenant ?

— Miss, c’est le chef Davies qui décide quand cette porte doit s’ouvrir. C’est toujours comme ça que ça marche.

Lynn accusa le coup. L’envie de sortir son portable et de faire défiler un fil d’actu la démangeait. Mais elle savait parfaitement qu’elle se ferait expulser à la première seconde si elle sortait un téléphone dans les couloirs de la MePo. Elle patienta, en récitant dans sa tête les noms de stations entre Camden Town et High Barnet. Elle en était à Finchley Central quand la porte s’ouvrit une nouvelle fois. Le superintendant Davies était devant elle. Il ne lui proposa pas d’entrer. Il lança :

— Miss Dunsday… Il y a une conférence de presse cet après-midi. Je ne comprends pas ce que vous faites ici ce matin.

— Je voulais vous demander une ou deux choses à…

— Je ne parle jamais aux journalistes avant une conférence de presse. Ni à vous ni aux autres.

— Mister Davies… J’étais à Lower Lake hier matin. J’étais la première sur place. J’ai vu quand on a sorti le type. Je suis sûre que vous savez une ou deux choses qui rendent cette affaire un peu plus lisible… Merde, je ne suis pas une de ces filles de *NightNews* à enfiler des perles ! Filez-moi un détail !

Davies laissa échapper un soupir qui se termina sur un grésillement inquiétant. Un bruit de poumons fatigués. Il leva les yeux vers Lynn et lança, d’une voix calme :

— Voilà ce que j’ai à vous dire, miss Dunsday : l’identité du mort est toujours inconnue. L’équipe de légistes travaille. On en saura plus dans la soirée ou demain. Ou plus tard. Fichez-moi un peu la paix. Ça fait huit ou neuf ans que vous me faites chier avant tous les autres, miss Dunsday. Vous êtes mon hors-d’œuvre : je sais que quand vous êtes là, tous les autres vont se pointer à la queue leu-leu. Vous me coupez l’appétit !

Lynn avait blêmi. Elle eut envie de filer immédiatement de cet endroit, en fusillant Davies du regard. Mais elle se retint et fit :

— Passez-moi un coup de fil directement quand vous avez du neuf, alors, superintendant Davies… Ça m’évitera les promenades en transports en commun jusque dans les zones reculées du Grand Londres. J’habite à Barnet, comme vous savez : c’est loin de tout. Je vous redonne mon numéro de portable ?

— Fichez-moi le camp ! La conférence de presse est à 15 h.

En tournant les talons, Lynn entendit une seconde fois ce bruit de papier froissé dans la poitrine du chef Davies.

18

Derby Gate, Westminster, tout près de l’ancien Scotland Yard. Mercredi 25 janvier, 13 h 25

Les deux salles étaient absolument pleines lorsque Lynn Dunsday entra dans le Norman. Au bar, l’espace entre les clients était inexistant. Tous déjeunaient ou sirotaient leur verre, l’épaule incrustée dans celle du voisin. Il fallait une bonne dextérité aux mangeurs pour manier leurs couverts sans trop écarter les coudes. Une assemblée bigarrée, presque autant de femmes que d’hommes. Une pyramide des âges élaguée aux deux extrémités : tous ici avaient entre 35 et 55 ans. Les seuls visages plus juvéniles étaient ceux des serveuses qui traversaient les salles aussi vite que des balles de tennis à Wimbledon. Un bruit de fond – un murmure permanent ponctué de rires et de passages de commandes beuglées d’une extrémité du bar à l’autre – emplissait l’atmosphère avec la densité d’un brouillard.

Lynn Dunsday balaya la salle des yeux, se haussant parfois sur la pointe des pieds ou se tordant pour contourner un obstacle. Elle reconnut plusieurs journalistes des quotidiens de Londres, des filles et des types qu’elle croisait parfois sur l’immense terrain de jeu des faits-diversiers locaux. Quelques visages amicaux, d’autres indifférents. Une consœur du *Daily*

Telegraph lui envoya une bise du bout des doigts, en tortillant son index pour lui signifier qu'elles se parleraient un peu plus tard. Un gars de Radio 4, avec lequel elle avait récemment effectué un déplacement de presse au pays de Galles, lui adressa un signe de la main. Elle continua son balayage. Trevor Sugden était installé entre le bar et la grande vitrine de Derby Gate. Il ne l'avait pas encore vue ; il écrivait sur ce que Lynn identifia comme un bout de serviette en papier. Elle s'approcha. Un sourire de bienvenue se posa sur le visage accablé du journaliste du *Broadway Sentinel*. Il lui désigna un siège recouvert de cuir brun en face de lui. Lynn s'assit, étonnée de disposer d'autant d'espace dans l'univers saturé du Norman. À elle seule, elle allait occuper autant de place que trois clients du bar.

— Vous êtes là depuis longtemps, Trevor ? C'est plein comme jamais !

— J'arrive toujours ici à midi moins dix les jours de semaine, et surtout quand la MePo donne une conférence de presse. À midi cinq, il n'y a plus une place correcte. À midi vingt, on vous empile par couches de six autour du bar !

— Où est Puck ?

— Oh, il dort, je suppose. Il a regagné son tapis en rentrant du Green Man. Je ne pense pas qu'il souhaite bouger avant la fin d'après-midi…

— J'ai vu Allison Harris, du *Telegraph*, et quelques autres…

— Oui, l'arrière-salle est pleine des gars de la télé et des radios. Et il y a Jerry Gladstone.

— Ce type qui anime le talk-show de l'après-midi ?

— Il arrose tout son périmètre de blagues politiques. C'est le genre de type qui sait tout sur tout le monde…

— Vous êtes convaincu par les premiers mois de Theresa May ?

— Je pense que les conservateurs sont plus malins qu'on ne croit. Et plus bagarreurs.

— Les sondages sont moins affirmatifs, Trevor !

— Rappelez-moi les sondages à propos du Brexit ? Les sondages sont définitivement en train de se planter. Mais dites-moi, Lynn… Vous vous intéressez à la politique, ou on vous a changé de rubrique ?

— C'est Grant. Il m'envoie faire des piges à la con sur les meetings. *En plus* de mon boulot normal, Trevor. Il me tue !

— La vie merveilleuse des web-rédactions, Lynn, non ? Le matin sur les talibans, l'après-midi quelques fiches cuisine, le soir une interview vestiaire de l'entraîneur de Tottenham… Vous serez une merveilleuse biographe pour Theresa May. Il paraît que des paparazzis viennent de la flasher en train d'acheter des chaussures monstrueuses chez Harrods…

Lynn rit et désigna la serviette emplie de notes :

— Vos questions pour la conférence ?

— Non, non, fit Sugden en repliant le triangle de papier. Juste quelques comptes perso. Je ne fais jamais mes comptes, je profite de moments comme ceux-là pour savoir où j'en suis… On commande, avant qu'il n'y ait plus que des tourtes au foie d'avant-hier ?

Sans trop savoir exactement pourquoi, Lynn Dunsday sentit que Trevor était en train de mentir. De lui mentir. Et elle sentit aussi que ce qu'il y avait sur cette serviette en papier était bien plus important que des comptes en retard.

19

Homicide and Serious Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Mercredi 25 janvier, 15 h 13

Lynn Dunsday mâchonnait l’extrémité de son crayon à papier. Le goût de bois et de peinture imprégnait sa bouche. Elle écoutait le chef Davies exposer les éléments « actuellement en possession des forces de l’ordre », et une évidence la frappait. Ils ne savaient pas pour Otis Redding. Plus le temps avançait, plus on s’éloignait de l’introduction de la conférence de presse, plus sa conviction se précisait : ils ignoraient le rapport entre cette chose infâme à Crystal Palace et le chanteur américain.

« La MePo et le SCD1 n’ont pas le lien. Trevor a été plus malin et a avancé beaucoup plus vite qu’eux… »

La Metropolitan Police avait décidé de ne révéler qu’un minimum de détails et demandé un embargo sur certains points délicats.

Au final, l’identité du mort était toujours inconnue, ainsi que les circonstances de sa disparition. Les questions des journalistes restèrent pour la plupart sans véritable réponse.

— Comment a-t-il choisi sa victime ? Pas de réponse.

— L'hypothèse d'un règlement de comptes ou d'une vengeance est-elle envisagée ?

Pas de réponse.

— Quand aura-t-on identifié la victime ? Dans les toutes prochaines heures.

— Quelle est la cause exacte du décès ? Pas de réponse.

— Le crime est-il lié au trafic de stupéfiants ? Peu probable.

Un reporter répéta la question qui avait été contournée par les policiers.

— Peut-on évoquer la noyade comme une cause probable du décès ?

Le superintendant Davies soupira. Il fit tourner le micro vers lui et lança :

— La cause du décès, je le répète, reste encore incertaine. La police n'est pas absolument sûre que le décès soit préalable à l'immersion. Des examens se poursuivent. J'ai bien entendu que quelques médias ont évoqué ces points dans les flashs de la matinée en ignorant certaines précautions d'usage. Des inexactitudes ont été dites. Sans doute parce qu'il y a des contradictions dans les rapports légaux.

— Quelles contradictions ?

— Des contradictions liées au fait que différentes analyses ont été pratiquées, par différents services. Aucun commentaire supplémentaire avant que d'autres éléments soient connus.

— La victime est-elle d'origine jamaïquaine ? reprit un reporter.

— Les vérifications sont en cours sur l'identité de la victime.

— Il y a des rumeurs autour d'une histoire de congélation… Qu'est-ce qu'on sait exactement ?

Philip Davies ajusta le micro et lança, l'air toujours aussi contrit :

— La température du corps est très contrastée, selon les zones et les organes. Il a été évoqué la possibilité que certaines parties du corps aient été mises en contact avec de la glace.

— *Certaines* parties du corps ?

— L'enquête précisera ces points. Pour le moment, la police ne souhaite pas commenter ces éléments.

— On a parlé d'une série de coups portés sur la nuque et les tempes, à l'aide… – le journaliste consulta ses notes – d'un objet lourd et anguleux ?

— En effet. Ce pourrait être une brique. Un pavé. Un socle de statuette. Un coin de meuble contre lequel on l'aurait cogné à plusieurs reprises.

— Sur ce siège d'avion, a-t-on des certitudes ?

— L'identification du modèle de siège est achevée. Il s'agit d'un fauteuil de poste de pilotage de DC8. Un appareil de la fin des années soixante.

— Où trouve-t-on ce matériel ? demanda une journaliste au premier rang.

— Dans les brocantes, miss. Dans les ventes aux enchères, les sites de militaria, un peu partout. On fait des recherches sur les transactions récentes. Aussi bien, le fauteuil dormait dans un garage, un entrepôt ou un grenier depuis vingt ans ; il peut avoir été volé, et personne n'aura même remarqué qu'il manquait. Pour être tout à fait complet, grinça le superintendant Davies, je ne pense pas que celui ou celle qui a fait cette horreur à Crystal Palace ait acheté ce fauteuil sur eBay et payé avec son compte Paypal.

20

Embankment.
Mercredi 25 janvier, 16 h 20

— Vous avez des infos qu'ils n'ont pas ! Trevor regarda sa montre :

— Vous voulez dire sur Otis, le lac Monona et le Beechcraft ? Ils les auront dans quarante minutes. Le *Broadway Sentinel* va commencer à être distribué un peu partout…

— J'enverrai un papier vers 20 h, avec les éléments de la conférence de presse de Davies. Vous m'autorisez toujours à faire état de votre trouvaille ?

— Bien sûr. Je vous ai réveillée à 6 h pour partager mon excitation, c'était très égoïste de ma part. Je vous dois bien ça !

Lynn Dunsday serra l'épaule du journaliste d'un geste affectueux. Elle sentit l'omoplate à travers l'étoffe. L'os semblait presque à nu, comme si la chair de Trevor avait disparu. Elle remarqua à nouveau son visage étiré, ses yeux enfoncés et baignés d'ombre. Le sentiment qu'elle avait eu la veille, à Crystal Palace, la balaya à nouveau : Trevor Sugden semblait terriblement fatigué, exténué même.

— Tout va bien, Trevor ?

— Vous m'avez demandé la même chose hier, Lynn. Juste un sale coup de fatigue. Ces hivers londoniens ne me valent plus rien. J'envisage de

changer mes habitudes. J’y pense sérieusement, Lynn.

21

Barnet. Mercredi 25 janvier, 20 h 05

Souci du détail ?

Par Lynn Dunsday

Petit rappel historique : Otis Redding a été retrouvé noyé ~~à douze mètres de fond~~ dans l'eau glacée du lac Monona, ~~dans le~~ Wisconsin. Le chanteur était encore attaché à son siège, situé à l'avant de l'appareil ~~juste~~ à côté du pilote. Le Beech 18 Beechcraft personnel de M. Redding, siglé « Otis Redding Enterprise », s'est écrasé dans les eaux glacées vers 15 h ce 10 décembre 1967. ~~Nous sommes désormais en mesure de dire que le siège d'aviation sur lequel a été retrouvé le corps de Crystal Palace ne correspond pas au modèle de celui de M. Redding (Beechcraft≠DC8, mais il s'agit bien d'un siège de copilote, c'est à dire d'un siège situé lui aussi à côté du pilote).~~

Lynn raya toute la dernière phrase qu'elle venait de passer aux statistiques de son traitement de texte : cinquante mots. Trop long. Beaucoup trop long et mal écrit. Sans intérêt. Tout le papier était mal écrit. Et n'apportait pas grand-chose par rapport à celui de Trevor. Il fallait pourtant qu'elle donne quelques détails sur le siège qu'on avait retrouvé à

Crystal Palace. Qu'elle donne des détails *sur tout*. Bordel. Elle picolait trop et écrivait comme une collégienne depuis quelque temps. Elle se leva et marcha vers la cuisine. Au-dehors, dans Fitzjohn Avenue, elle entendait des voix d'hommes en train de se quereller. Une auto passa en klaxonnant. De l'autre côté, sur le *common ground*, des gamins jouaient au foot en hurlant. Elle sentit une onde de douleur dans sa nuque qui remontait en zigzaguant vers le front. Une sale migraine de fatigue. Le genre d'état dans lequel elle savait qu'elle allait avoir un mal de chien à pondre une phrase correcte.

Elle fit couler l'eau du robinet de l'évier et passa sa main dans le filet, attendant qu'il refroidisse. Il restait tiède. Elle pencha la tête et laissa l'eau glisser dans ses cheveux. Elle sentit le col de son tee-shirt, puis ses épaules, s'imbiber. Elle releva la tête et s'ébroua comme un chien. Des dizaines de gouttes valsèrent en éventail sur la fenêtre devant elle et se mirent à couler sur le verre. Son reflet, excessivement pâle dans la vitre teintée de ténèbres devant elle, lui fit presque peur. Elle y vit une morte vivante aux habits détrempés, une noyée repêchée d'un dock puant, comme ceux qu'on trouve sous les fenêtres des logements sociaux de Millwall.

22

bumper.com
Mercredi 25 janvier, 22 h 37

Homme mort de Crystal Palace : attachez vos ceintures !

Publié à 20 h 12 – Mise à jour : 22 h 37

Par Lynn Dunsday

L'affaire du mort de Crystal Palace n'a pas fini de livrer tous ses mystères. D'abord, qui est l'homme attaché au fauteuil dont nous avons longuement évoqué la découverte dans nos éditions d'hier ? L'identité de la victime reste aujourd'hui inconnue. La mise en scène demeure elle aussi un mystère. De même que les causes exactes du décès : l'homme est-il mort noyé ou a-t-il été tué avant d'être plongé dans Lower Lake ? Quel rapport y a-t-il entre cette tragédie et celle qui a coûté la vie au chanteur Otis Redding en 1967, dont l'affaire de Crystal Palace est assurément une tentative de reconstitution ?

Par ailleurs, et malgré les efforts étonnants du tueur pour « coller » à l'original, plusieurs détails diffèrent. Ainsi, d'après nos informations, le siège d'aviation sur lequel a été retrouvé le mort de Crystal Palace ne correspond pas au modèle de celui de M. Redding. S'il s'agit d'un remake sinistre de l'accident de 1967,

alors le tueur a manqué de précision. Ou n'a pas eu les moyens de rendre une copie parfaite.

L'appareil personnel de M. Redding, dans lequel il a trouvé la mort, était un avion Beechcraft. Le siège de Crystal Palace est quant à lui issu d'un DC8, avion certes de la même époque, mais de gabarit beaucoup plus important que le Beechcraft. Toutefois, sans que l'on puisse dire s'il s'agit d'un hasard ou d'une intention délibérée de l'assassin, la victime a été immergée sur un siège de copilote, comme celui sur lequel on a retrouvé M. Redding.

Crystal Palace : les spécialistes entrent en action

Publié à 22 h 49

Par Lynn Dunsday

Comme nous l'avions pressenti en découvrant la scène de crime à Crystal Palace, où un homme a été retrouvé mort mardi matin, la division Homicides and Serious Crime Command de la Metropolitan Police a bien été investie de l'enquête. Ce qui pourrait laisser entendre que l'affaire est non seulement jugée sérieuse, mais sans aucun doute appelée à d'autres rebondissements, le SCD1 n'ayant pas l'habitude de traiter des enquêtes isolées.

Le commandement a été confié au *detective chief superintendent* Philip Davies, dont l'équipe s'est illustrée tout dernièrement dans le démantèlement de la filière Dawson-Walli.

Lynn regarda l'heure sur l'écran de télévision qui diffusait en silence les mêmes images en boucle depuis plus d'une heure. Une succession identique de voitures en feu quelque part en Irak et cette prise d'otages à Glasgow. Sur chaque événement, elle devinait le même décor installé par les équipes. Les moniteurs de retour, avec le prompteur. Le cameraman sérieux comme un ingénieur dans une salle de contrôle de la NASA et la journaliste

présentatrice, rajustant sa mèche et son foulard, relisant ses notes un pied posé sur la boîte de maquillage, l'assistant accroupi devant elle, avec un réflecteur ou une éponge à fond de teint.

Lynn tenta de relire son texte, mais une immense lassitude la ceignait. Elle appuya sur la touche envoi et laissa Jerry mettre en ligne ses papiers. Elle se jeta dans son blouson, attrapa son téléphone portable. La batterie indiquait vingt-deux pour cent. Elle fila dans l'escalier, puis dans Fitzjohn Avenue. Au coin de High Street, le trottoir devant le Red Lion ressemblait presque à une scène de crime nocturne. Lumière vive, des silhouettes mobiles et une activité fébrile. Malgré l'heure et la température – 38 °F au drugstore de l'autre côté de la chaussée – il restait plus d'une dizaine de fumeurs sous le porche. Lynn se fraya un chemin vers le bar. Le tumulte des conversations mêlées et des rires roula sur elle comme une vague. Les deux serveuses continuaient à tirer des pintes et à incliner des cols de bouteilles. Elle se glissa entre deux colosses qui riaient aux éclats et commanda un Bacardi citron, qu'elle descendit en trois gorgées goulues.

Elle commanda un second verre, en redemandant de la glace. En l'allongeant un peu, elle espérait vaguement le faire durer légèrement plus longtemps. Mais elle sentit, tandis que l'alcool brûlant et glacé à la fois descendait dans son gosier, qu'elle n'allait pas mettre deux minutes avant de lever la main pour un troisième. Les formes qui s'agitaient autour d'elle ne la retenaient pas. Elle aimait ce moment où les visages s'effaçaient et devenaient des taches, affables et interchangeables.

Lynn se concentrait sur la musique. Sa tête se mit à marquer le rythme de la batterie de *Cuts You Up* et les paroles de Peter Murphy défilaient sur ses lèvres à la manière d'un play-back. D'autres morceaux se succédèrent, tandis que Lynn achevait son troisième Bacardi. Elle s'éloigna du bar d'une démarche chaloupée de ballerine détraquée. On entendait Metronomy jouer *Reservoir* et Lynn semblait sautiller sur les notes du synthétiseur. Autour

d’elle, des bulles de couleurs éclataient comme des grains de pop-corn hallucinogène.

Dehors, la joyeuse compagnie du porche s’était éclaircie. Le froid lui fit du bien. Elle décida de marcher un peu, en remontant High Street. L’autre pub du quartier, le Three Pals – trois joyeux camarades brandissant des fioles d’eau-de-vie – accueillait ses propres buveurs sur une terrasse faite de vieux tonneaux. Les « traînards de Barnet », comme elle les appelait. Elle faisait partie du club. La musique de Morcheeba montait de l’intérieur et se répandait sur High Street, en sourdine, comme la bande-son d’un film.

Lynn Dunsday se demanda quel rôle elle y tenait, exactement.

23

Jeudi 26 janvier, 7 h 55

La sonnerie de son téléphone la réveilla.

Tony Grant, lui, avait une voix parfaitement éveillée :

— Lynn ?

— Ouais, Tony. Qu’est-ce qui se passe ?

Lynn Dunsday essaya de remettre ses pensées en place, prudemment, à la manière d’un accidenté de la route qui vérifie que tous ses membres sont encore attachés à son corps. La tonalité de la voix de Grant ne lui disait rien de bon.

— Lynn… Quand tu faisais ta putain d’école de journalisme à Reading, ils disaient quoi les connards de profs qui sont censés apprendre à bâtir *un papier correct* ?

« Putain, Tony, ne hurle pas ! Surtout, ne hurle pas ! » La musique de la veille résonnait encore au fond de sa boîte crânienne, à peine estompée par les rideaux d’acier de la migraine.

Yeah we should take a trip to the reservoir

Yeah we…

— À propos de quoi, Tony ?

— À propos des *citations* ! Merde ! Y a pas un putain de début de citations dans tous les papiers que t’as envoyés hier ! Pas un. Pas un type

qui parle ! Des propos rapportés ! Tu te rappelles ? Des propos. Des gens, qui disent des trucs.

— Oui. J'ai essayé de donner les infos. De rester aux faits. C'est une affaire qui commence et qui va…

— Et c'est chiant à crever ! O.K., Lynn : je sais que tu es devenue la nouvelle reine du journalisme littéraire ! Je lis tes papiers super empathiques. Je les lis et je les fais passer dans le *Bumper* ! J'aime bien, sérieux ! J'adore tes tutoiements et tes « mon ami le lecteur ». Mais *bordel* ! Je veux un flic qui dit un truc. Je veux une connasse qui a croisé le tueur, ou la tueuse s'il s'agit d'une gonzesse comme certains le racontent sur les blogs, ou même quelqu'un qui *croit* avoir vu le tueur et s'en souvient en tremblant. Je veux des témoins qui se contredisent, ou pas. Je veux des paroles. Tu sais, des mots qu'on dit dans les conversations. Qui expriment des choses et que les *journalistes notent sur un calepin pour les reproduire dans leur journal* !

« Ne hurle pas, Tony ! » La voix de Grant résonnait dans le hall aux migraines.

— Oui. Je vais corriger le tir, Tony. Merde, j'ai quand même ramené des choses. J'ai de l'info. J'ai le nom du flic qui drive l'enquête, Tony. J'ai cette info sur Otis Redding. J'ai le modèle du siège… Et puis, Tony, j'ai envoyé trois cents mots sur ce meeting, à Canary Wharf, mardi soir. J'ai le…

— *Je veux des citations*, Lynn. C'est pas compliqué. Il avait raccroché.

— Connard, dit Lynn à haute voix. Connard ! répéta-t-elle, en fonçant vers sa douche.

Elle avait commencé à jongler avec le mitigeur lorsque la sonnerie s'éleva à nouveau dans l'appartement. Elle laissa le pommeau gicler dans la baignoire et fonça vers le combiné. C'était encore Grant :

— J'ai oublié de te dire : Braithwaite est lourdé. Viré. Il passe ce matin chercher ses affaires et il ne fout plus les pieds au *Bumper*.

Grant raccrocha avec la même impatience que la minute précédente.

24

Starbucks de Whitechapel Road, est de Londres. Jeudi 26 janvier, 9 h 28

Elle avait fait ses cinq minutes de queue obligatoire avant d'accéder au *bartender*, un jeune rouquin qui semblait sorti d'un western des années cinquante. La machine à vapeur avait constellé son front de gouttelettes de condensation et une fausse larme coulait sur l'arête de son nez, parfaitement en trompette. Elle commanda son café latte et le rouquin lui demanda son prénom. Il le nota sur un gobelet et Lynn avança vers le buffet à sucres et toppings. Elle regarda autour d'elle. De jeunes adultes, en sweats imprimés de noms inconnus – des sites web ou des marques japonaises – avaient organisé l'occupation des lieux. Installés comme chez eux, avec leurs Mac portables, leurs disques durs ou leurs mobiles en mode wifi. Chacun égaré dans ses méandres personnels. Comme elle.

Lynn repéra une table, devant la baie vitrée. Elle espéra qu'elle reste libre jusqu'à ce que son café soit prêt.

— Lynn ? lança justement une voix de fille derrière le bar.

Elle s'avança et se saisit du gobelet. Le rouquin avait mal orthographié son prénom. Au feutre vert, elle lut, en lettres arrondies, le mot « Leen » qui

lui donna soudain le sentiment d'être une autre. L'espace d'une seconde. Une Leen étrangère à tout ça. À Crystal Palace, au *Bumper*, à sa vie de trentenaire qui avait déjà souvent, si souvent, le sentiment de tourner en rond et de répéter le même refrain.

Elle se dirigea vers la table, devant la baie vitrée, et tout en s'asseyant commença à boire son café brûlant.

Elle composa immédiatement le numéro du service de Davies.

— Lynn Dunsday, du *Bumper*. Je pourrais avoir une minute le superintendant Davies ?

— Le DCS Davies n'est pas joignable, miss.

— Pas joignable jusqu'à quand ?

— Je l'ignore, miss.

— Bon sang, quelqu'un chez vous est habilité à donner des informations sur ce type mort à Crystal Palace ?

— Oui, miss. L'inspecteur-chef Davies, miss.

— Nom de… ! Vous pouvez me donner l'identité de la victime ?

— Il y a eu une conférence de presse hier, miss, et…

— J'y étais ! Davies n'a rien lâché. Rien lâché en public en tout cas !

— Désolé, miss.

— Vous avez balancé des infos à d'autres journalistes ! Davies n'a quasiment rien dit lors de cette foutue conférence de presse. Je ne vous ai pas pris la tête hier. Dites à Davies que je veux juste l'identité du type et des infos sur cette histoire de congélation…

— Désolé.

— Je sais qu'il y a eu congélation du corps ! Est-ce qu'il y a la moindre possibilité que cette saloperie ait été commise dans le cadre d'une sorte de jeu ? Dites-moi juste… – Elle balança son gobelet vide vers une poubelle et la rata. – Merde ! Non, c'est pas pour vous, je… je viens de me flanquer du café partout. Je sais qu'il y a des détails que vous gardez secrets et qui seront pourtant dans tous les journaux demain matin !

— Désolé.

— Écoutez, *je sais que ces foutus détails existent* ! Je sais déjà que des infos ont été divulguées à des journalistes ! C'est tout sauf un scoop ! Je veux simplement les connaître moi aussi, et aussi que Davies me donne son accord pour publier ! Je joue franc-jeu, là ! Dites à Davies que je ne me retiendrai plus de mettre en ligne les éléments que j'ai déjà, s'il ne veut pas… Bordel !

On avait raccroché.

Elle essaya de se calmer en balançant un coup de la paume de la main contre la vitre du Starbucks. Son rouquin du bar, impeccable dans son polo blanc, la regarda, un peu inquiet. Elle s'apaisa lentement. Elle jeta un coup d'œil sur Whitechapel Road, ramassa son gobelet et le mit à la poubelle, d'un geste lent et posé.

« Voilà. Tout va rentrer dans l'ordre. Le gobelet. Puis les infos. » Elle avait de nouveau envie d'un café, et d'un jus de fruits. Elle refit la queue, commanda et revint s'asseoir à sa table. Elle vérifia. Pas de doute, toujours « Leen »… Elle commença à écrire. Au bout de dix minutes, elle avait à peine saisi quatre lignes, le MacBook se figea. Impossible d'éteindre ou de redémarrer son ordinateur. Elle s'énerva sur le minuscule bouton d'alimentation. Rien ne répondait. Elle eut l'envie furtive de balancer son ordinateur dans la même poubelle que le gobelet dix minutes plus tôt. Elle décida de profiter du contretemps pour compléter ses informations.

Elle appela le numéro personnel d'Andrew Folsom, en espérant qu'il serait moins distant que la veille.

— Andy ? C'est Lynn. Bon Dieu, je patauge à fond. J'ai besoin d'infos, Andy. Tu peux me filer un truc ou deux ? – Au bout du fil, Andrew Folsom laissa un blanc monstrueux. – Andy ? Tu m'entends ? Tu me reconnais ? Tu peux me dire un mot sur les contradictions de la médecine légale ? Sur les circonstances du décès ? Le type a été tué avant d'être jeté à l'eau ?

Folsom se décida.

— Non Lynn. Davies ne veut pas communiquer sur ces points.

Ce sont des éléments qui vont rester confidentiels jusqu'à…

— J'ai *vu* cette putain de pochette plastique, Andy. Je l'ai vue, là-bas, quand on a sorti le type de l'eau. Je peux publier un gros délire sur des menaces vis-à-vis de mineurs non accompagnés, Andy ! Tu imagines le nombre de conneries qu'on peut sortir et qui seront reprises dans l'heure par des dizaines de sites. Je veux juste connaître deux ou trois détails sur les analyses légales, ou n'importe quelle info que Davies ou quelqu'un d'autre a balancée à Trevor Sugden.

— Impossible. Je ne peux pas en parler. Essaye la voie officielle, avec le porte-parole du SCD1. Mais on ne te dira rien, j'en suis sûr.

— Je viens d'avoir le service et ce foutu porte-parole. Ils m'ont raccroché au nez !

— Les analyses médico-légales sont classées parmi les éléments de preuve confidentiels. Ce sont des détails qui ne seront pas rendus publics.

— Tu confirmes bien qu'il y a une embrouille, merde, tu me gonfles, Andy ! Trevor Sugden a ces infos. On les lui a données. La police les lui a données ! Davies ou quelqu'un de chez vous… Qu'est-ce que vous avez d'autre, Andy ? Lâche-moi quelque chose ! Est-ce que vous avez des détails sur le type qui a fait ça ? Davies est sur l'affaire. Tu es sur l'affaire. Ne me dis pas que ça suppose que je ne vais pas avoir une seule info sur ce dossier ? Bon Dieu, Andy, en plus j'ai mon Mac qui vient de me lâcher…

Lynn sentit, dans le silence qui s'installait, que Folsom hésitait. C'était toujours comme ça : il faisait durer pour renforcer l'idée que ses informations étaient de premier ordre. Et il lâchait toujours quelque chose. De quoi écrire mille cinq cents ou deux mille signes. Avec une citation. Elle l'entendit se racler la gorge.

— J'ai le nom du type, Lynn. Je peux te donner l'identité.

Lynn sentit un litre d’adrénaline lui secouer la nuque et la colonne vertébrale.

— Tu parles du type qui a fait ça ou de la victime ?

— Ne rêve pas Lynn : je parle du nom de la victime.

— Bon. C’est pas mal, dit-elle en laissant l’air s’échapper de ses poumons, désappointée. Tu me le donnes ?

— Tu ne me cites pas. Tu diras que tu l’as eu de sources médicales. Tu parles de Greta Street, ils sont bavards comme des pies là-bas. Tu parles de qui tu veux, sauf du Crime Command ! Tu vas être la seule journaliste de Londres à avoir l’info. Me crame pas… – Andrew Folsom parlait avec le ton d’un maquisard qui vient d’accepter de donner la liste de tout son réseau à un tortionnaire. – Et s’il te plaît, ne fous pas Davies en rogne : ne parle pas de cette peinture bleue.

— Ça, ça m’étonnerait, vu que ton chef ou quelqu’un a déjà balancé les infos à d’autres médias…

— Fais ce que je te demande Lynn, s’il te plaît…

— On verra, Andy. Vas-y, c’est quoi le nom ?

Lynn prit des notes en calant son portable sous son menton. Elle allait et venait entre les tables, devant la baie vitrée. Elle remercia Andrew et retourna s’asseoir à la place qu’elle occupait auparavant. Elle essaya par acquit de conscience de redémarrer le MacBook. Une roue multicolore tournait sur l’écran, indéfiniment. Elle se décida à taper son papier sur le clavier de son Samsung. Elle intégra les informations qu’elle venait de recevoir de Folsom.

Au bout de quelques minutes, elle leva la tête, surprise du silence qui régnait autour d’elle dans un endroit public. Elle eut un moment de panique. La peur allait arriver, debout sur ses chevaux noirs. Elle repensa à ce moment, dans son rêve, quand elle se retrouvait absolument seule dans un immense restaurant haut comme une cathédrale, ou le pont d’un paquebot.

Elle était seule, et toutes les tables étaient dressées comme pour un banquet. Et un énorme silence s'était installé. Un silence de tombeau.

Une vague inquiétude s'empara d'elle. Pourtant, autour, tout était normal. Douze ou quinze jeunes geeks, partageant le wifi, coincés sur leurs smartphones à télécharger des MP3 qu'ils écoutaient dans leurs intra-auriculaires Beats by Dr Dre ; des filles qui tapotent du bout des doigts leur iPad, en comparant les prix des week-ends à Stockholm sur TripAdvisor ou la variation des cours des Apple Watch 3, série spéciale Jonathan Ive. Tout leur matériel high-tech fonctionnait ! Le seul appareil en panne dans tout le Starbucks était son foutu MacBook. Lynn repensa au cahier « Écosystème numérique » du *Bumper* qu'elle avait évoqué devant Trevor, l'avant-veille, dans St Paul. Elle chercha un point de fixation à observer pour se calmer. Elle cadra un jogger qui passait en direction d'Aldgate. Elle suivit quelques secondes la foulée élastique du gars. Il sortit bientôt de son champ de vision. Lynn réalisa brusquement le silence qui l'entourait. L'endroit était *vraiment* calme quand on pensait à l'agitation de la rue et du quartier. Il n'y avait pas un bruit. Même pas le bruit de fond du trafic sur Whitechapel Road. Oui, c'était vraiment le genre d'endroit idéal pour écrire, à supposer qu'on ait un support valable pour écrire…

Lynn relut le début de son article, fit apparaître l'outil de sélection texte et raya ses derniers mots. Elle cliqua sur l'icône « copier » et déplaça le curseur plus loin dans le cadre minuscule de son écran.

> **L'identité de la victime de Crystal Palace enfin connue. Aucune piste privilégiée.**
> Publié à 9 h 56 – Mise à jour 10 h 03
> **Par Lynn Dunsday**
> L'homme retrouvé mort dans Lower Lake, à Crystal Palace, a été identifié par les services de police : il s'agit d'Horace McFarlane, un

agent d'entretien de 27 ans, habitant Herne Hill. M. McFarlane avait disparu depuis quatre jours et son employeur avait signalé son absence aux services sociaux. L'enquête menée sous la responsabilité du superintendant Philip Davies, du Crime Command se poursuit. En ce moment même, nous a par ailleurs confié un membre du personnel médico-légal chargé des analyses, les légistes travaillent sur les éléments dont ils disposent, le corps de la victime et sans aucun doute son appartement. L'enquête se poursuit également au sein du milieu fréquenté par la victime, que les enquêteurs cherchent à établir de la manière la plus précise.

Elle avala la moitié de son jus d'orange et une gorgée de café. Sans lever les yeux de son clavier, elle reprit, en rejetant une seconde fois bruyamment les cinq litres d'air qu'elle contenait dans ses poumons depuis plusieurs minutes.

Selon nos informations, aucune empreinte ADN exploitable n'a pour l'instant été trouvée sur la scène de crime ou les objets s'y rapportant. Aucune piste n'est écartée par les enquêteurs, qui privilégieraient toutefois l'hypothèse d'une vengeance.

Lynn raya tout son brouillon et finit d'une traite son jus d'orange.
« Et puis merde… »
Elle se remit à écrire.

Le superintendant Philip Davies nous confirme que la police a recueilli un élément important que l'assassin avait laissé sur la pochette agrafée à la poitrine de M. McFarlane, remonté mardi de Lower Lake. *« Une pochette plastifiée a bien été retrouvée sur le corps de M. McFarlane »*, nous a expliqué Philip Davies. Selon

certaines sources de la police scientifique, la pochette était maculée de peinture bleue. S'agit-il d'une énigme ? D'une information pouvant annoncer un autre crime ? Y a-t-il d'autres éléments de preuve laissés sur place par l'assassin ? Pour l'heure, la police refuse de commenter ces différents points.

« À l'heure où nous parlons, aucune empreinte ni trace ADN n'ont pu être collectées sur la scène de crime », a confirmé la MePo. D'après nos informations, des analyses sont toutefois en cours sur le corps lui-même et sur le siège d'aviation remonté de Lower Lake.

« Le mobile de la vengeance, largement évoqué par certains médias dans la journée d'hier, n'est pas privilégié », a précisé par ailleurs le superintendant Davies. Lors de la conférence de presse donnée au siège du Homicide and Serious Crime Command, aucune information ou élément d'information permettant de situer l'enquête dans une perspective terroriste ou dans une quelconque logique de subversion n'a été retenu. Ces pistes sont même, selon les mots employés par Philip Davies, *« totalement exclues »*.

Lynn Dunsday enregistra son texte. Son regard se perdit dans les feuillages du parc où autrefois s'élevait la chapelle blanche. Aujourd'hui, elle ne voyait que des joggers et des sacs fluo plein d'ordures débordant des poubelles. Lorsqu'elle reprit son smartphone, l'écran était couvert de la buée du café. Elle la dissipa d'un doigt nerveux.

Elle relut son article et appuya sur la touche envoi. « Les voilà, tes citations », pensa-t-elle en refermant le clapet de son téléphone.

25

Herne Hill, sud de Londres. Jeudi 26 janvier, 11 h 37

Lynn Dunsday marchait dans Herne Hill, en quête de traces de McFarlane. Le quartier oscillait entre les petits garages de mécanique générale et le faste artificiel de l'architecture jacobéenne revue au XIXe siècle, avec ses briques rouges et ses balconnets de pierre blanche. Le tout était traversé par la ligne surélevée du train de Thameslink, qui bouchait totalement la vue sur l'ouest.

Des boutiques avaient colonisé les arcades qui soutenaient le chemin de fer dans Milkwood Road. Lynn Dunsday passa devant une minuscule échoppe d'informatique et songea brusquement à son MacBook en panne. Elle poussa la porte vitrée et se retrouva face à un jeune gars qui écoutait du dub à fond en dévissant des circuits dans une imprimante éventrée.

— Bonjour. J'ai un souci d'ordinateur. Vous pouvez voir ?

— Répar'Vite, on s'appelle. J'crois bien qu'j'peux voir et en principe, j'peux même réparer.

— Et vite, c'est ça ? s'esclaffa Lynn.

Le jeune gars à dreadlocks rit à son tour :

— Vous aurez un diagnostic sous une heure, miss. Sauf si vous m'donnez carte blanche pour intervenir. Dans c'cas là, vous aurez votre ordi

comme neuf dans une heure. À part si c’est une tuile mastoc…

— C’est quoi une tuile mastoc ?

— La carte mère fusillée… Le bloc alim flingué…

— Et si c’est pas ça, c’est O.K. dans une heure ?

— Je ferme pas à l’heure du déjeuner, miss. Une heure, c’est une heure. À une heure moins le quart, vous pouvez venir rechercher vot’ MacBook.

— O.K., je me balade dans le quartier et je récupère mon ordi. Si vous devez changer un bout de quelque chose, appelez-moi avant, histoire que je sache où je vais question prix, d’accord ?

Elle nota son numéro de portable sur un bout de carton qui traînait sur le comptoir. Le gars fit tourner son MacBook sur lui-même comme une assiette de cuisine et le posa derrière lui, sur un vaste établi couvert d’organes informatiques.

— O.K. miss. Ici on ne change que ce qui est dead de chez dead. Le reste, on répare. Tout à main d’homme !

Elle sourit et répéta :

— Appelez-moi dès que vous savez, O.K. ?

— Okaaay, miss, fit le gars en rigolant. Flippez pas pour votre ordi. Vous allez le récupérer nickel. Dans une heure. Garanti.

Lynn fit quelques pas. L’endroit était décourageant. Des mères de famille africaines, les bras tendus de paniers à provisions, sortaient à la queue leu-leu d’un Tesco. Quelques employés de bus de Go-Ahead discutaient en avalant du poisson frit enroulé dans du papier. Lynn entra dans un café. Elle se fit servir un pain toasté au fromage fondu et un grand latte. L’endroit était petit et bondé. Absolument plein de chauffeurs de bus, d’ouvriers de la voirie, de techniciens de téléphonie et de livreurs de pizza. L’un d’eux affirma connaître McFarlane.

— C’est lui qui nettoie les fours tous les soirs. Il fait aussi le grand détartrage le dimanche après-midi, quand le magasin est fermé.

Un gars qui partageait une table minuscule avec le livreur ajouta :

— McFarlane ? Hory McFarlane ? Bien sûr qu’on le connaît. Pourquoi ? Il a fait une connerie ? Vous êtes de la police, miss ?

— Je suis journaliste. Apparemment, votre copain, il a eu un problème. Son nom va commencer à être dans pas mal de journaux et on va sans doute voir sa tête à la télé ce soir…

— Quel genre de problème, miss ? demanda le premier.

— Le genre grave. McFarlane s’est noyé. On l’a noyé, en fait… Vous avez des idées sur la question ?

Les deux types se regardèrent. Leur ardeur à parler semblait éteinte.

— Ben…, fit le livreur. Il était employé depuis quatre ou cinq mois sur des contrats d’entretien dans le quartier. Le take-away italien. Le chinois. Le Half Moon Food… Il s’occupe des clims et des chauffages. C’est le Social Care qui lui a trouvé le job. Avant, il était au chômage et glandait dans le secteur. C’est tout c’que j’peux dire sur McFarlane, miss.

— Il est où ce Social Care ? demanda Lynn.

— En remontant sur Denmark Hill. Tout droit. Vous pouvez pas le manquer, il y a toujours la queue devant.

Le téléphone de Lynn vibra dans sa main. Elle décrocha aussitôt, laissant les deux types s’éclipser sans états d’âme.

— C’est moi, miss. LeRoy, du Repar’Vite…

— Oui ! Alors ? Je suis bonne pour la carte mère ?

— Même pas ! C’est trois fois que dalle, miss. C’est votre système 10.6 à la ramasse qui supporte plus grand-chose. J’l’ai upgradé. Je suis en train d’installer un système El Capitan bien stable. Je n’vous compte pas le soft. Je vous compte juste le forfait entretien. Vingt-neuf livres.

— Vendu. Je passe dans l’après-midi.

— Avant 16 h, miss, j’ai des livraisons !

— Avant 16 h. Vous serez là, LeRoy, hein ? Je ne pars pas sans mon ordi…

26

Social Care de Herne Hill. Jeudi 26 janvier, 14 h 25

Lynn avait remonté tout Herne Hill vers le nord. Des pavillons et des *car wash*. Des petites filles noires en uniformes gris. Des femmes pressées qui filaient vers Brixton et le métro. Au Social Care, deux salles minables essayaient de contenir tous les visiteurs. Des Jamaïcaines postulaient pour des emplois de ménage, des jeunes voyous avec les coupes de cheveux des footballeurs de Millwall garnissaient une file d'attente au bout de laquelle un recruteur en uniforme les attendait sous une banderole « REJOIGNEZ LES TROUPES ».

Au bout de vingt minutes, Lynn réussit à voir un jeune employé des services d'aide sociale, au teint blanc, chemise pas repassée. Il lui tendit la main d'un geste spontané et amical.

— Simon Reid…

— Lynn Dunsday. Je travaille pour un journal. Le *Bumper*. Un journal en ligne…

— Connais pas. Que puis-je pour vous, miss Dunsday ?

— Je viens voir si vous pouvez me parler de quelqu'un que vous avez connu. M. McFarlane. Horace McFarlane…

— Oui. Je viens de voir ça à la télé pendant ma pause.

Pauvre gars…

Lynn réalisa que son papier de 9 h 56 avait commencé à faire des petits. Reid l'invita à l'accompagner et ils allèrent s'asseoir dans un box. De chaque côté, à travers de minces cloisons de bois verni, Lynn entendait des bribes d'entretiens de recrutement.

— Horace était connu ici. Il avait traversé le pire. Le crack, les amphètes et les petits coups tordus pour se payer tout ça. Depuis quelques mois, il en sortait doucement. Jour après jour. Il voulait avoir un gamin. C'était un truc qu'il avait en tête. Il n'avait pas encore trouvé la maman, mais il se disait que ça n'allait plus tarder s'il restait du bon côté de la rue. Il bossait dur et il avait l'impression que plus il bossait, plus il se rapprochait de son gosse.

— Il bossait pour le take-away italien, au coin ? Les pizzas ?

— Oui. Vous vous êtes renseignée ? Il nettoyait les fours et les conduits de fumée. Les circuits de clim. Il bricolait un peu les systèmes de chaufferie, aussi. Il s'était spécialisé là-dedans, et il travaillait vite. Les petites boîtes du coin le réclamaient depuis quatre ou cinq mois. Tenez, j'ai ici une de ses cartes de visite. Il en laissait partout. Croyez-moi, c'était un type qui voulait vraiment bosser…

En parlant, il avait fait glisser vers Lynn une carte bicolore, rouge et blanc, sur laquelle on lisait :

McFarlane Interventions
Climatisations – Chauffage – Fours thermiques
Déplacement tous les jours
Sur RV et Urgences

— Je vois, fit Lynn Dunsday, émue. Vous, vous avez des enfants ?

— Trois. Trois filles. Deux ans. Quatre ans. Sept ans. J’ai eu la même envie que McFarlane. Vous savez, moi aussi, il y a dix ou onze ans, j’étais sur une sale pente. Maintenant, je dirais que je suis assis du bon côté du bureau. Je dis pas ça pour vous, bien sûr…

— Vous l’avez vu quand la dernière fois ?

— Comme j’ai dit aux flics : mercredi ou jeudi dernier, à midi. Au Fox on the Hill, un pub un peu plus haut. Il était avec des gars de la boutique de disques.

— Vous ne l’avez pas vu avec un type inhabituel ? Quelqu’un qui ne soit pas forcément du coin ?

— Pareil : les flics ont posé la même question dans tout le quartier. Non. Pas que je sache.

— C’étaient qui ses potes, dans le coin ? Ces gars de la boutique de disques ?

— Franchement, je n’en sais rien. Je ne suis pas sûr qu’il passait tout son temps libre dans Herne Hill. Pour lui, ici, c’était son boulot. À mon avis…

— Quand vous dites qu’il n’avait pas trouvé la maman, pour son gamin, ça veut dire qu’il n’avait pas de copine ?

— Pas de copine officielle, pas que je sache, non. Mais je ne suis pas sûr qu’Horace m’en aurait parlé. Pas immédiatement en tout cas.

— Elle est où, cette boutique de disques ?

— À cent mètres, en remontant le parc. R & R ; RedRecords…

— Bon. Sinon ? Rien qui pourrait aider à comprendre ce qui lui est arrivé ?

— Je ne sais pas. Non. C’est une tragédie. Une saloperie de tragédie. C’est comme ça. Ça arrive. Là, c’est arrivé à quelqu’un qu’on connaît. Ça aurait pu être un passager d’un avion qui s’écrase. Ou un de ces otages à qui ces salopards ont coupé la tête, en Irak…

27

Au Champion, quartier de Notting Hill.
Jeudi 26 janvier, 17 h 22

[Journal lumineux de Notting Hill Gate :
22 °F
SATELLITE BRÉSILIEN EN DÉTRESSE : CHUTE IMMINENTE]

Lynn avait regagné le centre, les jambes tétanisées à force d'avoir marché. Elle avait redescendu tout Denmark Hill jusqu'au Répar'Vite, avait récupéré son MacBook et sauté dans un train qui l'avait remontée jusqu'à Victoria, d'où elle avait pris un métro pour Notting Hill Gate. Elle était assise à l'entrée du Champion et sifflait un Bacardi qu'elle avait fait allonger au jus d'orange. Elle essayait de le faire durer. Elle attendait anxieusement le livreur de journaux qui devait déposer sa pile de *Broadway Sentinel* à 17 h. Le livreur était en retard. Enfin, un Pakistanais de la taille d'un enfant de 12 ans se présenta, sortant d'une camionnette défoncée. Il s'apprêtait à entrer nonchalamment dans le pub quand Lynn, se levant brutalement, lui arracha un exemplaire en lui laissant un billet de cinq. Elle

se posa sur une des tables désertées de l’entrée, en plein courant d’air, et, dans la lumière pauvre du soir qui arrive, lut en page 2 :

> À quoi joue le tueur de Crystal Palace ? Le mort mystérieux de Crystal Palace s’appelle Horace McFarlane. C’est un ancien drogué de Brixton.
> Toutefois, rien ne rapproche cet assassinat singulier et sinistre d’une affaire de règlement de comptes entre dealers ou d’une guerre des réseaux. Il ne fait aucun doute que l’assassinat de M. McFarlane dépasse le cadre d’une affaire de routine. Le tueur de Lower Lake cherche manifestement à mettre en scène quelque chose d’encore imprécis. Nous avons expliqué dans notre précédente livraison qu’il s’inspirait de la mort tragique du chanteur Otis Redding. Au-delà, de quoi s’agit-il ? La réponse tient peut-être dans le sérieux avec lequel le tueur a cherché à reconstituer la scène de la catastrophe du lac Monona. Pourquoi se donner tant de mal dans la reproduction macabre ? Y a-t-il des raisons contemporaines qui trouvent dans ce retour du passé un motif d’inspiration ?

Lynn Dunsday leva un instant les yeux de l'article et émit un petit sifflement suraigu.

— Je ne sais pas où tu ramasses tes infos, Trevor, mais on dirait bien que malgré la lenteur des éditions print, tu sors encore des infos avant tout le monde…

> Mais on ne trahira pas le secret de l'enquête en écrivant que la seule « signature » dont dispose officiellement la police – cette peinture bleue retrouvée sur le corps de McFarlane – semble bien, désormais, la vraie piste sur laquelle se concentrent les enquêteurs du Crime Command.
>
> ***Aleph, à Londres***

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » pensa-t-elle.

Lynn lança un coup d'œil sur Bayswater Road. Les arbres aux branches noires tremblaient sous le vent d'est, semblant se contracter dans l'air glacé du crépuscule.

Sur l'écorce d'un platane, une affiche rouge avait été agrafée, recouverte d'un plastique imperméable :

Ce n'est probablement rien, mais…

Si vous voyez ou entendez parler de quelqu'un qui :

Achète ou fait acheter de grandes quantités de produits chimiques, de fertilisants ou de bonbonnes de gaz

Loue ou achète un véhicule dans des circonstances suspectes Détient des passeports ou d'autres documents

sous différentes identités

Voyage pendant de longues périodes et reste vague sur ses motifs

Appelez la hotline confidentielle antiterroriste

0800 789 321

VOTRE APPEL PEUT SAUVER DES VIES

METROPOLITAN POLICE – CITY OF LONDON POLICE –

BRITISH TRANSPORT POLICE – NEW SCOTLAND YARD

Lynn se dit qu'ils étaient revenus loin en arrière. Dans une époque de guerre et d'angoisse, de suspicion et de délation. Elle se demanda s'il allait bientôt falloir lever les yeux au ciel pour guetter les avions de chasse et les bombardiers qui viendraient de nuit atomiser la ville. Elle fit quelques pas vers l'ouest. Ses genoux la lançaient terriblement. Elle sauta dans un bus qui filait vers Shepherd's Bush. Vers Andy.

28

Crime Command,
Flower Pole Building,
Embankment.
Jeudi 26 janvier, 17 h 40

— On a le DC8, jeta laconiquement le sergent Caldwell en raccrochant.

Adrian Trout, le premier adjoint du superintendant Davies, le regarda de biais. Il répondit, en direction de Caldwell :

— On l'a, c'est-à-dire, sergent ?

— L'endroit où ce type a défouraillé un fauteuil de DC8, monsieur. Une sorte de stock ; une casse du côté de Sheffield. Ils vendent des pièces de collection. Des pièces d'avion. Des Spitfire. Des vieilles bagnoles… Il avait tout un DC8 en pièces détachées. Ils ont signalé une intrusion la semaine dernière.

— Des témoignages ? Des signalements ? demanda Trout.

— Pas auprès des gars de Sheffield Central, monsieur. On peut envoyer une équipe sur place, pour vérifier. Il faudrait l'avis du superintendant Davies, monsieur…

Trout le regarda de haut. Il fila, l'air important, vers le bureau de Philip Davies.

29

Trotters Bottom, nord de Londres.
Jeudi 26 janvier, 21 h 03

Ils étaient dans la voiture d’Andrew Folsom. Celui-ci venait de couper le moteur et regardait devant lui, n’osant pas tourner le visage pour croiser celui de Lynn. Devant eux, constellant le pare-brise, les lumières de Trotters Bottom ressemblaient à de grosses étoiles, disposées en constellations excentriques et luisant de toutes les nuances du jaune. La voiture était posée sur une bande de bitume effrité, tout au bout d’une sorte de terre-plein en impasse, à quinze mètres de la passerelle qui surplombe l’autoroute de Hatfield. Une ancienne voie d’accès désaffectée oubliée de tous. Lynn s’était dit, la première fois qu’ils s’étaient posés là, que personne ne pourrait jamais les retrouver sur cette route perdue si jamais ils décidaient de ne plus bouger. Ils resteraient ainsi, à quelques centimètres l’un de l’autre, dans la chaleur de l’habitacle. Pour toujours. Cette pensée l’avait autant rassurée que terrifiée.

Lynn Dunsday se mordait les lèvres, n’osant pas rompre le pacte implicite de silence qui régnait entre eux, dans ces instants-là. Ce fut Andrew Folsom qui se lança :

— Pourquoi est-ce qu’on vient toujours là, depuis des mois, tu sais ça, toi ?

— Parce qu’on a pris l’habitude. Ça nous rassure de garder quelques repères. On vient dans ta bagnole, on se pose là, sur ce bout de bitume coincé au milieu de nulle part, et on s’embrasse. Voilà. Et parfois tu me donnes des infos.

— Ouais, fit Folsom, sans enthousiasme. Et jamais on ne va chez moi ou chez toi. Je ne sais même pas si l’un ou l’autre l’avons déjà proposé. Tu te souviens toi ?

— Moi, j’ai failli te proposer une fois. De monter sur High Barnet. On était du côté de Paddington. On avait mal dîné, des wraps et des crevettes pas cuites. Il venait d’y avoir une alerte à la bombe juste avant les fêtes de Noël. Ta bagnole était en révision, ou en panne je ne sais plus. Et puis j’ai visualisé le plan. Le train, la gare, les clodos à la sortie de High Barnet Station, les trois cents mètres dans les rues glacées jusqu’à mon appartement. Et je me suis dit que toute envie aurait disparu depuis longtemps quand on serait arrivés chez moi.

— Ah oui ? Tu as été jusque-là ? Tu as imaginé un trajet pareil ? Toi et moi dans une… aventure conjugale ?

— Pas toi ?

— Qu’on rentre chez l’un ou chez l’autre, main dans la main, après un dîner en ville ? Non. Pas même en me branlant. J’en reste à du soft. On se gare sur Trotters Bottom, on s’embrasse.

Andrew Folsom laissa passer quelques secondes. Deux poids lourds filèrent vers Londres, dans un souffle terrible de ferraille vibrante.

— Pour être franc, peut-être qu’une fois ou deux j’ai imaginé que je te léchais les seins. Il me semble bien. Et toi, tu penses à nous, ensemble ?… Je veux dire…

— J’ai beaucoup pensé à toi… J’ai beaucoup pensé à nous l’autre soir, le jour où ces dingues ont à nouveau descendu tous ces gens en France. J’ai passé deux jours de merde, Andy. À me demander à quoi tout ça rimait.

— Tout ça ?

— Ouais. Nos vies. Notre vie, comme ça. D'un seul coup tu peux prendre une balle dans la gueule, et puis…

— Tu crois que je pense jamais à ça, Lynn ? Avec mon boulot ; franchement ? Tu crois que je pense jamais à ça ? Tu crois que je ne me rappelle pas non plus que ces dingues dont tu parles ciblent en priorité des journalistes et des flics ?

Le silence emplit l'habitacle. La buée avait opacifié le pare-brise. Lynn entendait Andy déglutir discrètement. Comme s'il préparait son larynx à produire des paroles difficiles. Au loin, ils virent arriver le gyrophare d'une voiture de police, puis, bientôt, celui d'une ambulance. Ils montaient vers le nord. Les sirènes déchiraient la nuit. S'ils contournaient Hatfield sur l'A1, le cortège allait réveiller au moins deux mille ou trois mille personnes en moins de dix secondes.

— Et si on se faisait un truc, dimanche ? Je ne sais pas, une virée à la campagne ? Un déjeuner… romantique. Un truc que font les gens. Se changer les idées ? lâcha Andrew Folsom, quand les sirènes se furent estompées dans la nuit.

— Oui ! Stratford-upon-Avon ? On en avait parlé, la maison de Shakespeare, le cottage d'Anne Hathaway, les auberges campagnardes, les grands arbres qui ont vu passer Cromwell sous leur ombre…

— Cromwell ? Ça m'étonnerait !

— Churchill, alors.

— Ça, c'est possible ! O.K. pour Stratford ? Dimanche. Tôt.

Lynn Dunsday pressa la main de Folsom. Là, il y avait de la chaleur. Là, il y avait peut-être moyen d'oublier le retour d'une époque de mort, de terreur et de nuits sans fin, où les femmes guettaient le ciel en redoutant les bourdonnements de moteur. Le silence retomba dans la voiture. Leurs souffles condensaient la vapeur d'eau, transformant l'habitacle en une cloche obscure, totalement coupée du monde.

30

Barnet. Vendredi 27 janvier, 7 h 06

Lynn Dunsday composa le numéro du portable d'Andy. Il répondit à la première sonnerie.

— Ça va Andy, depuis hier soir ?

— Lynn… Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Rien de spécial, Andy. Je réfléchis encore à cette histoire, le gars de Lower Lake. J'ai pas voulu qu'on en parle hier soir…

— Mais ça te démange !

— Ouais. C'est le mot. Ça me démange vachement. Tu as des éléments ? Des infos que tu pourrais me balancer…

Elle entendit Andy souffler. De lassitude. Ou de colère rentrée.

Il ne répondit rien pendant au moins vingt secondes.

— Andy ? Tu es là ?

— Ouais. Ce type, il est mort noyé, tu le sais ? dit enfin Andrew.

— Vaguement.

— Vaguement ? Tu veux dire quoi ?

— Écoute… Quelqu'un de chez vous en a parlé à Trevor Sugden. Il me l'a répété. Il semblerait que McFarlane ait été frappé ou assommé avant d'être plongé dans l'eau. Donc on sait qu'il s'est noyé. Il y a de l'eau dans les poumons ?

— Oui. Pas mal. Indiscutablement, il a été passé à tabac, et ensuite, il s’est noyé. Tu comprends ce que ça veut dire ? Qu’il était conscient quand il est mort. Qu’il a sans doute repris ses esprits attaché à ce fauteuil, dans l’eau de Lower Lake. Et qu’il a bu la grande tasse, collé à ce machin qui le tirait au fond…

— Affreux…

— Tu as avancé sur d’autres points ?

— J’ai été à Herne Hill. J’ai parlé un peu à des gens là-bas…

— Tu ne perds pas de temps. Tu as des infos ?

— Rien de vraiment intéressant.

— Moi j’ai autre chose. Écoute. Il n’y a que toi qui as ça pour l’instant, alors écoute bien : le type avait été shooté auparavant. On a retrouvé de la kétamine dans le sang. Une bonne dose.

— C’est-à-dire ? De la kétamine ? Une histoire de dope ?

— Pas du tout. La kétamine est parfois détournée par des junkies, mais c’est avant tout un anesthésique vétérinaire.

— Un truc pour endormir les chiens ?

— Chien. Chat. Chevaux. Animaux sauvages. Tout dépend de la dose. C’est un produit qu’on injecte de façon classique ou par injection à distance, avec une arme à air et une seringue propulsée. Il y a plusieurs formats. Là, on pense que c’est une seringue moyenne. Genre pour endormir une hyène ou une petite antilope…

— Tu en sais davantage ou tu me fais baver, Andy ?

— On a une marque d’injection. Dans le bas du dos. Avec un œdème autour, ce qui nous incite à pencher pour la seringue propulsée, à courte distance. D’où l’hématome. Les armes vétérinaires sont pensées pour toucher des animaux à quarante ou cinquante mètres. Parfois plus. Là, on pense que le coup a été tiré à moins de cinq mètres. Mais la dose était limite. Le type faisait dans les cent quatre-vingts livres. Il s’est endormi, on l’a battu ensuite, puis l’eau glacée l’a réveillé.

— Bon Dieu ! Attaché à son fauteuil ? Sous l’eau ?

— Ouais. Il s’est noyé scotché sur son fauteuil de DC8, la tête à moins d’un mètre de la surface, dans un parc anglais…

— Putain ! Putain putain putain ! Et pourquoi les traces de violence sur le visage et le crâne ? Pas pour l’assommer alors ?

— Tu veux mon avis ? Davies pense aussi la même chose. Le type n’a pas essayé de tuer McFarlane avec un objet contondant. Il a été pris de cours par la durée trop brève de l’action de la kétamine. L’autre a dû commencer à bouger pendant qu’il le trimballait vers Lower Lake. Alors il s’est arrêté en route et lui a mis des coups sur la gueule pour le renvoyer au pays du sommeil. Et je crois qu’il lui a mis juste ce qu’il fallait pour que le gars se réveille une fois sous l’eau.

— Pourquoi ? Ça n’ajoute rien à sa mise en scène. On retrouve le tableau comme il voulait qu’il soit, non ?

— Non. Il est fidèle au script. On a avancé sur le scénario de Sugden. Le Crime Command pense qu’il a raison. Et tu connais l’histoire puisque tu la reprends sur le *Bumper*. Otis Redding n’est pas mort dans le crash de l’avion. Il n’est pas mort brutalement quand le Beechcraft a touché la surface du lac Monona : il est mort noyé, à douze mètres de fond. Incapable de se défaire du harnais. Sans doute tétanisé par l’eau glacée, ou secoué par le choc du crash.

— Putain, répéta Lynn.

— Ouais, fit à son tour Andrew Folsom.

— C’est quoi ces trucs à la con qu’il a laissés ? Cette pochette ? La peinture ? Qu’est-ce qu’il veut raconter avec ça ? Vous suivez une piste à propos de ces éléments-là ?

— On ne sait pas encore. On cherche. Davies dit que c’est une référence. Peut-être une charade. Et au passage, il est furax que tu aies balancé l’info sur la peinture bleue !

— Et comment ça se fait que Trevor Sugden ait eu le nom du type à temps pour le publier dans son journal qui boucle à 8 h 30, alors que j'étais censée être la seule à le connaître et que j'ai sorti l'info sur le *Bumper* à 10 h 25 ? Et comment ça se fait que tu m'aies présenté l'info comme extrêmement confidentielle alors qu'elle se baladait déjà partout dans Londres ? T'as demandé à Davies s'il était furax aussi pour ça ? Ou si d'autres journalistes pouvaient l'avoir mauvaise ?

Andrew Folsom fit une drôle de grimace. Il souffla à nouveau dans l'appareil.

— J'en sais rien, Lynn. Rien du tout.

Il essayait de réfléchir. Est-ce que quelqu'un au Crime Command laissait filer des infos ? Est-ce que Davies pouvait avoir lui aussi ses petits secrets ?

Lynn Dunsday décida de passer outre. Andrew avait joué le jeu.

— Je ne sais pas où je vais dans cette histoire. Ça ressemble à rien. On se croirait dans un thriller américain pour la télé…

— J'y ai pensé aussi, fit Andrew Folsom, avant d'ajouter : on a retrouvé la provenance du siège. Un entrepôt à Sheffield. Une sorte de stock de matériel ancien, une casse. Et on a aussi identifié la bagnole dans laquelle le type a approché Lower Lake. Une camionnette volée la nuit précédente à Beckenham. Le type est reparti à pied.

— C'est tout ?

— C'est *tout* ? Je te balance des infos, Lynn ! Je te balance des infos que je viens à peine d'avoir, je les balance à une journaliste en ligne, et tu me dis : « c'est tout ? » – Il attendit que Lynn réponde quelque chose. Une gentillesse. Un mot d'apaisement. Il y eut un long silence. Andy Folsom secoua la tête et reprit. – Non, ce n'est pas tout : on a peut-être une image de surveillance. Juste après qu'il est sorti du véhicule. Il marche vers la berge en tirant son fauteuil avec le type dessus…

— Putain, Andy ! Et on voit quoi ? Il est identifiable ?

— Il était 6 h 14, Lynn, bon sang ! Le jour était à peine en train de se lever. C’est très sombre. On voit une silhouette floue le long des grilles qui bordent la pièce d’eau. Le long de Thicket Road, il me semble…

— Tu peux m’en avoir une ?

Lynn entendit le souffle découragé d’Andy se faufiler dans le micro.

— Je peux te sortir une copie d’écran. Mais pour toi. Pour toi seule : ça veut dire que je ne veux pas voir la repro de cette foutue image en ligne sur le *Bumper*. On est d’accord ?

— Pour moi seule, Andy.

31

Au *Bumper*, Horseferry Road.
Vendredi 27 janvier, 10 h 17

Lynn observait encore la copie de l’image de vidéosurveillance qu’Andrew lui avait fait passer par mail. Depuis 7 h 15 ce matin, elle essayait de fouiller dans les opacités du cliché pour en deviner les secrets. Une silhouette, plutôt floue, noire sur fond sombre, dans une rue surexposée par l’éclairage urbain. Un type apparemment assez grand, pris de trois quarts dos, laissant traîner sa jambe droite et avançant sans doute à grandes foulées. Elle imagina une sorte d’insecte aux membres démesurés, des ailes. Des élytres. Des crochets venimeux. Du sang. Une libellule. Non, ça ne voulait rien dire. Rien de significatif. Rien du tout, même. Pourtant, ce tirage d’une capture vidéo éveillait quelque chose chez elle. Un souvenir. Un vague souvenir. Très très vague. Comme ces séquences incomplètes qu’on croit se rappeler au sortir d’un rêve et dont on a du mal à fixer l’origine. Un rêve dans un rêve ? Ou un élément de réalité, enfoui tout au fond de la mémoire, et qui cherchait à émerger au cours du sommeil ? Quelque chose lui disait que ça avait peut-être à voir avec son rêve récurrent, celui du hall sans fin, des plafonds immensément hauts et des lignes de fuite improbables.

Une silhouette sombre. Un hall, et une caméra de surveillance… Non. Ça ne débouchait sur rien.

Maintenant, elle venait de visionner cette foutue vidéo sur YouTube et l'image d'Andy ne valait même plus le prix du papier spécial sur lequel elle l'avait imprimée.

Le tueur de Crystal Palace diffuse sur YouTube. Crime en direct !

Publié à 9 h 21 – Mise à jour : 10 h 17

Par Lynn Dunsday

Une vidéo de près de cinq minutes a été mise en ligne sur les sites de vidéos, dont YouTube, ce matin peu après 8 h 30. Le tueur de Crystal Palace s'est lui-même filmé en train de préparer puis de commettre l'assassinat de M. Horace McFarlane, cet homme retrouvé noyé mardi dans Lower Lake. On y voit très explicitement le tueur précipiter dans l'eau le fauteuil sur lequel se trouve la victime. Le *Bumper* a décidé de ne pas publier cette vidéo sur son site. Et on ne peut qu'approuver cette décision, quels que soient les commentaires qui circulent sur la liberté d'informer. Rarement un acte aussi sordide perpétré dans notre pays aura été diffusé à une si large échelle. La vidéo de 4 min 51 est restée près d'une heure et dix minutes en ligne avant d'être retirée par les administrateurs. Ce vendredi matin à 9 h, elle avait déjà été vue par exactement 761 233 visiteurs. Dans un premier temps, YouTube l'a simplement protégée en lui donnant le statut « offensant », ce qui oblige théoriquement les utilisateurs à décliner leur âge avant d'avoir accès au contenu. La vidéo a néanmoins encore été visionnée 254 000 fois sous ce statut, avant d'être définitivement retirée du site. Il est extrêmement probable que d'autres sites relais sur Internet ont ou vont dans les prochaines heures diffuser à leur tour ces images préalablement enregistrées. Selon certaines sources policières, le tueur de Crystal Palace cherche manifestement une certaine forme de célébrité ou de reconnaissance publique, et ses

actes n’ont pas vocation à être seulement *« des fins en soi »* : ils doivent être aussi – et surtout – rendus publics. *« L’aspect très spectaculaire de l’assassinat d’Horace McFarlane ne doit être lu*, pensent certains officiers du Crime Command chargés de l’enquête, *que dans cette logique de médiatisation voire de surmédiatisation*. *»* La piste de la vengeance ne serait donc plus prioritaire. Quel est alors le mobile de ce crime abject ? Cet appétit médiatique peut conduire à penser que d’autres meurtres devraient suivre. Où et quand ? Voilà la question que se pose ce soir la division Homicide and Serious Crime de la Metropolitan Police.

Lynn appuya sur la touche envoi et laissa la mise à jour faire son chemin vers le log du *Bumper*. Quelques millisecondes à peine. Elle fila vers le coin cuisine du *Bumper*, avec ses deux machines à café et sa bouilloire, et lança un double expresso. Elle s’assit sur le rebord d’un bureau et composa le numéro de Trevor Sugden.

— Trevor ? Il y a du nouveau.

— Du nouveau où ? demanda Trevor.

— Sur YouTube. Une sorte de bande-annonce. Au total, quatre minutes cinquante. Je viens de faire un flash sur bumper.com, sans le lien. Vous voulez qu’on en parle ensemble ? Dans votre café à St Paul ? Au Green Man ?

32

Au Green Man, City of London.
Vendredi 27 janvier, 12 h 20

Lynn Dunsday s’était assise à la même place que le mercredi précédent. Trevor était appuyé contre la vitrine. Cette fois, pas de grand mug de café ni de plateau de muffins. Un verre, vide, contenait ce que Lynn jugea être un reste de paracétamol dilué dans un peu d’eau. Puck dormait, le museau sur sa patte.

— Bonjour Trevor.

Elle se pencha par-dessus la table pour l’embrasser sur la joue, presque sous l’oreille.

Le journaliste du *Broadway Sentinel* leva les yeux sur Lynn. Il essayait de sourire mais il semblait préoccupé. Il dit :

— Vous avez su comment, pour cette vidéo ? Vous ne passez pas votre temps à regarder les nouveautés YouTube, quand même ?

— Non. Pas loin. J’ai une série d’alertes sur Google, c’est tout. Avec les mots-clés qui m’intéressent. J’ai eu une notification un peu après 9 h. Et je suis tombée sur cette saloperie… Vous avez eu le temps de la visionner depuis mon appel ?

— Non. Le film n’est plus sur YouTube. Vous l’avez signalé dans votre article.

— Il est toujours sur Internet. J’ai vérifié. Le film est sur Tor…

— Tor ?

— Oui, un Internet *bis*, caché sous des protocoles d’accès spéciaux. Le *darknet*. Une sorte de zone 51 du Net. Un machin qui excite les ados. Les hackers, les pirates, l’interdit à portée d’un clic ! Et il est aussi sur cette espèce de merde de site canadien qui s’appelle Bestgore…

— Best quoi ?

— Bestgore. Un site canadien spécialisé en vidéos dégueulasses. Meurtres, images volées dans les labos de médecine légale, autopsies, accidents de la route pris en direct sur des cams de pare-brise… Toutes les saloperies y sont ou y seront un jour ou l’autre.

— Ce n’est pas eux qui ont diffusé ce machin immonde, cette vidéo du meurtre de l’étudiant par ce type, ce travesti canadien ?

— Si. Luka Magnotta… C’est Bestgore qui a diffusé le film de Magnotta. Et le site s’est fait une réputation grâce à ça. Plus récemment, ils ont réussi à avoir des images du camion conduit par le dingue qui a tué tous ces gens, en France. Ce sont eux aussi qui ont hébergé ce film épouvantable, ces deux ados ukrainiens qui se sont filmés en train de torturer un clochard au tournevis…

Trevor fit une grimace de dégoût. Et demanda :

— Donc, ils viennent de publier des images de McFarlane…

— Oui. J’ai enregistré la vidéo en MP4. J’aimerais qu’on la regarde ensemble, Trevor.

En même temps, Lynn Dunsday sortit son MacBook de son sac à dos et le posa sur la table, l’écran tourné pour qu’ils puissent tous deux le voir bien de face.

Lynn, tout en parlant, lança son lecteur VLC et chercha dans les flux récents avant de cliquer sur un fichier. Trevor observait ses manipulations, l’air captivé. Il pointa son index vers une ligne de texte, sur l’écran de Lynn :

— Vous avez vu comment s’appelle ce… film ? lança-t-il.

— J’ai vu, évidemment, Trevor. *Saison 1 – Otis*. Il n’hésite pas à donner lui-même la clé de son travail. Il doit avoir les boules que des journalistes aient levé le voile avant lui sur son « mystère ». Pardon : il doit avoir les boules que *vous* ayez levé le voile !

Lynn lança un coup d’œil espiègle vers Trevor Sugden.

— Pas forcément. Il peut aussi le prendre comme un décryptage de son génie. Et à mon avis, ça ne va pas lui ôter l’envie de continuer.

— Vous croyez que ses mises en scène n’ont pour ambition que d’impressionner les foules ? Je veux dire, par leur côté, si j’ose dire, sophistiqué ?

— Pas seulement. Il cherche bien sûr à impressionner, et aussi, en même temps, à aiguiser notre curiosité. Il y a mise en scène et mystère. Il propose une sorte d’énigme, de jeu de piste, comme nous l’évoquions mardi en marchant vers Penge West.

Lynn Dunsday posa la main sur l’avant-bras de Trevor : le film commençait.

Plan fixe. Le personnage est assis sur un siège bas, contre un mur beige sur lequel son ombre très marquée se projette. On imagine qu’il y a un éclairage puissant, comme un projecteur halogène de prise de vue utilisé sans aucun réflecteur, en lumière directe. Les blancs de l’image sont brûlés, largement surexposés. L’homme, qui semble avoir une trentaine d’années, porte un chapeau rond à large ruban, couleur chocolat, noué sur sa gauche. Le feutre, associé à la minceur de son visage en lame de couteau, lui donne un air de Buster Keaton. Un Buster Keaton qui serait mangé par une acné persistante. Dans un premier temps, on pourrait penser qu’il s’agit d’un visage réel. Certaines des papules, sans doute grattées, ont commencé à saigner et forment des lésions rouge vif sur le front et les pommettes. La bouche est pulpeuse par rapport à l’étroitesse du visage. Les yeux clignent à plusieurs reprises derrière des paupières décollées, comme s’ils étaient

excessivement gênés par la lumière et prêts à s'exorbiter. Très vite, on réalise que le personnage n'existe pas tel qu'il apparaît sur le document. Il n'y a pas d'acné. Il n'y a pas de lésions. Le visage est maquillé. Ou, plus probablement, il a subi un traitement logiciel déformant, un de ces filtres qui modifient les proportions et posent des textures sur les objets. On dirait un masque de clown blanc croisé avec un zombie radioactif. À 0 min 31 sur le timecode, le personnage se met à parler ; ce qu'il dit est inaudible, puisque le film n'a pas de son, mais apparaît sous-titré en caractères Futura-Bold d'un jaune baveux :

Bonsoir mesdames et messieurs, où que vous soyez ! Le cas de ce soir… hum hum… le cas de ce soir est, disons, une série de cas… une série de cas particuliers.

On voit une main, venue d'en bas, entrer dans le cadre et déplacer lentement le champ de la caméra. Le panoramique balaye le mur beige, sans aucun motif, puis se termine sur un *cut*. On enchaîne sur un pano de raccord, même vitesse, même sens. Extérieur. Une zone boisée au loin. Un coin de pelouse devant Lower Lake dans une pénombre de crépuscule ou d'aube. L'image a cette densité pixelisée des images en basse lumière. On voit le siège d'avion filmé de l'arrière. Le siège n'a plus cette coloration grise qu'ils ont vue l'autre jour, mais porte des empiècements orange fluorescents et bleu clair. Des épaules et le haut d'un crâne en dépassent. On voit du ruban adhésif qui fait plusieurs fois le tour de l'appui-tête en se superposant. Il n'y a toujours pas de son. L'image n'est pas aussi stable que lors du préambule en intérieur. La caméra est portée, puis posée sur un plan. Le personnage du préambule entre dans le champ. Il porte toujours ce chapeau rond ridicule, et flotte dans une sorte de combinaison de mécanicien, très ample, qui ne donne aucune indication sur sa corpulence. Chapeau de clown et combinaison de manœuvre lui donnent l'air d'un épouvantail extravagant, dressé dans le champ d'un paysan déséquilibré.

L’épouvantail pousse le siège vers le rivage, qui est à trois ou quatre mètres, et l’arrête au bord de l’eau. Les pieds du fauteuil ont laissé deux longs sillons noirs dans l’herbe rase de la berge. L’homme tend alors les bras de chaque côté et mime, en inclinant la tête et ses deux bras écartés, le mouvement d’un avion en détresse, oscillant de gauche à droite, comme victime d’une avarie. Les sous-titres jaunâtres réapparaissent. On peut lire, un peu trop furtivement :

Mayday ! Avion en détresse au-dessus de Monona… Dis donc, Otis, on dirait que ça va chier, non ?

L’homme au chapeau rond se baisse et saisit une sorte de seau à champagne d’aspect chromé. Le seau porte un couvercle muni d’une espèce de manomètre, qu’il dévisse. Un nuage de vapeur s’en échappe aussitôt. L’homme attrape alors l’un des bras de l’individu attaché sur le fauteuil, remonte sa chemise jusqu’au-dessus du coude et, à l’aide d’une large spatule, l’enduit, du bout des doigts jusqu’au biceps dénudé, d’une substance fumante. On voit le crâne de l’occupant du fauteuil osciller de gauche à droite, puis être pris d’une sorte de tremblement. Alors, subitement, l’homme au chapeau replie la jambe droite avant de la détendre brusquement, et pousse le fauteuil avec son passager dans l’eau sombre de l’étang. On n’entend pas l’éclaboussure, mais on en voit furtivement les gerbes. Le personnage fait un pas vif en arrière pour ne pas en être aspergé. Il revient vers la caméra. On devine son visage, blanc et percé des lésions rougeâtres. Sur cette seconde scène, il a appliqué au montage un filtre sur la zone mouvante de sa figure, qui reproduit les gribouillis qu’un enfant ferait avec un stylet sur une carte à gratter. Il referme consciencieusement le récipient. Il s’empare de la caméra qui filme au hasard un bout de pelouse, des peupliers, la berge de Lower Lake. Le cadre se recompose. On voit la surface de l’eau et, au-delà du reflet d’un ciel gris sombre dans lequel passe l’ombre d’un vol d’oiseaux noirs, à peut-être deux mètres sous la surface, le

corps attaché au siège, entouré de dizaines de bulles d'air qui remontent vers nous. *Cut*. Noir. Fin de l'enregistrement.

— Qu'est-ce qu'il a fait avec le seau métallique, Trevor ? J'ai visionné trois ou quatre fois le passage et je ne comprends pas ce que je vois. Qu'est-ce qu'il fait à son bras ? Cette chose qui fume… On dirait qu'il badigeonne le type de thé ou de quelque chose de brûlant ?

— C'est de l'azote, Lynn. Il lui congèle le bras *in vivo*.

— Il lui *quoi* ?

Le visage de Lynn avait d'un seul coup perdu le peu de couleur qu'il possédait. La jeune femme eut soudain l'air d'une photo noir et blanc d'elle-même.

— Atroce, Trevor ! Comment… comment l'aviez-vous deviné ? Non, vous n'aviez pas deviné ! Vous le saviez… On vous avait refilé l'info. C'est ce que vous aviez commencé à expliquer dans votre article. Ce type est un fêlé de la pire espèce !

— La vraie question est : pourquoi est-ce que ce type fait ça ? dit Sugden, en évitant de répondre directement.

Lynn le regarda bien en face. Sugden avait affreusement pâli. Son visage ressortait de l'ombre de l'arrière-salle du Green Man. Lynn compris que Trevor en savait plus qu'il ne voulait le dire sur ce qui s'était passé à Lower Lake. Mais elle vit surtout que le visionnage de la vidéo l'avait passablement ému.

Quelques spécialistes des refinancements internationaux post-Brexit les entouraient, absorbés par leurs calculs du rééchelonnement de la dette de pays dans lesquels ils ne poseraient jamais les pieds. Ils avaient tous devant eux la même petite flûte de champagne-cranberry qu'ils avalaient à minuscules gorgées, savourant leur illusion de boire le monde entier à leur propre rythme.

Lynn Dunsday répondit :

— Il fait ça parce qu'il est fou. Fou, mais parfaitement organisé et logique. Vous avez tous les éléments, Trevor. Vous m'avez confié les deux morceaux du puzzle. Je pense que vous savez pourquoi il fait ça, au nom de quelle logique, je veux dire. La photo d'Otis Redding, et l'azote. Il a cryogénisé le bras de McFarlane juste pour que son travail soit fidèle au modèle. Parce qu'Otis Redding avait le bras gelé et tendu devant lui, dans cette posture absurde.

— Vous avez raison…

— Andrew et le Crime Command ont suivi le même raisonnement. Ils penchent sans équivoque vers le scénario de votre « reconstitution », Trevor…

— J'en suis honoré, fit Sugden, d'une voix flûtée.

— Ce type est complètement fou, reprit Lynn Dunsday, et il a choisi ça : reconstitution de catastrophes aériennes. Voilà tout. Il aurait pu s'en prendre aux joueurs de foot dont on collectionne les vignettes dédicacées, ou découper en fines tranches les filles des émissions de télé-réalité.

— Vous avez de drôles d'idées, Lynn, pouffa Trevor Sugden.

— Ou décapiter les présentateurs des journaux télé si vous préférez, et en faire une galerie Instagram qu'il aurait exposée sur le Net, comme les momies de Palerme. – Trevor Sugden pouffa une seconde fois, dans ses mains repliées. – Ou remplir un bus de cadavres et lui faire emprunter un London Sight Tour, lui-même déguisé en machiniste au volant. Il a choisi les crashes aériens. Point barre. Préparons-nous à voir un zeppelin en feu heurter le Gherkin. Ou une maquette de la navette *Challenger* exploser dans le ciel de Londres… Tout est permis dans ce type de divertissements ! Et le pire, c'est que nous sommes préparés à tout. Nous relayons tout. Avec une hâte et un appétit qui nous empêchent de penser. Regardez comme on a relayé ces vidéos affreuses de ces types de l'État islamique : on a diffusé les images de ce jeune pilote, enfermé dans une cage de fer, aspergé de pétrole et brûlé vif dans sa combinaison orange. On a tout diffusé, jusqu'à la

dernière image, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un squelette noirci accroché aux barreaux.

— Vous êtes favorable à la rétention de certaines infos, Lynn ? On en avait parlé lors de ces attaques terroristes en France, et…

— Ce n'est plus le même contexte, Trevor. On est beaucoup plus loin. On a diffusé ce film immonde des Irakiens eux aussi enfermés dans une cage attachée au palan d'une grue et immergée dans une piscine. Ils ont filmé l'agonie de ces pauvres gens sous l'eau avec des caméras sous-marines. Et des dizaines de sites ont continué à diffuser les images de la cage remontée à l'air libre, avec les derniers hoquets d'agonie des hommes, la bouche emplie de mousse, tressautant comme des poissons sur le pont d'un chalutier. Ils ont filmé des gens attachés par le cou avec du cordon Bickford, qu'ils mettent à feu et les têtes volent comme des ballons de plage… Les tabloïds ont publié ces images ! Ils ont diffusé ces films sur leur site… Et on a commenté leurs images ; et dans nos rédactions, on a fait des réunions pour visionner ces images.

Trevor Sugden agita ses mains, signalant que ce type de réunion ne le concernait plus guère. Lynn reprit :

— Avant de venir vous rejoindre, Trevor, j'ai balancé plusieurs brèves sur le *Bumper*, pour nourrir le flux. Et des centaines de sites l'ont fait aussi. Nos journaux, nos magazines font la même chose que Bestgore, exactement la même chose, Trevor. Voilà la vérité !

Trevor Sugden la fixa. Il avait avalé plusieurs fois de suite sa salive et, manifestement, il cherchait les mots pour répondre à Lynn. Sans succès. Il décida de changer d'angle :

— Vous avez eu l'identité du type, Lynn… Bravo. Vous êtes la première à avoir sorti l'info.

Lynn Dunsday le regarda, comprenant que Trevor souhaitait orienter autrement leur conversation. Elle esquissa un mince sourire.

— Oui. De pas grand-chose. Et apparemment, vous l'aviez aussi. Et si j'en juge par votre délai de bouclage, vous l'avez eue à peu près en même temps que moi. Peut-être même avant ?

Lynn Dunsday fit un geste dans l'air, entre eux deux, comme si elle chassait une mouche. Elle enchaîna :

— C'est Davies, c'est ça ? Davies vous file des infos en direct ?

— Quelle que soit l'info que Davies ou quiconque me donnerait « en direct », Lynn, je ne passe jamais rien sans avoir une seconde source qui confirme… Je fais ça depuis plus de trente ans, ajouta-t-il, d'un ton un peu piqué.

Elle regarda Trevor Sugden droit dans les yeux. Il avait toujours cette teinte affreusement pâle de convalescent dans un sanatorium. Lynn décida de passer outre son ressentiment.

— Bon, en même temps, ce n'est pas ce que j'ai écrit dans le *Bumper* qui fait super avancer l'enquête…

— Davies vous a à la bonne, reprit Sugden. Je dirais que vous êtes une des seules journalistes de Londres qu'il ne méprise pas.

— Non. Vous vous trompez. Il m'a jetée comme une conne avant-hier. Et puis il ne vous méprise pas tant que ça, vous non plus ?

— Moi, c'est différent, répondit Sugden. Je connais Davies depuis vingt-cinq ans. On a ramé ensemble pour s'en sortir, à la fin des années quatre-vingts. On débutait tous les deux, avec des salaires misérables. On a connu les mêmes dîners au rabais, dans les coffee-shops de Fulham Road. Poulet frit et fish & chips, alternativement, un jour sur deux. On a éclusé des litres de bière en allant voir des matches de troisième division à Craven Cottage. On a dû faire exploser notre taux de cholestérol, à l'époque. Mais Davies vous aime bien. Enfin, il vous *aimait* bien, jusqu'à hier, quand vous avez balancé l'info sur la peinture bleue juste après que son bureau vous a demandé de ne pas le faire…

— Ils ne m’ont pas demandé de ne pas le faire : ils ont juste refusé de parler. Pas un mot. « Désolé, miss. Désolé, miss… » J’ai joué cartes sur table. Nom de Dieu, à quoi ça sert de nous balancer un embargo s’ils ne le lèvent jamais ? Moi, j’ai Grant d’un côté qui me colle au train pour que je sorte des nouveaux éléments toutes les deux heures, et de l’autre Davies qui ne dit rien, ou flanque un embargo sur les quelques infos qu’il balance…

— Le Crime Command a ses raisons ; c’est leur manière de régler le tempo de l’enquête, d’éviter les pistes foireuses et les rumeurs. Enfin, à mon avis, Lynn, vous ne devriez pas braquer Davies.

— Ah oui ? Qu’est-ce que je lui dois ?

— Comme je vous l’ai dit à l’instant, je crois bien que vous êtes la seule journaliste travaillant pour le Web qu’il supporte. Je vous répète qu’il vous aime bien. Et je pense savoir pourquoi…

— Ça, ça m’étonnerait.

— On parie ? Parce que vous avez reversé le fric de votre premier gros papier « police justice » à la caisse Fletcher-Mackay[1]. On parle de huit cents livres… Je me trompe ?

Lynn regarda le journaliste du *Broadway Sentinel* dans les yeux.

— Peut-être. Ça ne regarde que moi et elles maintenant.

— N’empêche : Davies vous aime bien. Et je vous garantis que vous êtes la seule personne qui bosse pour un média en ligne à qui il donne des infos. Il déteste toute cette merde de réseaux sociaux, ces blogueurs qui racontent tout et n’importe quoi… Il supporte assez mal le *Bumper*, en fait. Mais vous, il vous aime bien.

— Je me fiche qu’il m’aime bien s’il me jette de son service comme la première pétasse à brushing et talons aiguilles de la télé. Je me fiche qu’il m’aime bien s’il bloque toutes les infos. Et je me fiche de ce qu’il pense du *Bumper*, du *Telegraph*, des intellos du *Guardian* ou des types du *Sun* ! Trevor, je me fous de savoir ce qu’il lit quand il va aux chiottes. Et je vois que des infos que son service refuse de lâcher en conférence de presse se

retrouvent dans le *Broadway Sentinel*, en exclusivité. Alors Trevor, arrêtez un peu avec vos « Davies vous aime bien… ». Il m'aime bien, et c'est à vous qu'il refile des infos : fin de l'histoire.

Trevor, qui avait laissé Lynn débiter sa longue tirade sans ciller, se mit à rire en sourdine. Il dit :

— Davies déteste Internet et la presse en ligne. Pour lui, c'est une usine à conneries et à n'importe quoi…

— Je n'ai pas plus de respect que lui pour toutes les merdes qu'on voit sur le Net. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce n'est pas là qu'on trouve les bonnes infos. Mais un bon journaliste restera un bon journaliste, même sur le Net. La recette est la même : sources, terrain, interviews. Témoignages de premier niveau. Vérifications. Point barre.

— Vous voilà à défendre les recettes à l'ancienne ? Vous êtes un peu conservatrice, Lynn ?

— Là-dessus, sans aucun doute, Trevor.

— Lynn, aujourd'hui, la plupart des gens consultent un widget météo sur leur téléphone quand ils veulent connaître la température qu'il fait dans la rue devant chez eux ; plus personne ne consulte le thermomètre sur le rebord de la fenêtre. Et pas sûr qu'ils aient tort, ni même qu'ils aient une fausse idée du temps qu'il fait…

— C'est vous qui parlez comme ça, Trevor ? Après vingt-cinq ans de terrain et d'investigation pour le *Standard* ?

— Justement : j'ai eu le temps de voir comme ça s'est effrité. Je me demande ce que j'aurais pensé il y a vingt-cinq ans des images qu'on vient de visionner…

Le journaliste du *Broadway Sentinel* regardait Lynn, dont les yeux s'étaient embués. Elle se leva. Elle ne chercha pas à retenir un reniflement humide. Elle marcha vers la porte et lança :

— Si vous me cherchez, ce soir, ou s'il y a d'autres images à commenter, je serai au Red Lion, à Barnet. Avec un gramme d'alcool ou

plus par litre de sang. Mais je pourrai prendre les messages. Aucun problème. Je pourrai même écrire tout ce qu'il faudra s'il y a du neuf…

1. Du nom de deux policières de Scotland Yard : Yvonne Fletcher (tuée d'une rafale d'arme automatique tirée des fenêtres de l'ambassade de Lybie en 1984) et Nina Mackay (poignardée à mort par un dément en cavale de l'hôpital psychiatrique en 1997).

33

Vendredi 27 janvier, après-midi

— Andy ? Est-ce que tu as deux minutes ?

— Lynn…

— Écoute, Andy : j’ai réfléchi à ce film, sur Internet. Le type cherche à faire le malin. Il veut le maximum de publicité. C’est pour ça qu’il a doublé sa diffusion YouTube par un upload sur Bestgore ; il veut l’audience maximale. Il veut du buzz. Il sait comment ça marche…

— Difficile de parler de publicité quand l’auteur est soigneusement dissimulé. À quoi bon faire le buzz si personne ne sait que c’est toi ? Je suis bien placé pour savoir qu’il reste super-planqué, et qu’il floute à mort tout ce qui pourrait l’identifier !

— Tu ne m’as pas comprise. Il se fiche d’être reconnu dans la rue ou dans son pub ; ce qu’il veut, c’est qu’on s’intéresse à ce qu’il fait. Il s’excite sur l’idée que son « travail » est relayé, rediffusé par des tas de connards qui trouvent ça *subversif*, ou je ne sais trop quoi. Et peut-être qu’il n’a pas fini !

— Je ne suis toujours pas sûr de comprendre…

— Eh bien, souviens-toi de Colin Ireland. Ce type a tué cinq personnes parce qu’il avait lu quelque part que la célébrité vient avec le nombre de meurtres et avec la quantité d’horreur que tu mets dedans.

— Attends, Colin Ireland ? C’est ce gars qui assassinait des gays au cours de jeux sadomasos…

— Oui, mais il n’était pas gay lui-même. Il a affirmé qu’il avait juste choisi des cibles faciles. Des cibles permettant des mises en scène spectaculaires… qui allèrent crescendo.

— Je me souviens parfaitement. Il a prétendu au procès qu’il avait pensé s’arrêter après sa troisième victime, mais qu’il a continué à tuer parce qu’il trouvait que les médias ne donnaient pas assez de relief à son action. Il a continué et…

— Et il en a rajouté à chaque fois. Il a même appelé la police pour s’étonner qu’elle ne fasse pas le lien entre les meurtres. Il a appelé le *Sun* pour se plaindre que le journal ne fournissait pas assez de détails… Pour en revenir à ce que je disais, sur cette histoire de notoriété, Bestgore continue parce que ses visiteurs sont aussi des collaborateurs bénévoles, des enthousiastes qui relaient les saloperies de films qu’ils y trouvent. Il y en a qui les envoient, d’autres qui les rediffusent. C’est totalement épidémique…

— C’est-à-dire ?

— C’est-à-dire que le système va se mettre à fonctionner comme les rhizomes, en ramifications et sans aucune verticalité. C’est une vraie pandémie. Chacun – utilisateur visiteur, consommateur – se sent responsable de la pérennité du site. Et les autorités ont du mal à éradiquer la contagion. D’ailleurs, ces saloperies ne sont jamais vraiment éradiquées.

— À quoi tu penses ?

— À toutes les monstruosités qui circulent sur ce genre de sites. Des sornettes de Lilly Joy aux assassinats de Daesh ou des cartels sud-américains. Et Magnotta, tu te souviens ? Et les deux vidéos de Dniepropetrovsk ? Et Kinnik ! Ce type qui publiait des histoires sordides de gamines violées et assassinées. Cette histoire de fillette torturée par deux psychopathes qui a été relayée à l’infini sur des dizaines de sites différents. Parce que des types trouvaient que la bloquer, c’était une censure

réactionnaire, ou bourgeoise, ou je ne sais trop quoi, et qu'il fallait tout faire pour en garantir la continuité en ligne…

— Oui, je me souviens. Beaucoup de journaux ont essayé de remonter la piste. Tout le monde voulait coincer ce salopard. On a tous arrêté de le tracer au bout de deux jours. Trop de relais. Et plus la police essayait de bloquer, plus il y avait de types qui repiquaient la source et la relançaient sur d'autres sites.

— C'est tout l'avantage et tout le problème d'Internet. C'est comme dans la mythologie : tu coupes la tête du monstre, il y en a trois qui repoussent ! D'autant que Pucek joue là-dessus…

— Attends, c'est qui, Pucek ?

— Le type qui tient le gouvernail de Bestgore. Il clame partout son devoir d'information, sa soif de vérité et sa lutte contre les prétendues censures du Net : voilà ce qu'il avait déclaré en publiant les images de Magnotta en train de bouffer des morceaux de son petit copain. Je te lis : « Les photos et les vidéos partagées ici n'ont pas été bricolées par une équipe d'effets spéciaux venue d'Hollywood. Elles sont aussi réelles qu'elles peuvent l'être et je crois que les gens ont le droit de connaître la vérité. La vérité réelle, non censurée. Bestgore est le seul endroit du Net qui vous montre la réalité telle qu'elle est. La vie telle qu'elle est. Et la mort, telle qu'elle est aussi. » Il demande aux internautes de relayer son action…

— Juridiquement, on s'est tous heurtés à ce mur, Lynn. C'est quasiment impossible de contenir le flot.

— Il y a deux choses, Andy : la première, c'est que la loi est très bipolaire sur ces questions ; tu publies la photo d'une gamine de 8 ans en maillot au bord d'une piscine : tu peux filer en taule pour diffusion de matériel pédophile. Tu inventes une histoire où tu mets en scène cette gamine dans un donjon SM avec dix malades qui la violent et la torturent, tu ne risques quasiment rien : c'est de la fiction, messieurs-dames ! La seconde chose, comme je l'ai dit tout à l'heure à Trevor, c'est qu'on est

complices de cette pandémie. Je suis bien placée pour te décrire le dispositif qui s'est mis en place sans qu'on s'en rende bien compte : aujourd'hui, tout pousse à ce que les journalistes diffusent d'abord et réfléchissent après. Scènes de crime, scènes d'attentat terroriste, accidents d'avion : on veut les images. On veut les montrer. Vite. Et au plus de gens possible !

— Bon, Lynn, où tu veux en venir ? fit Andrew Folsom, visiblement mal à l'aise.

— J'ai pensé à une chose, Andy. Une chose qui me fout sacrément l'angoisse : et s'il se mettait à faire du direct ? À utiliser Periscope ? À nous diffuser des meurtres en temps réel sur cette appli de merde ?

34

bumper.com
Vendredi 27 janvier, après-midi

Meurtre de Crystal Palace : un acharnement cynique

Publié à 14 h 22 – Mise à jour : 14 h 47

Par Lynn Dunsday

On commence à en savoir un peu plus sur les circonstances de l'assassinat de M. McFarlane retrouvé noyé à Crystal Palace mardi dernier. Selon nos dernières informations, et malgré le silence entretenu par l'Evidence Recovery Unit de la police métropolitaine, il semble bien que la victime ait été battue avant d'être jetée à l'eau, toujours vivante. Les résultats des analyses médico-légales que nous nous sommes procurés permettent d'affirmer avec certitude que l'homme est mort noyé, dans la minute qui a suivi son immersion dans Lower Lake.

Par ailleurs – et les images diffusées sur YouTube semblent l'attester – la victime aurait été partiellement congelée vivante, immédiatement avant d'être précipitée dans l'eau. Ces derniers éléments – noyade, congélation d'une partie du corps – semblent confirmés au plus haut niveau de l'enquête.

Ces détails, particulièrement choquants et scabreux, pourraient écarter l'hypothèse d'un assassinat aléatoire et d'une victime prise au hasard pour satisfaire seulement les besoins d'une mise en scène que certains enquêteurs qualifient de « baroque ». [D'autres développements à venir.]

Crystal Palace : drogué, battu, cryogénisé, noyé !

Publié à 16 h 07 – Mise à jour : 16 h 11

Par Lynn Dunsday

Horace McFarlane a non seulement été battu avant d'être immergé vivant dans les eaux de Lower Lake, ainsi que nous l'évoquions dans notre précédent article, mais il a été auparavant drogué. C'est ce qu'affirment certaines sources proches des milieux médico-légaux. Un anesthésique d'origine vétérinaire aurait pu être utilisé. *« Plusieurs scénarios restent ouverts*, nous a confié un enquêteur. *Mais on est sûr que de la kétamine ou une molécule équivalente a été utilisée. »*

La kétamine, très fréquente en usage vétérinaire, est une substance anesthésique puissante permettant un endormissement rapide, généralement avant un acte chirurgical, ou pour immobiliser à distance, à l'aide d'un lanceur, un animal sauvage.

Plop ! T'es mort !

Publié à 16 h 55 – Mise à jour : 16 h 57

Par Lynn Dunsday

Simple comme bonjour, mon ami. Il l'a mis en joue. Plop ! Une fléchette. Tu sais, presque la même que celle dont tu te sers dans ton pub, pour toucher la cible et décider qui va payer la tournée. Sauf que celle-là, mon Dieu ! elle est pleine de kétamine, dans son petit réservoir à piston. Cinq secondes. Allez ! Huit secondes, si tu

veux. À peine le temps de te mettre en colère. Tu chancelles. Tu t'endors. Tu as vu ces lions dans les reportages animaliers, dont la démarche vacille et qui s'écroulent sous un arbre pelé avant que la gentille-fille-du-labo-écolo-qui-fait-des-recherches-sur-la-faune s'approche et lui ouvre les babines ? Eh bien, c'est ça, la kétamine. Il ne reste plus grand-chose à faire. McFarlane est endormi. Il l'emporte comme un sac dans sa fourgonnette. Il le scotche comme un paquet de FedEx sur son siège de DC8 – aussi compliqué à faire qu'étrange à imaginer, mais c'est son affaire, pas vrai ? – et les voilà à Lower Lake. Un petit shooting vidéo. Un petit coup de retouche à l'azote – oui, vas-y, le bras un peu plus haut ma chérie, regarde bien l'objectif… – et hop, plouf. Voilà l'histoire comme je te la raconte. Voilà l'affaire. Elle commence à peine.

35

Barnet. Vendredi 27 janvier, 22 h 11

Lynn avait un sacré coup dans le nez. Deux Bacardi d’affilée, bien tassés et à peine allongés au tonic. Elle avait enchaîné avec une vodka jus d’orange, rapidement avalée avant que le glaçon n’ait commencé à fondre. Maintenant elle sirotait une bière, une lager fraîche dont le verre enveloppé de condensation oscillait dangereusement dans sa main droite. Elle ondulait sur le seuil du Red Lion, entourée de quelques fumeurs et de filles aussi éméchées qu’elle. La musique glissait jusque dans la rue, et Lynn esquissait quelques pas d’une danse solitaire. L’angle de Fitzjohn Avenue les protégeait du vent glacé qui plongeait dans High Street, venant du nord. Sa main libre montait dans l’air, le poignet cassé comme une danseuse espagnole. Elle gardait les yeux fermés et, par instants, portait le grand verre de lager jusqu’à ses lèvres.

Un ou deux jeunes gars l’avaient vaguement branchée, mais son sourire absent et ses yeux rougis avaient, mieux que des paroles, repoussé leurs avances. Elle avait échangé quelques mots avec une fille bavarde qui tenait à diffuser son avis sur ces « connards » qui nous avaient sortis de l’Europe.

Un type, assis juste derrière elle dans l’entrée, sur un haut tabouret, sous un radiateur rayonnant, lui tapota l’épaule :

— Eh, miss ! Je crois qu'il y a quelqu'un pour vous… On vous demande là-bas…

Lynn ouvrit les yeux. En warning à l'angle de Fitzjohn Avenue, la voiture d'Andy était garée. Elle le distingua, penché vers la fenêtre passager, qui essayait de lui faire signe. Un vrai sourire illumina son visage. Oui. Elle était contente de voir Andy ce soir. Et il avait fait l'effort de venir la chercher dans Barnet. Elle posa sa bière sans même y reporter les lèvres et marcha, décidée mais zigzagante, jusqu'à la voiture.

Sans y réfléchir, elle chercha les lèvres d'Andy. Il l'embrassa en démarrant. Elle remarqua qu'il prenait instinctivement la direction d'Hatfield. Elle se laissa glisser au fond de son siège. Elle ne voulait rien d'autre. La voiture. La buée. Andy.

Elle s'endormit. Quelques minutes. La voiture était arrêtée à leur endroit habituel. Andy avait posé sa main sur son bras. Il respirait lentement. Elle crut un instant qu'il s'était lui aussi endormi. Puis les choses revinrent. Les images. Les mots qu'elle avait mis dessus. Le *Bumper*. Elle se redressa et dit :

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de l'azote, Andy ?

Folsom marqua le coup. Il sursauta légèrement. Il regarda devant lui ces lumières minuscules de Trotters Bottom. Il devait connaître chacune d'entre elles, et même pouvoir les arranger, de mémoire, en constellations formant des motifs auxquels il pourrait donner des noms.

— Trop peu de gens au courant : Davies. Moi. Merde, Lynn ! Je ne peux pas te faire un rapport quotidien avec tous les détails. Je t'aide. Quand je peux. Je t'aide comme je peux. Je te file une info, et tu ne te retiens plus. Tu la balances en laissant entendre que tu la tiens de Davies. Putain, s'il apprend qu'on sort… qu'on traîne ensemble, je suis mort ! Tu entends ça : *Je-suis-mort* !

— O.K., Andy. O.K. Laisse tomber. Ce n'est pas un reproche. Je demande. Tu m'expliques. C'est O.K. Laisse tomber l'azote, Andy…

Embrasse-moi.

36

Barnet High Street.
Samedi 28 janvier, matin

Lynn Dunsday avait passé la matinée à traîner au lit. Ils avaient pris plusieurs cafés avec Andy, emmêlés dans les draps. Elle l'avait fait. Elle l'avait amené chez elle. Et le monde tournait toujours, sur le même axe et à la même vitesse. Elle était heureuse. Elle se surprit à rire, presque bruyamment, en déroulant ses pensées. Andy et elle étaient ensuite allés prendre un vrai petit déjeuner aux Three Pals. Puis, vers 10 h, Andy était parti. Il y avait un point au SCD1. Oui, elle était heureuse de penser qu'ils se reverraient le lendemain, pour cette virée dont ils avaient parlé. Le *Bumper* lui sembla soudain être le nom d'une station spatiale à des millions d'années-lumière, loin, très loin de sa zone d'intérêt.

En quittant les Three Pals, elle s'arrêta devant ce studio de coiffure très chic devant lequel elle était passée cent fois sans même avoir l'idée de jeter un œil sur les tarifs. Trop cher. Trop snob. Trop fille. Mais là, curieusement, elle n'avait envie que de ça. Entrer, s'asseoir et qu'on s'occupe d'elle. Elle poussa la porte. Contrairement à ce qu'elle attendait, l'accueil fut cordial, chaleureux, même. Une fille un peu comme elle, ni apprêtée, ni overlookée, s'avançait vers elle, souriante et disponible.

— Euh, je me demandais…, fit-elle, hésitante.

La fille eut une moue rieuse et écarta les bras, la laissant venir.

— Je… je pourrais avoir une idée des prix ? Combien ça me coûterait de changer de tête ? continua Lynn, en riant à son tour. La fille l'accompagna devant un tableau rédigé à la main, comme un menu de restaurant ; des tas de tarifs se superposaient, décrivant des prestations compliquées.

— Ouh là ! Il va falloir m'expliquer…

— Simple, répondit la fille en souriant toujours. En gros, il y a la coupe standard, faite par un coiffeur standard : quarante-quatre livres. Ensuite, la coupe « mieux », faite par un styliste junior : cinquante livres. Et puis la super coupe, faite par le Style

Director : soixante-quinze livres.

— Bon. J'y vois plus clair, lança Lynn. En fait, j'aimerais que ce soit vous qui vous occupiez de ma tête…

— Alors ce sera soixante-quinze livres. *Je suis* le Style Director. Je suis dispo tout de suite : personne ne s'est levé avant vous ce matin pour changer de vie. On fait quoi, alors, pour cette nouvelle tête ?

— Je voudrais un truc qui change *vraiment*. Pas simplement un truc comme je fais d'habitude, deux trois centimètres en moins. Je ne sais pas, un truc sympa, un truc qui fasse coiffeur ?

Elle réalisa qu'elle se mettait à parler comme Grant. « Truc-truc-truc… »

37

City of London.
Samedi 28 janvier, après-midi

[Sondage uGo / Lilly Joy est-elle encore vivante ? OUI 52 % / NON 41 %]

Trevor Sugden referma rageusement la fenêtre de publicité qui venait d'envahir son écran. L'institut uGo faisait une campagne de plus en plus intrusive sur les sites d'information. Depuis leurs sondages – malgré tout très approximatifs – sur le Brexit, ils avaient réussi à se positionner en tête des analystes d'opinion et cherchaient à capitaliser en sondant sur tous les sujets possibles. Trevor avait écrit toute la matinée, commençant à l'aube. Maintenant, ses mots et ses phrases ne venaient pas. Pas assez bien et pas assez vite. Il n'aimait pas ces douleurs diffuses qui surgissaient sans avertissement dans les os de ses hanches, ou dans les cervicales. Il décida d'écouter un peu de musique. En faisant défiler ses listes de lecture, il s'arrêta sur Nina Hagen. Il lança le premier morceau et des notes de guitare déformées par l'électricité glissèrent dans sa grande pièce où l'ombre s'installait. Pourquoi s'était-il, des années plus tôt, entiché de cette chanteuse venue d'Allemagne de l'Est, aux allures punk et un tantinet frappadingue ? Bon, il aimait bien les mélodies et la voix singulière. Mais sans doute aussi parce qu'elle lui semblait sûre d'elle. Talentueuse et sûre

d’elle. Quitte à traverser sa vie comme on passe à travers une cloison pas suffisamment solide. Il avait été jusqu’à se faire traduire les paroles de plusieurs de ses chansons. Il n’en avait pas retenu grand-chose. Elle n’était pas cet Arthur Rimbaud femelle de l’ère électronique que certains journalistes avaient cru déceler. Ni la nouvelle diva que sa maison de disques survendait. Mais elle avait du chien. Elle avançait sans se retourner.

Il regarda Puck qui dormait sous la table, en émettant des petits gémissements du fond de ses rêves. Oui, elle avait du chien, pensa-t-il. Comme Lynn.

38

Broadway Sentinel, extraits Samedi 28 janvier, 17 h

Crystal Palace : le tueur filme la mort en direct

[…]
La vidéo qui a été diffusée sur Internet, puis retirée des principaux circuits de distribution grand public comme YouTube, pose quant à elle d’autres questions : indiscutablement, elle a été réalisée par le tueur lui-même, et diffusée par ses soins. Il met en scène un crime parfaitement prémédité et exécuté. Mais quels sont les motifs du tueur ? Tout ce que l’on sait, c’est que la vidéo a été également chargée et diffusée en masse sur différents sites spécialisés dans ce genre de produits et dont l’audience ne cesse d’augmenter.

[…]

Aleph, à Londres

39

Ouest de Londres.
Dimanche 29 janvier, 9 h 04

Andy Folsom attendait Lynn à l’embranchement d’Uxbridge Road, à quelques dizaines de mètres de la sortie du métro Shepherd’s Bush. Lynn portait son minuscule sac de nylon sur l’épaule. Andy Folsom remarqua qu’elle avait troqué son habituelle doudoune marron glacé contre une veste courte en lainage d’un joli ton corail. Et ses cheveux étaient… eh bien oui : coiffés ! Elle avait changé de coupe de cheveux. Une mèche parfaitement proportionnée balayait son front. Il y avait comme une sorte de dégradé à l’arrière des oreilles qui disciplinait l’ensemble. Elle était tout simplement rayonnante, jugea Andrew.

Ils roulèrent vers l’ouest en remontant The Vale, jusqu’à rejoindre l’autoroute M40. Ils étaient presque seuls au monde. La circulation était aussi fluide qu’en pleine nuit, lorsqu’ils allaient se nicher du côté de Trotters Bottom. Une brume transparente avait remplacé l’épais brouillard de Shepherd’s Bush et laissait filtrer le soleil d’hiver. Andy posa une paire de lunettes solaires sur son nez, en tenant le volant d’une main. La voiture mit cap au nord.

— Cette Amber, demanda brusquement Andy, tu penses encore à elle ? Je veux dire : tu y penses souvent ?

— Quasiment jamais, répondit Lynn. Pourquoi ?

— Pour rien. Je ne sais pas. C'est pas si fréquent de sortir avec une fille qui… enfin, qui sortait avec une fille.

— C'est sans importance. Amber est sortie du tableau. Voilà.

— Elle faisait quoi ?

— Ça te trotte dans la tête ! Elle était modèle.

— Modèle ? Tu veux dire mannequin ?

— Oui, je veux dire mannequin. Mais pas comme tu imagines. Amber était « modèle mains ».

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elle était utilisée pour ses mains. Seulement ses mains. On ne voyait jamais le reste. Ni visage, ni corps. Rien. Seulement les mains.

— Seulement les mains ? fit Andy, d'une voix brumeuse.

— Oui. Pour des gros plans. Avec une cigarette. Un verre de vin blanc. Un spray antimoustique. Une bague. Une main en train de découper une tomate ou de brosser un chat…

— Tu veux dire qu'il y a des filles qui sont payées *juste* pour leurs mains ? Pour qu'on photographie leurs mains ?

— Pas que des filles. Des hommes, aussi. Des enfants. Et pas que les mains. Il y a des modèles jambes, des modèles dents. Seins. Hanches. Fesses. Yeux. Tout ce que tu veux. Des modèles cheveux, aussi, je suppose. Parfois, pour une seule pub, plusieurs modèles « détail » sont utilisés. À la fin, tu as un individu parfait.

— Qui n'existe pas !

— Oui. En effet. Amber n'existe pas. On s'arrête boire un café ? – Lynn désigna à deux cents mètres devant eux un immense panneau signalant une aire de repos. – J'ai super envie d'un café latte, Andy…

Ils reprirent la voiture. Ils laissèrent Oxford sur la gauche, puis Banbury. Ils avançaient sur une route minuscule, envahie de campagne anglaise. Des champs à perte de vue ; des arbres noirs et massifs ; des auberges grandes comme des manoirs, aux esplanades aussi vastes que des terrains de football.

Andy reprit la parole.

— Tu bossais sur quoi ? Je veux dire, avant Crystal Palace ? On ne parlait jamais de ton boulot, en fait.

— On ne parlait pas de grand-chose, Andy. *En fait*…

Andy crut, en entendant son ton chargé d'un zeste d'amertume, que Lynn allait en rester là. Pourtant, elle enchaîna :

— Juste avant ce… truc, je préparais un long article à épisodes sur J. K. Rowling. « J. K. Rowling : la vie après Harry ». Ça devait, ça doit parler de son adaptation au… enfin bon, on s'en fout. Elle m'a reçue deux fois. Deux fois deux après-midi entières à Killiechassie, en Écosse. Je crois que j'ai eu la chance d'être une des seules journalistes qu'elle a accepté de recevoir après que la presse a qualifié son dernier roman de « juste pas mal ». En tout cas, ces voyages en Écosse ont été les seuls pour lesquels le *Bumper* m'a jamais octroyé des frais de mission !

— Tu veux dire que tu as été passer deux jours dans le château écossais de J. K. Rowling et que tu ne m'en as pas parlé ? grinça Andy.

— De quoi ne m'as-tu toi-même pas parlé au cours de ces quatre mois, Andy ?

Le silence retomba. Ils roulèrent en silence jusqu'à l'entrée de Stratford-upon-Avon. Il était un peu plus de midi. Lynn lança :

— Et si on allait manger directement, non ? Tu n'avais pas parlé d'un déjeuner romantique ? Shakespeare attendra…

40

Barnet. Dimanche 29 janvier, 21 h 48

Lynn Dunsday était crevée. Littéralement. Les voyages en voiture l'épuisaient. Elle regardait le journal en mangeant des nachos trempés dans du yaourt. Elle considéra soudain son repas du soir avec dégoût, comme si elle venait de réaliser ce qu'elle avalait depuis près de vingt minutes. Sur l'écran, une pub défilait, mettant en scène une fille en tutu fluo qui faisait semblant de se régaler en croquant exactement les mêmes nachos jalapeño que les siens. Elle portait ces espèces de plateformes adoptées par toutes les prostituées de l'Est qui bossent dans les boîtes de Leicester, ces monstruosités à talons de quinze centimètres en simili plexiglas. La fille minaudait sur un lit rose bonbon, en dodelinant de la cheville dans ses affreuses chaussures, croquant dans ses nachos tandis qu'une espèce de danseur latino en pantalon lamé rouge et moustache de Zorro se dandinait devant elle en faisant bouger ses abdos.

Lynn replia brutalement le sachet en plastique argenté et, se dirigeant vers la cuisine, jeta l'intégralité de sa réserve de nachos à la poubelle. Elle ouvrit le frigo et commença à vider une bouteille de San Pellegrino. Tandis qu'elle buvait à même le goulot, la sonnerie de son interphone retentit, de

son timbre désagréable et métallique. Elle vérifia l'heure sur le décodeur télé : dix heures du soir. Tard. Tard pour tous ceux qui pouvaient sonner chez elle.

Jamais Andrew ne serait venu si tard sans prévenir. Elle réfléchit une demi-seconde et se corrigea : jamais Andrew ne viendrait spontanément chez elle. Elle fit mentalement le tour de ceux qui *pourraient* sonner chez elle, à dix heures du soir ou à toute autre heure du jour ou de la nuit, et ne trouva personne. Sans aucune raison, elle pensa à Amber. À cause de cette conversation le matin, dans la voiture d'Andy. Mais elle savait que ce n'était pas Amber. Elle saisit le combiné et lança :

— Oui ? Qui est-ce ?

— C'est moi, miss Dunsday… Braithwaite. Edward Braithwaite. – Il laissa passer une seconde et ajouta. – Du *Bumper*… Ed Braithwaite.

— Ouais. J'ai compris, t'inquiète… Qu'est-ce que tu veux, Ed ? Il y a un souci ?

— J'veux rien. J'veux juste parler un peu. Grant m'a… Grant m'a viré comme un con ! J'veux juste en parler un peu.

« Bordel », pensa Lynn. « Bordel de bordel. » Braithwaite était une des dernières personnes avec qui elle avait envie de parler, ce dimanche soir. Et il avait la voix de quelqu'un qui avait sacrément biberonné. « Bordel », se répéta Lynn.

— Monte. Mais pas longtemps, j'allais sortir, mentit-elle.

Elle déverrouilla la porte de la rue et se figea jusqu'à ce qu'elle entende Braithwaite arriver sur le palier. Elle ouvrit la porte. Ed Braithwaite était devant elle. Il portait son costard de reporter politique avec lequel il faisait toutes ses conférences de presse depuis quatre ans. Et sa hideuse cravate en laine couleur végétation-pourrie-dans-un-composteur. Elle remarqua une énorme tache humide sur le devant de sa chemise. Et des taches de bouffe jaunâtres – sauce curry ? *Custard* ? – sur le revers droit de sa veste. Braithwaite exhalait une sale odeur de bière et de tabac. Il avait dû passer le

week-end à se bourrer la gueule dans des pubs et des bouis-bouis pakis. Le pli de sa bouche lui déplut. Il n'avait pas perdu cette espèce d'insolence qu'il trimballait partout avec lui.

— Tu veux parler de quoi, Ed ? demanda Lynn. Je te dis, j'ai pas trop de temps.

— De rien en particulier, miss Dunsday. De rien. Puis de tout…

— Ne m'appelle pas comme ça, Ed, ou je te vire. Qu'est-ce que tu veux ? Tu t'es fait lourder. Je n'y suis pour rien et je ne peux rien pour toi.

Braithwaite tournait sur lui-même, comme un randonneur qui cherche sa direction. Il grinça, de la voix de tête affectée qu'il prenait souvent pour faire le malin :

— Alors c'est chez toi ? C'est chez miss Dunsday ? J'imaginais un appart', je sais pas, plus masculin.

— Putain, Braithwaite, je t'ai dit de ne pas m'appeler comme ça !

— Ouais, poursuivit Edward Braithwaite, n'entendant pas ou faisant comme si. Une déco qui fasse plus masculin. On dirait pas un appartement de gougnotte… Tu rentres d'un de tes shows ? Tu as été épater les gogos avec tes petites histoires à la mode Dunsday ?

— Fous le camp, Braithwaite. Tu pues la bière, tu es dégueulasse et tu me gonfles.

Lynn posa sa main sur l'épaule de Braithwaite et le poussa vers la porte. Elle fit tourner la clenche et ouvrit le battant, sur le palier plongé dans le noir.

— Dégage, Braithwaite. Je veux plus jamais te croiser. Ni ici, ni nulle part.

Ed Braithwaite se retourna et d'un geste brusque, balaya la main de Lynn qui tenait toujours son épaule en tentant de l'escorter hors de l'appartement.

— Tu me touches pas, espèce de gouine. Tu me dis pas ce que je vais faire, compris ?

Une odeur de transpiration terrible montait de lui. L'énervement devait lui faire secréter une sueur malsaine et puante. Il sentait exactement comme ces déchets qui bouchent un évier et qu'on essaie d'attraper du bout d'une fourchette pour permettre à l'eau de s'évacuer.

Lynn Dunsday refoula violemment Braithwaite sur le palier et au jugé, dans l'obscurité, lui balança son coude en plein visage. L'autre lâcha un cri de bête. Elle enchaîna par une poussée violente aux épaules. Il recula vers l'escalier en couinant, sur un ton plus aigu encore que le précédent. Elle entrevit dans l'ombre sa silhouette s'affaler dans l'escalier. Il devait dévaler les marches sur le cul ou sur le ventre.

— Connard ! Dégage de chez moi. Tu as une minute pour te casser. Dans deux minutes, tu dégages entre deux flics !

Elle claqua sa porte et se dirigea vers sa fenêtre. La vue donnait sur Fitzjohn Avenue, piquée de lumière jaune. Braithwaite n'était toujours pas sorti de la maison. Est-ce qu'il traînait dans le hall, se préparant à un second assaut ? Elle voyait le jardinet et le muret qui donnait sur l'avenue. Puis Braithwaite entra dans son champ. Il avançait courbé, se tenant les reins et le nez. Il glissa dans Fitzjohn Avenue et se campa en face de la maison, cherchant des yeux les fenêtres de Lynn. Celle-ci souleva la vitre et lança :

— Tu as deux minutes, Braithwaite. Si dans deux minutes tu n'as pas disparu, tu quitteras Barnet dans une voiture de flics, je te le promets !

Un courant d'air glacé la balaya. Elle aperçut des papiers et des débris glisser sur le trottoir, emportés par une bourrasque.

Elle vit son ancien confrère ouvrir la bouche. Mais il se ravisa. Il se mit en marche vers High Street. Lynn affronta encore une seconde le vent glacé de la nuit pour lancer une dernière fois :

— Dégage, Braithwaite. Casse-toi pour de bon !

Au même moment, on toqua contre sa porte. Elle sursauta. Elle voyait la silhouette de Braithwaite se dissiper dans l'ombre des murs.

Une voix lança, à travers le battant :

— Bonsoir. C'est votre voisin. Tom. Tom Waterford. Le… l'étudiant ! Tout va bien, miss ?

Elle fonça sur la porte et l'ouvrit. L'étudiant en graphisme du dernier étage se tenait un peu hésitant, en short de coton gris et tee-shirt des Foo Fighters, pieds nus, se balançant d'un appui sur l'autre. Sa copine, en boxer vert et mini Tee-shirt *Keep calm and go to hell*, se tenait derrière lui, les yeux encore maquillés et incertaine.

— Tout va bien. Juste un con qui passait. Il a poursuivi son chemin. Merci. Merci à tous les deux ! Vous voulez… euh… boire quelque chose ? Une bière ? Du café ?

— Euh, non. Merci. Tout est O.K. alors ?

— Tout est O.K., répondit Lynn. Vraiment ! Vous ne voulez pas boire quelque chose alors ?

— Non, miss, ça va. Elle tendit la main :

— Lynn. Lynn Dunsday.

— Thomas Waterford, répéta-t-il, emprunté. Tom. Et… euh, ma copine.

Il pivota sur sa gauche et désigna vaguement la fille qui ondulait sur le palier :

— Christine. Christine Chorley. – La fille mima dans l'air des guillemets, majeurs et index réunis, en souriant. – C. C. ! Tom et C. C. On est juste là-haut.

— Oui. Contente de vous connaître, C. C., et vous aussi Tom.

Bonne nuit, alors !

— Bonne nuit, miss, fit Tom, sans bouger d'un poil.

Lynn repoussa le battant, très lentement, pour ne pas avoir l'air trop pressée de se débarrasser d'eux. Elle repiqua à la fenêtre, pour voir si Braithwaite n'avait pas rebroussé chemin. L'avenue était déserte. Le vent y semblait plus violent que jamais.

41

Au *Bumper*, Horseferry Road. Lundi 30 janvier

Lynn était arrivée tôt au *Bumper*. C'était sa journée desk et elle compilait des news trouvées dans tous les égouts du Net, pour voir ce qu'il pouvait y avoir à en tirer. La réponse tenait en un mot : rien. Elle passa aux pages Web des quotidiens. Elle prit quelques notes et chercha dans sa mémoire quels interlocuteurs elle pourrait bien solliciter pour développer un peu. Mais il n'y avait rien de très excitant. Tout le monde semblait suspendu au sort de Lilly Joy et aux choix discutables de Theresa May question chaussures. Tout en furetant, elle laissa son esprit vagabonder sur les éléments de ces derniers jours. Des morceaux voulaient se rejoindre, mais elle n'arrivait pas à les assembler. Peut-être qu'elle ne choisissait pas les bons. Elle repensa à cette sensation qu'elle avait eue, le matin où Andy lui avait envoyé l'image de vidéosurveillance. Ça avait éveillé cette espèce de souvenir, vague et incomplet. Peut-être une illusion. Il y avait son rêve. Il y avait l'image de cette caméra de circuit fermé. Et il y avait autre chose. Mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Cette pochette plastique ? La peinture bleue ? Le siège d'avion ? Otis Redding ?

Elle secoua la tête. N'importe quoi. Si elle commençait à inclure ses rêves et ses faux souvenirs en plein milieu de son boulot, ça n'allait plus le

faire longtemps. Plus longtemps du tout. Il allait falloir lever le pied sur les Bacardi et le reste. Elle secoua la tête une seconde fois, et laissa sa journée desk glisser dans le vide et l’insignifiance.

42

Barnet.
Mardi 31 janvier, 7 h 22

Lynn Dunsday poussa un juron en découvrant l'identité du tracker qui venait d'envoyer un fil. Mr Cliff. « Monsieur Falaise ». Le pseudo d'un casse-couilles de la côte sud, du côté de l'île de Wight ou de Portsmouth. Le type envoyait systématiquement un message par semaine, parfois deux, pour signaler un noyé ou une alerte inondation. Il avait même lancé un « urgent » au printemps précédent parce qu'un cargo avait perdu plusieurs containers en approche sur le Solent, et qu'on suspectait des produits dangereux. Il s'agissait en fait de milliers de pneus japonais destinés aux usines Nissan de Cranfield. En se disant que Mr Cliff allait bientôt faire connaissance avec le barème négatif de Tony Grant, Lynn fit défiler le message qui se déroulait sur l'écran. Elle pesta encore une fois en déroulant l'en-tête qu'il s'obstinait à coller sur toutes ses alertes : Mr Cliff World Exclusive, saisi en caractères quatre fois plus gros que l'information elle-même.

Interface TRACKER

Réseau Pierres de Lune – JAN 31 – 7 h 21 : nouveau message Exp. : Mr Cliff

Mr Cliff World Exclusive – Un cadavre défiguré dans la salle de bains du Sonora Motel, Bournemouth. Visage découpé au cutter. Emporté. Pas retrouvé. Peinture bleue sur le cadavre.

Lynn se mit à taper fébrilement sur le clavier de son portable. « Nom de Dieu, Andy, réponds pour une fois. Réponds juste cette fois. » La messagerie du policier de la Metropolitan Police se déclencha. Lynn balança son téléphone sur le lit. Elle se passa les mains dans les cheveux, en se grattant des ongles le cuir chevelu. Elle se vit dans la glace, en tee-shirt et culotte, la tête pareille à celle des droguées des pays de l'Est qu'elle croisait parfois, au sud de la rivière ou du côté d'Acton Town. Elle glissa rapidement dans la salle de bains. De la douche, les yeux pleins de mousse, elle entendit sonner son portable, resté sur le lit. Elle se jeta sur lui à la manière d'un joueur de rugby. Elle appuya sur l'écran juste avant que son propre répondeur ne prenne le relais.

— Allô, allô ! Dunsday ! hurla-t-elle.

— Lynn ? – C'était la voix d'Andrew Folsom. – Tu as cherché à me joindre ?

— Bon sang, oui, Andy. Je viens d'avoir une alerte, sur…

— Bournemouth ? coupa Folsom.

— Oui. Vous avez été prévenus ? Davies a pris l'affaire ? Vous descendez là-bas ?

— Attends, Lynn. Une question à la fois. Oui, nous aussi on a les alertes Tracker, même celles de cet abruti de Mr Cliff. Il a été plus rapide que les collègues du Dorset. La police locale a mis des heures avant de lancer la procédure.

— Ça s'est passé quand, Andy ?

— Vers 2 h, cette nuit. C'est remonté ici vers 4 h 30. Je suis au Crime Command depuis plus d'une heure.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? C'est quoi cette histoire de peinture bleue ? On a un lien ? Andy, ne me dis pas qu'il n'y a pas un lien

avec l’autre truc ?

— Juste la peinture bleue. C’est pour ça que le Dorset nous met sur le coup. C’est ce qui nous fait réagir. C’est pour ça que je descends.

— Tu descends avec Davies ?

— C’est le DCS Davies qui supervise. Officiellement.

— Ça veut dire quoi « officiellement », Andy ?

— Davies est parti en mission en Irlande. Donc c’est moi qui m’y colle jusqu’à nouvel ordre. Enfin, je m’y colle en opérationnel, parce que le patron officiel, ça devient l’adjoint Trout. Et avec le CID[1] de la police du Dorset, ça fait deux patrons.

— Tu descends quand sur Bournemouth, Andy ?

— Maintenant. Je suis sur le départ. Je descends avec le sergent Caldwell. Si tu n’arrives pas trop tard sur place, il faudra passer par moi pour les informations. Ça veut dire que je vais être sacrément dans la merde, Lynn. Alors ne traîne pas en route ! Tu connais le refrain. Au bout d’un moment, c’est comme chez Mme Tussaud : on laisse flâner ceux qui sont à l’intérieur, mais on ne fait plus entrer de nouveaux visiteurs…

— Fais chier, Andy. Bournemouth est à cent miles de Londres. Je n’y serai pas avant deux bonnes heures, et encore ! Prends-moi dans ta bagnole, je ne te le demande jamais, mais là…

— Je n’emmène pas de journalistes dans une voiture de police, miss Dunsday. Surtout pas sur une scène de crime coordonnée avec une autre force de police. Désolé. À tout à l’heure. Et essaye d’arriver avant que les types du CID du Dorset aient tout bouclé. Je ne pourrai plus rien pour toi.

Il avait raccroché. Dans le même mouvement, Lynn composa le numéro de Trevor.

— Trevor ? C’est Lynn. Il faut aller à Bournemouth. Maintenant. Rapport au type de Lower Lake. Je suis prête dans huit secondes. Je vous

retrouve dans trente-cinq minutes sous le pont de Hounslow East, à la sortie du métro. De là on rejoindra la M3. Il faut y être à dix heures.

— Bournemouth ? C'est ce fil Tracker de 7 h 21 ? Pas ouvert, de quoi s'agit-il ?

— Un meurtre, avec peinture bleue. Vous voyez le topo, Trevor ? Il faut y être pour dix heures. Pas le choix.

— On n'y sera jamais, Lynn !

— Si. On y sera. Je pars. À tout de suite, sous le pont de Hounslow East. Pas Hounslow Central, Trevor : Hounslow East !

Trevor Sugden raccrocha. Il ignora l'alerte dans son échine, qui le lançait depuis quelques heures. Au réveil, une décharge électrique lui avait traversé le bas du dos, la fesse droite et la cuisse, s'effritant au niveau de l'arrière du genou. Il avait raccourci la promenade de Puck au strict minimum.

Il lança le mode automatique de sa cafetière – option double expresso – tout en cherchant ses clés de voiture. Il choisit un manteau de laine épaisse qu'il enfila, et avala son café debout, les coudes reposés sur l'angle de son plan de travail, cherchant à soulager la tension dans son nerf sciatique. Il ouvrit sa porte, traversa le palier et descendit jusqu'à la rue. La pluie battait la chaussée, transformant Ludgate Hill en une toile impressionniste saturée de vapeur d'eau. Il fit la centaine de mètres qui conduisait à son parking. Il avait choisi l'endroit près de dix ans plus tôt, sollicité par une publicité dans sa boîte à lettres. Un parking automatique, disait l'annonce. Avec ascenseur piloté par électronique. De fait, il ne garait pas sa grosse Volvo lui-même. Il la conduisait à un ascenseur et un robot se chargeait de tout. Il lui suffisait de commander l'ascenseur, de taper le code de son box et la voiture descendait et se rangeait seule, à sa place. Il la récupérait de même. Le dispositif était contrôlé par un moniteur vidéo et, les premières semaines, Trevor avait pris plaisir à regarder les plates-formes se déplacer et glisser de manière étonnante pour installer sa voiture à son emplacement, chaque jour

exactement à la même distance des parois, au centimètre près. Il n'avait jamais regretté le loyer exorbitant que lui prélevait la société qui gérait cet étonnant investissement.

Cette fois, il n'eut pas un regard pour les images de la voiture remontant vers lui des profondeurs souterraines de St Paul.

Toutes ses réflexions tournaient autour de Bournemouth. En attendant l'arrivée de la voiture, Trevor lança Tracker et tapa l'identifiant des *Pierres de Lune*. « Aucun réseau », afficha son smartphone. « Normal, estima-t-il, sous douze mètres de béton armé. » Il ouvrit sa portière – jamais verrouillée, une autre particularité du robot voiturier – et se glissa au volant. Puck s'installa sur la banquette arrière, bâilla et s'endormit aussitôt. Trevor Sugden démarra et remonta les demi-paliers en ellipse jusqu'à Ludgate Hill. Sans hésiter, il se cala dans une voie de bus et relança Tracker. Le message de Mr Cliff World Exclusive s'afficha en travers de l'écran.

Un cadavre défiguré dans la salle de bains du Sonora Motel, Bournemouth. Visage découpé au cutter. Emporté. Pas retrouvé. Peinture bleue sur le cadavre.

— Bon Dieu de m… ! jura-t-il.

Trevor Sugden actionna son clignotant, s'écarta de la file des bus et fila vers l'ouest, suivant les panneaux Turnam Green, Hounslow et Heathrow.

À Hounslow East, il bifurqua tout de suite après la station. Lynn Dunsday l'attendait, entre deux fast-foods polonais, debout derrière une camionnette déchargeant les sacs de linge d'une laverie industrielle. Trevor remarqua immédiatement qu'elle avait changé de coiffure. Elle frissonnait dans son ridicule blouson matelassé marronnasse qui devait lui tenir aussi chaud qu'une chemise hawaïenne. Elle avait réussi à protéger sa nouvelle coupe en restant soigneusement sous l'auvent d'un marchand de boudin

kaszanka et de vodka Krupnik. Elle marcha vers la Volvo, tira la portière, lança son sac à dos sur le sol du véhicule et s'installa. Une odeur silésienne de saucisse fumée, de foin et d'épices monta avec elle.

— Merci Trevor. Allons-y. On a une chance d'être dans l'image.

Une toute petite chance. Coucou Puck !

Le chien posa ses pattes sur l'appui-tête de Lynn et essaya de lui lécher les joues.

— Vous sembliez plus sûre au téléphone : « On y sera », vous vous rappelez ?

— Oui. Une toute petite chance, ça ne veut pas dire aucune chance. Ça veut dire qu'il faut passer dans un trou d'aiguille et ressortir de l'autre côté. Ça veut dire qu'il faut foncer !

Trevor Sugden la regarda de biais, amusé.

— Vous avez une mine merveilleuse, Lynn. Fatiguée, humide, mais merveilleuse. Cette coupe de cheveux est juste géniale.

— Merci, fit Lynn, en faisant bouger sa mèche de droite à gauche, en riant.

Cette fille avait une pêche incroyable, songea Trevor. Elle fonctionnait à l'énergie pure. C'était cette énergie qui lui avait permis de voir clair et d'avancer deux fois plus vite que tous les autres journalistes dans l'affaire de New Cross Gate.

Et elle semblait n'avoir peur de rien. Elle avait plongé dans l'univers hyperglauque de Jihadi John en quelques heures, et avait remonté l'info plus vite que tout le monde. Trevor Sugden pensa aux psaumes :

Tu n'auras pas peur des frayeurs de la nuit, ni de la flèche qui vole de jour,

de la peste qui marche dans les ténèbres,

ni de la destruction qui dévaste en plein midi.

Il en tombera mille à ton côté, et dix mille à ta droite ; Toi, tu ne seras pas atteint. [2]

Il songea à ces droïdes, dans les films d'anticipation, que rien n'arrête et qui, hachés menu par des canons laser, continuent d'avancer sur leurs moignons mécaniques. Lynn était un de ces droïdes. Et lui-même, jugea-t-il, un modèle un peu plus ancien, et tout juste un peu moins solide.

---

1. Criminal Investigation Department.

2. Psaume 91 (90), 5-7.

43

St Swithuns Road, Bournemouth.
Mardi 31 janvier, 10 h 55

À Bournemouth, ils n’eurent aucun mal à trouver l’adresse. Lynn les avait guidés depuis la sortie de l’autoroute avec le GPS de son téléphone. D’ordinaire, ce genre d’appareil la plantait systématiquement. Là, ils étaient tombés directement sur la bonne rue. Trois Ford Focus jaune fluo et bleu de la police locale en bouchaient l’entrée et une flopée de journalistes, avec leurs perches, leurs trépieds, leurs micros et leurs réflecteurs, s’agitaient à la manière de fourmis dérangées dans leur course habituelle.

— Et voilà, Trevor, fit Lynn, toute la presse est là… Et ces bagnoles ? C’est le CID du Dorset ? Ils vont nous bloquer comme des cons !

— Je ne pense pas. Si la police du Dorset fonctionne comme la MePo, le CID a des voitures banalisées. Possible qu’ils ne soient pas encore là.

— Je n’y crois pas, Trevor. On a mis des heures pour arriver de Londres. Ils sont à vingt-cinq minutes.

— Peut-être qu’ils ont moins envie que vous d’être là, glissa malicieusement Trevor Sugden en se garant sur un trottoir, à quarante ou quarante-cinq mètres de l’entrée de St Swithun’s Road.

Avant de quitter sa voiture, il versa lentement un litre d’Évian dans une gamelle en fer-blanc qu’il posa au sol, à l’arrière.

— À tout à l’heure, Pucky.

Le chien, affalé sur la banquette arrière, ne leva même pas un sourcil. Lynn Dunsday et Trevor Sugden passèrent facilement la première rangée de flics qui maintenaient les badauds à distance. Ces derniers étaient encore assez peu nombreux. Probable que la plupart étaient là sans trop savoir pourquoi, simplement attirés par les gyro et l’odeur âcre qui montait toujours des endroits où la police arrivait en détachement groupé.

Le Sonora Motel était un établissement ordinaire, comme il devait y en avoir une bonne centaine à Bournemouth. La seule chose pas complètement ordinaire était la saleté dont on avait enduit sa façade. Une enseigne de néon, éteinte, signalait l’existence à l’étage d’un bar-lounge, « ouvert tard ». L’endroit avait des airs de B & B de troisième ordre, avec un nom exotique et sans doute un bar un peu mieux approvisionné que la moyenne, histoire d’essayer de garder au chaud les clients les plus casaniers. L’hôtel était mitoyen d’une vieille baraque de brique rouge presque en ruine, qui ressemblait à la maison biscornue d’Agatha Christie.

Les voitures banalisées étaient là. Il ne fallait pas rêver. Le CID était bien entendu déjà à l’intérieur. Une *police line* avait été tendue à deux mètres en avant du porche et des marches. Deux autres *constables* en protégeaient l’accès : des filles de la police du Dorset, avec des taches de rousseur et des épaules de nageuses. On aurait dit deux sœurs, prêtes à plonger dans le bassin de natation synchronisée. Restait juste à quitter leurs grosses godasses de protection et leurs costumes en laine marine. Lynn se dit que ces deux filles allaient être un plus sérieux obstacle que le CID du Dorset. Elle s’approcha tout contre le ruban et demanda à la flic la plus proche :

— Excusez-moi. Je voudrais parler à Andrew Folsom, le détective de la police de Londres. Il doit être là-dedans…

La fille la toisa sans répondre. Sa collègue, à un mètre, ne posa même pas son regard sur elle. Lynn répéta tranquillement la question. Elle se revit

la semaine précédente, à Lower Lake, avec les SC qui lui barraient la route. Mais cette fois, il n'y avait rien à voir d'ici. Il fallait absolument franchir les deux mètres restants pour accéder à l'information. Elle répéta encore, d'une voix un peu plus posée et quelques décibels plus fort :

— Est-ce que je peux parler à Andrew Folsom, s'il vous plaît ?

Je suis journaliste à Londres et…

— Je ne connais pas de Folsom, miss. Veuillez laisser libre l'accès au périmètre. Reculez, s'il vous plaît.

— Bon sang ! Andrew Folsom est un détective du Crime Command, et…

— Reculez, miss. Ne touchez pas le cordon de sécurité s'il vous plaît.

La dizaine de journalistes des radios et des chaînes d'info la regardait avec des mines anxieuses. Est-ce que cette fille qui débarquait à peine allait les griller sur le fil, et réussir à entrer au culot dans l'hôtel ? Une ombre de satisfaction mesquine plana sur certains visages quand la jeune flic bâtie comme un frigo obligea Lynn Dunsday à reprendre sa place largement à l'extérieur du périmètre.

À cet instant, Folsom et deux autres inspecteurs en costumes grisâtres apparurent dans l'embrasure du hall, en faisant de grands gestes d'énervement. Lynn hurla :

— Bon sang, Andy ! À l'aide !

Folsom la regarda de l'intérieur. Il termina son échange avec ses collègues, désigna les journalistes sur le trottoir. L'un des deux secoua la tête, l'air furieux. Andrew Folsom s'attarda encore dans le hall. Lorsque les inspecteurs s'éloignèrent, il s'approcha de la porte et lança aux plantons, en les pointant de l'index et du majeur :

— Laissez entrer. Les deux.

Lynn releva légèrement le bandeau de plastique jaune et, se glissant dessous, le maintint relevé pour que Trevor puisse à son tour se faufiler dans le périmètre protégé. Elle monta les marches du perron presque en

courant et entra dans le Sonora Motel. Derrière elle, elle entendit fuser les quolibets de ses confrères et, aussitôt, les réponses rigides des deux femmes flics.

Lynn regarda à peine les deux ou trois personnes qui restaient assises dans le hall, derrière et devant la réception. Les responsables et le personnel du Sonora Motel. Elle s'approcha d'Andrew Folsom :

— Merci, Andy. Vraiment merci.

Le policier leva les yeux au ciel. Il souffla dans l'oreille de Lynn :

— Et pourquoi je fais ça ? Je ne sais même pas pourquoi je continue à t'aider, Lynn.

— Aide-moi encore un peu, alors, Andy. C'est au premier ?

— Suis les gars en combi blanche. Il y en a un tous les deux mètres jusqu'à la chambre. Ils passent tout au scanner. Si le type a perdu un poil de cul, ces gars vont le retrouver. Ta coupe est géniale, au fait…

Lynn se jeta dans l'escalier, avec Trevor dans son sillage. Sur le palier du demi-étage, elle croisa un des types qui parlaient un peu plus tôt avec Folsom dans le hall. Un inspecteur de la police du Dorset.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que vous fichez là ?

— Je suis reporter, inspecteur. Je veux juste deux minutes. S'il vous plaît.

— Bon Dieu, Folsom ! Virez-moi cette conne de là !

Andrew Folsom restait planté en bas de l'escalier, l'air penaud.

— Allez, venez, miss Dunsday. C'est un périmètre de police… Le flic de la police du Dorset glissa vers le hall, empoignant Trevor Sugden par le bras, et le fit redescendre en même temps que lui. Il traversa le hall d'entrée en fusillant Folsom du regard. Il fila dans la rue. Andrew Folsom le regarda un instant, puis se tournant vers Lynn :

— Magne-toi. Je crois qu'il doit passer un coup de fil. Tu as trois ou quatre minutes. À tout casser ! Et pas de photos, Lynn. *Pas de photos.* Tu laisses ton putain de smartphone dans ta poche.

Lynn bondit immédiatement vers l'étage. Elle se retrouva sur un palier tapissé de petites fleurs violettes et décoré de dizaines de miniatures peintes à la main représentant des chiots carlins. Trois portes donnaient sur le palier lui-même, et une quatrième – ouverte – se situait un peu en retrait, dans une sorte de corridor étroit éclairé par un velux.

Lynn Dunsday entrevit plusieurs éclats de flash dans l'espace au-delà de la porte. Elle se rua vers la chambre. Un photographe de la police était accroupi, devant elle, de dos. Il shootait en rafale une scène comme elle en avait déjà vu plusieurs au cours des dernières années. La pièce était violemment éclairée par un autre grand velux qui laissait la lumière pleuvoir sur le tableau sordide qu'elle essaya de figer mentalement. À gauche, il y avait un lit défait, et une grande commode ancienne, restaurée et peinte en blanc brillant. Mais son regard fila sur la droite de la pièce, où une demi-cloison isolait un cabinet de toilette minable. Elle plongea son regard dans la perspective verdâtre. M. Cliff avait bien résumé l'affaire. À un détail près. M. Cliff n'avait pas averti Lynn qu'elle allait être confrontée à la scène la plus hideuse de sa vie. Malgré New Cross Gate, malgré le carnage de l'arsenal de Woolwich, malgré d'autres scènes de crime qu'elle avait été parmi les premiers à découvrir, elle fut anéantie par la vision qui s'offrait à elle dans cette chambre miteuse. La femme n'était pas *seulement* défigurée. Elle n'avait plus de traits du tout. L'espace ovale qui constituait son visage n'était qu'un grotesque masque de chairs rougeoyantes, à peine perturbées par la proéminence de quelque chose – des ruines de cartilage ? – qui avait été le nez. Une rangée de dents, affreusement blanches par contraste, filtrait entre des lèvres sanguinolentes. Lynn restait bloquée sur cette image affolante, à peine réelle tellement elle sortait de tout repère. Baissant lentement le regard, elle découvrit ce qui avait dû être, peu de temps auparavant, le corps d'une jeune femme, sans doute pas plus âgée que 28 ou 30 ans. Une jeune femme en slip et soutien-gorge noir à moitié baissé, les bretelles rabattues sur le haut des bras. Elle était avachie sous un

lavabo, coincée entre la cuvette des chiottes et un réseau de tuyaux de cuivre dont la peinture écaillée était aspergée de sang.

Le photographe ne s'était pas interrompu. Il ne l'avait sans doute pas entendue entrer. Elle balaya la pièce des yeux, essayant d'en fixer chaque détail malgré le tremblement qui s'était emparé d'elle. La fille était couverte de sang, principalement au niveau du ventre, sur lequel un énorme caillot coagulé s'était formé. La blessure semblait terrible. L'arme avait littéralement balayé l'abdomen de la fille, du pli de la cuisse droite jusqu'au nombril. Deux autres blessures, moins étendues, se voyaient sur la peau livide. Une au-dessus du nombril, et l'autre, ronde comme une pièce de monnaie, juste sous le sternum. Celle-ci semblait sans fond, comme si le trou s'enfonçait à travers la victime jusqu'au plus profond des entrailles de la Terre.

La fille était assise dans une mare de son propre sang. Elle avait une main posée sur le carrelage, au sol, et l'autre crispée sur le rebord de la cuvette, comme si elle avait essayé, dans un dernier réflexe, de se remettre debout. Son terrible visage fixait les visiteurs de deux yeux clairs, allumés comme des phares dans cette épouvante. Les seuls éléments intacts dans cette désolation. Un fouillis de cheveux blonds en désordre et saturés de sang encadrait cette vision de cauchemar. Ses racines plus foncées se détachaient dans la lumière crue du velux. Lynn sentit l'odeur venir à elle, comme une vague : une odeur à la fois aigre et douceâtre, un mélange d'urine, de sang et de parfum capiteux, épais, qui soulevait le cœur. Elle eut fugitivement la tentation de profiter de l'inattention du photographe de la police pour sortir son Samsung et faire elle-même quelques clichés. Elle y renonça. Non pas tant, même si elle y pensa un quart de seconde, par fidélité à l'ordre donné un instant plus tôt par Andrew Folsom, mais surtout parce que la scène était immonde. Une boucherie, une pure scène d'abattoir, lorsque les bêtes égorgées au seuil de l'agonie battent des pattes et patinent dans leur propre sang. Comme les bêtes, la fille avait cherché à fuir la mort

qui s’abattait sur elle. Des traces de dérapage devant ses pieds marquaient les efforts qu’elle avait tentés pour se relever. Sans aucune chance d’y parvenir.

Le photographe se retourna à cet instant et la dévisagea. Il ne dit rien, haussa les épaules et, se déplaçant légèrement sur sa gauche, reprit son travail. Lynn tendit le visage, désireuse de ne pas faire un pas de trop dans la pièce. Elle vit la pochette plastifiée, identique à celle trouvée sur le mort de Lower Lake, qui pendait sur l’épaule de la fille. Ruisselante de coulures de peinture bleue.

Lynn Dunsday était en train de se dire qu’il était peut-être temps de filer avant de se retrouver nez à nez avec l’inspecteur de la police du Dorset, lorsque le photographe, toujours accroupi devant elle, lança sans se retourner :

— Vous êtes sûre, miss, que vous avez bien l’autorisation de rester dans cette chambre ?

Lynn recula brutalement, sans un mot. Elle buta contre quelqu’un qui se tenait debout juste derrière elle. « Nom de Dieu, le flic du Dorset », pensa-t-elle. Elle leva les yeux, s’attendant à une volée de bois vert et sans doute un paquet d’emmerdes à venir, dont Andrew n’aurait pas forcément les moyens de la tirer. C’était Trevor Sugden. Il tenait son carnet et avait crayonné, en quelques secondes, un croquis de la scène de crime. Elle vit qu’il avait également griffonné la pochette plastique et les formes des coulées de peinture bleue. Trevor lui saisit le bras et ils se mirent à redescendre l’escalier, sans croiser personne.

44

Au Sea Dog, Bournemouth.
Mardi 31 janvier, 13 h 07

Trevor Sugden s’était isolé une dizaine de minutes du côté des toilettes pour passer un appel au *Broadway Sentinel*. Lynn envoya deux brèves factuelles de huit cents signes, que le *Web logger* passa immédiatement en ligne. Ils se retrouvèrent assis à une table bruyante, aussi insatisfaits l’un que l’autre. Puck, étendu à leurs pieds, avait repris sa sieste.

— Bon, mis à part le fait que la fille a le même porte-documents plastifié autour du cou avec de la peinture bleue dégueu dessus, quel rapport entre McFarlane à Crystal Palace et cette salle de bains à Bournemouth ?

— Je ne sais pas, Trevor. Aucun. Aucun pour le moment. Il continue son jeu. Qu’est-ce que vous aviez dit l’autre jour ? Un jeu de piste. « Comme lorsqu’on cache des œufs dorés dans un jardin. »

— Oui. On a avancé d’une case, et cette fille est morte.

— Rien ne va. D’un côté, un binz compliqué avec un fauteuil de DC8 qui sort de nulle part, de l’azote liquide, et là, une fille défigurée et éventrée dans un hôtel pour touristes allemands qui ont chopé l’adresse dans les pages budget de *Lonely Planet*…

— Restons-en aux éléments solides. Cette pochette plastique. La peinture.

— Toujours cette pochette qu'ils mettent aux enfants voyageant seuls dans les avions, les U.M. Ça me ferait dire que le type est lié de près ou de loin au monde du transport aérien, non ?

— J'ai vu que vous aviez évoqué ça dans un de vos papiers, Lynn. Honnêtement, je n'en sais rien.

— Franchement, après Crystal Palace, ce… Sans rire, vous voyez une logique ? Une continuité ?

Trevor avala bruyamment deux gorgées de son jus de fruits et croqua dans son sandwich au concombre et yaourt aigre. Il s'essuya le coin de la bouche du revers de la main, et fit :

— Non. Aucune. Le type qui fait ça en voit évidemment une, et sans doute qu'il s'en délecte. Mais moi, non.

Lynn but à son tour ce qui restait de bière dans son verre et le leva en direction de la serveuse qui sautait de table en table comme une abeille butinant une plantation de fleurs éparses.

— Je me remets à lamper dans la journée… Pas bon. Pas bon du tout.

Trevor la regarda en faisant une moue dubitative. Il avait connu ça. Et commencé lui-même bien plus tôt ses journées picole. Bien avant l'heure du déjeuner.

La conversation tomba et chacun s'intéressa à son assiette. Lynn avait demandé une « assiette du marinier » et inspectait chaque parcelle de nourriture.

— Je crois que je viens de mâcher une de ces choses comme vous en aviez mangé au Shakespeare's Globe : une sorte de mélange rhubarbe hareng.

— C'était figues et sardine, corrigea Trevor.

Il regardait avec circonspection l'assiette de Lynn et suivait chaque fraction qu'elle en extirpait du bout de sa fourchette.

— Je crois que jamais un marinier n'a mangé ce que je vois surgir de votre assiette : du haddock recouvert de caramel et de grains de sésame ?

Des nouilles de riz ? De la salade verte au vinaigre italien ? De la rhubarbe ? Et ceci ? Des cubes de potiron ?

— Des cubes de mangue !

— Vraiment ?

Trevor Sugden avala une nouvelle gorgée de jus d'orange en haussant les sourcils, dubitatif.

Le téléphone de Lynn se mit à vibrer sur la table. On aurait dit un jouet psychotique et de mauvaise humeur, trépignant de fureur pour qu'on s'intéresse à lui.

— Lynn Dunsday ! lança-t-elle dans l'appareil.

— Tu es toujours à Bournemouth ?

— Oui, Andy…

— Tu es entrée dans la chambre !

Trevor entendait parfaitement la conversation. Il se concentra sur son dernier toast au concombre qu'il découpa en minuscules bouchées de la pointe de son couteau et rangea minutieusement sur le pourtour de son assiette.

— Je n'ai pas fait de photos, Andy. Juré ! J'ai juste jeté un œil dans…

Il entendit Folsom lancer, d'une voix sèche, dans le téléphone :

— Mais je me suis fait engueuler, Lynn. À ta place ! Il m'est tombé dessus !

— Je n'ai touché à rien. Je suis restée sur le seuil. Tu m'as laissé entrer, Andy… J'ai carrément arrêté de respirer, Andy, si tu veux savoir. Aucune particule de moi n'a souillé ta scène de crime.

— Nom de Dieu, Lynn. Ce n'est pas ma scène de crime ! Pour l'instant c'est la scène de crime de la police criminelle du Dorset, et Peacock est comme un dingue. Il n'arrête pas de dire « votre petite amie la journaliste ceci », « votre petite amie cela ».

— Si ça te gonfle à ce point que je sois ta petite amie, Andy, tu n'as…

— Bon Dieu, Lynn ! Tu crois que j’ai envie d’entrer dans ce genre d’engueulade maintenant ?

Lynn sentit qu’en effet, le moment était mal choisi pour entrer sur le terrain de la mauvaise foi et du contournement. Elle se radoucit en changeant de sujet :

— Peacock ? C’est le type avec la moustache blonde de l’hôtel ?

— Ouais ! Le flic que tu as croisé dans l’escalier. Un Atomic à la con. N’empêche qu’il va me faire chier. Vous êtes où ?

— Au Sea Dog, un pub juste au coin de Manor Road. Andy, c’est quoi, un Atomic ?

— J’arrive. Je suis là dans dix minutes.

Lynn reposa son téléphone en faisant une grimace en direction de Trevor Sugden. Celui-ci semblait absorbé dans la contemplation de ses fragments de sandwich. Il leva les yeux :

— Folsom ?

— Oui. Il est furax. Je pense que le photographe a balancé aux flics qu’on est montés jeter un coup d’œil.

— Oui, j’ai entendu, avoua Sugden. Il arrive, si j’ai bien compris. Lynn Dunsday le regarda, amusée.

— Vous savez peut-être ce qu’il appelle les « Atomics », vous ?

C’est pas l’équipe de foot de Bournemouth ?

— Possible. Aucune idée.

Et il avala successivement trois minuscules morceaux de son sandwich.

Folsom arriva, en avance sur les dix minutes évoquées. Ses cheveux fins ruisselaient de pluie. Son front était constellé de minuscules gouttelettes, comme s’il venait de passer sous un brumisateur et une grosse goutte pendait du bout de son nez retroussé. Ses pommettes blanches de presque rouquin semblaient aussi froides que de la glace.

Il se débarrassa de son imperméable percé d’humidité. Il tendit la main vers Sugden et celui-ci la serra.

— Folsom, lâcha Andy, d’une voix sèche.

— Trevor Sugden. Je suis du *Broadway Sentinel*, une feuille de chou de la City.

— Je sais, répondit Andy sans le regarder, l’air buté.

Andrew Folsom restait crispé. Il déposa son imper sur le dos de la chaise devant lui et s’assit à côté de Trevor Sugden. Il les regarda l’un et l’autre, légèrement agacé.

— Vous êtes montés tous les deux. Vous avez fait des photos ?

— Je t’ai dit non, Andy. Fais pas chier. Pas de photos. Pas de dégâts. On est resté cinq secondes.

— Peacock me cherche. Il prend mal que des flics de Londres débarquent avec un antécédent sur l’enquête, et le fait que ma… qu’on lui ait dit que ma petite amie était journaliste a fini de le mettre de bonne humeur.

— Qui lui a dit que ta petite amie était journaliste ? Toi ?

Folsom fusilla Lynn du regard. Il jeta un œil indifférent à l’ardoise des plats du jour et répondit, glacial :

— Caldwell. Je bosse avec Caldwell depuis quatre ans, Lynn. Et sur cette affaire, je bosse *encore* avec Caldwell. Il t’a vue au Crime Command ; il te voit partout. Il t’a vue te pointer tout à l’heure et te faire shooter par les deux fliquettes. Il te voit partout. Et il s’entend plutôt bien avec Peacock, lui.

— Bon. On est montés. On a vu la fille. On a vu la peinture. Fin de l’histoire ! Je te remercie, Andy. Vraiment. *Je te remercie vraiment*, répéta-t-elle en séparant bien les syllabes et en posant sa main sur la sienne. J’ai balancé un lead au *Bumper*, juste avant de commander ça… Tu devrais essayer : assiette du marinier !

Folsom la regarda, regarda ce qui restait dans l’assiette de Lynn, regarda Trevor Sugden. Il fit, passant de l’un à l’autre :

— Qu’est-ce que c’est, nom de Dieu ? Du haddock avec des cubes de potiron ?

— Des cubes de mangue, répondit Sugden. Ils font aussi un épatant sandwich au concombre. On n’en trouve plus à Londres. Je vous offre une lager, détective Folsom ?

— Vous me devez bien ça, Sugden. Je crois même que j’ai ouvert un compte lager avec vous et qu’il est à zéro.

— Dites-moi juste alors, fit Trevor Sugden en riant, c’est quoi, vos Atomics ?

Folsom se laissa aller en arrière et éclata de rire. Sugden le regarda et se mit lui aussi à rigoler. Lynn les observait, l’un et l’autre se gondoler comme deux gamins. Elle finit sa seconde bière, hésita puis renonça à lever son verre à nouveau en direction de la serveuse.

— Les Atomics ? C’est comme ça qu’on appelle les flics de la criminelle du Dorset. Les Atomics. Le quartier général du CID du Dorset est installé dans l’enceinte du site nucléaire de Winfrith. Ces flics bossent dans une centrale atomique ! Comme Homer Simpson, vrai de vrai !

Sugden et Folsom éclatèrent de rire une nouvelle fois. Ils se regardaient bien en face, comme deux vieux copains qui viennent d’en partager une bien bonne. Lynn, qui avait leurs deux profils dans sa ligne de mire, ne put s’empêcher de rire à son tour. Elle se laissa aller à la bonne humeur, oubliant brutalement l’enquête, la plaie béante dans le ventre de la fille, ce visage volé plongeant vers l’avant et ses racines noires de fausse blonde. Oubliant l’azote, et tout le reste.

— Je vais prendre un cod & chips, finalement, fit Andrew, regardant d’un œil suspicieux les derniers carrés de mangue dans l’assiette de Lynn. Avec une lager…

D’une sorte de commun accord muet, personne n’évoquait l’affaire. À les voir achever leur repas, ce jour-là, au Sea Dog de Bournemouth, on

aurait pu penser déjeuner à côté de trois représentants en photocopieuses, en tournée sur la côte sud de l'Angleterre.

— J'ai suivi votre enquête sur Dawson-Walli, lança soudain Sugden en levant les yeux sur Andy. Beau boulot. Vous avez suspecté la famille immédiatement ?

Les yeux de Folsom s'éclairèrent. Il leva le menton et regarda Trevor bien en face.

— Ouais… J'ai pigé tout de suite ce qui s'était joué, dit Andrew en se rengorgeant légèrement. Deux morts à vingt-quatre heures d'écart, dans la même résidence. J'ai fait mettre l'épouse sur écoute. Et les deux garçons. On a tout établi en quelques heures. Mais je n'ai pas toujours cette chance. C'était juste un coup de bol. Un vrai coup de bol. Sinon, je galère. Comme tous les autres flics de la criminelle. Le fait que la victime était un ex-ministre de la Couronne m'a fait de la pub. Mais c'était vraiment un coup de bol…

Trevor Sugden le regardait parler, sans l'interrompre. Il ramena son regard sur Lynn, qui semblait distraite. Il se leva et alla payer pour eux trois, traînant Puck dans son sillage.

Juste avant qu'ils ne se lèvent à leur tour, Folsom tira un porte-cartes de sa poche intérieure.

— Votre permis de conduire, miss Dunsday. Je l'ai trouvé dans ma voiture. Devant le siège passager…

Lynn repensa à sa soirée *binge* du vendredi précédent, puis à l'escapade à Stratford. Ou à ces instants à Trotters Bottom ? Décidément, il y avait eu des tas d'occasions, ces derniers temps, pour oublier quelque chose dans la voiture d'Andrew. Et si, finalement, elle était vraiment sa petite amie ? songea-t-elle.

Dans la cohue qui se pressait vers le vestibule du Sea Dog, Andy se colla à Lynn et lui murmura, dans l'oreille :

— J’ignorais que ton vrai prénom était Evangeline. Un prénom romantique, *Evangeline*, poursuivit Folsom d’une voix faussement neutre. Ça nous ramène à un niveau, disons, plus câlin, miss Dunsday…

45

Autoroute de Londres M3.
Mardi 31 janvier, après-midi

Le silence retomba dans la voiture. Lynn Dunsday avait sorti son ordinateur portable et tapait les grandes lignes de l'article qu'elle avait commencé à composer dans sa tête à la seconde où elle avait mis les pieds dans la chambre du Sonora Motel. La pluie s'était mise à tomber et l'autoroute défilait dans une sorte de brume teintée de vert. Des paysages anglais, pensa Lynn. Des prés, des haies, des fermes. Et de longues séries de maisons serrées les unes aux autres, comme des vaches sous la pluie. Depuis des dizaines d'années, des centaines peut-être, l'Angleterre présentait cet aspect paisible, rangé, aussi lisse que ces maquettes que l'on voit dans les cabinets d'architecte. Des haies, des pelouses, des pâturages et des murs mitoyens en briques rouges. Une sorte d'ordre immuable, rassurant, immobile. Et derrière ces apparences, des femmes mortes, du sang, des minutes et des heures de souffrance. Des agonies. Des dernières pensées. Des râles. Des journalistes pour évoquer tout ça et le faire ressentir au public, toujours dans l'attente d'un prochain épisode. Elle crut se souvenir d'avoir lu quelque chose de très approchant dans un récit de Conan Doyle. Rien n'avait changé depuis un siècle.

Trevor avait dû remarquer sa distraction et en profita pour briser le silence :

— Je peux vous parler un instant, Lynn ?

Elle tourna son visage vers la droite et découvrit le profil de Trevor, un peu en contre-jour dans la lumière du soir qui tombait déjà. Bon sang, quelle heure était-il ? 15 h 30 ? Et déjà, une lumière de crépuscule. Le ton de la voix de Trevor l'avait alertée.

Drôle de manière d'ouvrir une nouvelle conversation. Ce « je peux vous parler un instant, Lynn ? », alors qu'il n'y avait rien d'autre à faire sinon parler, dans cette voiture, au cours de ce long retour sur Londres, humide et crépusculaire.

— Oui, bien sûr, répondit Lynn, avec une légère hésitation dans la voix.

— On se connaît depuis quoi… huit ans ? Un peu plus ?

— Huit ans, c'est ça. Pile. Pourquoi, Trevor ? On a une sorte d'anniversaire à célébrer ?

— Pas vraiment. Pas que je sache en tout cas. J'ai une chose importante à confier, une chose dont je n'ai parlé à personne. Et je pense que c'est à vous que je dois la révéler.

— Ouh là ! J'aime moyen ce genre d'entrée en matière, Trevor. Pour tout dire, je n'aime même pas du tout ce genre de préambules.

— Vous avez raison. C'est toujours le début d'emmerdements. Ou pire. J'ai une leucémie. Apparemment, je n'en ai pas pour des années…

— Merde, Trevor ! Merde. Je ne sais pas quoi dire. Fais chier. Pourquoi vous me coincez comme ça ? C'est toujours sur moi que ça tombe ce genre de déclaration. Je ne sais pas quoi dire, Trevor.

— Ne dites rien. Pour le moment. Je n'ai pas tout à fait fini – sans rire. J'ai passé deux séries d'examens. Les deux disent la même chose. Je perds des globules rouges à toute vitesse. Ils peuvent me transfuser, mais ça va devenir, si j'ai bien compris, un puits sans fond. Bref, personne n'est optimiste.

— Vous êtes au courant depuis quand ? Pour ce genre de… truc, il faut être sûr ! Voir comment ça évolue, je ne sais pas.

Des larmes, des prémices de larmes, qu'elle tentait de contrôler, venaient d'envahir les yeux de Lynn.

— Justement. Ça fait un moment que je suis au courant. Suffisamment longtemps pour voir que ça avance dans le mauvais sens. Ça fait un moment, répéta Trevor. Presque six mois. Et je pense que je n'en ai pas plus devant moi.

— Arrêtez, Trevor ! Il y a des traitements, je suppose. Les chimios, je ne sais pas, on parle sans arrêt de nouveaux traitements. Des protocoles expérimentaux. Il faut vous inscrire pour tenter un de ces machins. Comment des types peuvent vous dire qu'il vous reste six mois à vivre ? Personne ne peut dire ça !

— Personne ne dit ça. Ils parlent plus diplomatiquement de « médiane de survie à cinq ans ».

— Conneries ! C'est qui le type qui vous suit ?

— C'est une femme. Mais ça ne change rien. Les traitements, comme je vous dis, c'est très incertain. Ça ne marche qu'un temps. Après, ils me parlent d'une greffe de moelle osseuse. Compliquée. Ils ne me le disent pas comme ça, mais il me semble qu'ils privilégient les patients plus jeunes. Et je crois bien qu'ils ont raison.

— Vous avez quel âge, Trevor ? Sans rire ? J'ai l'impression que vous n'avez pas changé depuis le *Standard*.

Elle sentit les larmes se gonfler sous ses paupières.

— À l'intérieur, ça a beaucoup évolué, on dirait. J'ai des cellules qui se mettent à pogoter dans tous les sens. 61 ans.

— Fait chier ! Trevor, ils ont parlé de ce nouveau truc pour les cancers. Ce truc thérapeutique : ils brûlent les cellules cancéreuses. Il paraît que ça marche bien mieux que… Merde ! Fait chier ! répéta-t-elle plus fort que la première fois.

— Oui, moi aussi, Lynn. Mais ce n’est pas tout à fait de ça que je voulais vous parler. Enfin, pas seulement de ça.

— Vous en avez une autre à mettre derrière celle-là, Trevor ? Je dis stop !

— C’est la suite de la première. D’après ce que dit le Dr Adams, et ses collègues approuvent, le processus est non seulement prévisible, rapide, mais aussi plutôt douloureux. J’ai demandé à savoir : ils m’ont expliqué. Les derniers mois peuvent être féroces. Métastases. Paralysie. Douleurs de tous les côtés. Morphine.

— Merde ! Je ne joue plus, Trevor.

Les larmes ruisselaient sur les joues de Lynn. Elle les balaya de la manche. Elles se reconstituèrent presque immédiatement.

— Justement : je voulais vous demander de jouer la dernière manche avec moi. J’ai, comment dire, comment vous le dire sans emphase ? J’ai décidé de choisir mon moment.

Lynn avait terriblement pâli. Son visage se détachait dans la pénombre de l’habitacle, à la manière de celui d’un fantôme victorien dans un corridor enténébré. Elle sentait venir le pire, malgré tout ce que Trevor Sugden avait déjà révélé.

— Qu’est-ce que vous voulez dire, Trevor ?

— Je vais demander ce qui s’appelle dans leur jargon « mettre fin à ma vie avant terme ». Autrement dit, je sollicite un suicide assisté. Un dispositif qui…

— Merde ! Non ! Arrêtez-vous sur la bande d’arrêt d’urgence, Trevor ! Je ne veux plus rien entendre ! Je vais rentrer en stop, ou en voiture de patrouille de la police routière s’ils me trouvent là.

Trevor se tourna à son tour vers Lynn. Elle vit à la fois toute la force de sa résolution et un fond de tristesse. Elle se demanda si cette perception était directement liée à ce qu’il venait de raconter, ou si Trevor avait

toujours cette ambivalence dans l'expression, mais qu'elle le découvrait à la faveur de l'émotion qu'elle éprouvait désormais.

Puis, en l'espace d'une demi-seconde, elle vit le visage de Trevor se décomposer, comme celui d'une épouse amoureuse découvrant soudain dans la poche de son mari une lettre d'amour signée d'une autre femme. La détresse de la solitude absolue venait de se figer sur les traits de Trevor Sugden, le transformant en spectre gris et pitoyable. Lynn bredouilla :

— Excusez-moi Trevor. Je vous écoute. Je suis là. Je vous écoute. On a encore plus d'une heure avant d'arriver dans la City. Racontez-moi.

— Cette merde dont je viens de parler…

— La leucémie ?

— Non. Le suicide. L'accompagnement. Eh bien, ça n'existe pas chez nous, vous le savez, je pense ?

— Je crois. J'ai entendu des tas de choses là-dessus et…

— Et ça ne vous a pas intéressée. Pareil pour moi. Rien de plus pénible comme sujet. Je n'ai jamais écrit une seule ligne là-dessus. Euthanasie. Droit à mourir. Etc. On a envie de bâiller immédiatement, non ? Ou tout au moins de tourner la page et de regarder les résultats de sport. Chelsea. Arsenal ; voilà des nouvelles. Pas vrai ?

— Un peu, oui. En même temps…

— En même temps, pour moi, ça devient de l'actu brûlante ! Donc je me suis renseigné. Il faut aller en Suisse. Le mieux, c'est ça. Aller en Suisse. Il y a des gens, des structures, enfin, des associations qui s'occupent de vous. Je notais des choses là-dessus l'autre jour, sur cette serviette en papier, au Norman, quand vous m'avez demandé. Enfin, ces gens s'occupent de tout. J'ai commencé à entrer dans leur protocole. Je pensais n'en parler à personne, si ce n'est au Dr Adams. Obligé.

— Et alors… – La voix de Lynn avait du mal à s'amplifier. Elle avait de nouveau un timbre de petite fille. Tout le toupet qu'elle avait manifesté quelques heures plus tôt devant les deux cerbères de la police du Dorset

s’était évanoui. Elle tenta de se reprendre en se raclant la gorge. – Et alors vous avez changé d’avis. Vous avez décidé d’en parler. De m’en parler.

— Oui. Et j’ai aussi une chose à vous demander, Lynn. Vous m’accompagneriez dans ce voyage en Suisse ?

— Bon Dieu, Trevor. Merde ! Pourquoi est-ce que ça tombe toujours sur moi, Trevor ?

— Parce que vous êtes bien le genre de fille à accepter de faire ce genre de voyage, Lynn. Et parce que vous êtes la seule personne que je connaisse qui semble n’avoir jamais peur. De rien.

Lynn Dunsday regardait les deux voies de l’autoroute. Le crachin rendait plus vertes encore les étendues de pâturages. L’humidité donnait à tout une allure aquatique. Lynn se laissa un instant hypnotiser par les feux des voitures qui descendaient vers la côte. Qu’est-ce que ces gens pouvaient bien aller faire un mardi soir sur la côte du Dorset ? songea-t-elle.

— Je ne sais pas, Trevor. Je ne sais pas quoi vous dire… Je…

— Bien entendu. Il faut réfléchir. Vous me direz. Je ne vais pas mourir demain. Mais souvenez-vous de ce que vous m’avez raconté vendredi, après qu’on a regardé ce film sur YouTube : vous pensez que c’est si terrible que ça pour quelqu’un comme moi de quitter un monde dans lequel il y a les cages de fer, les têtes attachées à des cordons Bickford et les autres choses que vous avez décrites ? Je vais essayer d’attendre que Puck s’en aille, à son heure. Et puis ce sera à moi de jouer. Le plus terrible dans cette escapade abominable que je vous propose, je vais vous le dire. J’y ai déjà pensé. Le pire, c’est de faire le voyage de retour, quand on a accompagné quelqu’un. Et qu’il faut revenir. Revenir, seul. *Seule*. Après. Après avoir chanté une petite chanson pour se dire adieu…

Lynn Dunsday essaya de contrer le tsunami d’images qui se bousculaient dans sa tête. L’évocation de ce retour, s’il devait avoir lieu un jour, la fit trembler comme une feuille. « Jamais peur », venait d’affirmer Trevor ? Sa langue dans sa bouche semblait rétrécie, rabougrie, comme un

animal mort au fond d’un trou, vide et desséché depuis des lunes. Et elle savait qu’elle avait connu cette sensation maintes fois. Petite, alors que sa mère la quittait quelques minutes pour descendre faire les courses dans le quartier et qu’elle restait assise à même le sol, dans le couloir, tournant ostensiblement le dos à la porte d’entrée, guettant les bruits de l’escalier en laissant la sueur couler le long de ses flancs et sa langue se nicher tout au fond du gosier, obturant sa gorge et lui provoquant chaque fois une poussée d’asthme. Un tout petit peu plus grande, lorsqu’un homme bien plus âgé qu’elle avait glissé sa main sous sa jupe, cherchant son ventre en lui murmurant des mots gluants dans l’oreille. Toujours la sueur, et toujours cette suffocation, mêlée de nausée. Plus tard encore – elle était journaliste depuis moins de trois mois – dans ce bus qui la ramenait de Preston vers Londres. Un homme s’était brutalement levé en brandissant un pistolet automatique. Il avait hurlé des mots qu’elle ne comprenait pas, avait tiré plusieurs fois à travers le plafond. Deux passagers s’étaient jetés sur lui et l’avaient rabattu au sol, puis l’homme avait été débarqué à Stoke et remis à la police. Bien sûr qu’elle avait peur. Comme tout le monde. Et cette évocation d’un retour de Suisse, seule, lui sembla la chose dont elle avait le plus peur au monde, désormais.

Le silence s’était à nouveau installé dans la voiture. Trevor conduisit une vingtaine de minutes. Chacun se taisait. Par deux fois, les notes de synthé de *Reservoir* trouèrent les harmonies atténuées de la musique baroque qui sortait des enceintes de la voiture de Trevor. Lynn retira sa main de l’avant-bras du vieux journaliste. Elle consulta rapidement ses messages, sans aucune expression ni commentaire. Soudain, elle releva l’écran de son MacBook posé sur ses genoux et reprit l’écriture de son papier.

À une trentaine de kilomètres de Londres, Trevor prit la bretelle et alla se garer sur le parking du café d’une aire de service.

— Je vais dicter mon article au journal, fit-il. J'espère qu'il y a encore quelqu'un pour le transcrire. De toute façon, c'est cuit pour l'édition d'aujourd'hui. Pour ce que j'ai à raconter…

Lynn sortit de la voiture et se dirigea vers le café, violemment illuminé par des rampes de néons et d'halogènes. Elle posa son ordinateur sur un coin du bar et acheva elle aussi son article, debout, en buvant plusieurs expressos. Des types en transit, peut-être des chauffeurs lituaniens ou des cadres de Liverpool, la regardaient avec méfiance. Instinctivement, tous laissaient une sorte de périmètre de sécurité autour d'elle. Lynn relut rapidement son texte et appuya sur envoi.

Trevor l'attendait dans la voiture, dont le chauffage avait couvert les vitres de buée. Elle devinait la forme du journaliste, déjà à demi estompée.

Elle marcha vers la Volvo et ouvrit la portière gauche. Trevor avait fermé les paupières et écoutait un CD de Telemann, ou de Bach. Cette musique baroque toujours identique, presque sans fin, qui pourrait glisser des journées entières, inchangée, monotone, apaisante. Une musique minimaliste et répétitive. Composée près de trois siècles plus tôt, elle semblait la parfaite bande-son de cette fin d'après-midi. Lynn se pencha vers Trevor et lui tapota sur l'épaule, affectueusement. Il la regarda et lança le moteur. Dans moins de quarante minutes, si les bouchons les épargnaient, ils seraient à Londres.

Quatre couleurs, morte !

Publié à 18 h 47

Par Lynn Dunsday

Alors, est-ce que tu t'attendais à ça ? Moi non. Franchement. Rien ne te prépare jamais à ça, même si tu sais que la *police line* ne protège jamais un goûter d'anniversaire de *kids* joyeux et débraillés jouant à cache-cache avec une étudiante déguisée en Ronald McDonald, pas vrai ? La fille est morte, autant le dire comme ça. Je

résume : elle a été assassinée. Éventrée, pour être précis. Et on lui a découpé le visage au rasoir. Et celui qui a fait ça est parti avec. Crois-le ou pas. Ici Bournemouth ! Ici le Sonora Motel ! Fille morte – visage absent – salle de bains – plaie à l'abdomen ! Je répète : fille – 25 / 30 ans – morte.

On ne l'a pas ratée. Si tu regardes attentivement (C'est ce que j'ai fait, mon ami, crois-moi, j'étais dans ce Sonora Motel et j'étais dans cette salle de bains. Donc je te parle de choses que j'ai vues.), tu verras qu'on ne l'a pas ratée. Au moins trois plaies. Sans doute toutes les trois mortelles. Un trou dans son ventre, profond comme le néant. Oui : le type qui a fait ça ne lui a pas laissé le choix. Direction, le néant. Il lui a indiqué la route, de la pointe de son arme blanche. L'ambiance générale, tu ne la vois pas encore ?

Je t'explique : salle de bains, donc. Rouge. Blanc. Noir. Du sang ; des carrelages passe-partout, ces carreaux qu'on retrouve dans les laboratoires. Et les salles de dissection. Et il y a de la lingerie. Dentelle noire. Le genre de truc qu'une fille va enfiler pour plaire à son copain. Tu vois mieux maintenant ? Je t'ai dit trois couleurs ? J'ai pas bon. Pas bon du tout. Il y a une quatrième couleur. Tu la connais aussi, presque aussi bien que les trois autres. Bleu. Ce bleu pourri qu'on a retrouvé sur le mort de Crystal Palace. Comme qui dirait, ça fait lien.

Je te laisse, mon ami. Les officiers sont là. La grande armada. La police du Dorset, bien sûr. Et, oui, le Crime Command. Ils sont venus de Londres. On leur a dit, pour le détail. J'ai oublié d'en parler ? La pochette. Tu sais la pochette, comme celle qu'on a trouvée sur Horace McFarlane, le type de Lower Lake. Elle est là. Elle est là, aussi. Bien à sa place, autour du cou de la fille morte. *Sanglant*…

Ça veut dire que c'est une suite. Une suite abominable. Saison 1. Saison 2. Tu vois, il n'a pas raté l'épisode.

Ils rentrèrent dans Londres aussi facilement qu'une lame en acier carbone traverse une pomme pourrie. La City était presque déserte. Les grands axes, aux chaussées striées de marques indiquant les voies réservées aux bus ou aux vélos, s'irisaient dans la lumière artificielle des lampes au sodium. Trevor Sugden fit glisser sa voiture sur la rampe de son parking. Au loin, le minuscule gyrophare indiquait que l'ascenseur à véhicule était en service.

— Vous voulez monter boire un café ou quelque chose, Lynn ?

— Merci, Trevor, non, je vais y aller…

— N'ayez pas peur de me déranger : je suis exténué. Dans vingt minutes, je vous flanque dehors et je file au lit.

— Merci. Ce ne sera pas nécessaire de me flanquer dehors. Je file. J'ai envie de marcher un peu.

Lynn ouvrit sa portière et, une jambe déjà à l'extérieur, se pencha pour embrasser furtivement Trevor Sugden, sur le bout de la joue, vers la nuque. Elle fila sans se retourner, d'un pas de marcheuse. Les pénombres du parking l'aspirèrent. Le gyrophare cessa sa rotation et Trevor approcha la Volvo des grilles de l'ascenseur à voitures, attendant l'ouverture du système.

Une fois dans la rue, Lynn Dunsday marcha plein sud. Les images emmêlées de la fille de la salle de bains et de cliniques, blanches et glacées, en Suisse, l'accompagnaient. À Cannon Street, elle prit la District Line West, direction Ealing Broadway, et descendit à Earls Court. Elle entra directement au Courtfield et commanda un Gordon's avec du tonic. Puis un second. Sa tête se mit immédiatement à tourner. Comme elle voulait. Exactement comme elle voulait.

46

Hogarth Road, quartier d’Earls Court.
Mardi 31 janvier, 20 h 25

— C’est un des seuls *currys* du coin qui fasse lui-même son chutney et sa purée de tomate, dit Andrew Folsom. J’ai vérifié. J’ai regardé plusieurs fois son lot d’approvisionnement sur le seuil. Il n’y a jamais de concentré de tomate ni de chutney sous vide dans le lot. C’est Davies qui m’a fait connaître ce boui-boui…

Ils étaient installés dans un minuscule restaurant indien, dans Hogarth Road. À part le serveur et un vieux client qui découpait son nan près de la baie vitrée, ils étaient seuls. Andy venait de la rejoindre. Juste avant, ils avaient bu une bière au Courtfield. Elle avait évoqué la proposition de Trevor Sugden, et Andy n’avait pas su quoi dire. Il avait gardé sa main serrée dans celle de Lynn, sur le comptoir humide. Il avait failli lui demander ce qu’elle avait décidé. Est-ce qu’elle accompagnerait Sugden dans son dernier voyage ? Il comprit qu’il n’était pas nécessaire de poser la question. Évidemment. Évidemment qu’elle irait. Il ne connaissait Lynn que depuis quelques mois, mais il savait. Elle irait. C’était sans équivoque et sans recours. L’espace d’un instant, il envisagea la profondeur abyssale qui

régnait derrière l'apparence sociale de Lynn. Un gouffre. Un gouffre de certitude, de vérité et de spontanéité. Il serra un peu plus fort les doigts de Lynn. L'évidence le bouleversa. Sa vie se ferait avec cette femme. Toute sa vie. Elle n'avait peur de rien, et sa peur à lui serait chassée à jamais par les certitudes, la foi et la force de cette femme. Il fut submergé par l'émotion qui naissait de ce constat. Il n'y avait pas à hésiter, à peser le pour, le contre et les peut-être. Tout venait de se décider, en l'espace d'une respiration.

Maintenant, ils étaient dans ce boui-boui indien. La buée recouvrait la vitrine minuscule d'Hogarth Road. Les odeurs de curry et de cardamome flottaient autour d'eux. Lynn avait à son tour cherché sa main, comme un peu plus tôt au Courtfield. Andrew Folsom sentait sa détermination et sa foi. Elle avait dû, elle aussi, faire le même chemin silencieux. Ils s'étaient trouvés, songea-t-il. Un mince sourire éclaira le visage de Lynn. Andrew se dit qu'elle était heureuse, là, assise face à lui, devant leurs bières et leur assiette de nans brûlants. Au-dehors, à travers la buée, un réverbère d'Hogarth Road se nimbait de brume, de laquelle surgissaient par instants des silhouettes furtives. Ils auraient été bien incapables de dire qui elles étaient vraiment. Des hommes, des femmes ? Des fantômes surgis de la nuit et du froid ?

— Tu veux qu'on parle de… l'affaire ? demanda brusquement Andy.

Lynn Dunsday le regarda. Elle fit oui de la tête, sans lâcher sa main. Elle demanda :

— Vous avez réussi à tracer la mise en ligne YouTube ? Vous avez un IP ?

— Non. La vidéo a été publiée sur YouTube, puis presque immédiatement uploadée sur Bestgore d'un de ces cybercafés de geeks de Bermondsey, sous l'identifiant de Blue Painter.

— Donc aucun traçage ? Il vient, charge son film et décampe ?

— Exactement. Il vient, il publie, puis coupe la liaison. Plop ! Il a disparu dans le cyberespace. Il a tout le temps de finir son cocktail bio au gingembre et à la vanille, il se lève. Et prend tranquillement le métro à London Bridge.

— Et sinon ? Vous êtes sur une piste ? Cette putain de peinture bleue, ça veut dire quoi ?

— Aucune idée. Une charade… Un rébus qui ne parle qu'à lui. Ou qu'aux initiés. Au fait, Lynn, tout ça, c'est off. On ne veut pas rendre public le traçage informatique. On imagine qu'il s'en doute, mais on ne sait jamais. Certains connards sont tellement sûrs d'eux qu'ils jouent avec le feu. Pour l'instant, on n'a pas grand-chose d'autre que d'espérer un faux pas de sa part.

Folsom retomba dans son silence mélancolique. Lynn leva le bras et commanda deux nouvelles Kingfisher. Ils burent leurs bières au goulot, en se regardant l'un l'autre. Andrew Folsom poursuivit :

— Sinon le labo a fait des agrandissements de chaque seconde où il est dans l'image. On essaye d'identifier tout ce qu'il porte. On a réussi à reconnaître la marque de sa montre. Mais ça ne va pas nous aider beaucoup. On tente de trouver une empreinte sur l'adhésif, sans trop d'espoir. On essaye du côté des fournisseurs de CryoPlan. Ça ne s'achète pas aussi facilement que du fil dentaire. Le caisson à azote aussi, c'est pas évident de s'en procurer un. Possible qu'il ait volé tout ça dans un cabinet de dermato, ou une clinique de chirurgie esthétique, un endroit pas trop sécurisé, quelque chose comme ça…

— Et tu crois que le siège de DC8 a été volé lui aussi, comme l'a raconté Davies à la conf ? Putain, Andy, ces machins-là ne se volent pas comme un Toffee Crisp[1] à l'épicerie du coin !

— Lynn, il se vole régulièrement des avions entiers, partout dans le Royaume-Uni. Alors un siège d'avion d'il y a cinquante ans, je ne t'en parle même pas. Je pense que Davies a raison. Il n'a pas pris le risque de

l’acheter. Il l’a piqué quelque part. Dans une casse, chez un ferrailleur ou dans un de ces surplus où des abrutis de paramilitaires s’équipent pour jouer à la guerre. Sans doute dans ce stock à Sheffield. Ce type est organisé. C’est tout.

Le repas tirait à sa fin. Andy découpait des morceaux de son nan au fromage qu’il trempait dans la sauce curry. Lynn faisait nerveusement tourner entre son pouce et son index le goulot de sa bière. En désignant du menton la bouteille que Lynn faisait osciller, Andrew lança :

— On se reprend une Kingfisher, avant que je te dise une dernière chose ?

— Une dernière chose ? répondit Lynn, d’une voix lasse.

— Écoute, Lynn… J’ai un détail. Un détail dégueulasse. Je crois que je ne devrais pas te le donner. J’ai deux tonnes de bonnes raisons pour ne pas te le donner. Merde !

— Merde quoi ! Dis-le maintenant, c’est quoi ?

— Cette fille, à Bournemouth. Son visage… On l’a retrouvé.

— Putain ! fit Lynn.

Elle sentit son propre sang se rétracter tout au fond de ses veines. Elle le sentait presque refluer vers le bas de son corps, dans un mouvement lent et régulier, à la manière d’un mercure dans le tube d’un thermomètre plongé dans une eau glacée.

— C’est monstrueux. Ce type est un monstre. Un dingue ! Il a… Bordel, il a punaisé le visage de la fille sur une de ces têtes, ces têtes en polystyrène qu’on trouve chez les chapeliers ou les perruquiers.

— Une marotte…

— Ouais. Merde ! On a retrouvé ce truc posé sur le plateau d’un pick-up. À cent mètres du Sonora. Le type à qui appartient la bagnole a fait un début de crise nerveuse en découvrant le tableau.

— On a des témoins, quelqu’un a vu quelque chose ? fit Lynn.

— Rien pour l’instant. Demain je dois analyser les cams de surveillance de tout le périmètre. Image par image. Mais pourquoi je te raconte tout ça ? Davies va me tuer. Je vais me retrouver à enquêter sur du vol de bétail dans un trou du Kent.

Lynn le regarda, les yeux éteints.

— Tu y comprends quelque chose ? reprit Andy. Moi pas. Et qu’est-ce que je fous dans ce métier de merde ? Tu comprends ça ? Avec tous ces types autour de moi qui vieillissent en devenant chaque jour un peu plus réacs et un peu plus paranos que la veille. Toujours un peu plus seuls et un peu plus alcoolos… À force de plonger leur tête dans toute cette merde, dans toute cette merde que ces salopards sèment partout. Bon Dieu, tu peux me dire pourquoi cette fille est morte, Lynn ? Tu peux essayer de me dire pourquoi cette fille est morte de cette manière dégueulasse ?

Lynn se leva, fit le tour de la table et, s’asseyant à côté d’Andy, dos à la rue, elle posa sa tête sur son épaule et ferma les yeux.

---

1. Barre chocolatée au caramel.

47

bumper.com
Mardi 31 janvier, 23 h 28

Assassinat à **Bournemouth : la fille sans visage**
Publié à 23 h 28
Par Lynn Dunsday
Mon ami, tu pleures, ou quoi ? Tu as essayé de voir la tristesse sur son visage, mais elle n'a plus de visage. Il lui a pris son visage. Il a pris sa vie et son visage. Tu veux que je décrive ? Tu sais que je décris, chaque fois, du mieux que je peux. Une salle de bains. Minable. Le genre de salle de bains pas chère pour touriste fauché. Genre duo de copines venues de Milan pour faire la tournée des festivals du mois d'août. Mais là, en plein hiver, la chambre a eu d'autres locataires. Ils sont entrés, il l'a tuée et puis il a découpé son visage. Et il est parti avec. Alors il reste quoi ? Il reste… Il reste elle. Elle est assise dans son sang. Elle est là, sans visage, et elle n'attend plus rien. Elle regarde, de ses yeux terribles, vers la porte par où il s'est enfui.
Son visage est à quelques centaines de mètres d'elle. Il l'a abandonné à l'arrière d'un pick-up.

Fous criminels et monstrueux, ce n’est pas la porte qu’elle fixe : c’est vous qu’elle regarde, là où vous vous cachez.

48

Barnet. Nuit du mardi 31 janvier au mercredi 1er février

Lynn émergea d’un demi-sommeil ; elle chercha à tâtons son Samsung et laissa la lumière livide de l’écran jaillir et redessiner quelques contours de sa chambre avant de fixer l’horloge numérique. 3 h 12. Elle savait ce qui l’avait réveillée. Elle savait presque. C’était là, aux bords du sommeil tout juste dissipé. Cette forme vague, qui se tient cachée derrière un arbre mais qu’on voit dépasser. Elle chercha dans la brume de son rêve à peine achevé. Impossible. Aucune image ne revenait. Y avait-il eu encore ce hall immense et cette angoisse qui s’y attachait ? Impossible à affirmer. Un grand trou vide et sombre, empli de fatigue résiduelle et de vapeurs d’alcool. Lynn se revit quelques heures plus tôt, au Red Lion. La musique. C’était par là. Quelque chose à voir avec la musique. Est-ce que c’était en rapport avec la musique entendue au Red Lion, trois heures plus tôt ? Elle essaya de repasser les morceaux entendus alors qu’elle gigotait avec son gin tonic à la main. Les thèmes s’enchaînaient dans ses souvenirs, se mêlant et entremêlant leurs tempos. Sans rien révéler. Était-ce ce morceau des Coasters, à propos de Mexico ? Des paroles débiles qui parlaient d’un chat à bandana et d’un bastringue à filles ? Oui. Oui. *Oui*. Elle se souvenait avoir lu quelque chose, quelque chose en relation avec cette ambiance mexicaine

et aussi avec ce qu'elle avait vu, en compagnie de Trevor, dans cette salle de bains. Quelque chose qu'elle avait lu dans un tabloïd. Un détail qui avait déjà essayé furtivement de faire surface quand elle avait aperçu la fille, derrière le bras du photographe de la police. *Down in Mexico.* Elle se leva d'un seul coup et alluma son MacBook. Lança une recherche, en croisant les mots-clés. Au bout de quatre minutes, elle avait trouvé. C'était un article du *Mail Online.*

Mexique : nouvelles horreurs dans la guerre des gangs
UNE JEUNE FEMME DÉCOUPÉE VIVANTE
SON VISAGE DÉCOUPÉ AU RASOIR RETROUVÉ
COUSU SUR UN BALLON

Au cours du dernier week-end, dans l'État de Sonora, deux assassinats particulièrement atroces ont été commis par les gangs liés au trafic de marijuana. C'est d'abord une jeune femme, Claudia Guttierez, journaliste au quotidien *Hermosillo Today*, qui a été tuée et mutilée de la plus ignoble manière.

Son corps a été sauvagement torturé et son visage découpé à l'aide d'un rasoir, permettant aux traits de rester parfaitement identifiables, avant d'être recousu sur un ballon de football abandonné devant la mairie d'Hermosillo dans un carton.

D'après les premiers éléments recueillis, Claudia Guttierez avait été une des journalistes

Lynn restait bouche bée. Voilà. Elle savait. Elle savait ce que le tueur fabriquait. Elle venait de réviser sa première intuition. Ce n'était pas du tout à une reconstitution de catastrophes aériennes que le type s'était attelé. Il collectionnait les morts violentes. Des morts spectaculaires et médiatisées. Des images et des situations qui avaient fait la Une des journaux et l'ouverture des informations télévisées. Des icônes de l'abjection, en quelque sorte. Des scènes éprouvantes, choquantes, obscènes, surtout. Des instants figés dans leur horreur et dans la détresse d'hommes et de femmes qui s'étaient vu mourir.

Ce type avait franchi les limites de la folie et de l'horreur. Peut-être même qu'il ne s'en rendait pas compte. Peut-être qu'il s'en rendait compte

et qu'il aimait ça. Peut-être qu'il faisait ça depuis des années, en variant ses méthodes et en variant le profil de ses victimes. Il faudrait des mois pour que la police parvienne à reconstituer tous les débris épars de sa folie meurtrière. Il pouvait désormais tuer de toutes les manières les plus viles et les plus baroques, de ces manières viles et baroques qui allaient lui assurer une place de choix sur les sites les plus visités et à la Une des quotidiens.

Lynn se figea en tombant sur la photographie d'une salle de toilette d'une pension minable d'Hermosillo. On y voyait des flics en uniformes à manches courtes, entourant une scène de crime matérialisée par des bandes identiques ou presque à celles qu'elle connaissait bien. Derrière eux, un corps assis contre un mur, la tête contre un lavabo crasseux. Les jambes avaient été recouvertes d'une couverture verte, et seuls les pieds nus dépassaient. Une rivière de sang coulait de dessous la couverture. Lynn fixait la photo sans la voir. Elle pensait à l'homme qui avait tué à Crystal Palace et au Sonora Motel. Oui. Il aimait ça. Il mettait du cœur à l'ouvrage. De l'enthousiasme. Beaucoup d'enthousiasme. Le siège d'avion. Le nom du motel, identique au lieu de son inspiration. Il voulait que tout soit parfait. Il avait eu le temps de penser à son travail. Il était minutieux. Comme ces hommes qui se lancent dans une maquette insensée, de dizaines de milliers de pièces. L'Empire State Building en allumettes. Le château de Windsor en morceaux de sucre. Il leur fallait des années. Mais ils avançaient. Ils regardaient, fascinés, leur œuvre grandir et prendre forme.

C'était exactement ça qu'il faisait. Il nourrissait une œuvre fécondée depuis des années, peut-être même des décennies, par la folie, la rancœur ou la haine. Et il l'accomplissait. Minutieusement. Jusqu'au bout de l'horreur.

49

Mercredi 1er février, 7 h 48

[Journal lumineux de High Barnet Station
LILLY JOY : LE MYSTÈRE CONTINUE.
DES BLOGUEURS FONT ÉCRAN BLANC EN SIGNE DE SOLIDARITÉ]

Depuis High Barnet, Lynn était restée debout, collée au dos d'une banquette. La rame était bondée. Toujours les mêmes filles de la City. À Mornington Crescent, Lynn se fraya un chemin entre les épaules et les coudes et plongea dans les couloirs. Le jour tardait à se lever, comme si des morceaux de nuit restaient accrochés aux faîtes des immeubles. Des vieux embauchés dans le cadre du plan de retour à l'emploi des seniors balayaient le trottoir et vidaient leurs sacs de déchets dans des espèces de containers à roulettes qu'ils tiraient derrière eux. Quelques Arabes s'engouffraient silencieusement dans l'immense immeuble rouge qui abritait la mosquée Al-Rahman, sans un regard pour l'énorme caméra de sécurité qui balayait la rue.

Elle avait besoin de marcher. De réfléchir. Elle glissa jusqu'à St Pancras Gardens, et devant la vieille église et les tombes, trouva un banc sur lequel elle s'installa pour écrire, malgré le froid qui hantait les rues. Elle posa son

portable sur ses genoux et commença à saisir son texte. Tout en tapant, elle fit des yeux le tour de la place, cherchant un spot wifi. Tenant son MacBook devant elle, elle fit quelques pas autour du square, guettant la barre de signal sur son écran. Finalement, elle se colla à une vitrine et, profitant d'une connexion O2, elle envoya son travail au *Bumper* :

Tuerie au Sonora Motel de Bournemouth

Une fille morte dans une salle de bains. Est-ce que ça ne vous rappelle rien ?

Publié à 8 h 12 – Mise à jour : 8 h 17

Par Lynn Dunsday

Tu vas découvrir l'illustration dans un instant. Je te la résume : le corps d'une jeune femme, dans une mare de sang. Assise ou affalée. Les cheveux retombent sur les épaules, poisseux eux aussi de tout ce sang versé. Deux policiers en uniforme l'encadrent. Le bas du corps est recouvert par une couverture synthétique à motifs, du genre de celles qu'on trouve dans les pensions à quatre sous. Mais poitrine et visage… Oui. Tu reconnais. C'est monstrueux. On lui a ouvert le ventre. On lui a découpé le visage au rasoir. Non, ce n'est pas de Bournemouth que je parle à présent. Cette photo a été prise à Gaymas, au Mexique. Mais tu as raison : les deux scènes sont presque identiques. En fait, l'une est la copie de l'autre. Le doute n'est plus permis : c'est à un véritable travail de reconstitution que se livre le tueur de Crystal Palace, qui est aussi celui de Bournemouth. Tu l'as peut-être croisé sur les réseaux sociaux : il signe ses posts Blue Painter. Attends ! Ne me dis pas que tu l'affrontes régulièrement à Pokémon Go, ou que tu bois une bière avec lui le mardi soir au pub à côté de chez toi ?

CRYSTAL PALACE – BOURNEMOUTH : les deux terminus de l'horreur

Publié à 8 h 38

Par Lynn Dunsday

Nous pouvons désormais l'affirmer avec certitude : celui qui a tué à Crystal Palace a tué aussi à Bournemouth. Des éléments matériels que la police dévoilera bientôt dans ses communications publiques le confirmeront. Certes, les modes opératoires n'ont sans doute rien à voir, mais l'intention qui guide ces actes est la même. Il s'agit de reconstituer des scènes de crimes ou de morts violentes particulièrement spectaculaires. Après Otis Redding, c'est au tour de Claudia Guttierez de mourir une seconde fois. Cette jeune femme, journaliste pour un quotidien local, avait été retrouvée assassinée dans un hôtel de Guaymas, dans l'État de Sonora, au Mexique. Son visage avait été découpé par ses assassins de la même hideuse manière que celui de la jeune femme de Bournemouth. La photo d'archives que nous publions ci-dessus en témoigne : c'est quasiment la même scène qu'ont découverte les enquêteurs, mardi dernier, dans le Sonora Motel de Bournemouth. La similitude des noms est une preuve supplémentaire du zèle de l'assassin à rester fidèle à ses « sources ».

Le tueur a laissé des indications sur ses prochaines intentions. Est-il seulement un maniaque, acharné à reconstituer des images vues par hasard dans les journaux, un metteur en scène morbide de « mal scènes » ? Si la haine, la démesure, la cruauté sont évidentes, la raison profonde de ses actes reste inconnue.

Lynn s'interrompit brutalement. La voix de Tony Grant résonna dans sa tête. « Et les citations, Lynn ? Tu sais ce que c'est, une citation ? Des mots

que disent des gens et que les journalistes notent pour les écrire dans leur canard ! »

Elle décida d'appeler Andrew. Il fallait non seulement qu'elle lui arrache une citation, mais aussi qu'elle raconte ce qu'elle avait découvert cette nuit. À quelqu'un de réel. De vivant. Pas à ces insondables et invisibles lecteurs en ligne. La monstruosité qu'elle sentait poindre la tétanisait.

— Andy ? Ce type a vu des images ! Il a vu des images qu'il a aimées. Je ne sais pas où. Dans les journaux. Dans les magazines. Sur le Net. Des scènes de crime. Des catastrophes. Des horreurs.

— Attends, Lynn. Doucement. Plus doucement.

— Cette fille défigurée au Mexique. J'ai trouvé la source, Andy. Il a copié une image de la police, dans l'État de Sonora. Du côté d'une ville appelée Guaymas. Va vérifier, Andy. C'est… Elle est comme l'autre, affalée dans son sang, avec le visage arraché ! C'est monstrueux !

— Tu vas trop vite. De quoi parles-tu, Lynn ? Je ne comprends rien à…

— Va voir sur le site du *Daily Mail*. Ils ont fait ça à une fille là-bas… Bon Dieu, il y a une image. Atroce. Il a reproduit ça dans la salle de bains de Bournemouth !

— Plus doucement Lynn ! Tu vas trop vite ! Quelle image ?

— Dans le *Mail Online*. Souviens-toi avec Otis Redding. C'est pareil. Il y a un original et il recopie. Trevor Sugden m'a montré l'original. Regarde ! Regarde, Andy. Il copie. Il fait ce que vous appelez dans vos rapports de criminologie des *carbon copies*. Ces images le fascinent et il veut les reproduire. En faire partie. Il veut… il veut entrer dans l'image.

— O.K… O.K., Lynn. Tu as avancé d'un seul coup. C'est un mimétique. On a déjà vu ça. Je pourrais…

— Andy ! Un *mimétique* ? J'ai besoin d'infos : parle-moi de ça.

Qu'est-ce que la police entend par un « mimétique » ?

— Un mimétique ? C’est un criminel qui s’inspire d’éléments qui l’ont troublé. Putain, Lynn : c’est ce que tu viens de me décrire ! Un type comme celui dont tu parles, un type qui a lu des histoires, ou qui a vu des images et cherche à les reproduire. Et surtout, à reproduire les émotions qu’elles lui ont procurées.

— Attends, tu veux dire quoi ? Il cherche à reproduire les images ou les émotions ? Sois clair, Andy !

— Les deux. D’abord, en général, les images suffisent à leur excitation. Puis ils passent à l’action. Ils veulent leurs propres images, leurs propres créations. Ils passent à l’acte. On a des tas d’exemples. Et ils montent en régime.

— Montent en régime ? Tu veux dire quoi exactement ?

— Qu’il leur faut de plus en plus d’adrénaline. Ils progressent dans… dans l’horreur. Ils tuent des hérissons à grands coups de bâton. Puis ils torturent et mutilent des chiens. Ensuite, ils tuent une fille au marteau. Et ils finissent par cibler leur vraie victime, en la gardant enfermée pendant des heures, pour faire durer le plaisir.

— Putain de merde ! Garde-moi l’exclu ce matin, Andrew ! Je te cite sur ce coup-là, j’ai besoin de tes réactions. Tu peux faire ça, c’est moi qui t’ai refilé l’info, Andrew…

Lynn entendit Andrew Folsom pousser un long soupir. Un très long soupir. Elle l’entendit avaler sa salive avant de répondre :

— O.K. Mais je te préviens, j’en parle à Davies dès qu’il arrive. Je ne peux pas continuer à être juste une fuite dans la tuyauterie. Redonne-moi l’info sur cette affaire au Mexique : c’était quoi ? Dans le *Mail Online* ?

50

Crowndale Road, King’s Cross, nord de Londres. Mercredi 1er février, 9 h 02

Lynn Dunsday marchait d’un pas rapide vers Crowndale Road. Elle connaissait la légion de petits cafés qui s’y succédaient sur des trottoirs paisibles. Elle savait que tous ces bouis-bouis possédaient un wifi de première classe, souvent bien plus rapide que celui des grandes chaînes. Elle en choisit un, abrité derrière un massif de buis taillés plantés dans une jardinière de plastique. Elle demanda un double expresso et un jus d’orange. Sans se relire, elle expédia son papier au *Bumper*.

Nouvelles informations sur le meurtre de Bournemouth
Publié à 9 h 22
Par Lynn Dunsday

La jeune femme retrouvée morte et affreusement mutilée dans le Sonora Motel de Bournemouth (notre édition de ce matin) a bien été la victime d’une mise en scène. Nous avions évoqué cette hypothèse selon laquelle le tueur de Crystal Palace et celui de

Bournemouth étaient le même homme. Laissons de côté le mot hypothèse. C'est une certitude. D'après nos informations, obtenues auprès des services de police en charge de ces deux affaires, le criminel qui est passé à l'acte à Londres puis dans le Dorset serait ce que les criminologues nomment un « mimétique », c'est-à-dire, selon les mots du détective Andrew Folsom, du SCD1 de la Metropolitan Police, *« un criminel qui cherche l'inspiration dans des images références, des images qui l'accompagnent et dans lesquelles il prend plaisir à s'immerger »*. Nous avions expliqué que la matrice du meurtre de Crystal Palace était une photo de presse représentant le corps du chanteur Otis Redding après l'accident d'avion qui lui avait coûté la vie en 1967 dans le Wisconsin. Il y a quelques instants, sur le *Bumper*, c'est la matrice de Bournemouth que nous exposions : l'assassinat et la mutilation d'une jeune journaliste par les narcotrafiquants, dans l'État de Sonora, au Mexique.

Que nous dit d'autre l'inspecteur Folsom ? *« Pour ces mimétiques, les images seules ne suffisent pas longtemps. Il faut une sorte de reconstitution. Il leur faut une progression. Ils montent en régime. Nous pouvons nous attendre à une surenchère… »*

51

Mercredi 1er février

9 h 53 – SMS de Tony Grant.

Félicitations. D'abord New Cross Gate, maintenant le « metteur en scène » ! Tu as foutu une bonne branlée aux tabloïds et aux TV, Lynn.

9 h 54 – SMS de Tony Grant.

Le *Bumper* reste en pole sur l'affaire. Lynn Dunsday reste la diva des *pure players*. Mais c'est quoi ce putain de nom à la con, Blue Painter ?

9 h 54 – SMS de Tony Grant.

Ne me dis pas qu'on a affaire à une de ces sortes d'artistes efféminés de Spitalfields, ou un de ces transgenres de queer de mes deux ? ;-)

52

Barnet. Mercredi 1er février, 12 h 56.

Peu avant 13 h, Lynn Dunsday reçut un coup de fil de Trevor Sugden. Le journaliste tenait à la féliciter.

— Vous avez mis dans le mille, Lynn. À cent pour cent, vous avez trouvé le lien.

— Merci Trevor. Je ne suis pas sûre de vos cent pour cent. Tout ça se fait un peu au feeling. On en reparle.

— Vous êtes de mauvais poil, Lynn ? J'ai dit un truc qu'il ne fallait pas ?

— Non, je… je ne suis pas partageuse aujourd'hui, Trevor. Je suis morte de fatigue. Vidée. Je vais passer la journée au lit. Je débranche la télé, le portable et l'ordi.

53

Barnet. Mercredi 1er février,15 h 05

Lynn essayait de dormir depuis près d'une heure. Elle s'était déshabillée et glissée sous sa couette. La vie du dehors lui parvenait très atténuée, comme si Fitzjohn Avenue se trouvait quelque part du côté de Prague ou de Lisbonne. Mais le couple d'étudiants au-dessus avait décidé de profiter de leur mercredi après-midi.

— Nom de Dieu. Ils baisent ! jura Lynn. Tom et C. C. !

Elle essayait de gagner le sommeil en dédaignant les salves de gémissements qui descendaient du plafond. Impossible.

« Nom de Dieu, C.C., ne vas-tu pas la boucler un peu ? » pesta-t-elle intérieurement. Elle tenta encore de s'endormir en mettant son casque B & W au contact ultradoux et en passant une musique hypnotique, mais le casque la gênait, malgré ses coussinets aussi moelleux que ceux d'un chaton. Elle pensa aux deux étudiants. À leur attitude timide et chaleureuse le soir où ce con de Braithwaite était venu la traiter de gouine. Ils avaient des airs innocents. Ils suivaient, avaient-ils expliqué, des cours de conception graphique dans une boîte privée, vers Holland Park. Oui. Ils avaient l'air un peu artistes, mais pas trop. Bien propres et polis. Elle avait du mal à les imaginer nus, corps contre corps.

Elle finit par se laisser glisser dans le sommeil, tout en imaginant la brève qu'elle écrirait pour le *Bumper* si elle devait commenter sa vie en temps réel :

> **Baise dans l'appart du dessus : beaucoup de bruit pour rien**
> Publié à 14 h 10
> **Par Lynn Dunsday**
> Mon ami, est-ce que tu la vois, cette fille-là ? Seule dans sa chambre en plein après-midi ? Est-ce que tu saisis ses pensées ? *Miss Dunsday n'aurait-elle pas une vision très radicale, presque réactionnaire et quasiment puritaine du sexe ?*

« Oui, songea-t-elle. Félicitations, Lynn. Tu as mis dans le mille… »

54

Trotters Bottom, nord de Londres. Mercredi 1er février, 21 h 15

L’habitacle s’était rempli de buée. Comme d’habitude. Les phares des autos qui filaient vers Hatfield avaient la forme de ces étoiles vues à travers les filtres des télescopes : des halos floconneux et livides. Lynn avait posé sa main sur celle d’Andrew. Elle sentait ses doigts, inertes et tièdes, qui vibraient légèrement sous les siens. Elle savait qu’Andrew ne briserait pas le silence. Il l’avait fait brisé la dernière fois et elle l’avait envoyé dans les cordes, en essayant de lui faire croire – de leur faire croire à tous les deux ? – que leur relation était *normale et immuable*. Elle repensa à ce moment, dans son rêve. Cette salle à manger immense, ce palais de Belle au bois dormant dans lequel elle se réveillait parfois. Elle essaya de fouiller dans ses souvenirs. Pourquoi donc n’y avait-il jamais personne avec elle ? Et ce restaurant, immense, presque aux mesures de l’infini, en avait-elle vraiment apprécié le volume et les distances ? Elle avait, rétrospectivement, le sentiment que si elle avait levé les yeux dans son rêve, dans cette sorte de salle à manger vaste comme une cathédrale, elle n’aurait pas vu de plafond. Ni même de limite. Que la voûte au-dessus d’elle était constituée d’une toile noire, constellée d’étoiles. L’infini du cosmos la recouvrait. Elle regardait passer les nébuleuses et les comètes, estompées par la

condensation de l’éternité. Et elle était seule. Peut-être quelques minuscules silhouettes grises, des ombres. Des ombres d’enfants, fuyantes comme des songes. Et il n’y avait à entendre que le silence. Était-ce une métaphore onirique de sa propre mort ? Ou un souvenir enfoui, un sale souvenir d’enfant modifié au fil des années par le travail d’érosion de la mémoire ? Ou, un tout petit peu moins inquiétant, une illustration mentale de sa solitude ? Elle se laissa gagner par l’engourdissement. Il suffirait juste de fermer les yeux un peu plus longtemps. Personne ne la retrouverait jamais, personne ne saurait la retrouver, là, sur cette piste d’accès oubliée de l’autoroute d’Hatfield.

Lynn se secoua et lança, sans lâcher la main de Folsom :

— Tu en penses quoi, Andy ? Franchement.

— De l’enquête ? De ton hypothèse ? Hypothèse plus que probable. Bon boulot, Lynn.

— Andy, de nous ! Tu en penses quoi, sérieusement ? Tu crois qu’on devrait arrêter ?

— Je crois qu’on devrait avancer…

— Tu veux dire quoi ? Habiter ensemble ?

— Pourquoi pas ? Regarde toutes ces petites lumières là autour : tu vois ces milliers de maisons, ces fenêtres allumées ? Il y a derrière des milliers de gens qui *habitent ensemble*.

— C’est vers ça que tu souhaites aller ?

— Oui. Mais j’ai mon temps, Lynn. Je sais ce que je veux, et je te le dis puisque pour une fois tu poses la question. Mais je crois que je sais à peu près qui tu es. J’ai mon temps. J’ai la patience qu’il faut. On verra bien.

Lynn garda le silence. Elle balayait du regard les milliers de petites lueurs qu’Andrew Folsom venait d’évoquer. Des foyers. Des vies regroupées par l’amour, le hasard ou les nécessités. Est-ce qu’elle était fatalement exclue de cette mécanique ? Est-ce qu’elle *s’en était exclue* ?

Elle imagina soudain être derrière l'une de ces fenêtres, assise près d'Andrew, dans un salon aux lumières agréablement tamisées. Elle imagina sa main posée sur celle d'Andrew, non plus dans le périmètre contraint entre un frein à main et un vide-poches, mais dans l'espace tiède entre leurs deux corps.

« Et pourquoi pas une voix d'enfant venue de l'étage, réclamant une histoire avant de dormir », se dit-elle, en imaginant le ton exagérément sarcastique qu'elle userait si elle devait prononcer cette phrase à voix haute.

Mais elle corrigea brutalement sa pensée, à la manière d'un navigateur qui, appréciant la dérive, modifie son cap. Les paroles de Trevor, la leucémie, la solitude du vieux journaliste, sa décision et sa terrible détermination lui remontèrent en mémoire. Oui, la vie était peut-être à piocher du côté de cet éclairage tamisé, de ce salon aussi conformiste que confortable et dans cette douce requête descendue d'une chambre d'enfant.

— Merci Andy. Merci de me le dire. Je te promets de penser à tout ça. De… considérer les choses. Pour nous.

Andrew secoua la tête, dans l'ombre. Elle sentit ses doigts presser un peu plus fort les siens. Il reprit :

— Et sur l'affaire ? Tu ne veux pas mon avis ?

— Bien sûr que si ! Tu trouves que mon hypothèse est juste ?

— Indéniablement. Toute la presse t'a reprise aujourd'hui. C'est ta journée, Lynn. Tu as mis le doigt en plein dessus. On pourrait confondre les deux scènes de crime, presque les superposer comme deux calques !

— O.K. Tout va bien alors ! On sait autre chose ? Des trucs que Davies ne dira pas demain après-midi ?

— Davies ne dira rien demain. Il est toujours en Irlande. On a plusieurs points de rencontre. La pochette. La peinture, bien sûr. Mais aussi la kétamine. Le type a encore utilisé la kétamine. Ça, c'est un point sur lequel on travaille. La fille a été endormie avant d'être assassinée à l'arme blanche…

— On est complètement sûr, pour la kétamachin ?

— Oui, Lynn. On est sûr. Même produit utilisé. Même mode d'administration.

— Tu ne savais pas exactement, pour la seringue… Et l'arme avec laquelle on l'a tirée ?

— On n'a pas retrouvé la seringue non plus à Bournemouth. Le type doit la récupérer avant de s'enfuir.

— Et le flingue ?

— Le flingue ? La fille a été tuée avec un couteau de boucher !

— Je parle du flingue qui sert à lancer les seringues, ce truc de vétérinaire de la brousse !

— Les types du labo pensent à une arme de poing, une arme à air comprimé. Plus maniable qu'un fusil d'anesthésie. Plus silencieux qu'un lanceur à poudre, qui fait presque autant de bruit qu'un vrai flingue. Pour le Sonora Motel, on a vu la fille entrer, peut-être déjà droguée ou abrutie d'alcool, mais debout et vivante. On ne l'a jamais vue ressortir. Elle a été shootée à la kétamine, puis achevée sur place. Si on avait tiré avec une arme à poudre, tout l'hôtel aurait radiné en deux minutes.

— Donc, tout s'est passé dans la chambre.

— Yep, miss Dunsday.

— Ça fait partie de son rituel alors, à ton avis ?

— Quoi ?

— La kétamine.

— Pas forcément du rituel. C'est une façon simple de se rendre maître des choses. Une victime endormie, prête à toutes les mises en scène…

— Une marionnette, en quelque sorte ? Il se fabrique des marionnettes qu'il manipule à sa guise.

— Oui. Ou des acteurs aux ordres du « metteur en scène », comme tu l'as écrit. Absolument aux ordres, parce que morts. Ou drogués et sur le

point de l’être. Dernière chose : tu ne parles pas de la kétamine avant la conférence de presse, Lynn.

Elle ne répondit rien. Elle se contenta de poser sa joue droite sur l’épaule d’Andrew Folsom, tout contre son cou. Et elle se dit que si Andy avait raison, qu’on possédait bien les acteurs et les décors, il manquait encore le scénario.

55

Bibliothèque publique d’Holborn.
Jeudi 2 février, 9 h 48

Trevor Sugden exécrait les bibliothèques publiques. Dès la fac, il s’était pris de détestation pour ces lieux confinés, au silence de cloître. Il s’y était toujours senti comme étranger. Ou pire, comme un intrus. Il avait le sentiment que tout le monde le regardait et le jugeait. Il ne savait pas se servir d’une bibliothèque. Il en était un utilisateur maladroit et hésitant. Les murs de son appartement débordaient de livres en particulier à cause de ça : son désamour des lieux de lecture publique.

Il venait d’entrer dans la Holborn & St Paul Library et déjà le malaise s’emparait de lui. Il eut une grimace de dégoût en découvrant les tables : elles étaient presque toutes envahies de lecteurs silencieux et immobiles. Des femmes sèches à lunettes, des hommes dégarnis et empâtés, des échalas en gilets de laine qui faisaient trois fois leur âge. Des visages blêmes qui ne goûtaient jamais la lumière du soleil.

Il s’approcha d’un guichet derrière lequel officiaient deux jeunes femmes, qu’il trouva étonnamment vives et charmantes. Elles étaient comme un éclair de vie, deux comètes étincelantes dans un monde gelé

depuis des millions d’années. Il saisit et posa devant lui la fiche qui permettait de commander les livres issus du magasin.

— Est-ce que… est-ce que l’une d’entre vous pourrait m’aider à faire une recherche, s’il vous plaît ?

Les filles levèrent les yeux de leur écran en un geste parfaitement synchronisé, et Trevor découvrit des sourires posés sur leurs deux visages. « Pas forcément des vieilles taupes aigries et acariâtres, pensa-t-il. Pas toujours. »

— Bien sûr, monsieur, fit l’une d’elles. Installez-vous sur le poste derrière vous, je vous rejoins.

Trevor Sugden essaya d’expliquer ce qu’il cherchait. Ce qu’il croyait chercher. Confusément et dans un enchevêtrement de propos gênés. En quelques minutes, la fille lui avait trouvé cinq ouvrages qui pouvaient l’aider. Elle installa Trevor à une table un peu à l’écart, où seuls deux lecteurs prenaient des notes sur de grands cahiers. Il observait les cinq ouvrages empilés devant lui :

Le Ruban bleu : éléments communs de criminologie
Le Club des 27 & autres morts célèbres
Pensée mimétique et passage à l’acte
Psychologie du crime rituel
Copier, produire, reproduire : le crime à l’heure d’Internet

Il regarda encore une fois la pile d’ouvrages que les deux bibliothécaires avaient, comme par magie, fait surgir devant lui. Les titres lui parurent se fondre, s’entremêler, se confondre. Une foule de pensées baroques se précipitaient vers lui, accompagnées d’une horde de psychopathes hurlants.

Pensée rituelle et psychologie des actes. Penser, mourir, confondre. Clubs criminels et copies célèbres…

La douleur qui bourdonnait dans les os de son bassin et de son dos le força à changer de position. Il étira ses jambes. Il reposa son regard sur les livres. Le découragement fondit sur lui.

56

Chez Trevor Sugden, Amen Court. Jeudi 2 février, 13 h 33

Trevor Sugden préparait du café dans sa cuisine en écoutant *Auf'm Bahnhof Zoo* quand Lynn arriva. La cuisine était le seul endroit qu'il entretenait raisonnablement dans son appartement d'Amen Court. Il avait, au cours des années, fait l'achat de divers équipements ultramodernes dont les publicités abondaient sur les chaînes du câble. Il avait un four à pyrolyse à la façade chromée, et un RoboGlobal, couleur turquoise Caraïbes, qui savait faire des soupes, des pâtes à pizza et des smoothies. Sa principale fierté, triomphante sur le plan de travail largement dégagé pour lui offrir la place de choix, était une de ces machines Nespresso à double réservoir capables de préparer toutes sortes de variétés de cafés, de l'expresso italien ultraserré au café latte crémeux identique à ceux qu'on trouvait désormais dans toutes ces enseignes branchées en ville.

Trevor arrangea les deux grandes tasses sur le plateau en inox et passa dans la pièce où Lynn l'attendait. Ils s'installèrent dans le salon-bureau dont les fenêtres donnaient sur Ludgate Hill. L'ambiance générale de la pièce était ténébreuse, presque lugubre. Le crépi coquille d'œuf des murs avait tourné à un beige sale, qui, dans les angles des plafonds, était devenu

presque brun. Une grande table de bois noir, permettant de faire dîner huit convives, était placée au milieu de la pièce. Trevor Sugden en avait fait son pôle de travail. À sa manière. Il y avait posé son ordinateur portable, d'un modèle tout récent, qui lui permettait de se connecter à Internet. Juste à sa droite, il avait installé un système compliqué fait d'un Macintosh translucide couleur bonbon de la fin des années quatre-vingt-dix, branché à un écran monochrome géant destiné à la PAO. Il l'avait relié, via la prise USB et un convertisseur, à deux imprimantes LaserWriter NT montées en parallèle qui semblaient taillées dans du vieil ivoire.

Ce matériel de rebut, dont personne n'aurait voulu aujourd'hui, était le centre nerveux de la production de Trevor. Il ne travaillait que sur cet écran, avec sans doute la même version de traitement de texte qu'il utilisait déjà lorsqu'il était au *Standard*. Il avait consciencieusement refusé toutes les mises à jour et vivait en circuit fermé, transférant, uniquement via USB, ses articles vers le petit MacBook pour les envoyer ensuite par mail au *Broadway Sentinel*. Toujours après les avoir imprimés chez lui et les avoir relus sur papier. Aucun réseau externe ne disposait d'un contact avec son disque dur principal ; aucune donnée n'y entrait ou n'en sortait, hors son laborieux transfert manuel par clé. L'idée même que des intrus, pirates, espions ou simples blagueurs puissent s'introduire dans son ordinateur le rendait hystérique. L'autonomie absolue et l'absence de connexions entre son Macintosh de production et le monde extérieur étaient le fondement de sa paix intérieure. À ce refus de laisser entrer le monde global dans son intimité numérique s'ajoutait une méfiance vis-à-vis des solutions de stockage. Disques locaux ou *cloud*, toutes les archives dématérialisées le remplissaient d'angoisse. Il possédait des sorties papier de tous les articles qu'il avait signés depuis l'année 1989. Toutes ses sources étaient également imprimées et triées par dates. L'ensemble était soigneusement classé dans des chemises cartonnées numérotées à la main. Ce que Trevor perdait assurément en rapidité d'action, il le gagnait en sérénité. Et à l'âge qu'il

avait, et pour les enjeux qui étaient les siens désormais – responsable « actualité » dans un « petit quotidien pittoresque de la City », ainsi que le *Guardian* avait baptisé le *Broadway Sentinel* dans son feuilleton d'été sur « les curiosités cachées du Londres des Londoniens » –, c'était tout simplement parfait.

L'album du Nina Hagen Band déroulait ses morceaux de guitares saturées et de voix suraiguë. Trevor se leva et coupa le son. Ils burent leurs cafés latte en silence. Lynn n'osait pas reprendre la conversation qu'ils avaient abandonnée l'autre soir, au retour de Bournemouth. Et Trevor devait imaginer que l'essentiel avait été dit et qu'y revenir à chacune de leurs rencontres aurait été la signature d'une affreuse absence de tact, et sans doute même une sorte d'obscénité. Il regrettait presque d'avoir entrepris Lynn sur ce sujet. Il s'en voulait de son manque de pudeur.

Ce fut Lynn qui brisa la glace, en lançant :

— Bon. Qu'est-ce qu'on sait de plus depuis mardi ?

— Une chose essentielle. Celle que vous avez publiée dans le *Bumper*. Cette histoire de reconstitutions. Tout le monde vous a citée. Et depuis hier midi, tout le monde vous reprend et vous paraphrase.

— Cette histoire de « mimétique » ? Je me demande si je ne me suis pas un peu emballée. C'est Andy qui m'a soufflé l'idée. Mais c'est peut-être autre chose. Ou une coïncidence. Qu'est-ce qui prouve que je ne suis pas partie sur un délire ? On en a tous, non ? Franchement, ça me paraît débile, maintenant, cette histoire de tueur qui recrée des scènes de crimes. Le *metteur en scène* ! Quel surnom à la con je lui ai donné, non ? J'ai l'impression d'avoir pas mal déliré ?

— Oui, parfois on en est tous là. On essaie d'aller vite. Plus vite que la musique, si j'osais… Mais là, non. Tout va dans votre sens. Il reproduit la mort de Redding, s'applique jusqu'au détail ignoble du bras gelé ; il reproduit l'assassinat de cette fille avec une minutie de maniaque. Il va même jusqu'à faire coïncider le nom de l'hôtel avec celui du lieu de la

scène primitive, quitte à se taper deux heures et demie de route. Non. Il s'applique à rester fidèle à l'original, et sa matrice est celle que vous avez trouvée : les morts violentes… Les morts violentes et spectaculaires, et leur diffusion publique.

Lynn fit une moue. Elle répondit :

— Admettons que j'aie bon pour les reconstitutions. Je crois que oui. Il y a trop de points communs. Quand je revois ce corps attaché à ce fauteuil d'avion… Mais ce qui m'importe, c'est : est-ce que j'ai aussi raison pour ce qui va suivre ? Est-ce qu'il va continuer dans cette veine ? Deux motifs communs suffisent-ils à définir un système ? Ce n'est peut-être qu'une possibilité ?

— Ce n'est pas une possibilité, Lynn, reprit Sugden. Je vous l'ai dit hier : vous avez tapé dans le mille. Il va poursuivre sa route. C'est sans équivoque.

— D'autres éléments que les miens vous permettent de dire que c'est sans équivoque ?

— Non. Mais je sens le truc. Je sens ce truc à cent mètres. Et vous aussi vous le sentez. Je ne sais pas par quel jeu d'association d'idées c'est arrivé dans votre tête, mais c'est arrivé. Et là, vous avez tout juste. C'est ça, Lynn, et rien d'autre.

— Et le sens de tout ça ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas où il veut en venir avec son jeu de piste. Mais ça me fout les jetons.

— J'ai bien réfléchi à tout ça. La police ne peut pas se focaliser sur un mode opératoire, une zone géographique, un type de suspect. Il frappe, n'importe où. Sans logique apparente. On peut juste s'attendre à ce qu'il fasse quelque chose de « spectaculaire ».

Même si on anticipe son scénario, ça ne nous donne aucune avance pour l'empêcher de le commettre. On est comme les spectateurs d'une série télé, coincés à attendre la suite au prochain épisode.

— Vous avez raison. Et il nous donne presque envie d’être au prochain épisode. C’est monstrueux…

Trevor laissa plusieurs secondes de suspens. Il se leva sans un mot et emporta les deux tasses vides vers la cuisine. Il les rinça d’un filet d’eau, de cette manière nonchalante des célibataires, et entreprit de relancer deux nouveaux cafés latte. Du salon, Lynn l’entendit crier :

— Qu’en dit Andrew ?

— À propos ?

— Des intentions supposées de votre tueur…

Trevor réapparut avec son plateau alu, avançant à pas menus pour ne pas renverser les cafés. Il le posa délicatement et s’assit à côté de Lynn. Il saisit un des mugs et le lui tendit.

— Andy pense que le type cherche à se rendre maître de ses victimes. Qu’il cherche à les transformer en simples objets. Pour lui, l’essentiel est là. Il a parlé de « marionnettes ».

— De *marionnettes* ?

— En fait, je crois que c’est moi qui ai employé le mot. Andrew a dû dire pantins. Ou acteurs. Des « acteurs aux ordres d’un metteur en scène ». Ce qui voudrait dire que ces imitations de morts violentes sont sans importance en elles-mêmes…

— Pas forcément. Disons que je crois que ces imitations sont essentielles, aux yeux du type. Essentielles sur la forme.

— Que voulez-vous dire, Trevor ? La *forme* ?

— Je ne fais que répéter une chose que vous avez dite, lorsque nous avons visionné la vidéo de Lower Lake.

— Qu’est-ce que j’ai dit ?

— Vous évoquiez l’idée d’une reconstitution de catastrophe aérienne. Et vous avez tenté de m’expliquer que c’était sans importance. Que c’était juste un prétexte. Qu’il aurait pu choisir n’importe quelle symbolique, et que l’important pour lui était que nous relayions ses actes. De la manière la

plus intensive. Il s’amuse avec ça : trouver des choses qui intéressent les médias, et le rendent, lui, *populaire*. Au sens que ce mot revêt maintenant pour les jeunes générations. Pas forcément sympathique. Pas forcément charismatique. Mais simplement *cool*. Et plein de ressources. Original. Et de fil en aiguille, reconnu. Et connu. Très connu. De ce type de reconnaissance que savent fabriquer désormais les médias.

— Mais ces scènes ! s’exclama Lynn. Les scènes originales, je veux dire… C’est vieux tout ça. Les années 1960, 1970.

— Oui. Mais n’est-ce pas une époque où les stars régnaient de manière absolue sur les médias ? Où tout ce qui se rapportait à leur vie – et à leur mort ! – devenait immédiatement un sujet d’actualité ? Essentiel. Central. La mort des stars constituait ce qu’on appellerait aujourd’hui un buzz. Les journaux se battaient pour être les premiers à avoir les images. Et les télés voulaient avoir des directs. Des récits en temps réel ! Les témoins eux-mêmes devenaient des vedettes. Les criminels devenaient des vedettes ! Pensez à Zapruder dont le nom restera dans l’Histoire parce qu’il a été le seul à filmer ces quelques dizaines de secondes pendant lesquelles Kennedy reçoit une balle en pleine tête ! Pensez aussi à ce Chapman qui a assassiné John Lennon : il a des milliers de fans. Des pages Internet. Des films lui ont été consacrés, des stars, de vraies stars ont interprété son rôle… Qu’est-ce qu’aurait laissé Chapman sans l’assassinat de Lennon ? Il était veilleur de nuit, drogué… Et Zapruder ? Un petit tailleur juif émigré aux États-Unis. Un anonyme. Et en vingt-six secondes, son nom devient presque aussi célèbre que celui des plus grands réalisateurs d’Hollywood !

— Une célébrité ultrarapide à la mode télé-réalité, c’est ça ?

— Oui, Lynn. Virale. Épidémique. C’est ce que cherche à mon avis le type qui a tué à Lower Lake et dans cet hôtel minable. Cette célébrité que lui procure le choix d’un thème disons… grand public. Un truc facilement assimilable par le plus grand nombre, spectaculairement sordide ! Mais qui lui apporte une attention maximale. Il est célèbre. Il inspire la crainte. Peut-

être même, pour certains, le respect. Voilà un type dont on n'a pas envie de se moquer. Peut-être que c'est un minable qui ressent le besoin de redorer son blason. De retaper une image médiocre qu'il a ou a eu de lui-même. Une sorte de reconquête…

— Il y a une sacrée différence entre ce type qui a filmé les dernières secondes du président Kennedy – ce Zapruder dont vous parlez – et le tueur de Lower Lake : Zapruder est entré dans l'Histoire de manière tout à fait involontaire. Par le plus grand des hasards !

— Oui. Et comme ça n'arrive pas très souvent, ce genre de hasard, et que notre type n'a pas trop de patience, il force un peu les choses. Il prépare son affaire et ensuite il n'y a plus qu'à filmer. Il triche, mais il a ses images : prêtes pour une diffusion Internet. Prêtes pour Bestgore…

— Je crois que cette fois, c'est vous, qui tapez dans la cible !

— Non, Lynn. Je ne fais que transposer ce que vous m'avez dit vendredi, au Green Man, après que nous avons regardé son film sur YouTube. Il joue et s'exalte. Plus il est vu, plus il s'enflamme. Comme ces gamins qui collectionnent les *like* sur Facebook. Et je ne vois qu'un moyen de mettre un point final à la publicité que nous lui offrons : sa mise hors d'état de nuire. Mais c'est l'affaire de la police. D'Andrew et de son équipe. Pas la nôtre. Parce qu'avons-nous – vous et moi, et tous nos confrères – vraiment envie de le voir s'arrêter ?

Lynn s'inclina lentement en arrière, en serrant nerveusement entre ses mains son mug de café latte.

— Est-ce que nous préférons qu'il soit arrêté ou abattu ? Ou est-ce que nous voulons que le spectacle continue ?

— Que le spectacle *continue* ? répéta Lynn, égarée.

— Oui. Souvenez-vous de ce que nous disions l'autre jour au Green Man. Ces images terribles d'exécutions, toutes ces morts violentes que nous relayons, que nous commentons. Dont nous sommes finalement les diffuseurs et les propagateurs ! N'est-ce pas nous, au fond, qu'il faudrait

appeler les metteurs en scène ? Est-ce que ce ne serait pas ça finalement qu'il recherche ? Attirer notre attention ? Susciter notre curiosité ? Est-ce qu'il ne serait pas en train de nous ferrer, comme les pêcheurs prennent un poisson en lui donnant ce qu'il aime ? Et nous ? Avons-nous réellement envie d'arrêter de raconter ses histoires ? Vous, Lynn… que souhaitez-vous ? Au fond de vous ? Tout au fond de vous ?

Lynn Dunsday le regarda, sans répondre. Et elle savait que ce silence trahissait sa réponse.

57

Crime Command, Embankment.
Salle de conférence.
Jeudi 2 février, 16 h 30

La salle pouvait contenir une centaine de personnes. Elle était pleine à craquer. Les photographes étaient empilés devant la première rangée, accroupis ou se déplaçant comme des crapauds. Certains avançaient courbés à la manière de soldats sur une zone de combats. Ils se levaient, parfois plusieurs ensemble, et rafalaient à l'aide de leurs appareils motorisés dont les flashs crépitaient, en séquences de trois ou quatre images par secondes. Plusieurs policiers en civil étaient assis, attendant que le calme se fasse dans la salle. Soudain, celui qui occupait le centre du dispositif, un type trapu portant d'épaisses rouflaquettes grisonnantes, aux allures de cocher de fiacre d'autrefois, tapota deux fois le micro, et se lança :

— Mesdames et messieurs, je suis l'inspecteur-chef David Dobson. En l'absence du superintendant Philip Davies, chargé de l'enquête et actuellement en mission à Dublin, c'est l'adjoint Trout et moi-même qui allons vous présenter l'état de l'enquête sur le meurtre de Bournemouth. Je reviendrai également sur le meurtre que vous connaissez déjà de Lower

Lake à Crystal Palace. Le détective-inspecteur Folsom et le détective-sergent Caldwell sont à mes côtés pour répondre également à vos questions.

Lynn Dunsday fixa Andy, assis derrière la grande tribune recouverte de tissu beige. Il ressemblait à un mannequin de cire. Andrew Folsom semblait figé dans sa veste grise et sa chemise ivoire. D'où elle se tenait, elle voyait que son col portait des traces de transpiration et des traînées sombres. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était sur cette chemise qu'elle avait posé sa tête, quelques heures plus tôt, en regardant s'éteindre une à une les lumières d'Hatfield. Elle ferma rapidement les yeux et attendit que l'inspecteur-chef Dobson commence à exposer les éléments de l'enquête.

— Le SCD1 est désormais en charge de deux meurtres avec préméditation, commis par une ou plusieurs personnes inconnues, que nous considérons comme liés et dont les suspects peuvent être considérés comme identiques ou, en tout état de cause, solidaires. Je vous expliquerai pourquoi dans un instant. Sur la seconde séquence de cette affaire – je veux parler du meurtre de Bournemouth –, nous travaillerons en collaboration avec les services criminels de la police du Dorset.

« Nous connaissons l'identité de la victime retrouvée au Sonora Motel, St Swithuns Road, Bournemouth. Il s'agit d'une femme de race blanche, de nationalité britannique, du nom d'Harriet Millar.
« Miss Millar avait 28 ans. Elle était célibataire.
« Miss Millar était employée comme négociatrice dans l'immobilier. Son salaire était d'un niveau plutôt élevé, même s'il semble avoir été plutôt irrégulier. Il est possible, même probable, que miss Millar ait été rétribuée en partie sur les cessions de biens sur lesquels elle était chargée de négocier.
« Elle n'est pas apparue sur son lieu de travail le lundi 26 janvier.
« Miss Millar a été vue pour la dernière fois faisant des achats dans une supérette à l'angle de Notting Hill Gate et de Palace Court, le samedi

24 janvier, peu après 17 h. Elle habitait Westbourne Mansions, à quelques centaines de mètres de là.
Nous possédons la vidéo du magasin et l'heure exacte indiquée sur l'enregistrement est 17 h 09. L'heure de l'enregistrement a été vérifiée : elle est fidèle à l'heure légale, à une ou deux minutes près. Disons qu'après 17 h 15, plus personne, à part son assassin, ne se souvient avoir vu miss Harriet Millar vivante.
« Sur la cause de la mort : le corps a été examiné par deux experts du Forensic Lab de Winfrith, dans le Dorset. L'ERU qui était intervenu précédemment pour l'affaire liée que je viens d'évoquer n'a pas été sollicité. Il ne le sera sans doute pas pour ce qui concerne l'affaire de miss Millar, sauf si des éléments nouveaux apparaissent. Les deux légistes de Winfrith s'accordent de manière absolue sur les causes du décès : blessures multiples à l'arme blanche. L'arme utilisée est très certainement un couteau à usage professionnel. Lame longue et épaisse, parfaitement aiguisée. L'autopsie a révélé de multiples perforations artérielles. Plusieurs organes ont été touchés de manière simultanée, lors de deux séries de coups portés à moins d'une minute d'intervalle. L'autopsie a mis en évidence la présence de kétamine dans le sang. La victime est sans aucun doute décédée en état hypnotique. Les hémorragies indiquent sans équivoque que les blessures à l'abdomen ont été infligées avant le décès et en sont la cause directe. L'autopsie n'a révélé aucune violence sexuelle, ni trace de rapport. Aucune mutilation aux organes sexuels. Le visage a été particulièrement visé par l'agresseur. Nous sommes absolument certains que l'ensemble des blessures causées au visage de miss Millar ont été faites *post mortem*. Encore une fois, le décès est sans discussion possible dû aux multiples blessures infligées à l'abdomen de la victime, qui ont causé des dommages profonds à plusieurs organes vitaux. Sur ces blessures au visage… Il s'agit d'une ablation complète du derme facial profond, qui a été totalement débridé à l'aide d'un outil extrêmement tranchant, sans doute un rasoir de tapissier ou

un instrument du même genre. Le derme a été découpé puis détaché par arrachement, effectué avec force vers l'avant, après incisions multiples autour des cavités orbitales. Les yeux eux-mêmes sont préservés et intacts. Il n'y a pas eu, comme certains médias ont pu l'affirmer à tort, d'extraction des yeux, ni de perforation des globes.

« Pour la soirée et la nuit qui nous concernent, nous avons listé et identifié neuf clients dans l'hôtel, y compris miss Millar et le meurtrier. La chambre dans laquelle a eu lieu le crime avait été louée pour trois nuits, du samedi soir au mardi matin, sur Internet, via le site BookIt. Le numéro de carte utilisé est celui de la victime de Crystal Palace, M. McFarlane. Si d'autres éléments ne suffisaient pas à établir un lien, mesdames et messieurs, voici une autre convergence qui nous confirme qu'il faut lier les deux affaires.

Il y eut un brouhaha dans l'assistance. Lynn chercha le regard d'Andrew, assis à deux places de Dobson. Andrew regardait droit devant lui, la mâchoire serrée. L'inspecteur-chef Dobson reprit, ignorant les murmures :

— La réceptionniste, qui a remis la clé à l'assassin, ne se souvient pas explicitement de lui, ni précisément de l'heure à laquelle il serait arrivé à l'hôtel. Il s'est d'abord présenté seul. Miss Millar devait l'attendre dans la voiture. Ou dehors. La réceptionniste croit se souvenir qu'un quart d'heure plus tard, cet homme est repassé dans le hall, avec une femme soûle qu'il tenait par la taille. À notre avis, le signalement qu'elle en donne est fantaisiste. Elle mélange manifestement avec un ou deux autres touristes, qu'on a entendus. Elle croit se rappeler d'un homme plutôt grand, pas très bavard. Elle parle d'une parka comme celle que portent les supporters des clubs de foot. Elle le situe entre 30 et 40 ans. Elle évoque des lunettes, sans en être sûre. Nous pensons qu'il avait effectivement des lunettes, mais sans doute pour dissimuler son apparence réelle et qu'il n'en porte probablement pas dans la vie quotidienne.

« L’heure d’arrivée est elle aussi très incertaine. La seule chose dont on est sûr, c’est qu’elle se situe samedi après 20 h. D’abord, pour laisser à miss Millar et à celui qui l’accompagnait le temps de faire le trajet entre la supérette, où elle a acheté des biscuits et du lait autour de 17 h, et Bournemouth. Et surtout parce que, avant 20 h, la propriétaire tenait la réception, en compagnie de celle qui assure la veille jusqu’à 23 h, heure limite du check-in. Le témoignage de la propriétaire est, lui, très sûr. Elle fait systématiquement signer une fiche d’accueil aux arrivants. Ce qu’oublie de faire l’employée, qui se contente de vérifier le *voucher* de réservation et confirme l’empreinte bancaire, ou qui encaisse directement les paiements pour les clients sans pré-booking. Ce week-end, tous les clients avaient un pré-booking.

« L’employé qui la remplace le matin n’a rien ajouté. C’est un étudiant libanais, qui travaille à l’hôtel seulement les week-ends. Il était là dimanche matin. Il a vu des tas de gens sortir, entre sept heures et midi. Des hommes seuls, des couples éméchés qui rentraient au petit jour et qui remontaient à leur chambre pour profiter des dernières heures de réservation ou pour…

— Des types bourrés qui montaient pour tirer un dernier coup ! lança une voix au fond de la salle.

Dobson et Andrew Folsom levèrent les yeux et cherchèrent dans l’assistance celui qui venait de parler.

Finalement, Dobson reprit :

— … pour dormir quelques heures avant de reprendre la route. Bref, mesdames et messieurs, comme je l’ai dit en introduction : cet hôtel est un moulin ou, pire, un vrai cirque.

Lynn remarqua qu’Andrew avait reculé sa chaise et cherchait à se dégourdir les épaules en effectuant des mouvements discrets. Il gardait les yeux baissés et jouait avec un stylo. Dobson déplaça légèrement le micro avant d’enchaîner :

— Lundi, il ne se passe rien. Le lundi, l'hôtel change d'ambiance. C'est une journée très calme, en principe. Les fêtards disparaissent, et quelques clients classiques arrivent, surtout dans l'après-midi. La chambre n'a pas bougé. Le panneau « Ne pas déranger » est resté en place et personne n'a insisté pour faire la chambre. La victime était dedans. On estime l'heure du décès entre 2 h et 4 h la nuit de samedi à dimanche. Il est probable que l'assassin a quitté les lieux immédiatement après. La nuit, je l'ai dit, il n'y a personne à la réception entre 23 h et 7 h le lendemain.
« Le corps a été découvert par hasard, dans la nuit de lundi à mardi, par un homme qui rentrait se coucher après une soirée arrosée. On a vérifié son emploi du temps. Il y avait trois autres touristes dans le Sonora Motel : un couple de Luxembourgeois avec leur fille de 6 ans. Ils n'ont vu personne et rien entendu, jusqu'à ce que l'homme qui a trouvé le corps se mette à hurler. Il était 5 h 15, à peu près.

Dobson fit le tour de la salle du regard, signifiant qu'il était prêt à répondre aux questions.

Question d'un journaliste :

— Comment expliquez-vous que la carte bancaire de la victime, M. McFarlane, n'ait pas été désactivée ? Ne pouvait-on pas la mettre sous surveillance ?

Dobson prit sa mine embarrassée. Il bascula le torse en avant et orienta le micro vers Andrew Folsom. Celui-ci expliqua, d'une voix lente :

— Eh bien, c'est ce qui est fait d'habitude. Il y a eu un dysfonctionnement entre l'enquête et les services bancaires de M. McFarlane ; nous avons procédé de manière tout à fait habituelle.

— C'est-à-dire ? relança le journaliste.

Le chef Dobson reprit le micro et, d'un ton parfaitement contenu, dit :

— Comme vient de l'exposer le DI Folsom, nos services ont agi de manière parfaitement habituelle. C'est une procédure tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Il y a eu un dysfonctionnement ; c'est rétabli désormais.

— Un peu tard, papa ! jeta quelqu'un dans l'assistance.

— Quand vous dites « l'enquête », vous faites allusion à votre propre service ? demanda un journaliste assis au premier rang.

— Je dis : quelqu'un qui n'a pas fait son travail, quelque part dans la chaîne de transmission de l'information. Ça arrive partout,

M. Ashley. Même parfois, je suppose, au *Daily Mirror* ?

— Est-ce que vous progressez sur les éléments d'identification de l'assassin, monsieur ? demanda, de son accent *Oxbridge* parfaitement placé, l'envoyé du *Times*.

— Le SCD1 n'a pas pour l'instant de commentaires particuliers à faire sur ce point. Nous travaillons. Les labos travaillent.

— Vous avez évoqué « d'autres éléments » que la carte bancaire, lança Lynn. Est-ce que la police peut nous en dire plus sur ces éléments, inspecteur Dobson ?

— Nous travaillons sur plusieurs directions, miss. Ces éléments seront évoqués et dévoilés à la presse dès que leur bien-fondé sera avéré.

— C'est-à-dire ? reprit Lynn. Certains éléments sont à cette heure connus mais restent sujets à caution ? Est-ce que la police de Londres envisage des modes d'action particuliers liés à une éventuelle série ?

— Le SCD1 ne souhaite pas communiquer sur ce point. Mais ce que je peux affirmer, miss, c'est que les Londoniens vont se réveiller demain matin et constater une augmentation du nombre de policiers dans les rues. Y compris des agents armés.

— Y a-t-il des signalements de suspects ? La voiture qui les a amenés a-t-elle été identifiée ?

Dobson tourna le micro vers Caldwell, en lançant :

— Le DS Caldwell va répondre à votre question.

— Nous avons plusieurs identifications. Toutes sont à confirmer. Nous utilisons la plate-forme H.O.L.M.E.S[1] pour confronter plusieurs points. L'identification de la voiture du criminel fait partie de ces points. Nous

avons des témoignages. À confirmer également. Pas plus de commentaires à ce stade de l'enquête.

— Vous pouvez quand même revenir sur l'identification de l'auteur des actes ? relança une journaliste située à l'arrière. Est-ce qu'on en sait plus aujourd'hui sur lui qu'après le premier meurtre ?

Lynn Dunsday se retourna et chercha dans les travées celle qui avait posé la dernière question. La masse des silhouettes de ses confrères s'était refermée, comme un rideau, et tous tenaient leur stylo en suspension, prêts à rédiger les éléments que Dobson allait communiquer.

— Pas de commentaires, madame, le DS Caldwell vient de le dire. Je répéterai simplement que les quelques éléments de signalement communiqués par l'employée du Sonora Motel ne nous semblent pas convaincants à ce stade de l'enquête. Soyez persuadés, mesdames et messieurs, que la police de Londres fait tout son possible pour aller vite et rassembler des éléments probants. Ils vous seront communiqués dès que les autorités de police jugeront que leur diffusion ne peut pas nuire à la poursuite de l'enquête. Je vous remercie, mesdames et messieurs.

Tous les stylos retombèrent, dans un nouveau brouhaha.

---

1. *Home Office Large Major Enquiry System* : système informatisé de recherche criminelle, en usage dans la police britannique.

58

Au *Bumper*, Horseferry Road.
Jeudi 2 février, 17 h 50

— Chérie ! lança Tony Grant en entrant à la manière d'un cabotin de boulevard dans l'open-space des rédacteurs. Il va falloir laisser un peu de côté ton enquête. J'ai besoin de toi sur London Bridge, demain, dix heures du matin. L'UKIP revient sur le devant de la scène !

Lynn mourait de faim. Cette fois encore, elle était partie de chez elle avec une tranche de pain complet qu'elle avait avalée en descendant High Street, et elle avait juste eu le temps de prendre un café au lait dans le couloir de la station Embankment.

— Farage a tweeté l'info, il va y avoir du monde à crever, reprit Grant en se posant devant elle, les bras chargés de notes. Ils vont faire un truc dans la gare…

— Quel truc ? demanda Lynn, d'un ton aigre.

— Je ne sais pas, chérie. J'imagine un de ces « meetings citoyens », comme ils disent. Des mini-agoras à la con.

— En quoi c'est intéressant ? tenta Lynn.

— Écoute : fais-nous une ou deux interviews. Quelques instantanés. Des jeunes excités qui disent du mal de la bouffe espagnole, de Merkel, des footballeurs français, des artisans polonais. Des trucs marrants ! Des trucs

anti-Europe ! Des trucs antisystème, les gens aiment ça. Farage n'a jamais été plus intéressant que depuis qu'il a démissionné. Il va présenter Nuttall, son successeur, aux Londoniens, et il va en faire des tonnes !

Apparemment, Grant avait ressorti sa machine à *trucs*.

— Tu veux quoi exactement, Tony ? insista Lynn.

— Des trucs qui intéressent les gens ! Tu sais comment on reconnaît qu'un article est bon ou pas, Lynn ?

— Je crois, oui.

— Non ! Tu ne sais pas. Je vais te dire ! Un bon papier, c'est quand les gens te lisent et n'ont qu'une envie : aller raconter l'histoire qu'ils viennent de se taper à tous leurs copains, en ayant l'air d'avoir pioché l'info eux-mêmes ! Et que ça change de leur ordinaire. Deux types qui se mettent sur la gueule dans un pub, tout le monde s'en fout. Deux gonzesses qui se bastonnent au même endroit, j'achète. Parce que ça, c'est un bon papier, Lynn. Le reste, c'est du bla-bla-bla.

— O.K. Des trucs qui intéressent les gens. J'ai compris, fit Lynn en soupirant et en levant les yeux au ciel.

— Voilà. Rapporte-nous un bon truc, Lynn.

Grant quitta la rédaction en sifflotant et en faisant semblant de relire la pile de notes qu'il portait.

— Lynn, téléphone ! glapit Sam, de derrière une muraille d'écran de Macintosh.

— Allô ! fit Lynn.

— *Miss Dunsday ?*

Cette voix ! Cette voix. Elle comprit immédiatement que c'était lui. Le type du Sonora et de Crystal Palace. Une voix mouillée, pleine de violence et de mort, une voix qui ondulait sur plusieurs tessitures, passant du timbre haut de petite fille à celui, rauque et usé, de grand fumeur.

— *Miss Dunsday ?* reprit la voix. *Hello Dolly ! C'est déjà la saison 3, miss Dunsday… On se voit à La Serre, Hanbury Street ?*

— Attendez, écoutez-m…

On avait raccroché.

— Putain ! Putain… Putain ! fit Lynn, en se ruant dans l'escalier.

Depuis Horseferry Road, Lynn marcha vers St James's Park. Elle avait rapidement évalué le temps de la course en taxi jusqu'à Spitalfields. Elle compta mentalement les stations pour Liverpool Street. Neuf. Ou dix, peut-être, si elle en oubliait une. Si elle avait un train assez vite, elle y serait dans moins d'une demi-heure. Traverser la City en voiture à cette heure lui sembla bien pire. Nom de Dieu, qu'est-ce qu'elle allait trouver dans Hanbury Street ? Et pourquoi, se demanda-t-elle, ce type l'avertissait, elle ? À moins qu'il n'ait envoyé une salve d'invitations à tous les journaux de Londres ? Elle n'y croyait pas. Ça ne sonnait pas comme d'habitude. Il dérogeait. Le terme « saison » qu'il venait d'évoquer l'inquiétait. Combien de saisons allait compter sa série ? Elle se cala dans un recoin d'un wagon et commença à rédiger un message pour Andy. Le correcteur automatique transformait tous ses mots. Elle tapait si vite qu'elle ne prit pas la peine de se relire avant d'avoir écrit cinq ou six lignes. Lorsqu'elle leva les yeux, elle lut :

> Anfy : impulse te joindre. Possède te retourne sur Jan Berry stripe. Il appelle carl une bande-annonce. Réjouis-moi si tu pont. Y serrerai dans une hache.

Elle étouffa une brutale envie de rire. Elle effaça l'ensemble du SMS en jurant. Recommença à écrire. Puis se persuada qu'il serait temps d'écrire à Andy *après*. Après avoir vu ce qu'il y aurait à voir dans Hanbury Street.

Elle fendit la foule de Liverpool Street et se jeta dans Bishopsgate. Prit plein est. Elle marchait beaucoup plus vite que les autres passants. Elle heurtait parfois du coude l'une ou l'autre silhouette de passage. Elle ne se

retournait pas. Elle traversa Commercial Street et passa en coup de vent devant les buveurs face au porche des Ten Bells. Tout en marchant, elle s'aidait du GPS de son Samsung pour localiser La Serre, un tout petit peu plus au nord. La cible piquée d'un point rouge en perpétuelle pulsation semblait se déplacer au fur et à mesure qu'elle-même avançait. Une illusion. Ou un défaut de localisation de son appareil. Enfin, elle bascula dans Hanbury Street. Le point rouge était soudain tout proche. Et fixe. À quelques pas vers l'est. Lynn repéra l'enseigne qui dépassait d'un mur graffé. Une serre tropicale stylisée, avec un ara jaune et bleu dont le bec sortait de la cage. Comme elle s'y attendait, il s'agissait d'une boutique incertaine. Ni tout à fait un magasin de fringues, ni tout à fait autre chose. Showroom de créateurs, galerie d'art, coffee-shop et même, dans un coin, un tatoo-bar derrière lequel officiait un escogriffe à peine humain, sorte de croisement en laboratoire de don Quichotte et de Johnny Rotten, recouvert de cuir noir, de babioles nickelées et de poils peroxydés.

« Qu'est-ce que je suis censée trouver dans La Serre ? » se demanda-t-elle, brutalement.

Elle n'avait pas anticipé ça. Elle était sûre qu'en arrivant, elle saurait immédiatement pourquoi *il* l'avait fait venir ici. Mais non. Tout était improbable. Une débauche de branchitude, d'artificiel et de n'importe quoi. Aux murs, des Mickey gonflables étaient attachés par le cou à des nœuds de potence. Des robes en non-tissé fluo pendaient sur des cintres accrochés à de la corde à piano, dans un désordre soigneusement calculé. Des postes d'écoute proposaient des casques pour découvrir des C.D. de doomtechno importés de Norvège ou de Grèce. Qu'est-ce que tout ça voulait dire ? Quel rapport y avait-il entre l'horreur de Crystal Palace ou de Bournemouth et l'ambiance de cet endroit ? Et soudain, elle comprit. Elle comprit ce qu'*il* avait voulu qu'elle voie ici. Lynn s'était figée. Dans l'autre pièce du magasin, dans une atmosphère aquatique rendue presque luminescente par l'utilisation de lampes à réflecteurs et de filtres à gélatine verts, au milieu

de portants de vestes et de tailleurs noirs et gris, elle vit la chose. Elle connaissait ce travail. Un artiste branchouille, qui avait été épinglé plusieurs fois par les associations de lutte contre la cruauté envers les animaux. Damian Hush ? Damian Hurst ? Il avait fait mourir d'asphyxie des milliers de papillons dans une chambre stérile. Il découpait des animaux en tranches pour en présenter les coupes chirurgicales, préservées par inclusion dans du plexiglas de synthèse. Il avait multiplié les coups. Un veau scié longitudinalement. Des têtes de vaches alignées dans du formol. Une tête et un cou de girafe présentés dans un étui de contrebasse plein de gel translucide. Des collections de mouches mortes dans des boîtes étanches… La chose pour laquelle *il* l'avait fait venir était un agneau mort noyé dans un liquide bleu, semblant flotter dans une atmosphère totalement étrangère à notre monde. Voilà pourquoi il avait appelé sa nouvelle saison *Dolly*. Dolly la brebis. Bordel. Ce type était complètement à la masse. Fêlé. Le poil de l'animal était ébouriffé et paraissait onduler dans la solution de fluide conservateur. Des clientes ondoyaient elles aussi, passant devant la hideuse nature morte sans paraître la remarquer, déplaçant des débardeurs labellisés vegan ou des spencers de soie sauvage.

Lynn, s'approchant, remarqua que la langue de l'agneau pointait légèrement entre ses dents, une langue devenue blanche par son séjour en immersion. Sur l'un des côtés, une étiquette de métal brossé décrivait l'œuvre :

AWAY FROM THE FLOCK

Épisode 3

Damien Hirst (Voilà le nom qu'elle cherchait, ce clown inculte et morbide.)

Verre, acier, silicone, agneau et aldéhyde formique.

Qu’est-ce que ce truc dégueu pouvait annoncer ? Une nouvelle noyade ? Lynn se détourna de l’animal mort et des rayons de fringues hors de prix. Elle marcha vers Spitalfields, la tête pleine de bruit. « Qu’est-ce que ce truc dégueu peut bien annoncer ? se répétait-elle. Une belle saleté. Une sacrée belle saleté… »

59

Restaurant indien d’Hogarth Road, Earls Court. Jeudi 2 février, 21 h 48

Lynn avait raconté cinq ou six fois de suite, de manière absolument identique, sa visite à Hanbury Street. Chaque fois, en évoquant la nature morte de la pièce sombre au fond de La Serre, les larmes lui étaient venues aux yeux. Et chaque fois, elle avait bafouillé :

— Ce truc annonce quelque chose d’épouvantable. Je ne sais pas quoi, mais cet agneau mort, avec sa langue pendant en dehors de sa gueule, ses yeux encore pleins de vie malgré le formol, je ne sais pas. C’est dégueulasse ! Ce type va faire quelque chose d’épouvantable…

Chaque fois, elle avait secoué la tête nerveusement et fait tourner le col de sa bouteille de Kingfisher, en regardant Andy d’un air complètement égaré.

— Bon, lança Trevor Sugden. Je propose de ne pas revenir sur cette histoire d’Hanbury Street. Si vous m’y autorisez, je vais résumer les éléments et essayer d’avancer un peu…

— Allez-y, répondit Folsom, sans enthousiasme.

Lynn Dunsday fit un geste vague de la main. Ses yeux restaient humides et désespérément fixés sur Andy Folsom.

— Eh bien, je résume, fit Sugden. Nous avons relevé certains éléments qui composent une sorte de portrait chinois de l'homme que nous appelons désormais « le metteur en scène ». Il est à la fois le scénariste d'un jeu de rôle et son unique joueur. C'est vous, Andy, qui avez utilisé ce terme : il est le metteur en scène, et ses victimes des acteurs probablement drogués et totalement soumis à ses caprices. L'autre face de son action, c'est sa publicité : il veut que son œuvre soit connue et reconnue. Il présente son travail, c'est à la fois un pressbook et une sorte de conférence virtuelle qu'il adresse à son public…

— Vous voulez dire un de ces trucs comme ce que les geeks appellent des keynotes ? demanda Andy. Un rendez-vous régulier où l'on expose et commente ses dernières créations ?

— Exactement, fit Trevor, en regardant Folsom par en dessous, très concentré. L'image est bonne : c'est un geek qui écrit son propre feuilleton, son scénario, ses rebondissements, ses « saisons », un feuilleton en invention et en révision constante, avec ses propres temps, ses accélérations, ses plagiats. Vous vous rappelez comment il a baptisé sa saleté de vidéo : *Saison 1 – Otis*. Comme les séries américaines. Il laisse clairement entendre que c'est à suivre. Et aussi qu'il espère bien que ça va devenir addictif. Comme ces feuilletons, autrefois, dans les journaux ; les gens devenaient malades à force d'attendre la livraison suivante.

— Oui, j'ai réfléchi à tout ça, et je crois voir où vous voulez en venir, coupa Andrew Folsom. Les psychanalystes, les sociologues, toutes sortes d'experts se déchaînent depuis presque vingt ans sur l'homme numérique. « L'homme est l'extension des médias », disent-ils. Notre type n'est plus que ça. Il s'imagine être lui-même un média.

— Mais bordel, il a raison ! coupa Lynn. On ne fait que le suivre, depuis dix jours. Il impose sa réalité aux journaux, aux télés. Il impose sa folie

soigneusement scénarisée et nous on attend le prochain épisode, en pissant des papiers bouche-trous entre chaque livraison ! On est à la traîne. Tous. Vous êtes à la traîne, Trevor. Et moi pareil, et tous les journalistes qui courent d'un endroit à l'autre, là où il nous laisse ses petits cailloux. On a les infos des Trackers, on a celles des chaînes info, on arrive, il est déjà ailleurs. Comme vous l'avez dit il y a quelques jours, Trevor, on dirait des gamins dans une cour de maternelle à la chasse aux œufs de Pâques.

— Mais le coucou a toujours une longueur d'avance et il a déjà pillé le nid, dit Trevor en prenant une grosse voix de méchant de dessin animé.

— Je ne suis pas sûr de tout comprendre, fit Andrew Folsom qui avait gardé le silence pendant ce dernier échange. Si je rapporte des histoires de coucou et de nid au superintendant Davies, je ne suis pas sûr non plus de sa réaction !

— Ce que veut dire Trevor, dit Lynn Dunsday en levant la main pour qu'on l'écoute, c'est que ce genre de dingue est dans un rapport complètement bordélique avec le réel. J'ai lu un article là-dessus dans le *Guardian*, il n'y a pas un mois. Un titre du genre : « Le grand désordre du réel – L'homme et ses i-objets ».

— Ouh là, branlette d'intello ! coupa Andrew.

— Attendez une seconde, fit Trevor Sugden.

— Quel rapport avec notre affaire ? insista Folsom.

— Sans doute pas mal, répondit Trevor Sugden. On ne comprend pas grand-chose, mais on comprend que ce type est un fou dangereux de la pire espèce. Et que son « désordre », pour utiliser le mot de Lynn, le guide pour mettre en scène ses images mentales complètement déjantées.

— Et l'aide à aller au bout de son truc ! poursuivit Lynn. Il a quand même réussi à se procurer un siège d'avion. Il a choisi une victime en rapport avec l'image qu'il souhaite reconstruire. Ce McFarlane est sans doute mort parce que son visage avait une vague ressemblance avec celui d'Otis Redding. Il a dû le croiser et le choisir en une fraction de seconde.

L’autre ne sait même pas pourquoi il s’est retrouvé en train de mourir à deux mètres sous l’eau de Lower Lake.

— Exactement, compléta Sugden. Ce type est capable de tout. Il est capable d’organiser ses scènes de crime avec un toupet à peine croyable. À ne pas se faire voir. Et il est capable d’apparaître lui-même, comme un caméo d’Hitchcock, dans son film pourri sur Internet.

— Oui, mais il prend bien soin de se filmer entièrement grimé, remarqua Andrew Folsom.

— C’est vrai. Il ne prend pas le risque d’être reconnu par des proches ou des collègues : ce type est dingue mais pas suicidaire.

— Ça veut dire aussi qu’il n’est pas complètement isolé, reclus. Il connaît du monde, et du monde le connaît.

— Et les textes ? Vous avez remarqué ses textes ? Vous avez compris ce qu’on doit penser de ses putains de sous-titres ? demanda Lynn.

— Ils sont… intéressants, fit Sugden. Au-delà de leur supposé humour noir. Il les a écrits en langage parlé. Avec les hésitations d’élocution.

— Il veut leur donner la puissance du réel. Les imperfections de la vie ordinaire, ajouta Lynn.

— C’est vrai, Lynn. Tu as mis le doigt sur quelque chose. Mais j’ai du mal à comprendre pourquoi il met tant d’énergie dans tout ça. Ça intéresse qui, au fond, ses mises en scène de m…

— Tout le monde ! coupa Lynn. Nous. Les télés, Internet ! Donc tout le monde. Le système se met en marche tout seul. Il faut juste lancer la pompe et après, le débit s’accélère tout seul.

— Excuse-moi, intervint à son tour Andrew, mais je ne comprends pas tout, Lynn. Tout ce bordel, l’avion d’Otis Redding, les assassins sadiques mexicains, la brebis Dolly… Qu’est-ce que c’est que toute cette merde ? O.K., il se fait plaisir. Mais le reste du monde s’en fout ! Tout le monde s’en…

— Pas tant que ça, le coupa une seconde fois Lynn. Pas du tout, même. Tu crois que cette fille dont il a… putain, dont il a enlevé le visage, ça laisse les gens indifférents ? Tu ne vois pas à quel point ça frappe l'imagination du public ? Cette fille, ça pourrait être n'importe qui. Ça pourrait être moi, Andy ! Je bosse à longueur d'année sur des trucs monstrueux, et là, il me cloue. Il me cloue complet !

— Mais Lynn, fit Andy, ce qu'il met en scène, excuse-moi si ça paraît cynique, mais ce n'est pas pire que tous ces trucs dont on parle, ces monstruosités de l'État islamique et compagnie !

— Bien sûr que si ! Il met la terreur à portée de main, tout près de nous. Ce ne sont plus des gens qui meurent dans des ruines à l'autre bout du monde. Des gens qui sont assassinés par des fous exotiques et dépenaillés au fin fond du désert. Ça se passe à Londres, à Bournemouth, au coin de la rue. Et les victimes sont des gens ordinaires, nos voisins de palier. Comme pris au hasard. Tu vois l'identification que ça provoque ? En journalisme, on appelle ça la loi de proximité. Et Trevor a dit un truc très juste : il est en train de nous ferrer, de nous accrocher à son délire comme les pêcheurs choppent un poisson avec un leurre.

— Nous *ferrer* ? grinça Andy Folsom.

— Oui. Il a peut-être un plan en tête. Un plan qu'il applique patiemment et pour lequel il a besoin de capter l'attention des médias. C'est pour ça qu'il en fait des tonnes. Qu'il en rajoute dans le sordide et le spectaculaire. Comme cet artiste à la con, ce Hurst et ses animaux sous verre. C'est nul, mais il y a des tas de gens qui crient au génie.

— Oui. Un cocktail qui a toujours bien fonctionné, ajouta Trevor Sugden. Et grâce à nous, grâce aux journaux, aux réseaux numériques, à toutes ces possibilités qu'offre Internet, il dépasse le terrain du fait divers. Il devient l'organisateur d'un grand spectacle morbide, et les médias l'adorent.

— Les médias l’adorent parce que le public l’adore ! fit Lynn. Ce con de Grant a sorti un truc affreusement vrai l’autre jour : « Un bon papier, c’est quand les gens le lisent et ont envie d’aller raconter l’histoire qu’ils viennent de lire à tous leurs copains. » Je crois que ce type sait lui aussi ce qu’est un bon papier, alors ! Pour notre part, nous avons tout fait depuis une semaine pour intéresser le grand public à son « œuvre ». On est bien placés, Trevor et moi, pour savoir qu’il y a longtemps qu’on ne balance plus autant de papiers. Moi, c’est la première fois que j’écris trois ou quatre articles toutes les vingt-quatre heures sur le même sujet.

— Vous oubliez New Cross Gate, Lynn. Vos papiers sont tombés comme de la grêle quand vous avez identifié les deux tueurs.

— Revenons au présent, coupa Folsom. Donc, si je suis bien le raisonnement, on va avoir un film sur Tor et Bestgore avec le deuxième meurtre ?

— Sans aucun doute.

— Demain matin, si on s’en tient au timing du meurtre de Crystal Palace, compléta Lynn.

— Oui, là-dessus je suis d’accord, opina Andrew Folsom. Ça se tient. Et sans doute envoyé d’un ordinateur anonyme. Une connexion payée au quart d’heure en liquide dans un cybercafé, comme la première fois. Ou d’une tablette sans puce, à partir d’un spot wifi à identifiant unique. Il poste sa vidéo. Il disparaît. Le spectacle continue…

Lynn et Trevor se regardèrent. Andrew venait d’employer exactement l’expression qu’ils avaient eux-mêmes utilisée quelques heures plus tôt.

60

Vendredi 3 février, 8 h 22

— Trevor ? C’est Lynn. *C’est* en ligne.

— Je sais, Lynn. Je viens de lancer un second visionnage. Vous l’avez regardé, bien entendu ?

— Oui. À l’instant. C’est monstrueux.

— Oui. Il monte en régime. C’est ce que vous aviez écrit.

— On peut en parler ? Vers midi ?

— D’accord. Au Green Man ?

— Je préférerais qu’on se retrouve au Starving, une sorte de salad-bar à London Bridge, ça vous embête ? J’ai un truc par là-bas ce matin.

— Ça me va, Lynn. Ça me fera du bien de changer d’air. Midi ?

— Disons plutôt midi et demi. O.K ?

— O.K.

Lynn raccrocha. Elle posa son portable près du clavier de son MacBook et cliqua sur la flèche qui relançait la vidéo.

Le film commençait sur un carton. Toujours ces lettres jaune pisseux sur fond noir. *« Saison 2 – Harriet perd la face »*.

Fondu, du noir vers un plan fixe. Verdâtre. Lynn reconnaissait l’image. C’était presque le cadrage qu’elle avait lorsqu’elle était restée plantée

derrière le photographe, dans cette chambre d'hôtel de Bournemouth. On voyait le lavabo et on voyait la fille, affalée contre la cuvette des chiottes. Avec le contraste exagéré de la vidéo, la différence de nuances dans ses cheveux était extrêmement marquée. Les racines étaient d'un noir profond, aussi visibles sur la chevelure que les rayures d'un zèbre.

— Putain ! fit Lynn. On la voit mourir. Cet enfoiré a fait une espèce de snuff dégueulasse dans cette chambre d'hôtel…

Le sang, qui s'écoulait à flot continu de sa blessure atroce à l'abdomen, s'élargissait en auréole sur le carrelage. On voyait son poignet gauche tressauter, comme secoué de spasmes. Oui. La fille était en train de mourir. Elle était dans ce coma traumatique qui précède immédiatement la mort, mais elle respirait indiscutablement. Ses seins, enveloppés dans les bonnets à demi baissés du soutien-gorge de dentelle noire, se soulevaient sur un rythme rapide et irrégulier. Lynn réalisa que, cette fois, il y avait du son. On entendait le souffle de la fille agonisante. Une voix off se fit entendre.

Bonsoir mesdames et messieurs, bonsoir ! Où que vous soyez ! Notre cas de ce soir est intéressant. Oh Harriet ! Oh Harriet !

Le type avait pris une voix apitoyée de petite fille chagrinée. Le sous-titre, en Futura jaune comme sur la première vidéo, apparut, répétant exactement les paroles de la voix off.

Une main entra dans le champ, se posa sur les cheveux de la fille avachie comme une poupée de chiffon. La main saisit une poignée de cheveux et releva le visage pour l'offrir à la caméra. Celui-ci était décoloré, exsangue. Les yeux étaient presque totalement emplis de blanc. Les iris avaient basculé vers l'arrière. La fille ressemblait à ces monstres de films d'horreur, ces zombies privés de vie et de sang qui avancent au jugé, tendant leurs bras vers l'avant. Le type relâcha la tête de sa victime qui

retomba le menton sur la poitrine. La caméra bougea, une ou deux secondes. Elle s'approcha de la fille, exposant bien sa plaie béante en diagonale à partir du nombril. Le sang en pulsait. Une artère devait avoir été touchée, au vu du débit qui fuitait juste au-dessus de la cuisse. Sur le carrelage, la flaque presque noire emplissait maintenant tout l'espace entre les W.-C. et le lavabo, et faisait littéralement le tour de la fille. Elle allait mourir, d'une seconde à l'autre. Les pulsations de sa poitrine s'arrêtèrent, brusquement. La voix gémit, faussement affectée :

Oh Harriet. Quel bordel ! Quel bordel tu as mis dans la salle de bains…

Le curseur du timecode marquait 3 min 11. Le film s'immobilisa sur une image fixe. Artifice de montage. Ce n'était pas la fin de la vidéo. Elle jeta un coup d'œil sur le timecode ; il restait trente-six secondes. Les yeux de la fille. Ouverts, et fixes. Lynn ne voyait plus que ces racines, noires, si noires dans la chevelure claire de la jeune femme morte. Elle sentait ses lèvres trembler. De terreur, et de colère. Elle savait ce qui allait suivre. Elle ne voulait pas voir. Mais elle ne pouvait pas détourner le regard. Les deux mains entrèrent dans le cadre. L'une tenant un sinistre cutter de vitrier ou de poseur de moquette. Ces outils à manche métallique et à lame biseautée. La lame perça la peau à l'angle de la joue, sous l'oreille. Et commença à découper la chair en remontant le long de la tempe gauche. Lynn ferma les yeux. Elle pensa à Andrew. Aux flics de son unité. Il fallait absolument qu'ils trouvent ce type. Il fallait vraiment qu'ils arrivent à trouver ce type et qu'ils le flanquent pour toujours entre quatre murs de béton. À jamais. À jamais.

61

London Bridge.
Vendredi 3 février, 10 h 57

Les supporters de l'UKIP s'étaient massés sur l'esplanade qui surplombait Tooley Street. Quelques dizaines – cent ou cent vingt personnes tout au plus, sans signes distinctifs. Lynn imaginait que les partisans de Farage portaient tous des blousons d'aviateur kaki et des insignes nazis. Elle se retrouvait au milieu d'une petite foule de jeunes ménagères un peu grasses, de retraités à casquettes en tweed et de chômeurs endormis aux doigts jaunes de la nicotine de leurs Players.

Un mouvement se dessinait sur la tribune. Des cris annonçaient l'arrivée de Nigel Farage. L'ex-leader des anti-Europe se frayait un chemin entre quelques gros bras, l'air hilare de celui qui en a réussi une bien bonne. Le crâne chauve et ovoïde de Paul Nuttall, son successeur à la tête du parti, luisait comme un obus de cuivre. Des milliards de mètres cubes d'eau étaient passés sous la grande arche de London Bridge depuis le Brexit, et ces types étaient toujours là.

La sono crachota un peu, entrecoupée de larsen. Indiscutablement, on montait le son pour la vedette de la matinée.

— Mes amis ! Mes amis, susurra Farage. Alors nous l'avons fait ! Vous l'avez fait ! Regardons ce ciel au-dessus de Londres. Nous pouvons dire :

oui, le ciel est toujours gris, de ce gris anglais qui a accompagné tant de douleurs et tant de larmes ! Mais nous pouvons dire, mes amis, que ce ciel est celui d'un pays libre. Qu'il est celui d'un pays libéré !

« Conneries ! » pensa Lynn en notant encore un ou deux morceaux de phrases. « Quelles conneries… »

Et son regard se posa sur une jeune femme aux joues flasques, qui mâchonnait une barre caramélisée en approuvant du menton.

— Mes amis, reprit Nigel Farage. Je connais bien ces rues où nous nous retrouvons aujourd'hui. Ces rues de Londres dans lesquelles se pressent dès l'aube les travailleurs anglais. Je les connais bien mieux que cette dame qui entend nous conduire, désormais. Bien mieux ! On me dit : « Theresa May ». Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en pense, de Theresa May ? L'amie de Magic Dave… Où est-il celui-ci aujourd'hui, tandis que nous, nous sommes là ? Je dis Theresa May et je vois ses cent vingt paires de chaussures ! – Lynn nota les cascades de rires dans la foule. – A-t-on besoin de tant de paires de chaussures pour remettre un pays sur ses pieds ? – Lynn entendit de nouvelles salves de rires, partout autour d'elle. – A-t-on besoin de tant de chaussures pour remettre une nation debout ? Mes amis…

Le Samsung de Lynn s'était mis à vibrer dans sa poche poitrine.

Elle décrocha :

— Trevor ? Tout va bien ?

— Tout va bien. Je ne vous dérange pas trop ?

— Non. Farage est de retour. Il remue sa vieille semoule mais elle a toujours le même goût, je crois…

— Vous vous souvenez de ce qu'on disait hier, chez moi ?

— À propos ?

— À propos de ces succès fulgurants. De ce phénomène épidémique…

— Oui.

— Eh bien on y est. Il y a une page sur Facebook sur laquelle on peut parier sur le prochain meurtre. Il y a même un lien vers des tableaux à

cocher ; je vous lis ?

Choisis la prochaine victime du Metteur en scène !
Quelle est ta meilleure scène de crime ?
[clique ici !]

— Putain, s'étrangla Lynn.

— Écoutez, je vous fais une copie du texte et je vous l'envoie, ce sera plus simple que de lire toutes ces conneries. On se voit à 12 h 30, O.K. ?

— O.K., Trevor.

Lynn raccrocha et fit quelques pas vers l'intérieur de la station. Elle se posa contre un mur de brique soigneusement rénové et attendit le message de Trevor. Au bout de quinze secondes, la mélodie de *Metronomy* résonna dans sa paume. Elle toucha l'écran et lut :

Choisis la prochaine victime du Metteur en scène
[clique ici !]
[Éditer]
Une balle dans la tête au fusil à lunette comme JFK ?
[Commentaire : Complot, mon gars ! Complot : C.O.M.P.L.O.T.
Commentaire : Et le 11 sept, complot, banane ?]
Quatre balles dans le buffet comme 2Pac ?
[Commentaire : Ouaaais ! Ouais ouais ouais ! Quatre balles dans le dos COMME LENNON !!!]

Lynn leva les yeux, effarée. Elle s'efforça de poursuivre. Autour d'elle, les paroles de Nigel Farage s'étaient muées en une sorte de bourdonnement.

Étouffé dans son vomi comme le batteur de LedZep !

[Commentaire : tu veu dire DegZep ? ;-)

Commentaire : Coupais en 2 comme le Dahlia ?

Commentaire : Sushi-master, moi je dis. LOL]

Pendu en bas résille comme le député du Devonshire ?

[Commentaire : Avec un sac plastic sur la tête ?

Commentaire : Avec un sac plastique sur la QUEUE !!!!]

[Clique si tu aimes !]

Lynn regarda les agités de l'UKIP autour d'elle, avec leurs visages fatigués et leurs fanions.

— Nous avons avancé ! lança la voix métallique de Nigel Farage. Nous avons avancé bien plus vite que dans nos rêves les plus fous.

Une envie de violence s'emparait de Lynn. Une envie de briser le verre de sa vie qui ne ressemblait à rien, comme on casse une ampoule et que brutalement l'obscurité s'empare de tout.

62

Westbourne Mansions, nord de Londres. Vendredi 3 février, 12 h 50

Andrew Folsom et le sergent Caldwell attendaient que le concierge finisse d'ouvrir la porte d'Harriet Millar. Il s'effaça et les laissa entrer dans l'appartement.

— Vous savez où me trouver, lança-t-il, en glissant vers l'ascenseur.

Caldwell chercha à tâtons l'interrupteur et une lumière chaude se répandit dans l'appartement. Plusieurs lampes réagissaient à l'impulsion de l'entrée. Un abat-jour orangé, devant la fenêtre qui donnait sur Bayswater Road. Une série de petits halogènes au-dessus d'un bar cuisine ultramoderne en inox et bois clair. Des tulipes lumineuses regroupées en bouquets s'étaient elles aussi allumées. Sur sa droite, Andy distingua un couloir plus sombre qui devait mener aux chambres et à la salle de bains. Il fit quelques pas dans le grand salon. Des meubles de bon goût, mais sans âme. Des objets peu nombreux. Aucune décoration murale. Pas de photos. Pas de tableaux. Des fleurs. Des fleurs artificielles, de différentes essences. Des tournesols géants. Des pivoines. Et les bouquets de fausses tulipes électriques. Bleues et blanches. Une large baie ouvrait sur le ciel de

Londres. Le dôme de la grande cathédrale orthodoxe, à quelques pâtés de maison, se découpait sur un fond de nuages.

Les deux policiers notèrent les traces du passage des hommes de la scientifique. Les meubles avaient été éloignés des murs. Des restes d'adhésifs matifiaient les surfaces planes du sol, du miroir et de la table. Des échantillons avaient été prélevés un peu partout, là où des empreintes et des sources avaient été remarquées ou semblaient probables.

Folsom se dirigea vers la salle de bains. Il fit aller et venir le panneau vitré de la douche, l'esprit absent. Sur une console de bois vitrifié, des produits de toilette étaient méticuleusement alignés. Soit les hommes du Forensic avaient été particulièrement soigneux, soit ils avaient négligé l'endroit. Des crèmes, des tubes et des fluides avaient accompagné ici Harriet Millar. L'avaient aidée à se faire plus jolie, plus désirable, plus efficace ou plus jeune qu'elle n'était vraiment. Andrew Folsom balaya les étiquettes. SuperDéfense anti-âge ; Solution SOS ultrapurifiante ; Lotion dépigmentante tonique ; Liquide visage + cou apaisant ; Aqua-Source Intensive Protection ; Correction peau Perfect Action ; etc. Rien de tout ça n'avait protégé vraiment Harriet Millar de ce qui l'attendait au bout de ce voyage à Bournemouth. Le dérisoire et l'absurde le frappèrent en plein. Qu'y avait-il vraiment à trouver dans cet appartement de femme morte, qu'une autre négociatrice en immobilier, bientôt, proposerait à de nouveaux occupants ?

Folsom regagna le palier, en hélant Caldwell au passage.

63

Le Starving, London Bridge.
Vendredi 3 février, 12 h 55

Trevor Sugden essayait de remonter le moral de Lynn. Il avait remarqué la dégradation progressive, ces dernières semaines, de son aspect. Malgré la tentative de dissimulation et, peut-être, de résilience que constituait son changement de coiffure, elle semblait épuisée. Ses yeux s'étaient lentement enfoncés dans ses joues. Ils lui firent penser à des animaux cherchant à se dissimuler. Ils semblaient fiévreux, humides. Larmoyants. Elle manquait de sommeil. Il suspectait aussi qu'elle buvait trop et trop souvent.

— Ce Folsom, il est bien, non ? Peut-être que vous pourriez ralentir le rythme, Lynn ? Vous poser un peu ?

— Andrew m'a parlé de ça il n'y a pas longtemps, Trevor. Des lumières qui s'allument au crépuscule. Une maison, avec un étage. J'ai pensé à toutes ces choses. Une voix d'enfant, figurez-vous. Des histoires à raconter, le soir ; des histoires qui n'aient rien à voir avec cette boue, avec ces monstruosités.

Elle balaya l'air devant elle, désignant tout à la fois les derniers manifestants de l'UKIP qui remontaient par petits groupes vers la rivière en repliant leurs drapeaux et cette affaire monstrueuse de tueur à la peinture bleue.

Trevor remarqua les larmes qui s’étaient formées dans les yeux de Lynn. Elle avait exactement la même expression que la fois, dans la voiture, où il lui avait annoncé… Il chercha sa main et la pressa.

— La vie gagne, Lynn. Chaque fois qu’on s’en donne la peine, chaque fois qu’on y croit vraiment. La vie gagne à tous les coups.

— C’est vous, Trevor, qui dites ça ? Après ce que vous m’avez demandé l’autre jour dans votre voiture ?

— Oui. Justement. Justement pour ça. Moi, je ne m’en suis pas soucié. J’ai confondu les apparences de beaucoup de choses avec les choses elles-mêmes, et j’en ai fait les parois de ma vie. Ce n’étaient que des ombres. Des lueurs aussi vite apparues qu’éteintes. C’est justement pour ça qu’il faut accepter la vie et la reconnaître là où elle est, le plus tôt possible. Andrew Folsom a raison, Lynn.

64

Palace Court, quartier de Notting Hill.
Vendredi 3 février, 16 h 24

Lynn Dunsday n’eut aucun mal à retrouver l’épicerie dans laquelle Harriet Millar avait effectué ses derniers achats de femme libre et vivante. Le Kashmiri Food Store ressemblait à des centaines d’autres supérettes indo-pakistanaises de Londres. Un éclairage au néon, un mur couvert de journaux, de magazines et de cartes postales. Une pyramide de barres chocolatées et de toffees à la fraise, à la menthe ou au riz soufflé. Une allée centrale avec le salé d’un côté : des soupes Heinz, des plats cuisinés en conserve Continental, des condiments Colman’s ; et le sucré de l’autre : les ginger biscuits McVitie’s et Swirl, les cookies écossais au beurre Walkers, les cakes aux fruits M. Kipling, les Chex et les Apple Jacks.

Un grand échalas à la figure aussi mince qu’un bretzel feuilletait les pages sport du *Mirror*, assis derrière sa caisse.

— Bonjour. Je peux vous parler un instant ? À propos de cette fille qui est venue samedi.

Le type lui décocha un regard peureux, comme un enfant surpris à lire les pages lingerie d’un catalogue de VPC. Il regarda Lynn pendant presque

trente secondes. Manifestement, il n'arrivait pas à trouver une réponse adaptée. Lynn essaya de l'aider :

— Vous travaillez seul dans l'épicerie ?

— Non. C'est une entreprise familiale, madame. On est associés. Avec mon cousin. Ajmal.

« Voilà. Les mots arrivent. Dans du bon anglais et en ordre. »

Elle poursuivit :

— Vous étiez là quand miss Millar est passée ?

— Non madame. C'est Ajmal qui était là quand la fille est passée.

— Vous la connaissez ? Vous l'aviez déjà vue à l'épicerie ?

— Je ne suis pas sûr. Peut-être… Les gens viennent, ils payent, ils s'en vont.

— Et en réfléchissant un peu ? Miss Millar habitait dans une rue à côté, depuis presque deux ans. Elle a quand même dû venir plusieurs fois chez vous ? Et pas seulement quand c'est Ajmal qui tenait la caisse ?

— Je suis pas certain, madame. C'est Ajmal qui était là.

Le type était terriblement mal à l'aise. Lynn sentait que ce n'était pas lié à l'affaire d'Harriet Millar. Sans doute une question d'identité. De permis. Les associés cousins devaient être plus nombreux que déclarés officiellement, ou les produits mis en vente n'avaient peut-être pas tous les bonnes licences. Une connerie. Un truc sans importance pour l'enquête, mais qui faisait parfois complètement foirer les recherches. Lynn Dunsday se souvint d'un faux témoignage sur un homicide qui avait failli jeter en prison par erreur un jeune gars de Manchester : un type venu du Baloutchistan avec ses gosses avait repris l'identité et le commerce de son frère décédé clandestinement ; son gamin de 12 ans aidait à la boutique et il avait menti à la police parce qu'il croyait qu'on allait le poursuivre pour travail clandestin de mineur et le renvoyer *sine die* au Pakistan. Elle demanda :

— Et Ajmal, je peux lui parler ?

— Il est dans la réserve, madame, fit l'homme, toujours inquiet, en indiquant l'arrière du magasin, plongé dans une pénombre poussiéreuse. Mais il a dit déjà à la police. Moi aussi, j'ai dit déjà à la police.

Lynn sourit à l'homme et s'avança dans l'ombre. Un néon en fin de vie lançait des éclairs dans une sorte de remise pleine de caisses en carton et de bouteilles empilées dans des films plastique. Un homme était là, qui faisait semblant de ranger des boîtes de fruits au sirop. Lynn comprit qu'il avait écouté la conversation qu'elle venait d'avoir avec son cousin.

— Bonjour, fit-elle, en lui tendant la main.

Celui-ci devait avoir 40 ans. Presque le même visage que l'autre. Allongé et luisant. Des yeux noirs et inquiets. Une blouse verte de manutentionnaire. Il tenait une tablette électronique sur laquelle il semblait enregistrer sa comptabilité. Lynn distingua des tableaux de chiffres.

— Lynn Dunsday. J'enquête sur cette fille, Harriet Millar, qui a été enlevée samedi…

— Pas enlevée. La police a dit qu'elle est morte, rétorqua vivement Ajmal.

— C'est exact. Vous l'avez servie ce jour-là.

— J'ai juste encaissé. Elle a pris des choses à manger et elle a payé. J'ai dit à la police, déjà…

— Je sais.

« Ton cousin m'a dit déjà que tu avais dit déjà à la police », eut-elle envie de glisser. « Mais pas sûr que ça détende complètement l'atmosphère », jugea-t-elle.

— Est-ce qu'elle était seule ?

— Oui. J'ai dit aussi déjà. Seule.

Ajmal baissa le regard sur l'écran de sa tablette, l'air contrit. Il eut un mouvement du coin de la bouche, indiquant tout à la fois qu'il avait dit tout ce qu'il savait et qu'il avait de l'ouvrage qui l'attendait.

— Et lorsqu'elle est partie, vous l'avez vue s'éloigner.

— Un peu…

Une ombre passa sur le visage d'Ajmal. Malgré la pénombre, Lynn la reconnut, cette ombre qu'elle avait vue cent fois glisser sur les traits de ceux qui avaient quelque chose à raconter et qui hésitaient à le faire.

— Un peu, c'est-à-dire, Ajmal ? Est-ce qu'il y a quelque chose quand même que vous n'avez pas dit, *déjà* ?

L'autre hésita. Son cousin s'était approché de la porte de la remise et semblait en attente. Lynn réalisa soudain que si ces deux-là avaient vraiment quelque chose d'important à cacher à la justice, ils n'auraient qu'un geste à faire, et elle ne sortirait jamais de l'arrière-boutique. Si. Elle en ressortirait au cœur de la nuit, pliée en deux dans un carton ondulé qui avait transporté quarante kilos de crevettes séchées Papatonk d'Indonésie jusqu'au Royaume-Uni.

— Elle a fait tomber son lait, madame. Juste à l'entrée de la boutique.

— Tomber son lait ?

— Oui, madame. Le type l'a bousculée. La bouteille. Elle s'est renversée sur le trottoir, juste à l'entrée. C'est moi qui ai nettoyé.

— Et puis ? La fille a parlé avec lui ?

— Oui. Il avait l'air de s'excuser. Il était très gentil. Il s'excusait beaucoup.

— Et après ?

— Ils sont partis.

— Ensemble ?

— Oui, en riant, madame. En riant beaucoup.

« Ils ont sympathisé », pensa Lynn. Le type était peut-être séduisant quand il ne portait pas son déguisement numérique de zombie de l'enfer. Capable de se déterminer rapidement. Est-ce qu'il l'a « reconnue » comme une victime idéale, immédiatement, et s'est décidé de manière totalement spontanée ? Ou alors il traçait miss Millar depuis un moment ? Quoi qu'il

en soit, il l'a vue entrer au Kashmiri, il l'a attendue et il est passé à l'attaque.

— Comment était ce gars ? Vous vous souvenez ?

— Je ne sais pas, madame. C'est pour ça que je n'ai pas parlé aux policiers. Je me souviens juste d'un grand type. Il avait un manteau, je crois. Un manteau grand. Élégant. C'est tout ce que je me rappelle, madame.

— Et son visage ?

— Il faisait nuit, madame. J'étais dans la boutique, il y a les reflets dans la vitrine, madame. Je ne sais pas, le visage.

— Je peux voir les images s'il vous plaît, le circuit fermé ? Vous avez un disque dur sur le moniteur.

— La police a pris le disque, madame. Le circuit fermé est coupé, maintenant. Ils ont dit peut-être pour un mois. Qui sait ?

Ajmal fit quelques pas dans la boutique et montra l'écran du monitoring, sous la caisse. Éteint.

— Vous pourriez me dire quel âge il avait ?

— Pas vieux, madame. C'est tout. Pas vieux. 30 ans ? 35 ans ?

Peut-être 30 ans. Et des cheveux enroulés.

— Enroulés ?

— Oui. Enroulés derrière la tête. Cette queue de cheveux, enroulée, en boule, comme les femmes, ou bien les sikhs…

— Un chignon ? C'est ça ?

— Oui.

Lynn regarda autour d'elle. Elle regarda la rue. Elle essaya d'imaginer la scène telle qu'Ajmal venait de la décrire. Là, à deux mètres devant elle, sur le trottoir. Ça s'était passé là, puis c'était parti. Tout s'était évaporé. Ils étaient là. Ils ont plaisanté autour du lait répandu. Un sacrifice… Un sacrifice imprévu et baroque. Ce lait dans la nuit de Palace Court. Et puis ils ont marché ensemble. Toujours en plaisantant. Peut-être qu'il lui a pris le

bras, et ils ont disparu, vers Bayswater Road. Et il l’a emmenée jusqu’à Bournemouth et lui a enfoncé cette lame dans le corps. Et après il a pelé son visage, à la manière d’une pomme qu’on épluche, proprement.

65

Bournemouth.
Samedi 4 février, 9 h 16

[Sondage uGo Week-end : faut-il prendre ses vacances en France malgré les attentats ? OUI 40 % – NON 56 %]

Lynn était arrivée à Bournemouth par un des premiers trains du matin. Elle avait envisagé de parler aux personnes qui avaient été évoquées lors de la conférence de presse de la police. Mais ni la propriétaire du Sonora Motel, ni la jeune réceptionniste, ni l'étudiant libanais employé en extra n'étaient visibles. Le Sonora était fermé, sans doute pour un bon moment. Lynn Dunsday interrogea plusieurs commerçants sur Overcliff Drive et les rues qui y débouchaient. Elle imagina le trajet qu'Harriet Millar avait pu faire, en arrivant à Bournemouth en compagnie de son assassin. Elle s'efforça de saisir ce paysage mélancolique avec les yeux de la morte. De remarquer l'un ou l'autre détail qui, par la magie des associations d'idées, pourrait la mettre sur une piste invisible. Mais rien. Le ciel blanc d'hiver restait muet. Aussi inexpressif que le visage enfui d'Harriet Millar.

Cette fille, que venait-elle chercher à Bournemouth avec celui qui l'avait amenée là ? Elle était venue y mourir, sans doute dans de grandes souffrances et une lente agonie, coincée entre une cuvette de chiottes et un

lavabo au siphon plein de cheveux et de paillettes grasses de savon. Et elle ? Elle y était venue seule, se perdre d'une autre manière, tout au bout du pays. Pendant que tous les autres essayaient de faire quelque chose de leur week-end, et découpaient des pâtisseries du bout de leur petite fourchette dans les salons de thé de Regent Street ou de Camden Lock. Avec leur famille, leur copine ou leur copain.

Elle ferma un instant les yeux. Elle essayait d'évoquer les dernières heures de cette Harriet Millar. Est-ce qu'elle avait hésité le matin de sa mort, avant d'enfiler ces dessous dans lesquels on l'avait retrouvée ? Est-ce qu'elle avait relevé ses mails ou laissé un avis sur Facebook ? Avait-elle écrit dans son journal ? Jeté un regard sur la météo de la côte sud ? Savait-elle déjà qu'elle allait s'y rendre, sans doute avec celui qui allait devenir son assassin ? Est-ce qu'elle avait pensé que c'était une belle journée d'hiver ? Est-ce qu'elle avait imaginé que sa vie allait peut-être enfin prendre un bon virage avec ce garçon qui l'emmenait à la mer, dans cette ville si romantique qu'était Bournemouth ? S'était-elle vaporisée quelques millilitres de ce parfum qu'elle aimait tant, ce Rogue by Rihanna qui flottait dans la salle de bains macabre de Bournemouth, en tournant la tête de côté pour en ressentir les effluves ? Est-ce qu'elle imaginait que pour quelqu'un, elle était déjà la figure centrale d'une nature morte, et qu'elle allait bientôt tenir la vedette dans une vidéo Bestgore, assise par terre sous un lavabo minable ?

Non. Bien entendu. Aucune de ces pensées-là ne l'avait traversée. Elle était allée à sa mort la fleur au fusil, sans un regard en arrière ni une hésitation. Comme tous les morts du monde, ou presque. Comme ces milliers de gens qui s'étaient levés le 11 septembre, avaient hésité entre deux cravates, deux tailleurs, deux bracelets-montres. Qui avaient peut-être pensé à tout changer de leur vie, à la fin de l'année ou au début de la suivante. Et ces journalistes français qui avaient hâté le pas dans le métro

parisien pour ne pas rater le début de leur conférence de rédaction où deux terroristes les attendaient, le chargeur de leur AK-47 rempli à ras bord de munitions 7,62 capables de percer des cloisons ou d'emporter un membre. Est-ce qu'ils avaient eu la moindre intuition que c'était le dernier matin de leur vie ? Lynn avait vu les images terribles, la vidéo sur le site du *Guardian*, où ce policier français levait la main pour demander grâce et recevait, en réponse, un tir tendu, presque à bout portant, en plein visage. Quelle avait été sa dernière pensée, à lui, en regardant s'approcher, à quelques mètres de son corps blessé, les chaussures de son assassin ?

Lynn Dunsday scruta la mer. Elle était en larmes. Des frissons la parcouraient des épaules vers le bas-ventre. Ses côtes lui faisaient mal. Elle se jeta dans le pub dont les cuivres luisaient dans la brume de la jetée. Elle avala deux gin tonics de suite. En deux gorgées chacun. « Voilà », songea-t-elle, accablée. Elle était repartie. Alcool fort. Avant le déjeuner. « Et merde. Merde. Merde », se répéta-t-elle en fixant la mer, de plus en plus loin vers le large.

66

Chez Andrew Folsom, Shepherd’s Bush.
Samedi 4 février, 15 h 10

Andrew Folsom avait organisé l’après-midi à la minute près. Son frigo congélateur était rempli de toutes les choses qu’il aimait avoir près de lui le week-end : un pack de bières Heineken, deux pots king size de crème glacée Rocky Road, des tomates noires de Crimée, deux pizzas géantes au thon, citron vert et piments, une barquette double de feuilletés indiens de Queensway, avec ce fromage amer, ces amandes et ces raisins baignés de curry forts à arracher la tête à une tique, et une autre barquette – double aussi – de riz au safran qu’il suffisait de laisser quinze secondes au micro-ondes pour en raviver toute la saveur. Il allait sans doute manger à peu près la même chose trois repas de suite, mais il s’en fichait. La bonne bouffe n’avait de sens réel pour lui que s’il la partageait. Or, la seule personne avec qui il avait envie de partager de la bonne bouffe, c’était Lynn. Et Lynn lui avait fait comprendre qu’il aurait son samedi tout à lui, pour regarder le foot à la télé. Alors deux canettes de bière et quelques feuilletés indiens lui suffiraient pour tenir jusqu’au second match et l’heure d’aller faire un tour au Ghost, le pub à vingt mètres de sa porte. Ils passaient Man-U –

Tottenham et c'était toujours bon à prendre. Cet après-midi, il allait déjà regarder comment Arsenal allait exterminer ces gamins gâtés de Chelsea et cela lui faisait à moitié oublier la défection de Lynn.

Il avait gardé le bas de training qu'il avait enfilé le matin pour courir autour du parc jusqu'à Hyde Park Corner et revenir jusqu'à Shepherd's Bush par Kensington à petites foulées. Le tee-shirt était à la machine, mais le pantalon irait bien jusqu'au dimanche soir. Sauf si Lynn appelait. Ce qu'elle avait vaguement promis de faire, dimanche vers dix heures. Il se demanda si elle avait apprécié leur dimanche précédent à Stratford. Un de leurs premiers trucs qui ressemblait à un authentique moment d'une aventure conjugale. Le genre de chose qu'on pouvait évoquer si on vous demandait le lundi ce que votre petite amie et vous aviez fait le week-end.

Il s'allongea sur le canapé italien qu'il avait acheté en quatre versements, acquisition qu'il avait regrettée dès le soir de la livraison. Ces trucs-là sont hyperconfortables quand on les essaye dans le magasin, mais on dirait que dès qu'ils sortent du showroom, quelqu'un enlève toute la mousse à haute densité dont le vendeur avait fait l'éloge pour la remplacer par de la caillasse et des gravillons. Il chercha la télécommande à tâtons dans son dos, la trouva et lança le bouquet sportif.

La caméra défilait le long de la ligne de touche et les gars de l'encadrement de Chelsea avaient tous cet air d'arrogance qu'il avait connu chez certains, au collège : un air qui disait qu'ils n'étaient pas du même moule que lui et que cette différence se verrait à jamais, même dans l'obscurité la plus épaisse. Voilà pourquoi il n'aimait pas Chelsea : ses joueurs – même ceux qui venaient du plus profond de la classe ouvrière, même ceux qui venaient de plus loin encore, des faubourgs exsangues des cités africaines ou d'une baraque de merde au fond de l'Oural où leurs pères nettoyaient des tuyères radioactives pour quatre kopecks de l'heure – se la *pétaient grave*. Ils touchaient en un mois ce que lui mettrait huit ou dix ans

à gagner, et ça leur pourrissait la cervelle. Ils étaient pires que ces aristos qui passaient la tête haute et un rictus de mépris aux lèvres devant les gens ordinaires, quarante ou cinquante ans auparavant sur Piccadilly. Sans doute que ceux qui jouaient à Arsenal percevaient le même genre de salaire, mais ils le dissimulaient mieux. Ils avaient su garder pour la plupart leurs mines de traîne-savates et de gagne-petit. Ceux-là avaient l'air de se souvenir que leurs grands-pères touchaient du doigt le rebord de leur casquette miteuse quand ils s'adressaient à des gens d'une meilleure condition que la leur.

À la quarantième minute, Arsenal était déjà mené de deux buts. Andrew pensait à la mi-temps et à la canette qu'il allait s'envoyer pour oublier ça, quand son portable sonna. Il reconnut les premiers chiffres. Le Crime Command. En plein samedi après-midi. En pleine déculottée des Gunners. Il coupa le son de la télé et décrocha.

— Folsom ? C'est Adrian Trout. J'ai besoin de votre avis sur l'histoire de Bournemouth.

Trout. L'adjoint de Davies. Le sale con qui prospérait dans l'ombre du chef, sans jamais foutre un pied sur le terrain ni mener un vrai interrogatoire. Jamais de planque. Jamais d'intervention. Même pas fichu de piloter la conférence de presse en l'absence de son chef direct. Un type qui ne pouvait s'épanouir que dans les ténèbres, les complaisances et les flatteries. Capable de s'exonérer du vrai boulot et des tâches pour lesquelles le rétribuait le pays. Un gars qui avait fait une de ces universités privées, y avait mis en place la base arrière de son réseau relationnel et y avait dragué sa future épouse. Une conne comme lui, « née Forsythe », aimait-il préciser en la présentant. Une conne qui bossait à la communication au cabinet de BoJo, roulait en Lexus électrique et achetait ses fringues à Milan chaque début de saison. Les Trout, avait tout récemment appris Folsom, venaient de faire l'acquisition d'une résidence de vacances près de Norwich. Une sorte de manoir dans lequel il les imaginait se pavaner avec leurs ex-copains de fac, se prenant pour des personnages d'Agatha Christie ou de Graham

Greene. Pour couronner le tout, Trout faisait un complexe sur son nom et refusait qu'on l'appelle simplement « Trout[1] ». Il insistait pour se faire appeler « Adrian Trout », comme si ça changeait quelque chose… Et personne dans le service n'exauçait ce vœu.

— Oui ? fit Folsom, d'une voix absente.

— J'aimerais laisser un mémo à Davies, à son retour de Dublin, lundi matin. Un truc qui lui mette bien la situation en tête, vous voyez ? Et puis j'ai un reporter du *Guardian* qui me traque pour avoir une version validée de l'affaire. Il sort un papier lundi matin…

« Ouais, je vois bien, tête de con. Tu comptes sur moi pour te briefer sur ce qui s'est passé à Bournemouth pour que tu puisses raconter ça comme si tu y avais été toi-même. Je vois bien. »

— Oui ? répéta Andrew Folsom, d'un ton un peu plus ahuri que la première fois.

— Cette fille, on pourrait la décrire comment ? Une pute, non ? Vous ne pensez pas que c'est une pute qui s'est fait buter par un client, un de ces touristes psychopathes qui viennent faire la bringue dans le Sud ?

— Je ne suis pas sûr, Trout, répondit prudemment Andrew Folsom. Elle n'avait pas forcément l'air d'une pute.

— J'ai votre rapport sous les yeux, Folsom. Un slip noir de dentelle, soutien-gorge coordonné. Cheveux blonds teints. Chambre d'hôtel à quatre-vingt-neuf livres la nuit… C'est pas une sorte de pute, selon vous ?

— Pas forcément, répéta Folsom. Lisez encore. On a retrouvé ses papiers, son permis de conduire. Des trucs à elle. Cette fille était employée chez Braulyn & Gates, une agence immobilière de Knightsbridge. Elle était commerciale. Elle gagnait plutôt pas mal sa vie, d'après ce que j'ai vu. Pour moi, ce n'était pas une pute. Enfin, si on accepte l'idée que vendre les appartements des autres en se sucrant huit pour cent au passage n'est pas un métier de pute, Trout.

— Mais ce soutien-gorge en dentelle noire que vous mentionnez dans votre rapport ? insista Trout.

« Nom de Dieu, ce type fait une fixette sur ce soutien-gorge ou quoi ? Trout fait une putain de fixette sur la dentelle noire… »

Folsom prit sa respiration en écartant le téléphone de son visage, et lança :

— « Lord Dégueu », vous vous souvenez ? Ce membre de la

Chambre dont le *Bumper* a publié des images en compagnie de deux filles à moitié à poil en train de sniffer de la coke ? Eh bien, il portait un soutien-gorge du même genre sur les photos. Est-ce que ça fait de lui *une pute* ?

Il y eut un silence. Il imagina Trout en train de visualiser un lord de la Chambre dans le soutif d'Harriet Millar, se demandant si ce n'était pas un type qu'il avait pu croiser plus jeune dans sa fac de patriciens.

— Vous ne pouvez pas m'aider plus que ça, pour ce mémo, Folsom ? dit-il enfin, d'une voix contrariée.

Andrew Folsom imaginait à présent Mrs Trout, née Forsythe, dans sa cabine d'essayage à Milan, se faisant présenter des modèles de robes et de tailleurs des nouveaux créateurs italiens. Il la vit dans sa cabine, avec un soutien-gorge de dentelle noire. Il eut envie de balancer à Trout, brutalement :

« Est-ce que tu sais, Trout, que pendant ses séjours shopping à Milan, ta femme se fait bouffer les seins dans un soutien-gorge noir, en dentelle, par un jeune couturier italien bisexuel ? Le genre de type avec un catogan et sans doute une tête de mort tatouée sur l'intérieur de la cuisse ? »

— Je suis juste un flic de terrain, Trout. Je constate des choses ; je les note. Je vous laisse l'interprétation.

Aucun des deux ne se décidait à conclure. Andrew Folsom laissa Trout chercher une porte de sortie, constata que l'autre n'en trouvait pas et allait

se coltiner un sale week-end à éplucher les notes sans savoir par quel bout les prendre. Il finit par lancer, du même ton absent qu'il avait employé pour décrocher :

— Bon week-end, Trout.

L'autre grommela quelque chose d'indistinct, d'une voix de paysan gallois absolument inintelligible. Andrew Folsom réactiva le son de la télé, où une pub pour un déodorant masculin mettait en scène un type comme Trout, en train de régler en souriant une note de resto en lorgnant la serveuse.

Folsom fonça vers le frigo. « Si Lynn oublie d'appeler, demain, ce sera vraiment un week-end de merde », songea-t-il.

---

1. *Trout* : « truite ».

67

Samedi 4 février, 17 h 27

Lynn relisait ses notes, assise sur un fauteuil dur comme un sac de ciment du train de Bournemouth. Elle serait à Waterloo dans un peu plus d'une heure. La nuit glissait sur la campagne anglaise. Par la fenêtre, elle voyait défiler les lumières domestiques de villages dont elle ignorait les noms. Elle repensa à ce qu'Andrew avait dit, lorsqu'ils étaient dans sa voiture, à Trotters Bottom. « Toutes ces fenêtres allumées. Ces milliers de gens qui habitent ensemble. »

Elle sentit vibrer son Samsung. Un des numéros fixes du *Bumper*. Grant ? C'était Tessa Wiggins.

— Oui, Tessa ?

— Salut Lynn. T'es où ?

— Dans un train. Du côté de Basingstoke… Ou de Winchester.

— Merde ! Je me disais que tu aurais pu nous filer un coup de main. Grant veut un samedi soir *tories*. Qu'on file le train à deux ou trois membres du parti conservateur, genre BoJo ou un autre, et qu'on raconte leur samedi soir.

— Je ne bosse pas ce samedi, Tessa.

— Je sais Lynn. Je sais, mais moi je suis empêtrée avec ces conneries sur Lilly Joy. Paraît que la police a retrouvé une trace de son pouce ensanglanté sur le clavier de son ordi… Bon, je vais demander au stagiaire.

— Quel stagiaire ?

— Un type que Grant a fait venir. Je me voyais pas trop passer mon samedi soir avec lui. Mais je crois que j'ai plus le choix, ma vieille.

— Les samedis soir sont pleins de surprises !

— Y paraît. Au fait, un type t'a demandée au téléphone. Il a dit que c'était pour le Sonora Motel. Genre urgent. J'ai filé ton portable.

— Ben pas si urgent que ça. Pas de nouvelles. Un flic pas content, j'imagine.

— À lundi, ma vieille. Je te raconterai ce que Boris fait de sympa le samedi soir, au cas où tu ne lirais pas le *Bumper*.

Lynn se replongea dans la contemplation distraite du paysage qui s'était définitivement enfoncé dans l'obscurité. Elle colla son front sur la vitre humide, qui sentait cette odeur particulière qu'on respire lorsqu'on se penche au-dessus d'un puits. Une sorte de mélange de moisissure et de décomposition organique. Des bribes de conversations lui parvenaient, par brèves séquences incomplètes, des passagers qui circulaient dans le couloir.

« … refaire une visite de contrôle, on ne sait jamais… »

« … mais il fallait que je retourne à l'école parce que j'avais toujours ce rendez-vous avec la maîtresse de Bobby… »

« … les côtés n'étaient pas du tout de la même couleur que ce que j'avais vu sur Internet… »

Des fragments de vies, loin des monstruosités qui tapissaient la sienne, songea-t-elle. Est-ce que tous ces gens avaient une seconde à consacrer à ce type de Lower Lake, à ces horreurs qu'il avait commises dans la salle de bains de Bournemouth ? Lynn se dit, et cette pensée la plongea instantanément dans une profonde mélancolie, que des gens comme Grant – et elle, bon Dieu, elle faisait évidemment partie de la bande ! – avaient

désormais dérivé dans les eaux les plus sinistres de la vie sociale. Que leurs paysages intérieurs en étaient peut-être définitivement souillés.

À cet instant, dans le train qui la ramenait de la côte, dans ce crépuscule verdâtre, Lynn se demanda si le jeu qu'elle jouait en valait véritablement la chandelle. Il régnait maintenant dans le wagon une autre odeur que celle de la vitre suintante. Une odeur particulière, un parfum de train – un parfum qu'on ne respire que dans les trains. Un mélange d'huile, de sueur et de biscuits. La vision idéale, idéalisée, de Trotters Bottom lui parut en cacher d'autres, bien moins enviables. Le temps était-il aux rêveries ? Aux intentions ? Si un enfant venait vraiment habiter dans une chambre à l'étage d'une maison qu'elle partagerait avec Andy – le projet lui sembla terriblement grotesque –, qu'auraient-ils à lui offrir vraiment ? Ces quotidiens mortifères dont elle tirait ses revenus ? Ce ciel uniformément gris du nord de Londres, ce gris sale des flanelles qui enrobent les jambes des vieillards anglais ? Ce bruissement de plus en plus bruyant du repli sur soi, de l'isolement, des peurs permanentes et multiples ?

Elle repensa à ces mots d'Andy, l'autre soir, au restaurant indien d'Hogarth Road. « Chaque jour un peu plus réacs, un peu plus paranos que la veille… Toujours un peu plus seuls et un peu plus alcoolos. » Elle vit les pleurs, les douleurs, les morts qui semblaient borner l'Europe de fanions écarlates, ces jeunes gens, ces garçons et ces filles fauchés en France, en Belgique, à Londres même désormais, ciblés et assassinés par des psychotiques fanatisés par mille causes toutes plus absurdes les unes que les autres.

Le train venait de s'arrêter dans une minuscule gare que quelques néons ne parvenaient pas à extraire de l'obscurité et de la bruine. Comme pour faire écho à ses pensées, un journal lumineux, le même qu'à High Barnet, orange vif, déroulait un message anxiogène, en continu :

SIGNALEZ TOUT OBJET OU BAGAGE ABANDONNÉ ! ATTENTATS !
RISQUE MAJEUR. SIGNALEZ TOUT OBJET OU…

Elle relut une dernière fois les phrases qu'elle avait notées depuis la veille, dans cette épicerie à l'angle de Palace Court. Le portrait imaginaire de Harriet Millar, qu'elle n'avait connue que morte et défigurée, s'imposait à elle. En fixant la vitre noire du wagon filant dans la nuit, elle capta son reflet. Elle se força à y imaginer les traits de la jeune femme qu'elle avait vue morte, dans cette salle de bains lugubre. Les deux visages – l'un qu'elle connaissait parfaitement, dans ses moindres anomalies, et l'autre, réduit à une surface hideuse et rouge – semblaient lutter l'un contre l'autre, refusant de mêler leurs contours. La morte et la vivante. Elle composa le numéro personnel d'Andrew.

— J'ai une info, Andy. Une info que le Crime Command n'a pas. Sans doute pas. Le type porte un chignon.

— Un chignon ?

— Oui, un chignon : tu vois, cette boule qu'on fait avec les cheveux à l'arrière du crâne ? Jeune, plutôt grand, sans doute élégant dans sa vie normale, et avec un chignon.

— Un sikh ? demanda Andrew. Tu veux dire que ce type est un Indien ? Ou un hippie ?

— Je n'en sais rien. Je ne pense pas. Sinon le témoignage aurait parlé spontanément d'un Indien.

— Quel témoignage, Lynn ?

— Je… je peux pas te dire, Andy. J'ai eu un truc…

— Un chignon, alors ?

— Oui. Des tas de mecs portent des chignons maintenant. Enfin, pas mal. Des Européens, de toute catégorie sociale. Des ingénieurs, des

photographes, des architectes, des vendeurs de matériel informatique, des gérants de boutique de fringues, je ne sais pas…

Andrew Folsom repensa à cette scène qu'il avait imaginée, avec la femme de Trout dans une boutique de fringues en Italie.

— Lynn, je vais insister. Je vais te demander comment tu connais ce détail. D'où sais-tu ça ?

— Vous êtes au courant ou pas ? Vous avez cette info dans le dossier ? Vous avez commencé à chercher ?

— Non. *Non* ! Tu es où, là ? D'où tiens-tu ton info, Lynn ?

— Je ne peux pas te le dire, Andy ! répéta-t-elle. C'est… Je crois que c'est vrai. Je crois que c'est une bonne info. Je pouvais la balancer en ligne. Je ne l'ai pas fait. Je te la file. Tu penses que tu peux chercher dans les piles ou sur H.O.L.M.E.S. voir si on pourrait… retrouver ce type à chignon ?

— Merde ! Si je cherche officiellement – et je ne vais rien faire d'autre que de chercher officiellement – je dois justifier à Davies l'origine de l'info. Je raconte quoi *?* « J'ai vu le tueur en rêve, patron. C'est un type à chignon, patron. Laissez-moi essayer de le localiser dans les piles, patron. J'vous jure, patron, j'me sens comme Johnny Depp dans ce film sur Jack l'Éventreur, mince… »

— Arrête, Andy. Tu dis qu'on t'a balancé l'info. Un témoin. Anonyme. Un coup de fil. Un type de Bournemouth qui a vu le tueur sortir du Sonora Motel.

— Arrête tes conneries, Lynn ! Si je raconte un truc comme ça, Davies va mettre dix bonshommes sur le coup. Priorité : retrouver ton témoin. Dix bonshommes sur un type que tu viens d'inventer ! Sur un type qui n'existe pas…

— Ne dis rien, alors ! Donne juste l'info comme quoi un inconnu au téléphone t'a balancé un signalement.

— Élégant. Chignon. Un peu juste, le signalement.

— Merde, Andy ! C'est tout ce que j'ai. Tu prends ou tu prends pas ?

— Je prends. Tu es où, Lynn ?

— Dans le train. J'étais à Bournemouth…

— Le samedi ? Tu ne perds pas une seconde.

— Andy…

Lynn Dunsday laissa passer un ange. Elle ajouta, d'une voix plus calme :

— On se voit demain ? On déjeune à Docklands, tous les deux ? J'ai hyperbesoin d'un break, Andy. Ça te dit ?

— Évidemment. 11 h 30 ?

— O.K.

— Sortie Canary Wharf de la DLR ?

— O.K., Andy.

— Lynn ?

— Oui ?

— Tu n'écris rien sur ce chignon dans le *Bumper*. C'est un des seuls éléments un peu stable qu'on ait. Si tu écris un mot là-dessus, il s'envole. Il s'efface. S'il te plaît, laisse-nous un peu de temps avec cette exclu.

— Bien sûr, Andy. Tu me prends pour une conne ou quoi ? Je t'ai dit, je te file l'info.

— Bon. Demain, à Canary Wharf…

— O.K., Andy.

Elle laissa un baiser silencieux effleurer le combiné.

« Merde ! » Elle était timide, ou quoi ? Ou si stupide, ou si coincée, pour ne pas arriver à dire à ce type qu'elle l'aimait ? Qu'elle était en train de se mettre à l'aimer, vraiment ?

68

Docklands, est de Londres.
Dimanche 5 février, 11 h 31

[Sondage *Mail On Sunday Online* **/ Sondage uGo / Lilly Joy : MORTE 50 % / VIVANTE 50 %]**

La Tamise avait ses reflets des mauvais jours. Cette teinte verte et ces départs de vagues argentées, effilées comme des lames de rasoir. L'eau semblait glacée. Des goélands en frôlaient la surface, guettant d'improbables proies. Ils devraient sans doute se contenter des sacs à détritus emplis de tous les déchets organiques de ce que les sandwicheries ambulantes des quais proposaient aux badauds. Ils en déchireraient les flancs de leurs becs jaunes, aussi durs que du métal, et fouilleraient dedans comme dans des entrailles fraîches.

Une navette glissa sur l'eau, en direction de North Greenwich. Des parasols publicitaires protégeaient des sièges de bois, désertés et couverts d'humidité. Quelques graffitis pro-Brexit à demi effacés semblaient dater d'avant le Blitz. Les vérandas des bars étaient bondées. Lynn et Andrew Folsom y devinaient des silhouettes de couleur, estompées par la condensation. Ils s'engouffrèrent entre deux immenses baies vitrées et montèrent un escalier large comme une coursive de paquebot. Une terrasse

entièrement bordée de végétation tropicale, protégée par des triples vitrages, s'étendait sur tout le promenoir. Ils entrèrent dans un restaurant surchauffé qui sentait l'humus et les crustacés grillés. La même atmosphère de lagune régnait partout. Par-dessus le bruissement des convives, on entendait des hululements lointains, des pépiements d'oiseaux, des bruissements de cascade. Une bande-son entièrement artificielle, aussi étrangère à Londres que la température ambiante.

Une jeune femme débordée les accueillit sans même les regarder. Elle les mena à une belle table dressée, sur laquelle se trouvait un décor fait de pliages de papier gris ardoise et jaune acide, assortis aux assiettes et aux serviettes.

Andrew laissa Lynn s'asseoir face à la rivière. La lumière grise de Londres inonda son visage, accentuant sa pâleur et ses rides de fatigue. Il s'assit à son tour et la regarda. Il chercha sa main, à travers les origamis. Lynn ne la refusa pas. Une fois encore, leurs doigts s'emmêlèrent. Lynn repoussa de sa main libre sa mèche humide qui glissait sur son front. Elle demanda :

— Comment ça va, Andy ?

Andrew répondit, d'une voix anormalement basse, à peine audible dans le brouhaha du restaurant :

— Tu me demandes si je vais bien ? Si moi je vais bien, c'est ça ? Je t'ai tout dit l'autre jour : je suis un peu… en manque de toi.

— Je veux dire, comment ça va à ton boulot ? En général. Je ne te demande pas des infos pour un papier. Juste : comment tu vas ? Je ne t'ai pas posé la question l'autre soir au resto indien. Je n'avais pas la force. Je te la pose, là.

— Ça va bof. Je bosse beaucoup. Pas d'encouragements. Pas de gratifications. Tu veux le bilan complet ? Un salaire qui n'a pas bougé depuis 2008. Des collègues autant dans le brouillard que moi. Tous un peu lugubres. Divorcés. En voie de l'être. En train de bricoler des liaisons en

ligne sur AffiniT. En train de perdre le droit de visite de leurs gosses. En train de plonger sans retour dans la biture. Bref, on est tous en train de foutre nos vies en l'air, sans accepter de se l'avouer.

Lynn le regarda avec tendresse. Elle sentait qu'Andrew ne jouait pas. Il posait une sorte de regard lucide sur la vie de pas mal de monde autour d'eux. Elle-même, qu'est-ce qu'elle était vraiment *en train* de faire ? Elle accentua la pression sur la main d'Andrew.

— Regarde ce con de Trout, reprit Andrew Folsom. Il me fait chier, il fait chier tout le monde dans l'équipe, enfin, tous ceux qui n'ont pas les moyens de lui nuire. Et il grimpe, doucement, mais par paliers réguliers. Parce qu'il a des amis, ici et là. Parce qu'il fréquente les bons endroits, avec les bonnes personnes. Il a un beau-père au London Council. Il paraît que sa femme, « née Forsythe », déjeune régulièrement avec Samantha Cameron au Champagne Bar d'Harrods.

— Nooon ! Putain, ça, c'est grave, se moqua Lynn. On s'en fout un peu de sa bonne femme, non ?

— O.K. Hier, il m'appelle pour cette fille de Bournemouth. Il m'a demandé quinze fois ce que je pensais de cette nana et du fait qu'elle portait un soutien-gorge en dentelle noire ! Quinze fois. « Mais quand même, Folsom, ce soutien-gorge noir… » Putain, Lynn. Il fait une fixette sur la dentelle noire, ce type, je te jure. Il veut épater Davies à son retour, en vampirisant le boulot des autres. Et il va faire le beau dans le *Guardian* demain, si j'ai bien compris.

Lynn Dunsday se mit à rire.

— Sérieux, Lynn : ce type n'a jamais posé les pieds dans la boue, si tu veux, jamais ! Il n'a jamais mis les pieds dans une salle de bains pleine de sang et de pisse, avec une fille ouverte en deux comme un livre. Il a gardé ses jolis souliers impeccablement cirés ; il n'a jamais rien foutu, en fait. Il

consulte des dossiers, lit des notes et dit deux fois par semaine à des gars comme moi ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller.

— Et Davies ? Il laisse faire ?

— Davies le supporte, je crois. Il n'attend rien de lui, mais il sait qu'il y a plus d'inconvénients à chercher à se débarrasser de Trout qu'à le laisser barboter dans son petit bassin.

La fille de l'accueil était contre leur table, avec une tablette électronique à la main et un stylet, l'air vaguement en colère.

— Je peux prendre votre commande ? fit-elle, du ton d'un adjudant des *marines* de l'armée des États-Unis d'Amérique.

Lynn la regarda. Elle lâcha dans un demi-sourire :

— On va commencer par boire un verre. Mettez-nous deux grands Bacardi citron vert, avec du tonic, s'il vous plaît. Et des chips vinaigrées, les violettes, là. Et, s'il vous plaît, mademoiselle : des nachos avec de la sauce, la piquante. S'il vous plaît…

La fille s'éloigna, aussi furtive qu'un missile. Lynn se tourna vers Andrew et, en le fixant bien en face, lança :

— Andy. Nom de Dieu, Andy : j'ai un truc à te dire.

69

The Guardian
Lundi 6 février, matin

Deux meurtres, mille possibilités
(Londres, Paul Hodge)

Harriet Millar, la jeune femme retrouvée affreusement mutilée dans le Sonora Motel de Bournemouth, n'a peut-être aucun rapport avec Horace McFarlane, le noyé de Crystal Palace. Mais leur assassin est indiscutablement le même. Ou les mêmes. Si le Crime Command de Scotland Yard reste plutôt discret sur les motifs de ce(s) mystérieux criminel(s), les hypothèses et les conjectures semblent nombreuses. Tout autant que les contradictions et les opacités qui sont attachées à ces deux crimes, aussi brutaux l'un que l'autre.

Selon Adrian Trout, l'un des officiers qui dirigent l'enquête, *« beaucoup de choses sont encore à l'étude et posent problème à l'équipe d'investigation ».*

Parmi les « *énigmes* » que relève M. Trout : la position de la victime, selon lui *« globalement incompatible avec son assassinat sur la scène de crime même »*, ainsi que le fait qu'*« elle portait de la lingerie cheap* [sic] *»*, des *« dessous de dentelle noire »* qui

semblent, juge l’enquêteur, peu en rapport avec la condition de miss Millar, négociatrice dans le West End. […]

70

Croydon, Surrey, sud de Londres.
Lundi 6 février, après-midi

Trevor Sugden était assis depuis près de quarante minutes dans le grand bureau tout en vitrages d'une tour de Croydon. Depuis quarante minutes, il discutait des modalités du suicide assisté sans jamais avoir, ni lui ni son interlocuteur, utilisé l'expression. Le Dr Henzler, qui lui faisait face, était une caricature de médecin suisse. Le visage émacié, une courte pointe de barbe grise et soigneusement taillée. Une veste de laine à chevrons sur une chemise bleu ciel et une cravate mauve. Le Dr Henzler était en train de signer des documents, qu'il passait au fur et à mesure à Trevor. Ce dernier observait ses mains, fines et traversées de veines bleues épaisses, qu'il imaginait gonflées de sang rouge vif.

— C'est moi que vous verrez à Bâle. C'est moi qui vous préparerai.

Trevor Sugden eut un frisson en imaginant – ou plutôt en essayant d'imaginer – ce qui pouvait se cacher sous ce « vous préparerai ». Il regarda au-delà des fenêtres qui encadraient le bureau, et le panorama des toits anglais, des enclos et des paraboles toutes orientées dans la même direction le déprima un peu plus.

Il leva le menton vers le Dr Henzler et demanda :

— Je pourrais… excusez-moi… je pourrais avoir un café ?

Le médecin parut décontenancé. Il le regarda avec un bref éclat de panique dans les yeux. Trevor eut le sentiment d'avoir dit une sottise, ou pire, une insulte.

— Bien entendu, M. Dugden, reprit le Dr Henzler. Vous voulez un café ?

— S'il vous plaît. C'est Sugden. Avec un *S*. Pas Dugden, avec un *D*…

Le Dr Henzler le regarda fugitivement, puis fixa son téléphone avec inquiétude. Trevor eut envie de se pencher un peu en avant pour vérifier que l'appareil n'hébergeait pas une colonie de vipères. Il avait le sentiment que l'autre n'était pas tout à fait dans le même espace-temps que lui. Qu'un décalage s'était installé dans leur communication, comme ces messages qu'on échange avec des astronautes loin dans l'espace, quand les mots mettent plusieurs minutes à atteindre leur destinataire.

— Un café, alors, M. Sugden ? reprit Henzler d'une voix vaseuse.

— Oui, répondit Trevor en souriant. J'aimerais bien un café. S'il vous plaît…

— Bien entendu, répéta le Dr Henzler, sans esquisser un geste. Puis au bout de dix ou quinze secondes, pendant lesquelles les deux hommes restèrent face à face à se fixer, il appuya sur une des touches de son gros téléphone de standardiste et lança :

— Marika ? Est-ce que vous pourriez apporter un café, s'il vous plaît ? – Il coinça le combiné sous sa joue et levant les yeux, il lança à Trevor – Vous sucrez ? Vous voulez du sucre dans le café ?

L'accent du Dr Henzler s'était brutalement détérioré. Trevor Sugden eut l'impression d'entendre un de ces grotesques espions allemands dont le cinéma américain a truffé les films des années trente et quarante. « Fous zucrez ? Fous foulez tu zucre tans le gafé ? »

Sugden répondit, en se retenant de rire :

— Oui. S'il vous plaît.

— Avec du sucre, Marika. Non, non. Un seul café…

Le Dr Henzler avait retrouvé son bon accent britannique. Il déposa le combiné avec une lenteur et une précision de miniaturiste, comme si l'appareil était fin comme du cristal. Il n'avait pas laissé sa paire d'yeux bleus immensément clairs quitter Trevor Sugden. On eût dit qu'il avait peur que son patient lui échappe, à la moindre seconde d'inattention.

71

Au *Bumper*, Horseferry Road.
Mardi 7 février, 10 h 08

Londres était parcouru d'engins de sablage. Il faisait un froid de canard partout. Lynn avait rejoint le *Bumper* tôt et corrigeait un nouveau papier sur Farage et le UKIP. La clim réversible envoyait des pulsations de chaleur à travers la rédaction, naviguant à son aise dans l'open-space. Lynn jeta un coup d'œil par la baie vitrée. Au-dehors, les bus rouges et les taxis avançaient au ralenti. Tessa Wiggins lui apporta du café fort dans une tasse de carton et s'assit en face d'elle, derrière la montagne de papiers que Lynn accumulait sur son bureau.

— Comment ça va, Lynn ? Tu as l'air tellement crevée ! Je ne t'ai pas dit, mais ta nouvelle coupe est extra !

— Merci, Tessa.

— Sans déconner, tu as l'air d'une gamine ! Tu vas finir abonnée du blog de Lilly Joy !

Elles rirent. Lynn reprit, en soufflant sur son café :

— Tu as parlé avec le jeune type que Grant veut essayer à la place de Braithwaite ? Vous avez bossé ensemble l'autre soir ?

— Ouais, fit Tessa Wiggins. Il est hyper coincé. Incapable de lever le nez de son iPhone. Même quand il parle, il tapote dessus. Et tu as vu son

look ?

— Oui. Braithwaite, avec vingt ans de moins. Même pantalon en velours moutarde, même chemise vaguement bleu roi. Même cravate en laine couleur feuillage. Ma parole : il a racheté tout le lot à Braithwaite !

72

Crime Command,
Flower Pole Building,
Embankment.
Mardi 7 février, 12 h 13

Andrew Folsom regardait Adrian Trout s’agiter. En l’absence de Davies, retardé à Dublin, Trout se glissait de plus en plus ouvertement dans la peau d’un chef.

Peu après midi, il avait déboulé dans le bureau des détectives. Avec un « scoop » dont il refusait de révéler la source.

— Le type de Crystal Palace a ouvert le dialogue ! Il vient de me faire savoir qu’il a laissé un message pour le Crime Command.

— Un message ? Où ça ? demanda le sergent Caldwell.

— Dans le faux plafond des toilettes de la cafétéria de Meininger, à l’angle de Queen’s Gate. Je tiens à diriger l’opération, au plus vite. Et avant le retour du superintendant Davies. On se bouge tous un peu le cul, les gars !

Andrew Folsom nota comme l’emploi de mots grossiers sonnait grotesquement dans la bouche de Trout. Il jugea que c’était une manière

pour lui de se rapprocher de ses collègues et de donner une note de détermination à son initiative.

Les hommes du Crime Command le virent s’exciter en organisant son « opération ». Ils notèrent aussi que Trout prenait la précaution de se faire encadrer de deux démineurs des Special Forces et de quatre flics du SCD1.

73

The Ghost, Shepherd’s Bush.
Mardi 7 février, le soir

Lynn et Andy étaient assis côte à côte, à une table haute, en retrait du bar. La serveuse venait de faire un passage en salle pour enlever les verres vides et deux nouveaux Bacardi avaient pris leur place sur le bois humide devant eux.

Andrew Folsom, les yeux pétillants, reprit :

— Trout s’est trouvé con. Il a fait neutraliser tout le bâtiment, puis il a envoyé les deux gars des Special Forces sécuriser les chiottes. Les types sont revenus moins de cinq minutes plus tard, avec une enveloppe portant son nom. Trout, lui, crevait de trouille en pensant à un truc bactériologique, comme des spores, de l’anthrax… Tout a été mis en container et acheminé au labo, en niveau 3.

— Non !

— Si. L’histoire a tourné court : l’examen externe n’a relevé aucune masse ni contenu liquide ou granuleux. Le pli a été ouvert et les types du labo sont passés dans chaque bureau lire le message qui y était joint :

Bonjour Trout. J’ai pris 38-40. Je ne connais pas exactement votre tour de taille mais ça se porte plutôt moulant.

Le slip en dentelle noire et le message ont circulé dans les services tout l'après-midi. Trout est resté invisible. Il semble qu'il se soit enfermé dans son bureau. Il y est peut-être encore…

— Tu crois ?

— Possible… Maintenant, Lynn, j'ai fait le tour de la question. J'ai passé l'après-midi à tourner le truc dans tous les sens. *Pourquoi tu as fait ça, nom de Dieu* ?

— Pourquoi j'ai fait ça : tu veux dire, lui envoyer juste le slip et garder le soutien-gorge ?

— Merde, Lynn…

Ils éclatèrent de rire ensemble. Le policier avait du mal à s'arrêter. Lynn posa sa tête sur l'épaule d'Andrew Folsom, comme elle l'avait fait dans sa voiture, l'autre soir près de Trotters Bottom. Elle sentait encore vibrer la poitrine d'Andrew, qui reprenait son souffle. Il murmura :

— Si jamais… si jamais cette histoire émerge, d'une manière ou d'une autre, ils ne me mettront même pas en planton devant une ambassade pourrie. Ils vont inventer un poste pour m'y affecter. Un poste spécial. Genre gardien des chiottes du mémorial du flic anonyme mort en service. Un truc en béton humide, au fond de Lea Bridge Road.

— Il y a zéro empreinte, Andy. Zéro ADN. Zéro témoin. Zéro traçage Internet. Rien. Le slip et l'enveloppe ont été achetés et manipulés avec des gants. Pareil pour la feuille de papier prise au milieu d'une ramette sur laquelle j'ai imprimé son nom et le message. Je n'ai pas toussé ni éternué dessus. J'ai payé à une caisse automatique de Marks & Spencer, avec du cash. À Meininger, j'avais toujours les gants. Je n'ai rien touché d'autre que la dalle de fibro du plafond des chiottes. Avec les gants. Celui qui est capable de remonter jusqu'à moi est capable de remonter jusqu'à l'assassin de Kennedy !

Andrew écoutait, inquiet, la litanie des précautions qu'énumérait Lynn.

— Je suis le seul à qui il a parlé de cette foutue lingerie ! Il m’a appelé juste pour ça pendant le match, samedi.

— Tu oublies les milliers de lecteurs du *Guardian* ? Il s’est épanché sur ce que tu appelles sa « fixette » dans le *Guardian* de lundi. Tout le monde est au courant. Trout et la lingerie dentelle noire, maintenant, c’est comme Gilbert & Sullivan, ou bien, je sais pas…

— Lennon & McCartney ?

— Oui. Ou Holmes & Watson !

Un peu de couleur revint au visage d’Andrew Folsom. Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Bon sang, comment tu as préparé ça, entre dimanche soir et mardi midi ?

— Ben, entre dimanche soir et mardi midi, il y a lundi. J’ai fait l’ouverture du Marks & Spencer d’Oxford Street et j’ai envoyé un mail à ton pote Trout d’un des ordis de recherches bibliographiques de Powell House. Juste après avoir laissé l’enveloppe dans le double plafond de Meininger. Le tout m’a pris vingt-cinq minutes, achat compris.

— On t’a vue dans Powell House ? On t’a vue tripoter l’ordinateur ?

— Tu sais comment c’est fichu là-dedans ? J’ai choisi Powell House pour les mêmes raisons que le Marks & Spencer d’Oxford Street : fréquentation maximale. Personne ne peut garder un souvenir précis de qui va et qui vient. Tu as un type dans le hall, à l’accueil. Il y avait vingt ou trente personnes entre lui et moi. Et les ordinateurs sont installés dans un renfoncement, devant la baie vitrée de Queen’s Gate. J’étais seule, Andy. J’y suis restée quinze secondes, j’ai tapé le mail et je suis sortie. Le type n’a même pas levé les yeux.

— Tu as tapé ton mail avec les gants ?

— Avec les gants, Andy. Calme. Je te dis : le flic qui me loge sur ce coup-là, il faut le nommer à la tête de Scotland Yard !

— Et son mail, Lynn ! On va se demander comment quelqu’un a pu obtenir le mail d’un détective de la MePo.

74

Chez Andrew Folsom, Shepherd’s Bush.
Mardi 7 février, 21 h 14

Lynn avait envoyé valser ses bottines Arche en se laissant tomber sur le canapé italien d’Andrew Folsom. Elle émit un couinement en sentant ses lombaires s’écraser sur ce qu’elle prit pour un sac de bûches.

— La vache, Andy, ton canapé ! Tu ne l’as pas testé au magasin avant de l’acheter ? Ne me raconte pas qu’ils ont réussi à te convaincre ?

Folsom regarda le plafond.

— Ce canapé, c’est l’histoire de ma vie, Lynn. Soit j’hésite des mois avant de me décider, soit je fonce et je me précipite sur la première stupidité qui croise ma route.

— Ça nous laisse pas mal de chances, alors ? Tu as mis des mois avant de m’adresser la parole…

— C’est ce que je me dis. Quoique si ça ne tenait qu’à moi, il y a un moment que je me serais précipité sur toi !

— Tu trouves que je suis une stupidité ?

— Je trouve que tu es ma première occasion de changer ma manière d’agir.

Andrew alluma le téléviseur et tandis que le scanner Freesat cherchait le réseau, il se dirigea vers la cuisine plongée dans l'ombre. Lynn l'entendit farfouiller et remuer des choses en verre et ce qu'elle estima être un bac à glaçons. Elle se mit à détailler l'appartement d'Andrew. Il était sans relief. Elle avait plusieurs fois essayé d'imaginer à quoi il pouvait ressembler et en était restée à des clichés d'intérieur de jeune flic. Un poster de Steve McQueen ou de Clint Eastwood, un banc de musculation au milieu du salon, des cartons de pizza et des boîtes de bière un peu partout dans les recoins. Rien de tout ça. L'appartement était presque vide et, en cela, il ressemblait au sien. Le seul objet visible, non directement utilitaire, était cet antique ballon de football en cuir gras, avec la couture apparente de lin huilé, qui était posé sur une sorte de socle incurvé taillé dans un bloc de bois noir et posé près de la télé. Au mur, il n'y avait qu'une seule gravure : une reproduction de la carte générale de Charles Booth, de 1889. On y voyait s'entremêler, dans un tourbillon de rouges, de bleus et de noir, les zones de pauvreté du Londres victorien. Contemplée ainsi dans la pénombre, la carte ressemblait à une œuvre conceptuelle.

Lynn avait travaillé sur ces documents, à la fac. Elle savait que les dizaines de taches noires indiquaient les *slums*, ces enclaves de taudis dans lesquels hommes, femmes et enfants s'empilaient et s'enchevêtraient dans la crasse et le renoncement absolu à toute intimité et à toute dignité. Dans ces replis en dehors du monde, des hommes, des femmes et des enfants avaient vécu, souffert, eu faim. Ils avaient transpiré et suffoqué les étés brûlants, quand aucun vent ne venait remuer les brumes industrielles de la ville. Ils avaient frissonné de froid tout au long d'hivers interminables, dans la bise glacée du nord chargée de l'humidité malsaine des tourbières du Cambridgeshire.

« Voilà, se dit-elle, quelle est l'histoire de ma vie à moi. Je regarde un poster sur un mur et je me mets à évoquer la vie de gens qui sont morts depuis cent dix ou cent vingt ans. Nom d'un chien ! »

— Alors puisque tu ne me demandes pas : jus de pêche. Rhum. Deux trois gouttes de citron vert. Plein de glaçons. Je viens de l'inventer avec ce que j'avais sous la main…

Andrew venait d'entrer dans le salon avec deux grands verres à la main. Il s'approcha de Lynn et lui en tendit un. Il portait encore sa veste, humide aux épaules.

— Tu as toujours du jus de pêche « sous la main » ? Incroyable !

— Je…

— Et du citron vert ?

— Eh bien. Disons que je ne désespérais pas qu'un de ces soirs, tu débarques chez moi et…

— Tu as acheté du jus de pêche et tu renouvelles ton fonds de citrons verts en espérant qu'un soir je débarque chez toi ?

— C'est ça. Oui.

Lynn se releva. Elle remarqua qu'en chaussettes, elle était beaucoup plus petite qu'Andy. Elle prit le verre qu'il lui tendait et le leva.

— Merci alors, Andy, de ta prévenance. Et de ton, comment s'appelle ce cocktail étrange que tu as préparé avec ce que tu avais sous la main ?

— Aucune idée.

Il leva à son tour le verre et le cogna contre celui de Lynn.

Elle but une gorgée. Essaya de déterminer si elle aimait ou non. Jugea que oui. C'était rafraîchissant. Peu fort. Frais et fruité. Elle but la moitié du verre et, s'approchant d'Andy, posa un baiser sur sa bouche. Elle se dit que finalement, elle avait sans doute bien fait de renoncer à un troisième verre au Ghost. Au bout de quelques minutes, toutefois, elle se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle se débarrassa de ses chaussettes tout en marchant, rattrapant une ou deux fois son équilibre.

— Ce que je sais, c'est qu'à partir de cet instant, tu coupes ton portable. Tu ne réponds pas à ton fixe. On regarde encore un peu Sky News

vasouiller et on passe aux câlins. Mais d'abord, je vais essayer de refaire ta recette de rhum-pêche, d'accord ?

Andrew Folsom avait vu juste. *News at Ten* n'avait rien de nouveau, si ce n'est la chute du satellite brésilien au large de Mull et la confirmation que l'empreinte de doigt sur le clavier était bien celle de Lilly Joy et que le mystère s'épaississait encore autour de la jeune blogueuse. Des dizaines d'adolescents commençaient à se rassembler et à allumer des bougies devant son domicile de Camden Square.

En balayant une dernière fois Freesat, Lynn tomba sur une image qui la stoppa net dans son zapping. Elle comprit instantanément que la séquence câlins allait être repoussée. Les crépitements bleus des gyros envahissaient l'écran de Sky News et la bande de défilement des urgents en bas d'écran annonçait la découverte d'un corps au sud de Londres.

— Ça y est ! lança Lynn. Ils l'ont trouvé… Bordel !

— Lilly Joy ? lança Andy, émergeant de la salle de bains.

Lynn le fusilla du regard.

— La fille, nom de Dieu. « Dolly » !

Andrew s'était approché du téléviseur, et s'installa à genoux sur la moquette. Il avait projeté son visage en avant, comme un chien qui cherche à sentir le vent. À l'écran, on voyait des véhicules manœuvrer et des policiers finir de tendre leur ruban *police line*.

— Bordel, répéta Lynn. C'est où ?

— Shhh ! Attends ! coupa Andrew, les yeux fixés sur l'écran.

On distinguait une ruelle, largement éclairée par deux projecteurs vissés sur des pieds métalliques, dont la lumière blanche emplissait l'image vidéo de traînées livides et surexposées. La neige était partout. Sur les toits des véhicules garés de chaque côté du cadre, sur le sol de la ruelle, d'où un bollard noir et jaune émergeait pour en défendre l'entrée. Lynn appuya sur la touche mute de la télécommande et le son arriva, comme une vague :

—… encore non identifiée. L'hypothèse criminelle est privilégiée, même si les premières constatations sont toujours en cours.

— Mais Kristy, est-ce qu'on en sait plus désormais sur l'identité de ce corps découvert à Beckenham ?

— Écoutez, Francis, pour l'instant, ce qu'on sait, c'est qu'il s'agit d'une femme, d'environ 25 à 30 ans, et qu'elle a probablement été battue puis étranglée. Le corps porterait des traces de sévères ecchymoses. Voilà Francis. C'est ce que viennent de me confirmer les policiers. De sévères ecchymoses. Les policiers, les hommes du bureau de police de Beckenham qui…

— Beckenham, s'exclama Andrew, c'est quoi ça ?

— Derrière Forest Hill. Sur Bromley. Putain, pas loin de Crystal Palace !

— Je sais Lynn. Je sais où est Beckenham… Je me disais juste qu'il va encore falloir s'organiser avec les gars et la hiérarchie d'un poste merdique de banlieue ! Merde ! Tout un tas de paperasses et de contrariétés en plus.

— Attends ! coupa Lynn.

—… sur les causes du décès. Ici, on confirme que le container dans lequel on a retrouvé la victime est empli d'un liquide bleu. Un liquide dans lequel justement la victime, m'a confié un des policiers, semble avoir été noyée…

Andrew Folsom et Lynn échangèrent un regard éteint. Lynn fit voler son verre en s'écriant d'une voix blanche :

— Et voilà ! Merde. Comme ce mouton dans Hanbury Street ! Ce type est complètement dingue, Andy. Complétement malade…

Elle s'interrompit. La fille de la télé continuait :

—… moins d’une heure, Francis. Ce que l’on peut dire, avec certitude, ce qui semble clair, Francis, c’est que le corps et le… cet objet, ce container dans lequel il a été retrouvé ont été abandonnés avant que la neige ne tombe, et que donc, la mort peut remonter à plusieurs heures, peut-être même à la nuit dernière !

— C’est ce que le brillant Andy Folsom de la Metropolitan Police cherche à vous expliquer depuis des heures ! s’exclama Lynn.

Andrew la coupa :

— Arrête, Lynn. L’idée du merdier que ça va être de travailler avec l’équipe de Beckenham ne me donne pas envie de me marrer, crois-moi !

— Davies va s’occuper de la paperasse et de la hiérarchie, et toi, le fin limier, tu te concentres sur l’enquête !

— C’est ça ! Je vais passer des heures à rechercher comment un dingue a pu remplir en pleine rue un container à ordures de liquide bleu pour y noyer une fille…

— Ou bien c’est Trout qui va se taper la paperasse. Ce type est parfait pour rédiger des documents de transfert ! Et toi tu es parfait pour remarquer les éléments qui comptent, comme un as du Crime Command : la neige, l’heure du crime et le fait que Beckenham arrive pour la seconde fois dans l’affaire. Tu te souviens de la camionnette volée retrouvée à Lower Lake ? Volée à Beckenham.

— Tu crois que le type vit là-bas ?

— Rien ne dit qu’il n’y vit pas. En tout cas, c’est un endroit où il traîne. Et maintenant, *detective* Folsom, fit Lynn en plongeant sur le canapé, je vais vous montrer une des pièces à conviction de l’affaire Adrian Trout…

75

Beckenham, sud de Londres.
Mercredi 8 février, 9 h 10

La rame de Lynn arriva à Beckenham Junction. Elle était, quelques minutes plus tôt, repassée par la voie surélevée de Crystal Palace, devant Lower Lake. Rien ne distinguait l'endroit des dizaines d'autres qui tapissaient sa course. Un homme était mort là dans d'atroces circonstances, et puis le temps avait refermé ce moment, effacé toute trace du drame. Comme l'eau se referme sur un caillou lancé à sa surface. Impossible de distinguer le point d'impact sur l'immensité paisible.

Elle se demanda combien d'endroits elle avait traversés sans même imaginer qu'il s'y était un jour passé quelque chose. Sans imaginer une seule seconde que des événements effroyables s'y étaient déroulés, puis qu'ils avaient ensuite disparu du monde visible et peut-être même de la mémoire de tous. N'était-ce pas pour ça finalement qu'elle avait choisi ce métier ? Marquer d'une balise provisoire – qui durerait ce qu'elle durerait – les incidents terribles que les hommes provoquaient ?

La traversée de Beckenham amplifia ce constat que Lynn Dunsday avait déjà fait lors de ses déplacements sur des lieux de crime : en dehors de l'épicentre même du drame, à quelques centaines de mètres à peine, les

choses étaient restées parfaitement en place. La vie y continuait, inébranlable, impassible. Il avait beau y avoir un cadavre, voire toute une série de cadavres empilés dans un épouvantable abattoir, tout près les gens allaient et venaient comme chaque jour. Les livreurs livraient. Les cafés servaient des files de clients et les bus roulaient en respectant parfaitement les feux. Les auxiliaires de police faisaient traverser les enfants et les vieillards aux passages protégés. Tout était en place.

Elle se dirigea vers le poste de police qu'elle avait repéré dès le train, sur le mapping de son téléphone. Il s'agissait d'un vaste bâtiment de brique rouge tout droit sorti d'un film policier avec Basil Rathbone. On la fit attendre dans le hall, juste derrière une porte de sécurité en verre blindée. Au bout de vingt ou vingt-cinq minutes, on la fit entrer dans le bureau de l'inspecteur-chef Ward. Celui-ci faisait tourner entre ses doigts la carte que Lynn avait présentée au flic de garde.

— Si vous saviez à quel point je me fiche des journalistes de Londres, miss Lindsay, et…

— Dunsday, monsieur. Lynn Dunsday.

— Dunsday ou Lindsay ou ce que vous voulez ! Et surtout les journalistes de ces fichus sites Internet.

— Monsieur, le SCD1 va communiquer sur cette affaire. Peut-être dès cet après-midi. Ou demain. Je ne vois pas pourquoi vous-même ne pourriez pas m'en dire un mot. Ce sont vos hommes qui sont intervenus en premier sur les lieux, non ?

— On me dit que c'est vous qui avez lancé cette histoire de « metteur en scène », avec ces trucs à Crystal Palace et à Portsmouth.

— Bournemouth, monsieur.

— Une fichue connerie, si vous voulez mon avis !

— C'est possible, monsieur. Les autres théories ont l'air aussi de fichues conneries. Ce container, il était là depuis quand selon vous ?

— Vous ne perdez jamais le fil, hein ? C’est votre manière de faire, sur Internet ? Toujours garder le fer au feu ?

— Un peu, oui. On essaie de garder les choses au chaud.

— Le container est là depuis toujours. Il fait partie du contingent du restaurant. Le corps, lui, a été déposé avant la neige. C’est sûr. Mais après 19 h.

— Comment en êtes-vous sûr ?

— Le couvercle. Il était scellé par la neige tombée qui avait gelé.

— Et pourquoi parlez-vous de 19 h, monsieur ?

— Le cuistot du Village Café a fait deux allers-retours aux ordures. Il a ouvert le container la dernière fois vers 19 h pour y verser les déchets de l’après-midi. Les cuisines préparent tout dans l’après-midi. Le corps n’était pas là. Absolument certain.

— Donc on situe le créneau où le corps a été déposé ? Entre le début de soirée et la première chute de neige ? Vers quelle heure ?

— Je dirais entre 19 h et 21 h.

— 21 h, c’est l’heure de la neige ou de la découverte du corps ?

— C’est l’heure où sont passés les gars du Beckenham Waste. Ils nous ont appelés du Village Café. On a enregistré l’appel à 21 h 04. Deux inspecteurs sont partis immédiatement.

— Et la neige ? C’est quelle heure ?

— Disons qu’on situe le début vers 19 h 30-19 h 45. Ensuite il neige en continu jusqu’à au moins 23 h. Mais on s’en fout. Le corps est déjà découvert depuis longtemps.

— On a des détails sur le liquide ? Comment il l’a apporté sur place ?

— Non.

— Mais on sait combien de litres il faut. Comment il a fait pour vider le container des ordures avant…

— Tout cela sera évoqué par le SCD1, je suppose. En temps et en heure.

— On a l’identité de la victime ?

— Oui, on l’a.

L’inspecteur ne bougeait pas. Il regardait Lynn avec l’air de se foutre de sa gueule. Manifestement, il n’avait pas envie d’en dire plus.

— Et… ? tenta Lynn.

— Et rien. Vous saurez sans doute tout ça à la conférence de presse du SCD1. Cet après-midi ou demain matin, miss Dunsday.

— Vous n’aimez décidément pas beaucoup les journalistes à Beckenham, on dirait ?

— Personne n’aime les journalistes aujourd’hui. Ni à Beckenham, ni ailleurs. Sauf vos copains du SCD1 qui pensent que parce que vous citez leurs noms dans vos articles, ils vont devenir aussi populaires que les Beatles !

— Votre collègue, tout à l’heure, à l’accueil, il n’avait pas l’air aussi réservé que vous. Il m’a dit…

— Je me fiche de ce qu’il vous a dit ! Pour moi, l’entrevue est terminée. J’ai du boulot, comme qui dirait. Et ne le prenez pas personnellement, miss Dunsday : j’ai eu cette nuit deux de vos petites camarades de la télé, avec leurs airs de poupée Barbie. Vous leur demanderez : elles ne sont pas parties plus gâtées que vous.

Lynn se retrouva dans Croydon Road, sous une giboulée de neige fondue. Les autos passaient au ralenti, avec leurs feux allumés et leurs essuie-glaces qui balançaient des nuages de bruine des deux côtés de la route. Il était à peine dix heures du matin et le ciel était presque aussi noir qu’en pleine nuit. Lynn eut le sentiment que le soir était déjà de retour.

De l’autre côté de Croydon Road, elle remarqua la plaque lumineuse d’une cafétéria. Elle traversa et entra dans l’Elmers End Canteen. Le bar était saturé de formes humides. Une sorte de vapeur semblait s’exhaler des corps, comme si tous les vêtements des clients sortaient du four. Elle se fraya un passage vers le comptoir et commanda un café latte.

— Alors, miss ? Vous avez les informations que vous voulez ?

Le flic qu'elle avait croisé à l'accueil tout à l'heure, près de la porte en verre blindée, la regardait bien en face. Ils étaient trois policiers en uniforme, en train d'avaler des sandwiches et des cafés noirs. Lynn Dunsday le fixa et, s'approchant, elle lança :

— Votre chef, il n'aime pas trop les journalistes. Je dirais même que je crois qu'il n'aime pas trop les femmes. Peut-être même qu'il n'aime pas grand monde, pas vrai ?

Les trois policiers se mirent à rire. Celui qui lui avait adressé la parole s'essuya la bouche du revers de la main et répondit :

— Nous, on fait avec. L'inspecteur-chef Ward est un type qui connaît son affaire.

Lynn allait répondre, quand un de ses collègues, reposant sa tasse de café, fit :

— Il n'aime pas spécialement les histoires de bavures et de malaise dans la police qu'on lit dans tous ces journaux, si vous voyez ce que j'veux dire. Et tous ces trucs de politicards à la noix. Le cochon de Magic Dave, BoJo l'Européen, Khan le gentil gentil musulman, etc.

— Ça tombe bien, le *Pig Gate* et toutes ces conneries, c'est pas du tout mon rayon. Moi je raconte les choses au ras des pâquerettes. Je parle des gens qu'on tue et de ceux qui cherchent à les retrouver pour les boucler. Je ne connais rien aux histoires politiques.

— Et les histoires de jeunes gars qui se font découper à la machette en pleine rue, c'est le genre d'histoire qui vous branche, pour vos articles ? Vous voyez ce que j'veux dire ? Les histoires comme celle de Lee Rigby, ce brave gars qu'un salopard de croisé boukake a massacré au coupe-coupe à Woolwich…

Le flic avait accéléré son débit. Il s'échauffait et Lynn sentit qu'elle n'aurait plus beaucoup d'infos de sa part. Son collègue tapota son épaule, presque tendrement. Lynn reprit :

— Ce container empli de liquide bleu, vous pouvez m’en dire quelque chose ? L’un de vous était là-bas cette nuit ?

— Moi j’y étais, fit celui qui n’avait pas encore parlé, un grand type roux, aux yeux noirs comme des charbons. Un sale truc.

— Fletcher ! « Un sale truc », ça ne va pas suffire à la dame ! Je suis sûr qu’elle veut des détails ! dit le policier de l’accueil en riant.

Lynn sourit, confirmant d’un hochement de tête qu’elle était prête à en entendre un peu plus. Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Elle hésita à interrompre la conversation en cours pour prendre l’appel. Elle appuya sur la touche « muet » et décida d’écouter Fletcher.

— Cette fille, elle flottait à moitié dans l’eau, enfin, le truc qu’il avait versé là-dedans. Elle avait la bouche grande ouverte, comme si elle… bon Dieu, comme si elle hurlait sous l’eau ! On voyait bien qu’elle avait la moitié de la tête défoncée. Voilà. – Le flic roux ne riait plus du tout. – Je veux dire, défoncée seulement d’un côté. C’était vraiment sinistre.

— Sinistre ? relança Lynn Dunsday.

— Ouais, Fletcher ! « Sinistre », tu veux dire quoi par là ? demanda son collègue de l’accueil en gloussant.

— La fille, vous la voyez couchée sur le côté dans l’eau bleue, je veux dire sur son bon côté, comme on l’a trouvée, elle était jolie comme un cœur. Un visage d’ange. Même dans la lumière d’une lampe torche. Mais sur son autre côté, quand les deux gars du Forensic Service ont déplacé le container et qu’elle est apparue sous les projecteurs halogènes, c’était… sinistre. Elle n’avait plus de visage, si vous voulez. Plus rien. Un truc rose et noir, plein de bosses et de trous. Et… putain… des morceaux de dents qui sortaient de ces trous !

— Sinistre ! ricana le troisième flic, en essayant d’imiter le ton qu’avait eu à l’instant son collègue.

Mais on voyait qu’il faisait ça pour crâner un peu, et que la description de Fletcher, même s’il l’avait déjà probablement entendue depuis le matin,

l’avait ébranlé.

Dans la poche de Lynn, le téléphone vibra une seconde fois.

— Et ce liquide ? tenta-t-elle, ignorant à nouveau l’appel. Comment est-ce qu’il a été apporté là ? Le type a dû vider le container des ordures avant de le remplir, tout ça est super pas pratique…

— Il n’a pas vidé le container, miss. La fille, elle flottait comme je vous ai dit. Elle flottait dans ce truc bleu, au milieu de déchets, des épluchures, des restes de frites, des serviettes en papier…

— C’est ça qu’était « sinistre », ricana encore un des flics.

— Ça s’est passé où, exactement ? demanda Lynn, livide.

— Dans Village Way, sur High Street.

— Un coin désert ?

— Village Way ? Pas tant que ça. Mais la nuit, oui. Et en plein hiver, encore plus. C’est un peu en retrait de la rue elle-même. Numéro 28, si vous voulez y jeter un coup d’œil.

— Vous avez le nom de la victime ? tenta Lynn.

— Ça, on peut pas vous le dire, miss, coupa le flic qui avait détaillé la découverte du corps. Ça nous retomberait trop dessus, miss. Désolé.

— Ouais, désolé, reprit le gars de l’accueil. On doit y aller. Allez donc jeter un œil au 28. Vous êtes de quel journal, miss ?

— Le *Bumper*, répondit Lynn.

— Connais pas, fit Fletcher. Vous connaissez, vous autres ?

Les deux autres policiers firent la moue en secouant la tête. Ils sortirent de l’Elmers End Canteen sans se retourner.

Lynn prit son portable et vit qu’Andy puis Trevor Sugden avaient tenté de la joindre. Aucun n’avait laissé de message. Elle appela le numéro d’Andrew Folsom et tomba immédiatement sur la messagerie.

— Andy, c’est Lynn. Je suis à Beckenham. J’ai presque rien. Tu as cherché à me joindre. Rappelle-moi !

Elle coupa et fit le numéro de Sugden. Celui-ci décrocha aussitôt :

— Sugden…

— C’est Lynn, Trevor. Il se passe un truc ?

— Conf’ de presse de Davies. Avancée à ce matin. J’y suis. Ça commence dans cinq minutes. Vous êtes où ?

— Où je suis, merde ! À Beckenham, dans une fichue avenue glaciale. J’ai vu un sale con d’inspecteur qui m’a prise de haut. Je suis à un quart d’heure de la gare et, de là, à trente minutes de Charing Cross. Merde. La conférence, c’est foutu pour moi.

— Je vous ferai un point. Faites-moi une photo de la scène de crime pour le *Broadway Sentinel*, en échange. Ça m’évitera d’aller me geler les fesses à Beckenham cet après-midi. Un truc à rentrer à Londres à la nuit tombée, avec les semelles détrempées et le nez comme un coing.

— O.K., Trevor. Vous voulez qu’on s’appelle vers midi ?

— Je dirais plutôt vers midi trente, ou treize heures. Ça vous va ?

— Vendu. À tout à l’heure.

Lynn Dunsday remonta High Street. Elle se serait crue dans Barnet. Même nom. Même ambiance maussade. Presque les mêmes commerces, quasiment dans le même ordre. Les boutiques de portables, les fast-foods et les kebabs. La pharmacie Boots, la librairie WHSmith, le magasin de liqueurs et les pièces auto.

Le pub George’s dressait sa silhouette de planches passées à la chaux et ses ferronneries noires derrière une muraille de brume qui le transformait en manoir fantomatique sorti d’un épisode de Scooby-Doo. Au loin, le clocher travaillé d’une église dépassait des toitures ruisselantes, ceinturé d’arbres sans feuilles.

Comme d’habitude, Lynn fut arrêtée par le bandeau de plastique jaune et deux SC qui neutralisaient le périmètre. Une voiture avec gyro activé était placée en épi à l’entrée d’une impasse. Un peu en retrait, une bâche tout à fait semblable à celle de Crystal Palace bouchait la vue. Des badauds s’agglutinaient en haussant le col pour essayer de discerner un détail à

raconter plus tard. Lynn prit deux ou trois photos avec son Samsung en se juchant sur un pare-chocs, mais n'arriva à rien de bon. Des images floues et trop lointaines. Renonçant à parlementer avec les SC, elle fit le tour de la venelle et sonna au hasard des porches de pavillons collés les uns aux autres, tous identiques, briques rouges et tuiles sombres.

Personne ne répondait. Elle balaya les alentours et s'engagea dans une allée qui passait entre deux blocs de logements. Au jugé, elle contourna les pavillons, essayant de revenir sur ses pas par un autre chemin. Elle passa dans deux arrière-cours non clôturées, fit le tour d'une chaufferie collective et d'un relais électrique, et aperçut au loin le gyrophare, la bâche et les SC qui lui tournaient le dos.

Village Way s'ouvrait sur sa gauche. Le numéro 28 était une entaille minuscule entre deux murs de béton couverts de graffitis. D'un côté, un café à la devanture fermée par un rideau de fer. De l'autre, un local à louer, autrefois boutique de disques, dont les publicités adhésives avaient résisté à des mois d'abandon. Il ne restait rien dans l'impasse. Les gars du Forensic avaient dû achever leur travail et tout avait été rendu à son abandon. Fletcher avait eu raison d'employer le mot « sinistre ». Même sans cadavre de jeune femme, sans la lueur livide des torches de police, l'endroit sentait la détresse et la mort. Lynn régla l'appareil photo de son téléphone sur HD et prit quatre ou cinq images, en variant le cadrage. Elle recula dans Village Way et fit une vue d'ensemble, avec le bollard noir et jaune qu'elle avait remarqué la veille, sur le reportage de la télé, et, dans le lointain, le gyro et la bâche.

Il n'y avait tellement rien à voir sur ses photos qu'elle eut l'impression de travailler pour un site d'annonces immobilières.

76

Beckenham, High Street.
Mercredi 8 février

Lynn retrouva High Street. Elle se nicha dans un café étroit comme un couloir, mais irrigué par le wifi O2, et commença à écrire. Elle envoya rapidement un premier jet au *Bumper*, accompagné d'une photo, sans enthousiasme. Une minute après, son portable vibrait et Grant hurlait :

— Bordel, Lynn ! Zéro info. Zéro image. Zéro détail !

— J'arrive à peine, Tony ! C'est juste un brouillon. J'envoie la suite dans l'heure. Bon sang, je suis à Beckenham depuis même pas une demi-heure.

— Ça suffit pour faire deux ou trois photos intéressantes ! Même avec un téléphone pourri.

— Aucun journal n'en a ! Tout est bouclé. Même les télés n'ont rien !

— Mais justement, beugla Grant : c'est pour ça que le *Bumper* existe ! Pour donner aux gens ce qu'ils n'ont pas ailleurs !

Il raccrocha.

Lynn songea au train qu'il fallait aller chercher à Beckenham Junction. Au retour sur Londres. À cette odeur d'humidité moisie qui s'était accrochée à elle depuis le matin. Et à cette description que Fletcher avait faite, de cette femme morte dans le container, flottant au milieu des déchets.

Jamais l’envie de pleurer – pleurer à ne jamais s’arrêter – ne l’avait à ce point traversée.

77

Mail de Trevor Sugden. Mercredi 8 février, 13 h 55

Lynn, voici quelques notes de la conf de Davies. Franchement, rien de bien excitant. Je vous laisse juger. Servez-vous…

ID de la fille : Tracey Thomas. 31 ans. Elle trav. au Bromley Civic Centre ; si j'ai bien comp. dans le service environnement. Un truc du genre. Pas de témoig. probant sur sa prés. à Beckenham les heures préc. le meurtre. Hypothèse Crime Command : enlevée à Bromley / déposée à Beckenham.

Cause décès : contusions multiples à la tête. Plus. coups mortels. Probab. marteau ou maillet de carrossier à tête métal. Pas de noyade. Le liquide – eau + colorant *Patent Blue V* – a été tiré directement d'une vanne à quelques diz. de cm du container. La police a d'ab. cru qu'il s'agissait de « méthanal hydrique » – un conservat. organique. Non. Le liqu. n'est là que pour faire joli, apparemment.

Heure du décès prob. entre 16 h et 20 h (sous tte rés. : le froid change les mesures. Scientif. pas sûr).

Un msg ou une signat. près du corps. Crime Command refuse donner contenu.

Question : Contenu du message – pas de rép. Q : Signalement suspect ? – pas de rép.

Q : Lien avec CP et Bournemouth – pas de rép. Q : Lien avec Harriet Millar – non établi.

Q : (*moi !!*) : Traces de peinture sur scène ? – pas de rép. [*Vous voyez suis pas privilégié…*]

Q : Heure du dépôt du corps de miss Thomas ? – Entre 20 h – 20 h 30 et 21 h. [Accumulation neige + passage camion Beckenham W.]

T.

78

bumper.com Mercredi 8 février

Mourir à Village Way

Publié à 14 h 16

Par Lynn Dunsday

Bon sang, je vais encore une fois te parler de meurtre ! D'une fille qui s'est fait rouer de coups avant d'être noyée dans une cuve de faux formol. Précisément, de *Patent Blue V*, ce colorant que tu trouves dans les bonbons Schtroumpfs de tes gamins. Je ne vais pas parler de visite touristique ni te détailler les différents plats de la carte d'automne du George's. Non. Les jolies maisons de Beckenham, avec leurs avancées blanches et leurs poutres ne doivent pas t'abuser : c'est une scène de crime que je vais décrire. Tu descends High Street. Tu laisses de côté le drugstore Calypso, le Village Café et la boutique de jouets d'autrefois de Mister Simms. Tu y es ? Village Way. C'est le nom merdique de cet endroit. Et dans cet endroit merdique, il y a une impasse encore plus merdique. Elle n'a pas de nom. On dit – c'est comme ça que les flics disent depuis ce matin – n° 28, Village Way. Maintenant, ils disent simplement « le 28 ». Ils savent ce qu'ils entendent par là. Maintenant, toi aussi tu sais. Le 28, ça veut dire une jolie fille de 31 ans, colorée au

Patent Blue V, enfermée dans un container en plastique de récup' recouvert de neige et morte. Quelqu'un lui a mis des coups de marteau sur tout le côté droit du crâne. Si tu veux des détails, je te donne ceux de la police scientifique : elle devait être déjà morte quand elle a été plongée dans l'eau bleue. Elle est morte quand il l'a travaillée au marteau. Je vais te dire mon avis : l'eau bleue n'est qu'un élément de déco, sans autre intérêt que celui de faire joli. Et surtout, d'évoquer les espèces d'œuvres d'un certain Damien Hirst. La police pense aussi comme moi. On verra ce qu'en disent les légistes. Tu sais où on l'a retrouvée ? Derrière deux bacs à ordures, devant un mur de briques peintes en blanc. Un truc où personne ne va, sauf peut-être une fois l'an pour pulvériser un désinfectant dans ce coin pourri. Ça s'est passé lundi soir. Ou dans la nuit de lundi à mardi. Juste avant que la neige tombe sur Londres. Tu te souviens des flocons ? Peut-être les as-tu vus tomber, le nez à ta fenêtre parce que tu ne trouvais pas le sommeil, lundi soir. Ou dans la nuit de lundi à mardi ? Eh bien, elle était morte. Elle était déjà morte. Et la neige a recouvert son corps. Voilà ce qui s'est passé dans Village Way, entre lundi soir et mardi matin, à Beckenham, Grand Londres.
Si tu veux pleurer sur ce qui est arrivé à cette fille, mon ami, alors pleure avec moi.

79

Au Norman, quartier de Westminster. Mercredi 8 février, 14 h 24

— Franchement, je ne suis pas très friand de ces sandwichs compliqués, avec leur pain danois et ces poissons à moitié cuits.

— Ils ne sont pas à moitié cuits, Philip : ils sont complètement crus. Marinés. Dans du citron, je crois. Thon rouge mariné, c'est écrit.

Sugden désigna du menton l'ardoise du Spécial Midi.

Philip Davies ouvrit son sandwich et en regarda l'intérieur avec circonspection.

— Cru ? Et ces choses, là ?

— Je crois qu'il s'agit de spiruline. Des sortes d'algues. Chinoises ou indonésiennes, je ne sais pas. Il paraît que c'est plein de protéines.

Davies suspendit sa mastication et, reposant lentement son sandwich, avala la moitié de son verre de vin blanc chilien. Trevor Sugden attaquait son deuxième toast au fromage fondu. Il se rappelait le menu de Lynn à Bournemouth et se disait que le poisson n'allait pas tarder à se faire définitivement rare dans toutes les mers du monde. En attendant son extinction, il était dans toutes les assiettes.

— Et l’Irlande ? questionna Sugden.

— Toujours pareil. Dix minutes de sec ; quatre heures de pluie. Tu passes ton temps à changer de godasses et de pantalon. Sinon, la bière reste bien.

Trevor Sugden comprit que le motif du déplacement de Davies resterait en dehors de leur échange de la soirée. Il reprit un triangle au fromage et en attaqua l’un des côtés. Davies semblait toujours absorbé par l’inspection de ses filaments de spiruline.

— Tu as viré Lynn Dunsday, l’autre jour ? demanda subitement Sugden.

— Dunsday ? La journaliste avec qui tu étais à Lower Lake ? La fiancée de Folsom ?

— Je ne sais pas, fit prudemment Trevor. Oui, peut-être bien. Une fille réglo. Si tu peux l’aider dans son boulot…

— Tu me dis ça pourquoi, Trevor ? C’est elle qui t’a raconté que je l’avais fichue dehors ?

— Elle ne l’a pas dit comme ça. Mais elle se donne du mal. Elle est réglo, je te dis. Elle sort des trucs. Elle ne grille pas le travail de la police. Elle n’a rien à voir avec les voyous de Murdoch.

— Si je me souviens bien, susurra Philip Davies, elle a sorti l’info sur la kétamine avant qu’on ne donne le top.

— Oui. Mais elle a aussi sorti plein d’infos de première sur les meurtres de New Cross Gate. Tu te rappelles ? Des infos qui ont ramené tes gars sur ces enflures. Elle les a logés avant tous les quotidiens, qui étaient sur les dents. Les télés, pareil. C’est Lynn Dunsday qui a réussi à avoir les images du distributeur de billets. Et elle a réussi à prouver que c’était bien le type de New Cross.

— Sonnex, c’est ça ?

— Oui, Dano Sonnex. Maintenant tu te souviens. Elle a grillé tout le monde. Elle m’a grillé comme un gamin. Elle était en avance sur tous les coups. Je dirais même que ce sont ses articles qui ont poussé les deux

salopards à sortir du bois. Elle les a fait paniquer, je dirais. Et vous n'avez plus eu qu'à vous baisser pour les cueillir. Pas vrai, Philip ?

— Oui. Possible. Mais la kétamine, c'était off, Trevor…

— C'était surtout sans importance pour l'enquête. Elle avait essayé d'avoir un truc et elle s'était fait rembarrer. Elle n'a rien sorti sur l'azote, sur le bras du type. Elle en savait autant que moi. Peut-être même parfois avant moi. Et elle a mieux anticipé que moi. Tout ce qu'elle a sorti, tout le monde l'aurait eu de toute façon. Le lendemain, ou même avant.

— Surtout toi, Trevor.

— Hum hum, confirma Trevor Sugden. Elle est réglo, Philip. Aide-la, si tu peux.

— Attends : tu n'es pas en train de transmettre le relais à cette fille, Trevor ? O.K., elle a bien travaillé sur New Cross Gate. Mais quoi ? Tu lui laisses les clés du camion ? J'ai vu que tu l'as laissée sortir l'identité de McFarlane alors que tu l'avais avant elle. Chevaleresque, ça, Trevor… Tu veux te retirer à la cambrousse et écrire *Les 100 meilleurs restaurants authentiques d'Angleterre*, ou quoi ?

— Arrête…

— Ou bien je dois prévenir Folsom qu'il a un rival ?

— Arrête, je te dis. Cette fille est réglo. Elle est intelligente. Pour une fois qu'un truc en ligne sort de l'ordinaire, du voyeurisme absolu ou des pseudo-scoops à la con !

Davies émietta son sourire et, écartant prudemment les paillettes de spiruline sur les côtés de son assiette, il replongea dans son carpaccio de thon rouge, dubitatif.

— Et le message ? Tu m'as dit qu'il y avait un vrai message ce coup-ci, Philip ? Vous avez refusé d'évoquer ça à la conférence. Tu veux en parler ?

— Je vais te le dire. Il faudra penser à compiler tout ça pour l'anthologie de poésie criminelle contemporaine ; *Saison 4 – Lafayette. Encore. Lundi, 18 h.*

— C’est tout ? C’est ça qu’il a laissé ?

— Oui. En grosses lettres bleues, bombées sur le sol à quelques centimètres de son putain d’aquarium plein de cette espèce de formol dans lequel il a immergé la fille.

— Un rendez-vous ?

— Oui. On a l’heure, sans doute le jour. Reste à trouver l’endroit, ricana Philip Davies.

Trevor Sugden le regarda, anxieux.

— C’est la première fois qu’il laisse ce genre d’indications. Qu’est-ce qu’il cherche ? Un contact ?

— Aucune idée, Trevor. Il fait le malin, je dirais. Ou bien il a mis au point un schéma compliqué dès le début, dont nous n’avons pas trouvé la clé.

Sugden sembla réfléchir, puis lança :

— Pourquoi n’y a-t-il pas de pochette sur la victime, comme les autres fois ?

Philip Davies vérifia lentement du bout de l’index s’il n’avait pas de la sauce au-dessus de la lèvre et dit :

— Parce que… j’en sais rien. Peut-être qu’il n’en avait plus à disposition ? Peut-être que le message suffit et qu’il n’y a pas besoin de pochette plastique ?

— Et qu’il a pris le risque de peindre un message aussi long, avec ce… avec ce truc à côté de lui et la possibilité que quelqu’un passe à tout instant ?

Davies approuva du menton. Il avala une minuscule gorgée de chardonnay et reposa son verre. Puis lança :

— Lafayette. Tu penses à quoi ?

— Lafayette ? Franchement : aucune idée. À part ce Français qui a volé au secours des Américains, lors de la guerre d’Indépendance ? Pas mieux. Et toi ?

— J’ai fait quelques recherches. J’ai trouvé un grand magasin français. Une femme de lettres française. Un porte-avions. Une douzaine de villes aux États-Unis. Bref : de la vieille ferraille et des gens morts il y a deux ou trois siècles.

— Ça n’aide pas.

— Non. Heureusement, il y a autre chose. J’ai soumis le nom à XData, et…

— XData ?

— Un logiciel de croisement de sources qu’on utilise pour les recherches criminelles. On a eu un résultat. Une option possible. Probable même.

— Et c’est ?

— Un bar. Un bar dans une chanson de Bob Dylan. Un bar où a eu lieu une abominable tuerie, il y a cinquante ans, aux États-Unis : Hurricane, ça ne te dit rien ?

Trevor Sugden se laissa aller en arrière. Oui. Il fallait juste que ça reprenne sa place. Il se rappelait. Ce bar dans lequel trois personnes avaient été abattues de sang-froid dans les années soixante. Soixante-cinq ou soixante-six. L’affaire *Hurricane* Carter ; la polémique sur la culpabilité de Carter lancée par Bob Dylan. Et ce bar, nom de Dieu, oui, c’était bien le nom : le Lafayette Bar… Ou le Lafayette Grill.

— Tu veux dire qu’il nous indique où aura lieu son prochain spectacle ? Tu crois que ce dingue va reconstituer la tuerie du Lafayette Bar ?

— C’était le Lafayette Grill, exactement, Trevor. Oui. Possible qu’il veuille nous refaire le film. Et qu’il ait même prévu la date : lundi prochain. À dix-huit heures. Il avance par associations d’idées. C’est indéchiffrable, et en même temps…

— Ça doit devenir complètement clair quand on a la clé. C’est le propre des chiffres et des codes.

— C’est un peu plus que ça, Trevor. Il donne une information mais incomplète. Comme s’il nous donnait le nom d’une étoile et qu’il nous désignait le ciel en disant : laquelle est-ce dans tout ce bordel ? Maintenant, dis-moi juste où regarder, mon ami !

Sugden le fixa, désemparé.

— Je ne sais pas, Philip. Je ne sais vraiment pas. Je sens juste ce que je te disais il y a quelques jours : ce type me flanque la chair de poule. Ce XData, il ne vous aide pas plus que ça ?

— Pas autre chose que ce que je t’ai dit.

— Il faut que tu trouves des infos, Philip. Que tu trouves vite des infos pour que vous puissiez toper ce type !

— Je cherche des infos sur tout, Trevor. Ça fait trente ans que je passe mon temps à chercher des infos sur tout un tas de choses. Pas toi ?

— Si. Mais là…

Le silence retomba entre les deux hommes. Trevor se concentra sur l’ambiance du Norman. Des bruits de vie humaine. Des verres qui s’entrechoquent. Des rires. Des éclats de voix. Il regarda Davies achever son assiette de sandwichs. Il lâcha :

— Et ces algues indonésiennes, alors ?

Philip Davies cessa brutalement de mastiquer et reposa sa fourchette. Il se tapota une nouvelle fois les lèvres d’un air absent. Il pensait au type d’algues qui pouvait se développer dans une solution ressemblant à du méthanal hydrique dans lequel flottait une jeune femme, morte de mort violente.

80

Crime Command,
Flower Pole Building,
Embankment.
Mercredi 8 février, 15 h 50

Le superintendant Philip Davies tapotait la table en évitant de cogner ses lunettes. Il regardait ses hommes successivement. Son visage n'affichait aucune expression particulière, ce qui avait systématiquement pour effet d'inquiéter son équipe. Il pouvait aussi bien embrayer sur une vague de louanges que sur une colère monstrueuse.

Il désigna Trout de la pointe du menton, en lâchant :

— Alors ? Sur les éléments formels, Trout ?

— Tracey Thomas a travaillé normalement le jour de sa mort. Elle est sortie à son heure habituelle. Elle a acheté un pull à 17 h 16 dans une boutique de Bromley : on a le relevé de transaction.

— Bon, on se fiche de tout ça, Trout. On a des témoignages ? Des gens qui peuvent nous dire ce qui se passe pour elle entre le Civic Centre et cette foutue poubelle de Beckenham ?

— Eh bien, non, monsieur. Pas encore…

Davies se détourna, sans un mot. Il fixa son attention sur Andrew Folsom, qui ouvrait et fermait compulsivement son bloc.

— Folsom ? On a des croisements ?

— Un seul. Mais balèze. La peinture est indiscutablement la même. Aucune incertitude : il s'agit d'une suite. Il s'agit du numéro 3, monsieur.

— On a une idée de l'heure du décès ?

— Les forensics sont encore dessus, monsieur. Ils hésitent, à cause de la neige. Le froid change les données sur les lividités et la température des organes. On aura des…

— J'ai synthétisé les informations, monsieur, coupa Adrian Trout.

Encore une fois, il essayait de faire passer le travail de l'équipe pour le sien propre. Caldwell et Folsom se regardèrent, en mordillant l'intérieur de leurs joues. Trout avait l'habitude de présenter « ses conclusions » en un style télégraphique auquel il semblait prêter un pouvoir de persuasion particulier.

— *CCTV*[1] : néant. Pas de caméra sur le périmètre. Témoignages : néant. Comme je l'ai dit, aucun témoin spontané. Les clients et voisins du pub George's n'ont rien entendu. On élargit le périmètre d'enquête, mais…

— Des idées sur le fond ? Est-ce que ce nouveau crime précise notre évaluation du tueur ? coupa à son tour le chef Davies.

Adrian Trout reprit, d'une voix légèrement plus aiguë qu'à l'ordinaire, faisant le malin en employant des termes qu'il venait de lire dans les rapports des officiers. Il brodait en se fiant à son inspiration :

— Je dirais : un anonyme en quête de popularité, quelle qu'en soit la source. Il veut être objet de toutes les conversations. Il veut cette petite part de gloire inerte qui fascine tant aujourd'hui. Les héros de la télé-réalité ; les radio-crochets. Du buzz Internet, monsieur.

Philip Davies cessa de jouer avec ses lunettes loupes.

— C'est quoi cette formule, Trout ? « gloire inerte » ? Ça sent la connerie de psy de plateau télé à plein nez.

— Eh bien, *gloire inerte*, en fait, ça désigne ces nouvelles célébrités par procuration. Les succès en rhizome : par exemple, les *like* sur Facebook, le nombre de followers sur…

— Laissez tomber. C'est ce que je pensais : une connerie.

La tête de Trout partit brusquement de côté, comme touchée par une gifle. Un instant, on crut voir le blanc de ses yeux rouler dans ses orbites.

Davies fit un nouveau tour des visages et s'arrêta cette fois sur Andrew Folsom, qui reprit la parole :

— Trois morts, trois modes opératoires totalement différents. On a deux croisements : la carte de McFarlane et la peinture bleue.

— Mais les dispositifs sont très différents ! Quatre-vingt-quinze pour cent des crimes sériés n'obéissent pas à ce principe, Folsom.

— Pourtant, monsieur, c'est la même histoire. La peinture est issue du même lot. La carte de la victime du crime de Lower Lake est utilisée pour payer l'hôtel où va avoir lieu le deuxième crime… Les affaires de Crystal Palace, de Bournemouth et de Beckenham ont le même auteur. C'est le même homme. Ou le même groupe, avec un concepteur identique. Comme je viens de le dire, monsieur, ça constitue une suite. Crystal Palace est le numéro 1, Bournemouth le numéro 2 et Beckenham le numéro 3.

Philip Davies hocha la tête, en pinçant les lèvres. Il pensait à ce nom lancé par Lynn Dunsday et que les médias semblaient avoir définitivement adopté. Le « metteur en scène ». Quelle connerie aussi, ce nom. Et pourtant c'était assez proche de ce qui se passait.

— Autre chose ? fit-il en regardant ses hommes dans les yeux, un à un.

Andrew Folsom dévisagea à son tour son chef, bien en face :

— On a son nom, monsieur, dit-il. Je vous l'ai mis dans la note, monsieur, continua Folsom en tapotant la chemise cartonnée.

Adrian Trout, comprenant que l'élément essentiel allait arriver et que ce n'était pas lui qui allait l'apporter, fusilla Andy du regard.

— Qu'est-ce que vous attendez pour me lâcher l'info ?

— Je… elle figure dans le rapport, répéta Folsom.

— Vous l'avez identifié comment ? On n'avait rien : pas d'échantillon, pas d'élément d'enquête. Pas d'ADN. Pas d'empreintes. J'ai encore fait le tour des requêtes hier soir : camionnette : rien ; fauteuil DC8 : rien. Bournemouth : rien ! On a des prélèvements sur tout ce que ce type a pu manipuler, sur tous les trucs où il a pu s'essuyer, poser sa main, tousser, éternuer. On n'a pas le moindre début d'échantillon.

— Si, monsieur, fit doucement Andrew Folsom. La scientifique a eu quelque chose dans la salle de bains de Bournemouth. Deux échantillons ont été passés au PCR amplifié. Ils ont été soumis à discrimination avec l'ensemble des individus présents et connus au motel. Ça n'a rien donné. Le labo a également cherché sur le fichier H.O.L.M.E.S. Ils n'ont rien sorti. Ils ont aussi cherché dans les fichiers de carto-géné du ministère de la Justice. Là, on a quelque chose. Les deux échantillons matchent…

— Un récidiviste, souffla le superintendant.

— Oui, monsieur. Avec sans doute au moins deux condamnations graves, ou une très lourde, pour être au carto-géné…

— Son nom ? demanda Davies.

— Simić. Daniel Simić, monsieur. Mais la requête est… floue.

— Floue ? – Philip Davies avait levé un sourcil qui refusait désormais de redescendre. – Floue ? Je n'aime pas bien ce terme, Folsom. On a un nom, ou pas ?

— Eh bien, monsieur : on a un nom. Mais Daniel Simić n'existe pas. Enfin, il n'existe pas vraiment.

— *Pas vraiment* ? répéta Philip Davies, dont le sourcil remonta encore un peu plus vers le front. Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que Daniel Simić est un nom d'emprunt. Un nom sous lequel quelqu'un a agi et vécu pendant quelques années, avant de… s'évaporer.

— Expliquez !

— Ce type est apparemment entré au Royaume-Uni il y a onze ans. – Folsom gardait un œil sur son bloc et parcourait les informations qu'il y avait notées. – Venant de Slovénie. On a essayé de faire un focus précis sur ce type, monsieur. Mais ça ne marche pas. Daniel Simić n'est jamais entré au Royaume Uni. Le type à qui appartient vraiment ce nom, et dont la date de naissance figure sur le passeport de l'homme entré dans le pays le 18 mars 2006, est mort. Quatre mois avant de poser officiellement le pied sur le sol britannique.

— Ça veut dire quoi, Folsom ? Ne me dites pas que c'est un *bogey*[2] ? Pas un putain de *bogey* ?

— Non seulement c'est un *bogey*, monsieur, mais c'est un *bogey* qui a servi plusieurs fois. « Simić » est une identité factice qui a été utilisée par le ministère de la Justice au moins deux fois depuis 2006.

— Pour qui ? demanda Davies.

— On n'est pas sûr, monsieur. À la Justice, aucune des personnes que j'ai eues ce matin ne veut être catégorique.

— Un criminel, monsieur. Sans aucun doute, glissa Trout, réalisant en même temps qu'il disait une sottise.

— Vraiment ? grinça Philip Davies. J'allais imaginer que nous étions tombés sur l'ADN de Serena Williams !

Il se tourna vers Folsom et demanda :

— Ils n'ont pas le traçace de ce *bogey* ? Ne me dites pas qu'ils laissent filer des criminels dans la nature avec une identité toute neuve et qu'ils effacent tout derrière ?

— Monsieur, pour l'instant, les types du Parole Board[3] disent qu'ils font des recherches. Ils sont incapables de préciser davantage. Les protocoles d'anonymisation du gouvernement, monsieur.

— Les protocoles d'anonymisation ! Putain de bureaucrates !

Bogey ou pas, je veux une approche sur ce type, lança Davies. Je veux un check complet de son appartement. Que le moindre bout de papier soit

analysé. Le moindre fichier sur son ordinateur. Je veux son agenda Google s'il en a eu un, je veux ses contacts, je veux tout ce qu'il a stocké sur ce machin… le *cloud*. Les photos. Les documents PDF, les contacts téléphoniques. Ses amis sur Facebook. La totalité de son cache de navigateur. Enfin, toutes ces merdes qu'on laisse derrière soi sur le Net.

Folsom et Caldwell se regardèrent. Folsom serra les lèvres et acquiesça.

— On n'a pas son appartement, monsieur. Pas d'adresse. Pas d'ordi. Pas de… *cloud*.

— On n'a rien, c'est ce que vous êtes en train de me dire ? coupa Davies.

— On a ce seul lien, monsieur, tenta Andrew Folsom, du ton apaisant d'un diplomate à la Commission européenne : les empreintes génétiques du type qui a tué Harriet Millar à Bournemouth sont celles qui sont enregistrées au Home Office sous le nom de Daniel Simić. Et on sait que ce nom est celui d'un *bogey*… Un type condamné une première fois, sans doute pour meurtre, et sans doute aussi menacé de mort dès sa sortie de prison si son identité apparaît.

— On a eu des tas d'histoires avec ces *Vigilantes* qui veulent « venger » les familles de victimes, glissa Caldwell. Des types qui trouvent que la justice est une passoire…

— Voilà ce qu'on peut résumer, ajouta Andrew Folsom, sans lever les yeux : on a un type avec une identité de rechange, dont personne ou presque ne connaît le parcours antérieur. Un : on ne sait pas qui il était ; deux : on ne sait pas où il est.

— Supposons qu'il ait changé de nom et supposons qu'il ait changé d'aspect, lança Trout, en essayant de revenir dans le jeu.

— Tout ça, c'est établi, dit Caldwell.

— Supposons, poursuivit Trout d'un ton condescendant, qu'il ait préparé son affaire très en amont. Supposons qu'il…

— Vous supposez énormément de choses, Trout ! Mais venons-en à ce que vous savez ! coupa Philip Davies, cachant mal son irritation.

— On supp… Il doit avoir une carte bancaire, sans doute un jeu complet de papiers.

— Ça ne me suffit pas. Je veux un cliché. Je veux la gueule de ce *bogey*. Le meilleur que vous ayez. De face. Trouvez-moi ça,

Trout ! Vous me retrouverez bien quelque chose sur les fichiers des « conditionnels ». Vous l'envoyez sur le ring interne. Qu'il tourne dès ce soir. Je veux que le moindre flic du plus merdique commissariat du Royaume ait la gueule de ce type en fond d'écran.

Adrian Trout opina et sortit du bureau, l'air extrêmement concerné.

Folsom reprit le relais :

— Voilà pourquoi j'ai dit que ce type n'existe pas, monsieur. Voilà sur quoi on avance aujourd'hui, monsieur : Simić est le pseudonyme d'un type qui a basculé dans un autre plan. Il était clandestin… Maintenant il est invisible. Il a brouillé la piste. Vous vous souvenez de ces westerns, quand les desperados attachent des feuillages à la queue de leurs chevaux pour effacer les empreintes de sabots ? Il a profité du flou dans lequel l'administration l'a dissimulé. Et après, il a effacé tout ce qui restait. Il a altéré son visage sous un maquillage électronique. Il a glissé dans l'angle mort des caméras de surveillance. Il n'a même pas laissé de traces dans la mémoire des quelques personnes qu'il a croisées, comme la réceptionniste du Sonora Motel. La seule chose qu'il ignore encore, la seule chose qu'on sait sans qu'il sache qu'on sait, c'est que malgré toutes ses précautions, il a laissé un micron de son ADN à Bournemouth. Et puis ce chignon. Il ignore que les propriétaires du Kashmiri l'ont vu dans Palace Court. Il ignore que ce détail nous a été communiqué.

— Vous nous direz un jour d'où vous tenez cette information, inspecteur Folsom ? demanda Philip Davies, en essuyant nonchalamment ses loupes. J'entends évoquer ce détail – un des seuls que nous ayons – pour

la seconde fois et je ne l'ai lu dans aucun de vos rapports. Personne n'en parle !

— Je… Justement ! Euh… C'est compliqué ; Lynn Dunsday, cette journaliste du *Bumper*, que vous connaissez…

— Oui. – Davies laissa un temps infini résonner derrière sa réponse. – Votre fiancée. Celle qui vous cite abondamment dans son journal en ligne ?

— Je… Pas tout à fait, monsieur. Enfin. Oui. Presque, si vous voulez… – Folsom se tortillait comme un collégien en train de passer un oral délicat. – Elle m'a confié avoir interrogé ce commerçant, dans Palace Court…

Trout était rentré dans le bureau et s'était collé contre un mur, buvant l'échange.

— Quand ? demanda Davies. Quand votre fiancée a-t-elle été à Palace Court ?

— Plusieurs jours après nous. Le type a sans doute eu la frousse de se confier à la police. Ou bien il lui a lâché l'information sans trop s'en rendre compte.

— Vous êtes retourné l'interroger ?

— Deux fois, monsieur. Et Caldwell y est allé aussi. Et je crois qu'un autre officier de la MePo est également allé là-bas.

— Et ?

— Le commerçant en question, glissa Trout, Ajmal Amir, un Britannique d'origine pakistanaise, refuse de confirmer ce point. Il dit qu'il ne se souvient pas.

— De quoi ? Du chignon ou d'avoir parlé à la fiancée de Folsom ?

— Eh bien, répondit Andrew Folsom, des deux, monsieur. Mais l'information existe à présent, même si elle est non confirmée.

— Évidemment. Nous allons travailler cette hypothèse. Je vois que vous avez largement tiré sur le fil.

— Oui, reprit Folsom, mais le fil est arrivé au bout, et nous sommes bloqués. Jusqu'à ce que ces types du Parole Board nous disent à qui ils ont

refilé ce nom et qui ils ont planqué sous ce putain de *bogey*. Pour l'instant, nous sommes coincés, aussi fermement que si la vie de Daniel Simić s'arrêtait sur un mur. Ou plutôt, que si elle continuait de l'autre côté de ce mur, totalement hors de notre vue.

— On ne va pas rester bloqués, messieurs, s'exclama Adrian Trout, se prenant soudain pour le chef d'équipe. Ce Daniel Simić a eu des points d'attache, un appartement, des voisins ? Des relations ?

— Des relations, j'en doute, répondit Davies, soucieux de garder le gouvernail. De vraies relations, en tout cas. Le rapport de Folsom est très clair sur ce point. Voilà ce que j'imagine : c'est un faussaire. Ce type a tout vécu en surface. Sauf sa propre démence, à laquelle il a laissé toute la place. Un égocentrique. Sans compagne. Sans amis. Enfin, sans amis qui durent. Des relations superficielles. Des copains d'un soir ? Des filles levées dans des soirées, et jamais revues ? Peut-être que Trout voit juste sur ce point. Sa vraie vie s'est organisée ailleurs, sous une autre identité. Peut-être son identité réelle, d'ailleurs ? Peut-être qu'il a tout préparé. Qu'il a longtemps préparé tout ça, dans un endroit tranquille. Où il n'avait que ça à faire… Un asile ? En prison ? Un nouveau costume. Un nouveau nom. Qui sait ? Peut-être un nouveau visage.

— Vous voulez dire : une personnalité d'accueil ? demanda Folsom.

En posant sa question, Andrew Folsom regardait Davies bien en face. Il remarqua que celui-ci s'était soudain figé, comme s'il avait entendu quelque chose d'extrêmement signifiant dans la question qu'il venait de poser. Davies sembla revenir à lui. Il dit :

— Exactement, c'est ce que je veux dire : un « hôte ». Quel que soit le nom sous lequel il ressurgit. Vrai ou faux. Un autre lui-même au sein duquel il attend de se retirer pour contempler son œuvre – quand il la jugera achevée. Il aura alors tout son temps pour feuilleter son petit album mental de souvenirs criminels. Et s'en régaler.

— Son œuvre achevée ? Quand saurons-nous qu'il a fini son travail, monsieur ? demanda Folsom.

— Et qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas déjà le cas et qu'il voyage en ce moment même en classe business vers l'Indonésie ou les îles Pitcairn ? ajouta Caldwell.

Philip Davies le regarda, une expression contrariée sur le visage.

— Parce qu'il laisse des traces. Parce qu'il a décidé de communiquer. Avec nous. Avec les médias. Il aime communiquer. Il aime surprendre autant qu'il aime annoncer ce qu'il fait. Je pense que le message qu'il laissera sur ce qu'il juge être son apothéose signera la fin de la série. Il annoncera qu'il a « fini son travail », pour reprendre votre expression, inspecteur Folsom. Et qu'il a gagné.

— Ouais. « Lafayette. Encore »… ça n'annonce rien de ce genre, estima Caldwell.

— En effet, rétorqua Philip Davies. C'est que la partie est toujours en cours. Il n'est pas en train de filer vers l'Indonésie ou les îles Pitcairn, Caldwell. Il est en train de filer vers le Lafayette Grill. Reste à trouver où il a planqué ce putain d'endroit.

---

1. *Closed-circuit television* : vidéosurveillance.

2. Dans l'argot policier, une fausse identité, destinée à redonner l'anonymat aux repentis, ou aux criminels sur qui pèse un risque de vengeance après leur libération. Le mot est sans doute un composite de *bogus* (factice) et de *bogeyman* (croquemitaine).

3. Équivalent du bureau du juge des libertés.

81

Barnet. Mercredi 8 février, 18 h 44

Lynn Dunsday relut le papier qu'elle avait envoyé en fin d'après-midi au *Bumper*. Elle le relut encore. La seule envie qui la taraudait, à présent, c'était de se taper les quelques dizaines de mètres qui la séparaient du Red Lion, de se coller au bar et de ne plus avoir à faire qu'un seul effort : plier le bras pour remonter un verre jusqu'à ses lèvres.

Mourir à Village Way/2
Publié à 18 h 07
Par Lynn Dunsday
Souvent tu arrives et il y a deux sortes de flics. Le flic qui a vu et celui qui n'a rien vu. Celui qui n'a rien vu est juste là pour t'empêcher, toi aussi, de voir. Il garde le bandeau jaune que tu as vu mille fois dans les séries télé. Il le garde comme si c'était sa petite sœur. Pas question d'approcher. Il se tient juste derrière, pour te montrer qu'il est du bon côté de l'affaire. N'empêche qu'il n'a rien vu, et que ça lui fait deux bonnes raisons pour te faire perdre du temps. Passons au flic qui a vu. À Beckenham, le flic qui a vu a tout vu. Tout vu de près. Il raconte :

« La fille, elle était couchée dans l'eau. Une eau bleue pareille à ces nettoyants W.-C. Et elle était jolie comme un cœur. Un visage d'ange. Enfin, de son bon côté. Les gars du laboratoire ont commencé à essayer de l'extraire du container et ils l'ont retournée, et c'est là que j'ai vu qu'elle n'avait plus que la moitié d'un visage. Plus rien. Juste un truc rose et noir avec des trous et des morceaux de dents. »

Donc le flic qui a vu a vraiment vu. Voilà ce qu'il a vu dans Village Way, à Beckenham, Grand Londres.

82

Amen Court, City of London.
Mercredi 8 février, 20 h 02

Trevor Sugden était en train de se préparer un café lorsque son téléphone vibra sur le plan de travail en pierre rouge qu'il avait fait installer en même temps que les appareils flambant neufs de sa cuisine.

— Trevor ? Philip Davies. J'ai besoin qu'on parle…

— Je t'écoute.

— Tu te souviens, la dernière fois qu'on a mangé un *ploughman's lunch* au Courtfield ?

— Oui. Parfaitement. Quand tu m'as donné ces tuyaux sur…

— Voilà. Tu as demandé si je me rappelais comment on était devenus copains.

— Exact, Philip. Toi non plus tu n'as pas perdu la mémoire.

— Justement. Tu te rappelles les affaires qu'on épluchait à l'époque ?

— Oui. On en a parlé l'autre soir. Le tueur des trains de Hackney. Il y avait aussi l'histoire de Langley Green, cette gamine sauvagement agressée. Et puis ce gamin à Liverpool…

— Justement. Ce gamin assassiné par deux autres gosses, dans un terrain vague, du côté de Liverpool.

— Oui. Bulger ? Bilger ? Un nom comme ça…

— C’était à Bootle, très exactement. Une banlieue de Liverpool. En février 1993. James Bulger. Ils ont enlevé le gamin dans un centre commercial et ils ont été le tuer un peu plus loin, sur une voie de chemin de fer. Tu te souviens du nom des deux mineurs ?

— Non.

— Moi non plus je ne m’en souvenais pas, mais j’ai été les rechercher. Fletcher et Maguire. Paul Fletcher et Jon Maguire…

— Tu me parles de ça pour quelle raison, Philip ?

— Parce que mon service a identifié le gars qui a laissé son ADN au Sonora. C’est un *bogey*.

— Tu veux dire, une fausse identité ?

— Oui. Un nom d’emprunt. Et qui a été refilé à Maguire, lorsqu’il a été remis en liberté, en 2011.

— Tu veux dire que ce type a recommencé ? Qu’il est ressorti du bois ? Après plus de vingt ans ?

— Tu conclus comme tu veux, Trevor. Ce que je te dis, c’est que les génétiques qu’on a autour de la fille de Bournemouth sont les mêmes – exactement les mêmes – que celles d’un gars qui se planque sous une identité de complaisance. Une identité qu’on a refilée à un type qui a tué un gamin en 1993. J’ai vérifié cet après-midi, Trevor. J’ai tout le dossier devant moi. Cet ADN est un de ceux qu’on a retrouvés sur le corps de ce gamin, à Bootle. Le même que celui qui a été relevé sur la barre de fer avec laquelle une petite enflure lui a fracassé le crâne. Celui qui tenait cette barre de fer s’appelait Jon Maguire. Celui qui était dans cette salle de bains à Bournemouth s’appelle Jon Maguire.

— On peut se voir, Philip ? Au Courtfield ?

— Vendredi soir, au Courtfield, Trevor.

83

Barnet. Jeudi 9 février, 0 h 44

Lynn essaya encore d’écrire sur son MacBook un papier qu’elle n’enverrait jamais au *log* du *Bumper*. Elle avait descendu trois Bacardi au Red Lion, et venait de les faire suivre de deux lagers glacées, piochées dans son frigo. Ses yeux rouges fixaient l’écran et elle écrivait en chahutant les lettres, s’y reprenant à deux fois pour composer les mots.

> Alors c’est ça ? Tu as recommencé ? Tu as tué cette fille, et tu vas poster ta vidéo sur un site dégueulasse ? Tu as tes habitudes, maintenant. Tu as tes fans. Laisse-moi te dire un truc, toi qui signes avec de la peinture bleue dégueu, il va f…

Elle piqua du nez et s’endormit, la tête penchée en avant, dans une position instable.

84

Crime Command. Jeudi 9 février, le matin

Andrew Folsom repensait à ce que Lynn et Trevor Sugden avaient dit dans ce petit restaurant, l'autre soir. Des hypothèses que Davies aurait balayées d'une main désinvolte, pensait-il. Et pourtant, le *detective chief superintendent* venait de les adopter. Il avait suffi de l'aider un peu. De le mettre sur le bon rail. Oui. Lynn avait sans doute vu juste. Celui qu'ils traquaient était non seulement une ordure de la pire espèce, mais aussi un de ces nouveaux sociopathes. Ce genre de détraqués profonds, nés, jugeait Folsom, de la mondialisation économique et de l'accélération numérique. C'était une théorie – enfin, une intuition, plutôt, corrigea-t-il – qu'il nourrissait depuis quelques mois. En tant que flic, il avait assisté, bouche bée, à la dégradation des repères des plus jeunes. Leur capacité à confondre sans retenue les scénarios des séries qu'ils regardaient en boucle sur leurs sites favoris et leurs propres actions. Ces gamins qui tiraient au hasard dans une galerie marchande, sur une vieille dame ou un gosse de 5 ans.

Andrew Folsom savait que les tireurs aux yeux fous répétaient des scènes qu'ils avalaient dans leurs putains de jeux vidéo, des jeux vendus à des centaines de milliers d'unités et dont ils attendaient chaque semestre la dernière version. Folsom avait vu ces deux étudiants massacrés dans leur

studio de New Cross par deux salopards chargés de speed et d'alcool. Il avait vu le carnage et l'absence totale de retenue des deux junkies. Il avait compris devant les dizaines de plaies que la douleur, la terreur, l'abomination, l'agonie n'étaient même plus des mots pour certains de ses contemporains. Il avait vu sur Sky News les caméras s'attarder sur ce corps de gamine – quoi ? 19 ans, à tout casser – plié dans une box en polypropylène que deux types à peine plus vieux qu'elle avaient rempli d'acide chlorhydrique pour tenter de la réduire en marmelade. Ça n'avait pas marché. Pas marché *assez* pour que le corps disparaisse tout à fait. Pas marché aussi bien que dans la série américaine dans laquelle ils avaient pioché l'idée.

Oui, ce type était un de ces nouveaux délirants, Andrew en mettrait sa main à couper. Un maniaque. Égocentrique. Sans aucune empathie avec l'espèce humaine, et dont la satisfaction de ses désirs était la seule entreprise. Un type avec un besoin de notoriété malsaine, cet élan qui touche parfois les grands criminels psychopathes. Trout avait essayé de capitaliser sur cette théorie, en pompant allègrement dans les pistes que lui et Caldwell avaient délibérément exposées quelques instants avant la réunion. Mais avec ses grands mots et son emphase, Trout avait immédiatement hérissé Davies. Folsom eut envie d'éclater de rire tellement il avait été envoyé dans les cordes. Ça faisait deux knock-down de suite, après l'épisode de la petite culotte qui continuait à parcourir les services, comme une odeur entêtante qui collait désormais à Adrian Trout.

85

Au Champion. Jeudi 9 février, 16 h 55

Lynn Dunsday avait une nouvelle fois intercepté le petit livreur dès son entrée dans le pub. Elle avait ouvert le *Broadway Sentinel* avec précipitation, déchirant à demi la page de Une. Oui. Trevor avait une source qu'elle n'avait pas. Il avait le message de Beckenham. Il avait au moins vingt-quatre heures d'avance sur elle.

Un passage du mail de Trevor, envoyé la veille, lui revint :

« Vous voyez, suis pas privilégié… » Tu parles ! Mais elle se demanda aussitôt ce que l'un ou l'autre pouvait bien faire de cette information. *Lafayette* ?

Comme l'écrivait Aleph dans son papier, « bien malin qui pourra tirer quelque chose de cette énigme dont le monstre s'amuse à semer les morceaux sur sa route ».

86

Courtfield, Earls Court.
Vendredi 10 février, soir

— Tu as des éléments qu'on ignore ? Que la presse et le public ignorent, sur Jon Maguire ?

— Pour l'instant, Trevor, on est deux à connaître le lien entre Maguire et les affaires de Crystal Palace et de Bournemouth. J'ai un gars au Parole Board qui m'a retrouvé le *bogey* que je lui ai soumis et qui m'a dit qui se cachait derrière. Mais à l'heure où je te parle, je te le répète, on est deux à savoir tout ce que planque ce *bogey*…

Tout en discutant, Philip Davies fit glisser de sa serviette une photo couleur, un *mugshot* format A4, avec des informations en surimpression. Une figure de gamin effrayé, une mèche brune retombant sur le front. Des yeux fuyants et inquiets. Il était placé devant une toise qui le figeait sur 4 ft 6'. Un mètre quarante-deux de haine et de folie…

Trevor Sugden lut, imprimé en marge :

Police – Lower Lane – Jon MAGUIRE – 20-2-93

Et un tampon à l'encre rouge avait ajouté :

— MEURTRE –

Puis suivaient ces informations :

Novembre 1993 / Prison jusqu'à majorité, et au-delà
au bon plaisir de Sa Majesté
(minimum de huit années)
2001 / Libéré sous nouvelle identité
2010 / Violation de conditionnelle
Juillet 2010 / Nouvelle condamnation
2013 / Remise en liberté conditionnelle

Il repoussa l'image vers Davies. Celui-ci reprit :

— J'ai vu que tu n'avais rien sorti sur ça dans le *Broadway* hier soir. C'est une bonne idée. Depuis avant-hier, je travaille sur le cas de Maguire. Sur son passé. Son histoire. Avant et après les faits. Il a été condamné à huit ans. Il les a accomplis en totalité, dans des institutions adaptées à son cas. Il a ensuite été remis en liberté conditionnelle, sous une nouvelle identité. Inconnue de tous. À cette époque, il a apparemment habité Southampton.

— Ça serait lui ?

— *C'est* lui. Je t'ai dit que j'ai tout vérifié mercredi : il n'y a aucun doute sur l'ADN. *C'est* Maguire. Le problème, c'est que…

— C'est que ?

— C'est que je ne vois pas la liaison disons, intellectuelle, entre 1993 et aujourd'hui.

— Tu veux dire pourquoi le gamin de 1993 serait devenu ce tueur qui laisse des vidéos sur YouTube ?

— Exactement. Pourquoi cet « écho » ?

— Est-ce qu’on a des exemples de ce genre de passages à l’acte plus de vingt ans après ?

— De cette importance ? Je n’en connais pas. Mais en fait, pour Maguire, il n’y a pas eu une rupture aussi longue. Il a été arrêté plusieurs fois depuis sa première remise en liberté. Pour des raisons pas très claires.

— Comment ça ?

— Il a bénéficié de plusieurs mesures de remise en liberté sous nouvelle identité. Et puis il a encore été arrêté ; pour une accumulation de délits.

— Lesquels ? Tu peux m’en parler ?

— Oui. Il a été remis en prison en 2010, pour détention d’images pédopornographiques. Et des histoires de menaces. Et puis aussi une bagarre sévère dans un pub. Il a demandé plusieurs fois sa libération conditionnelle, qui lui a été refusée. En juillet 2013, Maguire a finalement bénéficié d’une nouvelle remise en liberté. Toujours sous le régime de la parole. Et on lui a accordé une seconde identité fictive, gardée secrète. La loi anglaise, Trevor !

— Ces menaces, c’était contre qui ?

— Des tas de gens. Des ex-témoins qui avaient déposé en 1993. Des journalistes qui ont écrit sur lui. Des types qui clamaient qu’ils allaient le tuer s’ils lui mettaient la main dessus…

— Et on l’a laissé voguer comme ça combien de temps, entre la prison et la vie extérieure, avec le C.V. qu’il a ?

— Le problème qui s’est posé, c’est que les *bogeys* ont si bien fonctionné qu’il semble que les types du Parole Board n’ont pas compris à qui ils avaient affaire. Un truc administratif tout con. Une absence de lien. Des dossiers qui ne se croisent pas. Et je crois bien que sa dernière identité a été tellement bien gardée que personne ne sait vraiment qui il est, aujourd’hui. Ni où il est censé être. On a un nom à la con, mais personne n’est capable de dire où est ni même qui est exactement le gars qui se cache derrière.

— Donc vous avez identifié un type, avec une empreinte…

— Une empreinte ADN. Polymérisée. Du fiable.

— Mais qu'on n'est pas certain du type qui se cache sous cet ADN ?

— Si. On est sûr qu'il s'agit de Maguire. Mais on est incapable de le tracer dans sa nouvelle vie.

— Dis-moi que tu plaisantes, Philip…

— Je ne plaisante pas. Voilà où on en est.

— Après ça, tu comprends pourquoi des types te trouvent le vrai nom de Jack l'Éventreur en analysant des fragments d'ADN sur des morceaux de tissus achetés dans une vente aux enchères… Sérieusement, c'est tout ce que vous avez ?

— Pas tout à fait.

Philip Davies poussa vers Sugden une liasse de feuillets sortis d'une imprimante matricielle, aux lettres maladroites.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Trevor.

— La transcription des interrogatoires de Maguire et de son copain Paul Fletcher. C'est très intéressant de voir comment il se décrit. Comment il se voit agir. Il n'y a pas la moindre parcelle de remords.

Trevor Sugden se mit à feuilleter les pages. En diagonale.

Davies précisa :

— Sur les dépositions, Maguire est nommé « enfant B ». Sugden prit une page au hasard et commença à lire.

ENQUÊTEUR :

C'est bien toi qui tiens la main de James Bulger sur ces images ?

ENFANT B :

Oui, mais c'est lui qui voulait…

ENQUÊTEUR :

Lui, qui ?

ENFANT B :

Lui, le gamin… James. James Bulger.

ENQUÊTEUR :

Tu dis qu'il voulait. Il voulait quoi ?

ENFANT B :

Que je lui tienne la main…

ENQUÊTEUR :

Il te l'a dit ? Il t'a demandé que tu lui tiennes la main ?

ENFANT B :

Il aimait bien…

ENQUÊTEUR :

Mais est-ce qu'il t'a demandé que tu tiennes sa main ?

ENFANT B :

Il aimait bien. Il m'aimait bien. Il n'aimait pas Paul, mais moi, je sais qu'il m'aimait bien.

ENQUÊTEUR :

Il te l'a dit ? Il a dit qu'il t'aimait bien ?

ENFANT B :

Oui. Il me l'a dit. Deux ou trois fois, monsieur.

ENQUÊTEUR :

Il te parlait pendant que vous avez marché ? Lorsque vous avez quitté le centre commercial et que vous êtes allés vers la voie du chemin de fer ?

ENFANT B :

Oui. On a parlé. Je lui ai dit des trucs. Pour qu'il n'ait pas peur. Je lui ai dit de ne pas avoir peur.

Sugden repoussa la liasse vers Philip Davies. Il le regarda bien en face et dit :

— Tu as rouvert le dossier de 1993 sur les faits eux-mêmes, Philip ?

— Pas plus que ce que je viens de dire. J'ai cherché autour de l'identité, point barre.

— Moi si. Depuis avant-hier, je bosse sur l'enquête de 1993, Philip. Spécialement sur les éléments qui n'ont pas beaucoup fuité. Voire pas du tout. Un truc qui serait passé à l'as, à côté des éléments que tout le monde a commentés. Les images terribles de vidéosurveillance. Le martyre du gamin. Le fait que les deux enfoirés ont laissé son corps sur la voie du chemin de fer et qu'un train l'a coupé en deux. Et je crois bien que j'ai un truc qui a peut-être autant d'importance que ton espèce d'ADN polymorphisé.

— Polymérisé.

— Si tu veux. J'ai une trace, moi aussi. Une belle. Rapport direct avec la peinture bleue.

— C'est une blague ?

— Non. Les deux gosses qui ont tué le petit Bulger ont passé le début d'après-midi à chaparder des choses dans les boutiques du centre commercial. Entre autres babioles, ils ont volé de la peinture à maquette dans un magasin de jouets, cet après-midi de février 1993. Quelques minutes avant de kidnapper le gamin. De la peinture bleue de marque Humbrol.

— Tu es sérieux, Trevor ?

— Très. J'ai la référence, si tu veux vérifier : Humbrol nº 52 – Baltic Blue. Mais le message important, c'est que ces deux petits salopards ont utilisé cette peinture lors de leur séance de torture sur le gamin. Ils lui en ont fait couler dans les yeux. Ils lui en ont fait avaler. Il en avait sur les dents et sur la langue. C'est en partie grâce à la peinture qu'on les a gaulés,

d’ailleurs. Il y avait des traces de Baltic Blue sur les godasses des deux assassins. Avec le sang du petit James Bulger…

87

Amen Court.
Vendredi 10 février, 23 h 37

Trevor avait allumé sa radio en sourdine. Quand il n’écoutait pas Nina Hagen, il était constamment branché sur cette station qui diffusait des musiques des années soixante-dix et quatre-vingts. *Oldiz*. Neil Young. Tangerine Dream. Talking Heads. Pink Floyd. The Strawbs. New Order. Patti Smith. Quand il écoutait ça, le monde lui semblait brutalement moins hostile. Il replongea dans la liasse de documents devant lui. La réalité s’étalait en toutes lettres.

M. Trevor Sugden
9 Amen Court
London EC4M
United Kingdom

Monsieur, dans le cadre de la déclaration d’intention confirmée devant le Dr F. Henzler, je vous prie de bien vouloir tenir à disposition les éléments

suivants :

- vos rapports médicaux de moins de quatre mois,
- vos documents d'état civil.

Je vous prierai également de bien vouloir procéder à :

- la fixation provisoire de la date souhaitée,
- la fixation des deux consultations médicales prévues.

Par ailleurs, vous devez renseigner le questionnaire suivant :

Je suis en mesure d'avaler ☐

Je ne suis pas en mesure d'avaler ☐

Je suis sous tubage gastrique ☐

Je suis sous respirateur artificiel ☐

Je suis en mesure d'actionner le piston d'une seringue ☐

Nota :

a) si le/la bénévole d'accompagnement peut accomplir certains gestes d'aide ou d'assistance (*e.g.* tenir le verre si l'adhérent ne peut le faire lui-même ; relier la seringue au tube de perfusion si l'adhérent n'est pas en mesure d'accomplir ce geste, etc.), il/elle ne peut se substituer à lui pour effectuer des actions telles qu'incliner un verre ou exercer une pression sur le piston d'une seringue.

b) L'adhérent confirme qu'il a bien veillé à prévoir des voyages distincts pour les consultations du médecin et le suicide accompagné, donc de rentrer chez lui après les consultations du médecin et l'obtention de l'ordonnance et fixer ultérieurement la date du suicide accompagné, si celui-ci est toujours souhaité.

c) L'adhérent confirme qu'il maintient à ce jour sa décision de demander la réalisation du suicide accompagné, qu'il a bien fixé cette

réalisation du préalable de deux rendez-vous successifs avec le médecin et qu'il se rendra en Suisse pour ces consultations ainsi que pour le suicide accompagné qui les suivra. (Mode : pentobarbital sodique, précédé éventuellement de métoclopramide pour éviter tout rejet du suivant).

Vous voudrez bien compléter, dater (en haut et en bas du document) et signer le formulaire suivant. Il établit de manière claire que votre décision est l'ultime confirmation d'une décision longtemps réfléchie. Toutefois, cette réalisation sera une nouvelle fois confirmée de manière explicite lors du rendez-vous fixé en nos locaux.

Je, soussigné ———————— atteste souhaiter de mon plein gré mettre fin à ma vie, et recourir pour ce faire à l'accompagnement de DIGNITY-CH. Je certifie que cette décision a été mûrement réfléchie dans le temps et que ce souhait n'a pas failli.

Je décharge DIGNITY-CH de tous les éventuels risques que l'organisation pourrait encourir. Je déclare une dernière fois disposer d'une pleine et entière capacité de jugement et parfaitement avoir compris que par ce document, j'indique avoir en toute conscience décidé de réaliser un suicide accompagné.

En tout état de cause, et si une quelconque partie décidait pour quelque…

Trevor repoussa les documents loin de lui. Il avait passé près de deux heures sur Google. Il avait lancé des recherches croisées, quadrillé le pays de mots-clés et de requêtes. Il avait même essayé TripAdvisor. Rien. Trevor Sugden eut un bref rire nerveux en s'avouant qu'il n'était pas plus malin que XData. Il n'avait rien trouvé. Pas de Lafayette. Pas un seul endroit qui s'appelait Lafayette Grill, Lafayette Pub, Lafayette Inn ou Lafayette-ce-que-vous-voulez en Grande-Bretagne. Aux États-Unis, il devait y avoir des

centaines de bars qui portaient ce nom. Mais ici, pas un. Pas un seul. Où le meurtrier avait-il fixé son rendez-vous de lundi ? Et qui y attendrait-il ? Si l'énigme était insoluble, personne ne serait là, lundi à 18 h, dans ce Lafayette Grill aussi introuvable pour le commun des mortels que la voie 9 ¾ dans la gare de King's Cross…

Trevor Sugden essaya de se concentrer une nouvelle fois sur *Hurricane*, la chanson de Bob Dylan. Il avait parfaitement noté que ni lui ni Philip Davies n'avaient souhaité commenter la piste du Lafayette Grill. Il laissait son esprit vagabonder à travers les images qu'il avait rassemblées sur Paterson, New Jersey, le Lafayette et la tuerie qui s'y était déroulée, une nuit de l'été 1966. Soudain, il se redressa, comme s'il avait été mordu par un serpent venimeux. Il venait d'entrevoir *quelque chose… Quelque chose* qui fit brutalement monter son rythme cardiaque. *Quelque chose* qui faisait écho, *quelque chose* qui pouvait… Il y avait un nom qui semblait surnager dans ses souvenirs. *Southampton* ? Il fallait juste qu'il mette un peu d'ordre dans ses pensées.

Ça se passe comme ça à Paterson…

Trevor Sugden fit un effort pour convoquer des souvenirs qui flottaient entre deux eaux de sa mémoire. *Paterson*. *Southampton*. Quelque chose qui avait à voir avec son guide des meilleurs pubs. Un endroit où il avait déjà mis les pieds ?

Trois corps par terre : voilà ce que découvre Patty.
[…] Et les flics arrivent sur la scène,
avec leurs lumières rouges qui virevoltent
dans la nuit tiède du New Jersey.

En même temps que les paroles, des images affluaient et s'organisaient. Trevor Sugden saisit son téléphone. Il commença à chercher le numéro du standard du Crime Command. Puis changea d'avis. Il remit en poche son portable. Il sentait une sueur froide glisser le long de sa nuque. Il connaissait l'endroit. Correction : il était *presque sûr* de connaître l'endroit. Il connaissait l'horaire. Ou presque. Il savait ce qu'il fallait faire. Il savait parfaitement ce qu'il *allait* faire. Il avait déjà pensé à ça. Il se rendit compte qu'au fond, il n'attendait plus que le feu vert. Et celui-ci venait de s'allumer. Il n'avait pas besoin de la police. Cette enquête était la sienne. Elle ouvrait sur plusieurs possibilités : une impasse ; la neutralisation du monstre de Crystal Palace, de Bournemouth et de Beckenham ; sa propre mort.

À part la première hypothèse, tout lui allait. Tout lui allait très bien. Il lui restait juste à être complètement sûr pour le Lafayette Grill. Mais là-dessus, il avait sa petite idée. Une petite idée qui commençait à prendre de plus en plus de place.

Trevor repensa à l'échange que lui avait fait lire Philip Davies. Cet « enfant B » qui cherchait à s'extirper de l'épouvantable merdier dans lequel il s'était mis. Cet enfant qui s'était transformé en objet d'abjection, en l'espace de quelques heures un samedi après-midi de 1993, et qui avait grandi, comme les dragons de cette série qu'il suivait sur le satellite qui poussent et deviennent d'immenses prédateurs. « Enfant B » était juste un pseudonyme sur de vieux papiers conservés dans les archives de la justice.

« Enfant B » n'existait plus. Il était devenu un monstre. Avec lequel il avait rendez-vous, lundi, à dix-huit heures.

88

Docklands. Dimanche 12 février

La matinée allait s’achever et Londres semblait encore prostrée dans l’obscurité. Une nuit américaine, bleutée, au sein de laquelle les néons publicitaires fusaient tels des phares à l’intérieur d’un tunnel. Un vent d’estuaire, chargé d’iode et de parfums marins, battait l’esplanade des docks. Lynn et Andrew Folsom se hâtaient vers un abri qui allait suspendre leur balade. Une pluie fine brumisait leurs visages. Lynn soufflait entre ses lèvres pour essayer de repousser sa nouvelle mèche, dont la jolie forme commençait à être anéantie par l’humidité. Depuis plus de vingt minutes, elle n’avait pas prononcé un seul mot.

— Bon Dieu, Lynn ! Pourquoi t’es tellement comme ça, tellement *pas avec moi* ? On a décidé quelque chose ou quoi ? J’ai l’impression d’être avec une ombre, un truc, je sais pas, une fille en papier.

— Écoute, Andy, je vais te dire. Depuis que mon père est mort… je… je sais pas. J’avais tellement anticipé l’instant. J’avais envisagé… De ne plus jamais pouvoir retrouver mon chemin. De ne pas pouvoir avancer tellement je me sentais dans le noir.

— Oui, mais moi je p…

— Attends. Je ne suis pas restée complètement dans le noir. Depuis trois ans, j’avance sans trop me cogner aux meubles. J’arrive à me déplacer,

Andy. Simplement, j’ai le sentiment que les choses n’ont plus de couleurs. Voilà.

— Oui, mais…

— Me demande pas l’impossible, Andy.

89

Cabinet du Dr Bruce Connett, City of London.
Lundi 13 février, 9 h 35

La salle d’attente du Dr Connett bruissait de vie animale. Un chat miaulait dans une caisse de transport. Un vieux chien terrier couinait d’impatience et se redressait en remuant la queue à chaque fois que Trevor croisait son regard. Celui-ci fixait pour le moment une grille de tarifs scotchée au mur, avec les suppléments funéraires en sous-traitance et la fourniture d’urnes.

Trevor laissait couler dans sa tête les paroles de *Hurricane*. Il entendait Bob Dylan ranimer le bar de Lafayette Street. Les morts allongés dans une mare de sang. Les témoins. Cette Patty Valentine qui découvre le carnage.

La porte s’ouvrit sur le Dr Connett et une jeune fille avec un chartreux terrifié dans les bras. Le Dr Connett maintint sa porte ouverte, laissa passer Sugden et tendit la main.

— Bonjour Bruce.

— Trevor ! Comment vas-tu ? Mais, attends. Trevor, il y a une chose qui cloche : où est Puck ? Ne me dis pas que…

— Puck va bien. Ne t'inquiète pas. Je ne viens pas pour Puck, cette fois, Bruce. J'ai un service à… Je dois entrer dans un machin. Ce n'est pas officiel. Enfin, je dois voir un bidule qu'on cherche à dissimuler. Il y a un putain d'amstaff furieux et affamé qui sert de gardien.

— Un « machin » dans un « bidule » ; « pas officiel » ? Tu te lances dans le journalisme intrusif ? À ton âge ?

— Bruce, je dois entrer là-dedans. Une sorte d'entrepôt. Avec des trucs pas nets. Je suis sur un papier qui va faire date, Bruce. J'ai besoin d'un coup de main. Tu aurais les moyens de m'aider à calmer ce clébard ?

— Tu veux dire, le… l'abattre ?

— Non ! Le calmer. Je ne sais pas. L'endormir. Comme vous faites pour calmer les animaux avant de les opérer. Ou pour attraper les animaux en fuite.

— L'anesthésie ?

— Oui. Un truc pour anesthésier un clébard à distance.

— Tu prends un vrai risque, Trevor. Si tu te loupes, le chien va te bouffer.

— Je dois aller voir. Bruce, tu peux m'aider ou pas ?

Le Dr Connett dodelina de la tête, l'air absent. Il pinça ses lèvres dans une grimace qui resta figée de longues secondes sur son visage.

— Je peux te prêter un lanceur et une seringue, mais c'est pas évident !

— Je sais. Rien n'est évident. Je dois le faire. Tu peux m'expliquer et tout ira bien.

Le Dr Connett se dirigea vers un meuble à tiroir, d'où il tira une sorte de pistolet qui ressemblait aux armes sous-marines utilisées par les plongeurs pour estropier les poissons. Un genre de lance harpon miniature, à peine long comme un sèche-cheveux. Connett fit pivoter le mécanisme et libéra un tube dans lequel il fit glisser une sorte de fléchette presque semblable à celles dont on se sert dans les bars pour tirer sur des cibles. Celle-ci possédait le même corps transparent qu'une seringue.

— Il faut t’entraîner à viser. Tu as une portée utile pour ce genre d’engin. Disons… quinze mètres. Mais autant te dire tout de suite qu’à plus de deux ou trois mètres, un amateur tire n’importe où. Tu presses la détente et la seringue part en tribunes, tu vois le genre ?

Connett mima le geste manqué d’un footballeur tirant un penalty de travers, en riant.

— Je peux m’entraîner ? Il y a des seringues de rechange ?

— Non, utilise simplement la seringue sans l’aiguillon. Sans la remplir, bien sûr ! Et tu t’entraînes. Tu as cinquante charges propulsives dans la boîte. Tu peux t’entraîner un moment ! Essaye de toucher un carton d’emballage sur ton canapé, en reculant de sept ou huit pas. Prends un carton de douze de Budweiser : tu auras à peu près la surface utile d’un American staff. Essaie de ne pas viser la tête, ces bestioles ont une boîte crânienne aussi dure que de l’acier.

— Sept ou huit pas ? Pas plus loin ?

— Pas plus loin. Pas moins non plus. Sauf si tu as vraiment envie de te faire bouffer les couilles par ton clébard.

— O.K.

— Bon. Là, tu as la cartouche d’injection et la pipette. Tu remplis. Tu serres. Pour la dose, c’est simple, tu as la gradation *per* kilogramme : 20 microgrammes par kilo. Tu sais faire ce genre de calcul ? Tu multiplies tes vingt microgrammes par autant de kilos d’amstaff ! Et tu ajoutes dix pour cent si tu veux un résultat garanti.

— Résultat garanti, tu veux dire quoi ?

— Que la bestiole ne te fera pas chier longtemps ! Je ne ferais pas ça en intervention, mais bon : ton affaire a l’air moins officielle que les miennes, non ? Dernière chose, Trevor. Ces armes ne sont pas répertoriées. Si ton truc foire, d’une manière ou d’une autre, le Palmer n’a jamais été à moi. Tu l’as acheté sur eBay ou à un Black sur Portobello, je m’en fiche.

— Attends juste, répète-moi un peu : c’est quoi ces microgrammes par kilo ?

— Le dosage. Vingt microgrammes pour un kilo de bestiole.

Tout en achevant de parler, Bruce Connett avait sorti d’un tiroir un petit flacon à l’étiquette barrée de rouge. Il le tendit à Sugden.

— Là-dedans, tu as assez de microgrammes pour endormir tout un élevage de pitbulls !

« Pour un bonhomme de quatre-vingts kilos, combien de microgrammes je dois balancer ? » pensa Trevor Sugden. Mais il se garda bien d’énoncer cette énigme à haute voix.

Dans le bus qui le ramenait vers St Paul, Trevor Sugden ne pouvait s’empêcher de palper à travers la doublure de son manteau la crosse du Palmer.

Maintenant qu’il avait mis la main sur ce pistolet hypodermique, il savait exactement ce qu’il allait faire. Tirer trois ou quatre fois sur un coussin. Puis charger la seringue avec l’opioïde A-3080 que venait de lui donner Connett. D’après ce qu’il disait, l’effet serait quasi immédiat : anesthésie foudroyante du système nerveux central. Relâchement total des muscles. Effets secondaires : risque de suffocation. Vomissements. Incapacité du cerveau à donner des ordres cohérents et paralysie des centres de décision. Réponse : moins de trois secondes après l’injection. Si Trevor réussissait à l’avoir par surprise – et bon sang, le type que devait être devenu le gamin chafouin de la photo de Davies devait être sacrément plus facile à cadrer qu’un pack de bières ! – il ne saurait sans doute même pas ce qui lui était arrivé. Il ressentirait la piqûre et terminé. Dodo jusqu’à l’injection d’un antagoniste, comme la tolazoline. Mais ce ne serait plus son affaire. La police n’aurait qu’à faire appel à un vétérinaire, nom d’un chien ! Trevor Sugden se mit à rire. Il replaça le lanceur dans sa gaine de cuir patiné. Il savoura l’ironie : il allait utiliser sans doute à peu près le

même modèle que celui qui avait servi au tueur pour endormir le pauvre McFarlane.

90

Whitechapel, est de Londres.
Lundi 13 février, 11 h 22

Lynn Dunsday était de nouveau dans le Starbucks de Whitechapel Road. Elle buvait un café latte en regardant distraitement les images sur le téléviseur accroché au mur, dont on avait coupé le son. Le bandeau défilant des dernières actualités alternait entre les nouveaux rebondissements sur le cochon de Cameron et les menaces d'attentat contre les stades anglais qui avaient circulé sur Internet, sans qu'on sache si c'était l'œuvre de plaisantins ou de terroristes.

Soudain, le bandeau changea de couleur pour annoncer une exclusivité.

« ALERTE INFO ! » se mit à faire le tour de l'écran, en accéléré. Lynn se surprit à fixer le moniteur avec une tension qui l'inquiéta. Les nerfs de son cou étaient tendus comme des fils d'acier et sa mâchoire s'était crispée. Elle attendait la suite, comme tous ceux autour d'elle qui regardaient le téléviseur. Elle devait avoir elle aussi cette expression de stupeur et d'anxiété, ce teint pâle et ces yeux rougis par les pixels.

LILLY JOY SAINE ET SAUVE : « JE VOULAIS JUSTE FAIRE QUELQUE CHOSE DE BIZARRE. »

— Putain ! lâcha Lynn Dunsday à mi-voix. N’importe quoi.

N’importe quoi de n’importe quoi.

Elle regarda autour d’elle. Les visages qui étaient, un instant plus tôt, bloqués en mode inquiétude étaient retournés à leur statut ordinaire. Les yeux avaient repris position sur les écrans des tablettes et des smartphones. La vie avait retrouvé son cours habituel, en attendant le prochain buzz. Lynn se demanda si elle n’en était pas une des coproductrices.

L’écran de télévision continuait son défilé.

LA STAR DES BLOGS RETROUVÉE EN CORNOUAILLES.
« JE VOULAIS JUSTE FAIRE QUELQUE CHOSE DE BIZARRE », ASSURE-T-ELLE

91

Crime Command,
Flower Pole Building,
Embankment.
Lundi 13 février, 11 h 29

Andrew Folsom hésitait à faire les deux derniers pas qui le pousseraient en dehors du bureau du chef Davies. Il s'était suspendu, tournant le dos à son supérieur. Celui-ci le regardait, en silence.

— Autre chose, Folsom ? finit-il par demander.

— Monsieur…

— Qu'est-ce qu'il y a, Folsom ?

— Monsieur, depuis la réunion de mercredi, je… je voulais vous demander…

— Allez-y. Me demander quoi ?

— Lorsque nous avons parlé des relations de ce type. Du fait qu'il n'avait sans doute pas de relations, plus exactement, vous vous êtes comme, je dirais, enrayé. Comme si vous pensiez à quelque chose de particulièrement important.

— Vous avez une vraie qualité d'observation, Folsom. Sans ironie.

— Merci monsieur. Mais ma question ?

Philip Davies saisit une boîte de cigarettes en aluminium qui traînait sur son bureau. Une boîte verte avec le blason des Royal Scots gravé sur le couvercle, au-dessus de la marque. The Greys. Il la fit tourner entre ses doigts. Un moment qui sembla une éternité à Andy Folsom.

— Votre observation, si fine soit-elle, est très légèrement inexacte quant à l'instant qui a déclenché mon… « enrayement », Folsom. Ce n'est pas quand nous avons évoqué son cercle relationnel, ou plutôt sa très probable absence de cercle relationnel, que je me suis enfui – en pensée – de notre réunion. C'était juste après.

Folsom sembla réfléchir, à peine une demi-seconde :

— Quand vous avez parlé d'asile ?

— Oui, très exactement quand j'ai parlé de prison. Le type que nous cherchons a fait de la prison. C'est pour ça qu'il disparaît de nos radars et réapparaît soudain, comme neuf. Il a fait de la prison et puis il est sorti.

— On ne perd pas de vue un type qui sort de prison, monsieur. En règle générale, on ne le perd jamais. Il ne sort pas de nos radars, comme vous dites. Les services de la Justice, la probation, le Parole Board : ils gardent les types sous une cloche de verre pendant des années !

— Celui auquel je pense a bénéficié à sa sortie d'une nouvelle identité. Pour le protéger.

— Il s'agit d'un repenti, monsieur ? Un type menacé de mort par ses anciens complices ?

— Non. Il s'agit d'un criminel. Le nom de Simić ne m'a pas parlé immédiatement. Mais quand je l'ai associé mentalement au mot « prison », et à cette expression que vous avez employée, de « personnalité d'accueil », j'ai eu comme un tilt. Oui, l'image est bonne. Je me suis enrayé !

— Vous connaissiez ce type, monsieur ?

— Non. J'ai vu passer des notes qui le concernent. Des notes partielles, parce que même moi, je n'avais pas à connaître certains éléments. Je dirais même des notes très partielles, peu habituelles dans la procédure. Je crois

que je sais qui est Simić. Je l'ai compris au cours de cette réunion, avant la conférence de presse de mercredi.

— Et qui est Simić, monsieur ? Vous pouvez me le dire ?

— Je ne sais pas si je peux. Mais je vais vous le dire. Je crois que Simić est l'identité de rechange de Jon Maguire. Vous voyez de qui je parle ?

— *Maguire* ? Pas bien. Attendez… Le nom résonne un peu. C'est un criminel ?

— Oui. Un des pires que notre sol ait jamais porté. Un des plus épouvantables.

— Pour moi, un des pires, monsieur, c'est Sonnex.

— Celui à qui je pense est pire que Dano Sonnex. Jon Maguire est un de ces deux adolescents qui ont enlevé, torturé et assassiné James Bulger, en 1993.

— Le… gamin de Liverpool ? Le gamin qui a été kidnappé dans un supermarché. L'histoire de la vidéo de surveillance ?

— Oui. Le gamin de Liverpool. À peine 3 ans, enlevé dans le dos de sa mère. Maguire et son copain l'ont entraîné sur un terrain vague, à trois kilomètres de là, pour le frapper à coups de barre de fer et de briques, avant de déposer son corps sur la voie du chemin de fer de Walton. Le train l'a coupé en deux, Folsom.

— Nom de Dieu, monsieur. Et ce type est libre ?

— Ils ont pris huit ans de prison. C'étaient des gamins, Folsom. À peine 11 ans au moment des faits ! Les deux ! Le *Telegraph* les a baptisés – et c'est juridiquement et historiquement exact – « les plus jeunes meurtriers jamais condamnés au XX^e^ siècle ». Ils coiffent de quelques semaines Mary Bell, cette gamine sur laquelle votre petite am…, votre fiancée a écrit son bouquin. Vous voyez de qui je parle ? Cette fille qui a assassiné plusieurs petits garçons du côté de Newcastle. « L'étrangleuse du Tyneside », comme l'appellent les journaux. Enfin, Maguire et son complice ont pris le minimum recommandé par le juge. Huit ans.

— Alors ils sont dehors ? Tous les deux ?

— Oui. Et tous les deux sous une identité factice. Une identité que la plupart des policiers ne connaissent pas. Et sans doute même, la plupart des juges.

— Pour quelle raison, monsieur ? Vous parlez de protection. Mais…

— Je dis ça parce qu'il y a des centaines de citoyens de ce pays qui attendent depuis plus de vingt ans que ces deux monstres réapparaissent au grand jour pour se les faire ! Mary Bell a bénéficié du même tarif. C'est pour ça que le protocole d'anonymat des meurtriers libérés porte le nom de *Mary Bell Order*…

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, monsieur…

— Vous savez ce qu'a dit aux journaux Laurence Lee, l'avocat de Maguire ? « Ce gamin est pour des milliers d'Anglais le diable personnifié. Si son identité devait être révélée, il serait immédiatement déchiqueté par la foule. »

— Nom d'un chien ! Et vous croyez que ce Maguire est le type que nous cherchons ? Un type qui a fait ce…

— Je ne vous ai pas tout raconté sur le petit James Bulger. J'en ai parlé avec un journaliste, Trevor Sugden. Vous l'avez certainement rencontré, c'est un ami de miss Dunsday. Il connaît remarquablement bien l'affaire. Il m'a appris des détails que j'ignorais. Des détails qui ont été très peu divulgués à l'époque. Maguire et son complice ne l'ont pas, si j'ose dire, seulement tué. Ils l'ont torturé à mort. Ils lui ont cogné plusieurs fois le crâne contre le sol. Ils ont sauté à pieds joints sur son ventre. Ils l'ont forcé à avaler des piles bâtons. Et j'en viens au détail qui nous intéresse : ils lui ont fait couler de la peinture de maquette, de la peinture bleue, dans les yeux…

— Nom d'un chien, répéta Andy Folsom. – Son visage avait perdu toute couleur. Il était d'une pâleur terrifiante. – Alors il a récidivé. Des années après. C'est exactement ce qui s'est passé avec Colin Ireland, monsieur,

vous vous souvenez ? Ce criminel en série qui tuait des homosexuels. Il a commencé, gamin, à avoir des histoires avec la justice. Il a fait de la détention pour mineurs. Il a grandi. C'est resté. C'est devenu pire mois après mois. J'ai relu son dossier il y a quelques jours.

— Oui. Comme Colin Ireland, exact. J'ai essayé il n'y a pas longtemps de décrire ça comme un cancer qu'on croit vaincu et qui repart après une période de rémission.

— L'image me parle, monsieur.

— Oui, Folsom, je crois qu'un gamin qui est capable de faire ce que je viens de raconter est capable, adulte, de congeler le bras d'un autre homme, de sang-froid. Je crois qu'il est capable de découper soigneusement le visage d'une jeune femme et de le coller sur un objet en plastique. Je crois même que si je devais chercher quel genre d'homme est capable de faire ce genre de choses, je chercherais dans le passé un gamin qui a le profil de Maguire.

— C'est ce que vous avez fait, monsieur. Vous l'avez identifié.

Davies reposa sa boîte de Greys. Il fixa Folsom droit dans les yeux et dit :

— Pas tout à fait, Folsom.

Andy se secoua. Il était terriblement ébranlé par ce que venait de raconter Davies. Il fit un pas vers la porte vitrée du bureau, quand son chef le retint :

— Dites-moi, Folsom, au tennis, combien de fois vous autorise-t-on à servir ?

— Deux, monsieur. On peut servir deux fois. On vous accorde deux chances.

— Exact. J'ai mis combien de balles dehors avant de servir dans le court ? Je n'ai rien vu venir, Folsom. Enfin, j'ai vu bien trop tard. Cette fille de Beckenham devrait être encore vivante. On aurait dû le toper depuis longtemps. Bien avant. Et il est toujours dans la nature.

92

Station de Chancery Lane. Lundi 13 février, 12 h 20

Lynn Dunsday allait s’engouffrer dans l’escalier qui menait aux quais lorsque son portable vibra dans sa main.

— Lynn Dunsday !

— *Bonjour miss Dunsday…*

La voix ! Cette voix contrefaite d’homme imitant l’intonation apitoyée d’une petite fille espiègle. La voix du « *Hello Dolly* ». La voix du jeu de piste pour Hanbury Street. Cette voix qu’elle avait déjà entendue sur la vidéo de la salle de bains de Bournemouth.

Cette voix qui répétait de manière abominable le nom de Harriet Millar… « *Oh Harriet. Quel bordel tu as mis dans la salle de bains…* »

— Miss Dunsday ? Vous m’entendez ?

— Oui. J’écoute. Qui êtes-vous ?

« Comment a-t-il eu mon numéro ? » pensa Lynn. Son esprit se mit à tourner à plein régime mais, telle une machine affolée qui envoie valser tous ses boulons, il ne fonctionnait plus comme elle en avait l’habitude. Rien ne se mettait en place. Les jours, les lieux se mélangeaient comme dans un rêve saturé d’adrénaline et d’alcool. Les informations se bousculaient dans sa tête.

— *Miss Dunsday ?*

La voix répétait son nom, à l'autre bout du fil, de ce même ton déformé de castrat ou de personnage de dessin animé. C'était monstrueux. Difforme. Celui qui produisait cette voix n'habitait plus le monde des hommes ni cette époque. Il était d'un autre temps, d'un autre univers où la morale, le bien, le beau, l'harmonie et l'amour n'existaient pas. L'amour, surtout. Il n'y avait pas la moindre parcelle d'amour sur la planète de cet homme qui lui parlait avec une voix de fillette aberrante.

— Miss Dunsday ? fit une nouvelle fois la voix.

Elle en sentit l'irritation. Et aussi, une nouvelle nuance de menace. Elle se demanda une seconde fois comment *il* avait pu avoir son numéro de portable.

Tessa. Tessa Wiggins. Au *Bumper*. « Un type t'a demandé au téléphone. Il a dit que c'était pour le Sonora Motel. Il a insisté. J'ai filé ton portable. »

— C'est moi. Je vous écoute, lâcha-t-elle, l'esprit chaviré, avant de répéter : qui êtes-vous ?

L'absurdité de sa question lui sauta à l'esprit. L'autre se rendait compte en temps réel qu'elle savait très bien qui l'appelait. Il la joua très humble, et dit :

— *C'est moi*. C'est moi, miss Dunsday. Est-ce qu'on pourrait se rencontrer, un instant ?

Lynn s'entendit émettre une sorte de gloussement nerveux. Elle bégaya dans le haut-parleur :

— Pou… pourquoi ?

C'était une voix d'homme qui s'adressait à elle maintenant. Une voix sucrée et glacée à la fois. Un frisson la parcourut. Elle pensa à un de ces cafés glacés comme ils en servent à Rome. Très fort. Très frais. Doux et amer à la fois, acidité du moka et velouté d'une pointe de lait, quelque chose de délicieux et d'un peu inquiétant. Mais dans la voix, il y avait aussi autre chose. Un fond de vulgarité. Un zeste d'accent populaire. Ou plutôt,

rural. Un accent de prolétariat du nord-ouest. Un parfum de Liverpool et de Merseyside semblait flotter autour d'elle. Une odeur de match de foot et de parka trempée. Une ritournelle lui revint, un truc né de nulle part et qui avait grandi sur Facebook : « Tu sais que tu es à Anfield[1] quand ta bière a un goût de pluie »…

— Pourquoi ? répéta Lynn, d'une voix à peine plus assurée.

La sottise de sa réponse s'imposa une seconde fois à elle. En même temps que la niaiserie de son ton. Elle enchaîna, sans laisser à l'autre le temps de répondre :

— Oui. O.K. Vous voulez me donner quoi ? Un récit ? Une confession ?

Lynn essayait de reprendre la main dans la conversation, de paraître ne serait-ce qu'un tout petit peu *professionnelle*. Sa voix était celle d'une ingénue. Elle se rendit compte qu'elle frémissait. D'émotion ? Elle se força à admettre que c'était de peur.

— Parler. Un peu. Je vais vous raconter ; vous aimez les histoires. J'ai lu vos histoires, miss Dunsday. Celle-là vaudra aussi le coup d'être racontée. À votre manière…

La voix avait franchi un nouveau palier : plus froide. Plus mielleuse encore.

— Je fais quoi, alors ? On se donne rendez-vous dans un café ? Au Champagne Bar d'Harrods ? Il n'y a pas grand monde en matinée. On pourra se jeter une ou deux coupes tranquilles.

Elle essayait de plaisanter en minaudant, mais tout sonnait terriblement faux. Son interlocuteur imita un rire aristocratique, de ceux qu'on échangeait dans les clubs de gentlemen autrefois.

— Non. Je dois prendre quelques… précautions. Ah, miss Dunsday ! Je vais, *moi*, vous donner rendez-vous. Je vous rappellerai. Bientôt.

Lynn Dunsday entendit le signal de fin d'appel. Elle avait mal à la tête. Ce « *miss Dunsday* » qu'il avait employé ! Elle se rappela la visite de

Braithwaite, l'autre soir chez elle, et cette manière tout aussi abjecte qu'il avait de l'appeler « miss Dunsday ».

La rame de métro crissait terriblement en entrant dans la station de Chancery Lane. Lynn regarda autour d'elle. Quelque chose qui la travaillait depuis le matin se mettait à clignoter de plus en plus fort dans sa tête. Quelque chose qu'elle aurait dû voir depuis plusieurs heures si son cerveau avait accepté de continuer à fonctionner normalement. Mais elle avait beau compiler les informations à sa disposition – les « données immédiates de la conscience », comme disaient les types en blouse lors des formations psychologiques que les nouveaux actionnaires du *Bumper* avaient décidé de payer à tous les journalistes faits divers auprès des experts de l'école de police de Hendon – rien ne venait.

Le bain d'eau sale de la routine, ces reportages sur les petits dealers de merde et ces junkies prêts à tout qui constituaient le sommaire quotidien tapissaient son fond d'écran mental. Elle balayait tous leurs exploits de ces derniers mois, ces braquages violents, ces intimidations et agressions gratuites, ces filles mutilées pour servir d'exemple, ces gamins crevant de trouille entre la sortie du collège et leur domicile, crevant de trouille en traversant Whalebone Park, accélérant le pas dans High Street, entre les boutiques de téléphones mobiles d'occase et les fringues *second best* pour début de soirée *binge*… Elle repensa à cette mise en scène stupéfiante et macabre – plutôt : *macabre* et stupéfiante – du type scotché à son siège d'avion dans la piscine glacée de Lower Lake. Elle repensa à l'explication imparable de Trevor Sugden, et à son brillant et ironique article dans le *Broadway Sentinel*. Est-ce que ce type s'amusait, simplement, ou est-ce qu'il avait un plan extrêmement précis dans sa tête alourdie des mille trois cents grammes de son cerveau pourri ? Et ses mises en scène de taré ? Tu parles. Un illuminé. À quoi cela menait-il donc ? Un puzzle ? Un délire, oui. À moins… à moins que ?

Elle remonta vers l’air libre et composa le numéro du portable d’Andrew Folsom.

— Andy ? C’est Lynn. Il vient de m’appeler. Le type. Le type de Crystal Palace. Il veut un rendez-vous.

— Bon Dieu, Lynn, je te mets en protection. Tout de suite. Ne bouge pas. Ne bouge surtout pas. Je fais une recherche de bornage à partir de ton mobile. Ne bouge pas, s’il te plaît…

— Calme-toi, Andy…

— Où es-tu, Lynn ? Merde, t’es où ?

— Le Garfunkel’s de Holborn. Pleinement sécurisé.

— Ne bouge pas, répéta Andy Folsom.

— Attends, Andy. C’est bon, je te dis. Je suis dans Londres. Je suis dans la City, Andy. Au milieu de huit millions et demi de personnes. Je vais pas me faire découper par ce type au milieu de Holborn !

— Merde Lynn. Je te dis de pas bouger ! Tu as vu ce que…

— Andy, tu me parles autrement. Tu ne me dis pas ce que je fais, pas comme ça. Pas comme ça, Andy !

— Écoute Lynn. O.K. On fait comme tu préfères. Tu acceptes son rendez-vous, s’il t’en fixe un. Mais c’est nous qui irons à ce rendez-vous. En force. Avec des gars du SAS ou des cow-boys des forces spéciales. Tu notes l’endroit, tu approuves, tu dis oui,

Lynn. Tu comprends ? Ce type, il s’appelle Simić. C’est un… bon Dieu, Lynn, c’est un monstre…

—…

— Lynn ?

— Oui, je… je pensais à quelque chose.

— À quoi, Lynn ? C’est à ça qu’il faut penser maintenant : on va le coincer. Tu acceptes ce rendez-vous. Tu m’appelles. On le coince. Ça tient en deux lignes. Pas vrai ? Pas vrai ? Tu ne prends pas de risques, Lynn !

—…

— Lynn, merde ! Je t’aime, Lynn…

— Oui, Andy. Je t’appelle. Je t’appelle dès que j’ai du neuf.

« Oui, Andy. » Voilà tout ce qu’elle avait à répondre ? Lynn fit quelques pas, chancelant à demi. Hésitant à avancer encore. Se disant qu’elle allait rappeler. Se décidant à ne pas rappeler.

---

1. Stade de Liverpool.

93

Café Garfunkel’s, Holborn.
Lundi 13 février, 12 h 56

Lynn Dunsday n’arrivait pas à redescendre. Elle se sentait en suspension, dans un équilibre extrêmement déplaisant et précaire. Ce coup de fil de *l’autre*. Puis cet échange avec Andy. Elle buvait à petites gorgées un café latte en soufflant sur la mousse. Elle avait basculé dans un de ces instants où la vie défile tout autour comme un film sur un écran, au loin, et qu’on en perçoit à peine l’écho. Une sorte d’apesanteur de l’âme. Une onde de chaleur parcourait ses tempes. Elle était à quelques microns de l’indifférence totale. Il fallait qu’elle s’accroche à quelque chose, sous peine de sombrer dans un vide mental dont elle ignorait la profondeur.

La musique de *Reservoir* la fit sursauter. Elle avait une notification de sa messagerie. Trevor venait de l’appeler. Peut-être pendant son échange avec Andy. Ou juste avant, alors qu’elle était hors réseau dans un des couloirs de Chancery Lane. Elle rappela.

— Trevor, c’est Lynn. Vous m’avez appelée ?

— Oui, Lynn. Je… je crois que Davies et moi avons deviné son énigme de Beckenham. Je voulais vous tenir au courant. *Lafayette*. C’est une

charade en rapport avec cette chanson de Bob Dylan, *Hurricane*, vous voyez ?

— Vaguement. Une histoire de boxeur ?

— Pas que. Une histoire de fusillade dans un bar, un bar qui s'appelait le Lafayette Grill. Il y a cinquante ans. Vous connaissez forcément la chanson :

Ça se passe comme ça à Paterson… Na na na Et voilà l'histoire de Hurricane… Na na na…

Il aurait pu être champion du monde… Na na na…

Lynn se mit à rire. Elle lança :

— Attendez, Trevor ! C'est quoi tout ça ? Vous allez trop vite.

C'est quoi cette chanson ?

— C'est la source ! Davies y croit. J'en suis à peu près sûr aussi.

— Attendez. Qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est quoi ? Un rendez-vous ?

Trevor laissa un blanc. Histoire de bien poser sa voix. D'essayer de bien poser sa voix. Quand il mentait, il s'entendait mentir. Il entendait sa voix qui prenait des modulations étrangères. Il fallait absolument éviter que Lynn n'entende cette voix. Il fallait absolument éviter que Lynn ne comprenne qu'il était en train de mentir. De lui cacher des choses. Il eut honte de ce qu'il allait dire. Surtout, de ce qu'il n'allait pas dire. Il reprit :

— Peut-être pas forcément un rendez-vous. À mon avis, il annonce qu'il va se passer quelque chose dans un autre Lafayette Grill aujourd'hui, à dix-huit heures.

La voix avait encore un tout petit quelque chose d'anormal. Un tout petit goût de mensonge. Lynn sembla ne pas s'en rendre compte.

— Un *autre* Lafayette Grill ? C'est-à-dire ?

— Il va reconstituer la scène. Comme il l'a déjà fait. Il va adapter le script à un nouveau décor. Un décor qui évoquera celui de l'affaire originale. Avec des éléments qui font écho. Comme il l'a fait avec ce siège de DC8 et la cryogénisation pour recréer l'accident d'avion d'Otis Redding.

— Vous… vous croyez ? Il va… Mais on ne sait rien de l'endroit qu'il va choisir ! Ça peut être une allégorie, un endroit qui n'a rien à voir avec… Comment trouver le Lafayette d'aujourd'hui ?

Trevor laissa une nouvelle fois un blanc, pour domestiquer la voix qui ment. Il respira et dit :

— C'est là-dessus qu'il joue. Même si quelqu'un faisait le rapprochement entre le message et le Lafayette Grill de juin 1966 – et il se doute que quelqu'un va le faire, tôt ou tard – personne ne pourrait identifier ni trouver l'endroit où il compte agir. C'est pour ça que je ne crois pas trop à un rendez-vous.

— À quoi alors ?

Il y eut un blanc dans la conversation. « *Ah, miss Dunsday ! Je vais, moi, vous donner rendez-vous.* » Lynn avala sa salive, attendant la réponse de Trevor Sugden.

— Trevor… Qu'est-ce que vous pensez ? Vous en êtes où ?

— Je ne sais pas trop, Lynn. Et vous ?

La voix de menteur qui se nichait au fond de lui venait de reprendre la parole. Trevor s'entendait parfaitement aiguiser ses mots.

Lynn Dunsday avala une seconde fois sa salive. Elle savait ce qu'elle allait répondre. Si elle répondait. Elle dit :

— Vous avez une idée ? Vous avez le début d'une idée sur ce qu'il va faire ? Ou bien vous allez encore jouer solo, Trevor ? Je vais découvrir la suite dans le *Broadway Sentinel* ?

Trevor Sugden nota le changement de direction dans les pensées de Lynn. Pas plus que lui, elle ne voulait partager trop vite ses informations. Elle voulait aller le plus loin possible *par elle-même*.

— Je vous rappellerai Lynn. Je vais réfléchir. J'ai une ou deux idées.

Quand Trevor raccrocha, il se sentait coupable. Et particulièrement faux. Il avait pris de l'avance. Il roulait vers Southampton. Il avait cet

avantage. Et le Palmer. Sa botte secrète, comme dans les films de mousquetaires.

Trevor se répéta une nouvelle fois que si les choses tournaient mal, ce ne serait pas pire que le petit voyage à Bâle avec le Dr Henzler. Ce serait même sans doute plus… piquant.

Lynn avait écouté Trevor lui expliquer. L'air de la chanson *Hurricane* lui revient vaguement, entremêlé des « Na na na » de Sugden. Elle sortit le MacBook de son sac et s'installa dans un coin du Garfunkel's. Miraculeusement, la connexion wifi O2 fut immédiate. Elle lança une recherche. Tout arriva en quelques secondes. Paterson. Hurricane Carter. Le Lafayette Grill. La musique appelait des mots. Elle en connaissait l'air et elle en connaissait les paroles. Elle en connaissait la suite. Elle se mit à fredonner, un peu comme Trevor venait de le faire dans le combiné.

Ça se passe comme ça à Paterson
Si t'es noir, vaut mieux pas trop traîner dans les rues…

Oui. Hurricane. Bob Dylan. Rubin Carter. Et quoi ? Le Lafayette Grill. Lynn Dunsday regarda à nouveau autour d'elle. Il fallait qu'elle trouve une surface neutre pour accrocher son regard et faire le vide. Réfléchir. Trevor avait raison : cette fois, c'était la scène de crime du Lafayette Grill que l'autre dingue allait reconstituer. Lynn Dunsday essaya de se figurer le schéma du triple meurtre de Lafayette Street, Paterson, New Jersey. Elle fit défiler les pages sur son écran, se plongea dans l'histoire en quelques secondes. En visionnant les centaines de photographies sur Google, elle recontextualisa le déroulé. Les tueurs qui entrent par deux portes différentes, presque face à face, et qui ouvrent le feu en simultané. Au bout de dix minutes, elle connaissait par cœur la topo du bar. Elle en visualisait tous les détails, évoqués par des dizaines de récits convergents : les deux femmes sur place, Patty Valentine, le témoin incertain, la première à

pénétrer sur la scène de crime, et Hazel Tanis, dans un coin près d'une des deux portes, fauchée par la chevrotine, qui mettra un mois à mourir de ses blessures. Fred Nauyoks, le client un peu pochetron qui reçoit une balle en pleine tête et qui restera affalé sur son siège de bar jusqu'à l'arrivée du photographe de la police. Et Jim Oliver, le bartender qui se prend une dragée d'entrée derrière son bar, sans doute alors qu'il est en train de chercher une batte du côté du tiroir-caisse.

Son esprit décrocha. Lynn leva les yeux de son MacBook. Elle se rappela la manie qu'avait ce vieux flic du poste de Golders Green, McLeod, de dire systématiquement aux voyous lors des interceptions : « Bouge pas, fils, et pose ta batte. Une batte, ça se déplace toujours moins vite qu'une balle de Sig-Sauer. » Et il avait raison.

Autour d'elle, le Garfunkel's s'était assoupi. L'après-midi allait commencer et, comme ces personnes entre deux âges que le repas laisse engourdies et somnolentes, le café s'était terriblement ralenti. Lynn fixait un point vague, au-delà de la vitrine, et écoutait défiler dans sa tête des noms propres, tous ces noms qu'elle venait de croiser et dont la seule sonorité la remplissait d'angoisse.

Patty Valentine. Hazel Tanis. Fred Nauyoks… Sa mémoire lui fit l'effet d'un immense cimetière.

94

Holborn. Lundi 13 février, 14 h 51

— *Miss Dunsday ?*

— Oui.

— Il va falloir aller à la gare de Waterloo, miss Dunsday. Puis prendre un billet *Trainline* pour Southampton. Il y a un train direct à 15 h 35. Vous serez à Southampton à 16 h 49. Je vous rappellerai à 18 h précises. Je vous expliquerai comment…

L'autre laissa un blanc. Lynn essaya de capter son souffle. Les pulsations de son cœur, peut-être, amplifiées par le micro du téléphone ? Un détail physique, vivant, quelque chose qui lui confirme qu'elle parlait avec un être humain. Il n'y avait qu'un vaste espace glacé et silencieux.

— … comment me retrouver…

Il avait raccroché.

Elle n'avait pas entendu son cœur.

95

Crime Command, Flower Pole Building, Embankment. Lundi 13 février, 16 h 10

— Folsom, vous allez me filer le numéro de portable de votre fiancée !

— Je… monsieur, je suis sûr qu'elle va rappeler. Ce n'est pas nécessaire de la router, monsieur.

— Je veux son numéro, Folsom. Je vais lui mettre un *IMSI-catcher*[1] sur le dos. Tout de suite ! On n'a plus le temps de discuter de vos relations avec miss Dunsday ni d'évoquer les subtilités du traité de Lisbonne sur la localisation des usagers de téléphonie mobile ! Dunsday se rapproche de Daniel Simić. On localise Dunsday. On localise Simić. Neutralisation. Point barre.

— Monsieur…

— Ne me forcez pas à faire rechercher le numéro par le central. Ne me faites pas perdre de temps, et ne me faites pas passer pour un con, Folsom, en m'obligeant à aller demander le numéro privé de la fiancée d'un de mes gars.

Andrew Folsom se décida. Davies nota le numéro et le passa à Trout, qui se dirigea vers l'ascenseur. Dix minutes plus tard, il était de retour. Davies et Folsom n'avaient pas échangé un mot. Ni un regard.

— On ne la trouve pas sur Londres, monsieur, fit Trout, l'air très concerné. Aucun IC ne la route sur Londres. Il y a trop d'activité pour nos *catchers* mobiles, il faut lancer des relais. Les desks portables ne suffisent plus. Pas assez précis. Et pas assez puissants si elle a quitté Londres.

— Combien de temps ? grogna Davies.

— Une demi-heure. Une heure. Au moins. Peut-être plus. Ils me disent qu'ils mettent parfois douze heures avant de retrouver un signal.

— Elle va appeler, monsieur, répéta Folsom.

Philip Davies lui lança un regard noir, par-dessus ses lunettes de lecture.

— Activez-moi moi des IC sur tous les grands axes de la métropole. En priorité les gares et les principales entrées d'autoroutes dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Londres.

— Elle n'a pas de voiture, commença Andy.

Nouveau regard noir de Davies. Andy Folsom mordit avec ses deux canines rapprochées dans sa lèvre inférieure.

Il pensait à Lynn. Il la connaissait. Elle était partie. À cent à l'heure. Leur balade de dimanche, à Docklands, lui revenait en mémoire. Cette fille était à vif. Mais c'était avec elle qu'il voulait avancer. Aller plus loin. Et il l'avait traitée de fille en papier mâché. Ou en papier tout court. Un truc à la con qu'il avait lâché par dépit. Il se rappela soudain les mots qu'avait employés Davies lors de son brief d'équipe : « Il annoncera qu'il a fini son travail. » Andrew Folsom ressentit un flash d'adrénaline remonter dans ses vertèbres, comme une onde d'eau glacée. Ce type n'allait même pas avoir besoin d'annoncer qu'il avait fini son travail. Ce serait évident pour tous. Ce serait évident que son travail était fini. Il n'aurait qu'à exposer sa dernière composition pour que tout le monde comprenne qu'il en avait fini et que son œuvre était désormais achevée. Dans l'horreur la plus complète.

La seule question était de savoir si Lynn ferait partie du grand tableau. Et quelque chose commençait à lui dire que pour celui qu'ils cherchaient, Lynn ne faisait pas simplement partie du grand tableau ; elle *était* le grand tableau.

---

1. Matériel électronique de localisation des téléphones portables.

96

Crime Command,
Flower Pole Building,
Embankment.
Lundi 13 février, 16 h 58

— Monsieur, on l’a. Elle est à Southampton. On a eu un gros *tap* sur Southampton Central. Elle est là-bas, monsieur.

Davies regarda Folsom qui s’était levé, livide. Andrew savait très bien ce que Davies pensait. Elle n’avait pas appelé. Elle lui avait menti. Ou elle n’avait pas pu ? Elle avait décidé de jouer seule. À sa manière à elle. Il pensa à ces instants figés qu’ils avaient partagés dans la voiture. Ces lueurs qu’ils observaient, ensemble, depuis l’habitacle empli de buée. Il vit à travers ses paupières presque refermées Trout et Caldwell se préparer. Il entendit Davies commander l’opération. Des tireurs ; des Special Forces. Un hélicoptère. Le grand jeu. Et Lynn, en reine de cœur, en plein milieu des cartes.

97

Harbour Parade, Southampton.
Lundi 13 février, 17 h 25

Trevor Sugden avait passé le week-end à tourner autour de ses souvenirs. Il avait écrit ce guide il y avait près de sept ans et ils restaient flous. Flous, mais saturés de cette excitation qui le trompait rarement. Des dizaines de fois, il avait associé les pubs qu'il chroniquait pour son guide *Les 100 meilleurs pubs anglais* à des souvenirs, que ce soient des lieux vus dans des films ou tirés directement de l'actualité criminelle des cinquante dernières années. Le Golden bar de *Shining*, où Jack Nicholson parle à des fantômes ; l'Army & Navy Pub de Poplar, où quatre hommes avaient été poignardés par un inconnu qui n'avait laissé aucune trace dans les mémoires des survivants. Et il se rappelait également avoir tilté à l'époque sur une correspondance entre un bar de la côte sud et ses souvenirs de la tuerie de Paterson. Un même climat de solitude, de début de soirée poissarde, d'alcools bus trop vite. Et une topographie presque décalquée sur les photos du Lafayette qui avaient circulé un peu partout lorsque Hurricane Carter avait bénéficié de l'*habeas corpus* et avait été libéré, après des décennies de bataille judiciaire.

Trevor Sugden se souvenait d'un décor de pacotille, une ambiance pseudo-marine qui n'avait rien à voir avec le bar de Paterson. Pourtant, les

endroits étaient similaires. Pas identiques, mais similaires. Comme des jumeaux imparfaits, dont on ne peut regarder l'un sans songer à l'autre. La façade de lambris et de béton, avec ses fenêtres à guillotine. Les deux entrées en équerre. La porte à judas métallique. Les tabourets démodés. Un bar qui couvrait tout un mur. Et cette atmosphère…

Trevor revit Davies lui dire que l'homme rebaptisé Simić avait habité Southampton. Restait à comprendre comment il avait fait lui aussi le rapprochement entre ce bar décentré et le théâtre de la tuerie de Paterson.

Trevor avait d'abord hésité entre deux ou trois endroits qu'il avait visités lorsqu'il avait quitté le *Standard* avec ses indemnités et qu'il avait eu cette idée de guide. Deux ou trois bars endormis de Portsmouth, Brighton ou Southampton. Mais parmi ces deux ou trois possibilités, l'une possédait plus que les autres ces parcelles d'excitation auxquelles il s'était fié tout au long de sa carrière. Oui. Il fallait voir ce truc, à Southampton. Ce Molly's auquel il avait flanqué une note de 4/10, avec la mention :

> Supposons que nous soyons samedi soir, disons, vers 19 h ou 19 h 30. Supposons que vous soyez commercial itinérant, supposons enfin que votre femme vienne de vous annoncer qu'elle ne tenait pas spécialement à ce que vous la rejoigniez pour le week-end : le Molly's de Compton Walk, à Southampton, est l'endroit rêvé pour lancer votre soirée.
> Décor : minable
> Ambiance : discutable
> Prix : ordinaires.

Trevor avait éclaté de rire en relisant sa notice. Il avait essayé de localiser sur Google Maps le pub auquel il pensait. Le Molly's était au bout de Compton Walk, une rue sans issue dans laquelle la Google Car ne devait

pas passer et l'image de Street View s'arrêtait à une vingtaine de mètres en biais. On voyait la façade, de trois quarts, à une cinquantaine de mètres. Il n'était pas sûr. Il fallait y aller pour savoir. Oui. Les choses étaient fixées. Il fallait aller à ce rendez-vous que l'autre avait lancé sur le trottoir de Beckenham.

Les heures avaient défilé avec une lenteur exaspérante. La position de conduite dans sa voiture le gênait considérablement. Au bout de vingt minutes, il avait mal partout. Il s'était arrêté deux fois dans des stations-service pour avaler des cafés infects, brûlants et amers. À Southampton, il avait décidé de laisser sa Volvo sur l'immense parking commercial de Harbour Parade. Il avait avalé un expresso au Starbucks, puis hélé un taxi. Il avait traversé des quartiers sans âme, envahis de briques jaunes et de publicités lumineuses. La moitié de la ville semblait en chantier. L'autre en déshérence. Il ne voyait que des immeubles de brique et de béton datant des trente ou quarante dernières années. Des publicités lumineuses pour des assurances, des services funéraires ou des restaurants rapides.

À un feu rouge, son attention fut happée par un journal lumineux dont les lettres orange défilaient sur une façade.

LILLY JOY : « JUSTE QUELQUE CHOSE DE BIZARRE » –
LA BLOGUEUSE RETROUVÉE SAINE ET SAUVE – LILLY JOY : « JUSTE…

Trevor secoua la tête, réprimant une sorte de sourire. Décidément, en trente-cinq ans, la hiérarchie et la mise en forme de l'information avaient connu de singuliers bouleversements.

Il se glissa péniblement hors du taxi, évitant la portière qui revenait vers lui, fit quelques pas et regarda le Molly's. Il sentit comme une vibration électrique dans sa nuque et ses reins. Il crut un instant que le trajet lui avait déclenché un nouveau lumbago. Le Molly's avait été entièrement repeint en

bleu. *En bleu baltique*. Et mis à part ce détail, il ressemblait trait pour trait au Lafayette Grill de Paterson.

98

Héliport de Londres, sous l’Embankment.
Lundi 13 février, 17 h 25

Le Merlin HC3 brassait l’air glacé. Andrew Folsom eut l’impression d’entrer dans une chambre froide ventilée. Le vent s’engouffrait sous ses vêtements et tétanisait sa chair sur plusieurs centimètres d’épaisseur. Davies grelottait et son visage était devenu d’une pâleur excessive. Folsom se demanda s’il arriverait à parcourir les trente derniers mètres qui les séparaient de l’appareil. Quatre hommes des Special Forces attendaient devant l’hélicoptère, apparemment aussi à l’aise que s’ils buvaient une bière dans leur pub favori. Droits comme des perches, ils semblaient au garde-à-vous. En passant devant eux, Folsom vit une housse de nylon dans laquelle étaient alignés six fusils d’assaut de réserve et des piles de chargeurs.

Ils s’esquivèrent pour laisser monter les policiers, puis se glissèrent dans l’appareil. Celui-ci fit ronfler ses turbines sur un registre affreusement aigu et, d’un seul coup, quitta le sol. L’un des militaires verrouilla la porte et alla s’asseoir à l’avant, à côté de ses collègues. Andrew Folsom essaya de se réchauffer. Davies gardait le silence, le front collé au hublot. Folsom vit, l’espace d’une seconde, passer les nacelles du London Eye. Il se répétait,

depuis près de vingt minutes, que si Davies l'avait choisi lui pour cette mission à Southampton, plutôt que Trout ou Caldwell, c'était pour disposer des vingt-cinq minutes de vol afin de lui remonter les bretelles. Voire pire. Lui annoncer qu'il était viré. *Les affaires privées n'interfèrent jamais avec les nécessités de service. Un ordre, c'est un ordre, Folsom. Même si celui-ci concerne votre petite a… votre fiancée !*

Curieusement, Davies restait muet. Il ne desserra pas les dents avant que les collines du Surrey ne remplacent les zones urbanisées. Il semblait suivre un film sur son écran de portable. Sans doute consultait-il des informations sur l'opération. Il recevait peut-être des nouvelles du traçage du téléphone de Lynn. Les nuages s'étaient dispersés et la nuit arrivait. L'air dans le Merlin sentait le métal et le caoutchouc brûlé. Andy regardait les parois et leurs porte-civières alignés comme des menaces. Peut-être qu'ils rentreraient tous là-dessus. Ou pire, dans les *body bags* soigneusement rangés à l'abri du regard, dans le minuscule réduit derrière le poste de pilotage. Soudain, un des types de l'avant vint équiper Davies avec un combiné microcasque qui lui donnait l'air d'un animateur de radio. Par séquences, on entendait les échanges entre les pilotes et le sol. Andrew Folsom comprit qu'un centre d'intervention se mettait en place dans Southampton. Un gradé donnait des bribes d'information.

Deux fois, Davies se glissa de côté, vers le hublot, pour échanger avec lui, tournant ostensiblement le dos à Folsom. Celui-ci entendait presque aussi distinctement, à travers le haut-parleur Bose, la voix de l'officier au sol que celle de Philip Davies.

— À qui je parle, là ? hurla presque Davies dans le micro.

— Major Benton Dell, Royal Marines Corps, HMNB Devonport, monsieur.

— On n'a pas localisé la cible. Je ne veux aucun déploiement. Aucune approche. Aucune acquisition. Pas question de tirs dans le brouillard, on n'est pas en zone de guerre, major !

— Mes gars sont capables d'acquérir une cible en pleine nuit. À plus de huit cents mètres.

— Écoutez-moi bien, major Dell : personne ne tire sur personne avant que j'aie foutu un pied au sol, répliqua Davies.

— C'est à vous de voir. C'est le CID qui décide, monsieur. Mais vous avez l'information. Mes gars travaillent au L115 : c'est le genre de fusil qui a dézingué un taliban à deux mille quatre cents mètres. Record du monde en cours, pas tombé depuis 2009, monsieur. Toujours détenu par un gars du premier dragon, monsieur.

— On n'est pas dans les montagnes d'Afghanistan, major. On va intervenir dans Southampton, une fin d'après-midi en semaine. Je ne veux pas de tir de nuit en espace découvert. Ni à deux mille mètres, ni à deux mètres. Pas avant que j'aie vu la situation de près.

— C'est vous qui voyez, monsieur, je vous répète. Mais au sol, on n'a pas…

Philip Davies tripota le support du casque et soudain, le son se coupa. Folsom n'entendait plus la voix du militaire, en bas. Il essaya de deviner le cours de l'échange en surveillant les traits de Davies, mais ceux-ci, à demi plongés dans la pénombre, restaient muets. Il finit par lâcher :

— Un *tap*, major, c'est un contact ! Deux *taps*, c'est un itinéraire… Si un troisième relais répond, je suis au sol.

Davies arracha le combiné casque de son crâne et le lança sur un des sièges à sa droite. Il sembla se préoccuper du paysage, le front collé au hublot. Folsom regarda lui aussi à travers la vitre synthétique. La nuit était maintenant complètement tombée. À ce qu'il pouvait en juger, ils survolaient les faubourgs de Portsmouth. Ils arrivaient. Au loin, des reflets liquides indiquaient le rivage et la mer. Davies se tourna vers Andrew Folsom :

— Deux types des Royal Marines nous attendent sur Harbour Parade. Ils connaissent parfaitement le secteur. Leur major suit votre… il suit le

déplacement de miss Dunsday avec le *catcher*. Elle a déclenché deux *taps* sur les relais, autour de Southampton Central et de Cumberland. C'est par là qu'il est, Folsom. Elle est après lui. Et elle joue perso. Et même, elle joue au con, si vous voulez mon avis, Folsom.

— Je…

— Fermez-la, Folsom. La seule chose que j'espère, c'est que les choses démontreront que c'est son talent seul qui l'a amenée là où elle est. Et pas une indiscrétion de votre part, Folsom. Pas une information dont vous n'auriez pas fait part au service.

— Monsieur…

— Je vous dis de la boucler, Folsom. Je ne vous ai pas pris avec moi seulement pour vous faire la morale. Je me dis que s'il y a un type dans le coin capable de faire que les choses se passent bien pour tout le monde, c'est vous, Folsom. Capable de sauver ce qui peut être sauvé et de nous aider à foutre hors d'état de nuire ce putain d'enfoiré de Maguire. Vous. Et pas ces deux tireurs de pigeons entraînés à survivre dans les ravins du pays de Galles à coups de grolles dans le cul. Parce que vous allez joindre votre… copine, et lui demander de nous laisser le champ libre. Lui demander aussi de clarifier la situation sur place. De nous dire s'il y a des civils et combien. De nous décrire le périmètre.

99

Compton Walk, Southampton.
Lundi 13 février, 17 h 32

Trevor Sugden regarda la façade humide, les bardages traversés de plusieurs gros câbles d'acheminement de lignes téléphoniques. Des câbles torsadés, retapés par endroits au gros adhésif de chantier, orange fluo, qui tranchait avec le bleu sinistre du mur. Un néon de même couleur signalait l'entrée du Molly's. Une vitrine de verre sans tain découpait un long rectangle aveugle sur la façade. Impossible de voir l'intérieur. Même pas quelques vagues formes. L'endroit avait tout du bar à hôtesses merdique au fond d'une région paumée. Sugden poussa la porte et se retrouva dans une salle à l'ambiance marine, où le chêne sombre dominait. Deux clients, assis loin l'un de l'autre aux deux extrémités d'un bar recouvert de cuivre rouge. Une large voile de navire traversait le plafond, maintenue par une sorte de galhauban fait de lourds filins goudronnés. Des modèles réduits de bateaux s'alignaient au-dessus des bouteilles au fond du bar. Aux murs, des tricornes emplumés de corsaires d'opérette côtoyaient des sabres d'abordage accrochés par paires sur des blasons du même ton que celui de la façade. L'ambiance était au bleu maladif, au laiton et au vieux bois. Mais ce n'était pas un bar à filles. Juste un truc minable et vieillot, à peine maintenu en l'état pour une clientèle d'habitués peu exigeants.

Trevor s’approcha du bar, tenu par un grand escogriffe aux allures de footballeur à la retraite.

L’autre le questionna du menton, faisant onduler un cou de dindon.

— Une Heineken, fit Trevor, en fouillant les angles de la pièce du regard.

Il se rendit compte qu’il avait instantanément oublié plus de dix années d’abstinence. Mais aussitôt l’idée qu’il y avait un paquet de chance qu’il ne touche pas à sa lager chassa tout début de culpabilité. Il balaya à nouveau les lieux. Vraiment une ambiance minable. Rendue encore plus misérable par une température trop basse pour un espace public. Le footballeur à la retraite devait être un sacré gagne-petit.

Comme si le Molly’s ne pouvait pas contenir plus de deux clients à la fois, le type le plus proche de l’entrée se leva et sortit. Trevor Sugden prit son tabouret, tendit la main et approcha les lèvres de sa lager. Il repoussa le verre sans y toucher. Cette odeur de sueur froide, de gazon fermenté le dégoûtait.

Une musique de fond passait en sourdine dans le Molly’s. Un vieux truc de Bobby Darin, truffé de chœurs acidulés, aussi suave qu’un bonbon plein de produits chimiques.

I want – wou wou wou
A girl – yeah, yeah, yeah
To call – yeah, yeah, yeah
My own – wou wou wouuu !
I want a dream lover
So I don’t have to dream alone

Trevor Sugden pensa que ce genre de chanson n’attirait pas seulement les filles en robes vives, aux franges de cheveux blonds soigneusement travaillées. Dans la vraie vie, ce genre de chanson attirait les emmerdes.

Il se collait au bar en essayant de ne pas croiser le regard du type silencieux qui buvait sur sa droite, lorsque son téléphone bourdonna dans la poche intérieure de son manteau. Il posa le pied sur la barre de cuivre qui cerclait le bar, reconnut le numéro de Lynn et décrocha.

100

Southampton Central. Lundi 13 février, 17 h 45

— Trevor, c’est Lynn. Vous avez essayé de me joindre ?

Lynn Dunsday semblait en proie à une violente excitation. Les mots se précipitaient sur ses lèvres.

— Écoutez, Trevor. Il m’a recontactée. Je… il veut parler. *Il veut me parler !* Ce Simić…

— Simić ? Comment avez-vous eu son nom ?

— Andy. Je… la police est sur lui. Ils seront sur lui bientôt. Mais je serai là avant eux.

Trevor Sugden réfléchissait à toute vitesse. Il croisa le regard du barman qui semblait accroché à ses lèvres. Il se leva et fit quelques pas dans la salle, en direction de la vitrine. Une sorte de puzzle monstrueux se mettait en place dans sa tête. Et si… et si c’était à Lynn que s’adressait cette dernière manche du jeu ? Le scénario se mit à apparaître, à la manière de ces messages que les enfants rédigent avec du jus de citron et qu’il faut chauffer pour en faire venir les lettres. Ce type avait suivi le travail de Lynn depuis le début. Peut-être même qu’il avait lu son bouquin sur l’affaire Mary Bell ? Oui, sans aucun doute. *Nom de Dieu, il l’avait ciblée*. Il avait posé sa nasse là où il fallait. Et il attirait Lynn vers elle. Pas à coups d’œufs dorés cachés

dans le jardin. Non. À l'aide d'un rébus à la con, un truc qui allait fasciner les journalistes et évidemment, avec eux, en première ligne, Lynn Dunsday. Lynn Dunsday, « la diva des *pure players* ! » Et elle avait mordu. Il ne restait plus qu'à l'appeler pour lui donner un dernier rendez-vous. Elle serait la nouvelle Patty Valentine. Celle qui entre la première sur la scène de crime. Celle qui voit. Celle qui raconte des histoires. Lynn.

Lynn Dunsday gardait le téléphone coincé sous le menton. Autour d'elle, Southampton Central s'agitait comme une ruche. Un vent chargé d'odeurs de porc grillé, d'œufs frits et d'arômes de café balayait le hall. Lynn cherchait des yeux les toilettes. Pipi urgent. Très urgent. Elle cala mieux le Samsung contre sa joue et se courba un peu en frissonnant, espérant faire passer l'envie.

— Trevor, je vais vous rappeler…

— Lynn, Attendez ! C'est à vous qu'il s'adresse, nom d'un chien ! Il a lu vos articles. Il s'adresse à vous désormais. Pas au public. Pas aux médias. À vous !

— Oui. Je comprends, Trevor.

— Non vous ne comprenez pas ! Il vous appelle ! Lynn ! Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

— Je vais le suivre. Le suivre là-dedans. J'ai commencé, Trevor.

— C'est-à-dire ? Lynn ! *Commencé quoi ?* Où êtes-vous ? Où êtes-vous en ce moment ?

— Là où il m'a demandé d'être. Sur la route du Lafayette ; il m'a appelée.

— Où êtes-vous *exactement*, Lynn ? Très *ex-ac-te-ment* !

— À Southampton Central. Je dois le rejoindre. J'attends son guidage, maintenant. Il doit m'appeler. Je vais raccrocher, Trevor. J'attends son appel.

Les frissons remontaient dans son ventre, la tordant vers l'avant comme une skieuse en descente de piste. Trevor répondit :

— Laissez tomber, Lynn. Où que vous soyez, laissez tomber. N’avancez plus. Appelez Folsom, expliquez-lui et attendez-le. C’est… c’est un piège, Lynn.

— Trevor, je dois y aller.

— Ce n’est pas la peine. Laissez tomber, Lynn. Pour la dernière fois. C’est cuit. Je vous ai devancée, Lynn. J’ai trouvé l’endroit. Avant vous. Faites marche arrière. Il n’y a plus rien à voir. Il n’y aura plus rien à voir. Je vous ai menti : j’ai identifié l’endroit.

— Comment ça, vous avez trouvé, Trevor ?

— J’ai trouvé, Lynn. Je sais où est le Lafayette. Celui qui nous intéresse. J’ai identifié l’endroit avant vous. Laissez tomber. Je suis devant vous cette fois, Lynn.

— C’est sans importance. Je ne cherche pas à avoir l’exclu sur ce coup-là, Trevor.

— Qu’est-ce que vous voulez, Lynn ? Bon Dieu, qu’est-ce que vous venez chercher…

— Lui. Dès que je serai sûre qu’il est au rendez-vous, j’enverrai un signal à Andy et à Davies. Ils vont le cueillir. C’est tout ce que je souhaite, qu’ils l’arrêtent. Ou qu’ils le tuent.

Lynn se mit à trotter, tenant le téléphone contre son oreille. Elle avait repéré les toilettes. Un complexe de cabines W.-C. électroniques, groupées le long d’un couloir aseptisé fait de carrelages rouges et blancs. L’endroit sentait le désinfectant industriel parfumé aux agrumes artificiels. Il fallait une pièce d’une livre pour ouvrir les portes de ces cabines. Elle fouilla de sa main libre dans la poche de son jean et ramena une poignée de monnaie. Elle isola au toucher une pièce épaisse et la glissa dans le collecteur qui commandait la porte. Celle-ci se déroba dans un feulement pneumatique. Lynn resta sur le seuil pour conserver le réseau, et la cellule optique maintint la porte ouverte. Trevor continua :

— Non. N’y allez pas seule ! Attendez Folsom. Je viens de vous envoyer une pièce jointe. Tout est là. Vous avez toute l’histoire, avec la fin et les détails, prête à être écrite et mise en ligne. Il ne reste plus qu’à la remettre en forme, à votre manière, Lynn. Et même à la signer si vous voulez. Vous êtes une très bonne journaliste.

Lynn Dunsday comprit brusquement où ils en étaient. Exactement où ils en étaient.

— Qu’est-ce que vous… qu’est-ce que vous voulez dire, Trevor ? Vous *êtes* au Lafayette Grill ? Où êtes-vous ? Bon Dieu, Trevor ! *Vous êtes à Southampton ? Vous êtes dedans ?*

Il y eut un blanc insolite, comme si la conversation avait été coupée par un massicot géant. Sugden avait raccroché. Il n’y avait plus rien. Le silence. Trevor Sugden avait vraiment raccroché.

Et Lynn Dunsday sentit une main se poser sur sa nuque. Une main glacée et dure. Une main méchante, qui lui voulait du mal. Elle fut projetée vers l’avant, dans la minuscule cabine étincelante, avec l’homme qui venait de l’agripper par-derrière. La cellule commanda la fermeture de la porte.

101

Au Molly’s. Lundi 13 février, 17 h 48

Sugden allait encore essayer de persuader Lynn de ne pas se rendre à ce rendez-vous insensé. Il tripotait inconsciemment le Palmer au fond de sa gaine, dans sa poche intérieure. Et soudain, il sentit une sueur glacée inonder sa nuque et ses tempes.

« Est-ce que… »

« Bon sang ! »

Il raccrocha sans un mot.

Il fouilla nerveusement du bout des doigts sa poche puis, plus énergiquement, les autres poches de son manteau. Mais il savait. Il venait de se rendre compte qu’il n’avait pas pris les charges propulsives ni la cartouche d’injection emplie d’A-3080. Il n’avait emporté que le Palmer, qu’il avait préparé dans la voiture tout à l’heure. Dans son excitation, il avait laissé les charges et la seringue dans leur coffret cartonné, sous le siège de la Volvo.

Le Palmer était inutilisable. Aussi utile qu’une petite cuillère en plastique pour arrêter un tank chinois sur la place Tian’anmen.

« Bon sang de merde ! »

Trevor Sugden commença à regarder, à travers la baie vitrée, la perspective au-delà de Compton Walk, en quête d'un éventuel taxi pour retourner au parking sur Harbour Parade, quand il vit la silhouette de l'homme qu'était devenu Maguire se découper, dans la rue, juste à l'extérieur. À moins de cinq mètres de l'entrée nord-est du Molly's. Il avait juste un peu d'avance. Il le reconnut immédiatement. Les lampes au sodium l'irradiaient littéralement de leur lumière blafarde. Il semblait presque phosphorescent. C'était le visage du gamin de la photo que lui avait montrée Davies, vendredi soir, à Earls Court. Malgré les années qui avaient durci les traits et empâté l'ensemble, c'était bien la même figure d'enfant battu, ce regard chafouin, cette moue sournoise et apeurée. La tête du gamin de Liverpool se superposait parfaitement au visage qui avançait vers lui, tout juste estompé par la vitre sans tain. Oui. Malgré vingt ans et plus, le temps n'avait rien érodé de cette expression malsaine et perdue.

Trevor Sugden se précipita vers les toilettes si brutalement qu'il faillit perdre l'équilibre. Il ouvrit la porte de la cabine et repoussa le loquet. Il appuya ses épaules contre le bois. Il réalisa qu'il était désormais piégé, que le Molly's venait de se refermer sur lui comme un mausolée. Sur lui, sur le footballeur à la retraite et sur le client silencieux. Et que Lynn allait bientôt venir se joindre à la fête.

102

Southampton Central.
Lundi 13 février, 17 h 49

Edward Braithwaite poussa brutalement Lynn en avant, tout en essayant de maintenir un équilibre que l'alcool qu'il avait avalé compromettait terriblement. Il avait agrippé son col de nylon rembourré et le tissu glissant lui échappait. Il n'arrêtait pas de répéter « connasse » en piétinant pour assurer sa prise. Lynn se redressa, juste avant de partir en avant. En lançant sa jambe en arrière, elle déséquilibra Braithwaite et le fit basculer sur la porte automatique qui se refermait, commandant immédiatement son retour en position ouverte.

— Braithwaite, espèce de sale con ! jura Lynn.

Elle fit partir son coude dans un mouvement circulaire. Braithwaite reçut le coup en plein visage. Il rebondit sur le mur d'aluminium et Lynn vit que son nez commençait à expulser du sang à plein régime.

— Espèce de sale con, répéta-t-elle.

En l'enjambant, elle lui envoya un coup de pied en plein visage. Ed Braithwaite se cala parfaitement entre la cloison brillante et le minuscule lavabo métallique, inanimé, la tête reposant sur une liasse de papier toilette humide imbibé d'un liquide vaguement violet. Posément, elle s'installa au-

dessus de la cuvette et se soulagea, fixant Braithwaite dans son veston ridicule.

En s'éloignant, elle constata que la porte se refermait et que le signal de disponibilité des toilettes se mettait à clignoter.

« Bon sang, cette espèce d'enfoiré m'a suivie, complètement bourré, depuis Londres ? » Elle regarda la cabine qui s'était figée en position « dérangement ». Elle se foutait de savoir qui viendrait délivrer Braithwaite, et si ce serait dans deux minutes ou dans deux jours. Avec la grève des agents des sociétés privées en cours depuis Noël, Braithwaite pouvait bien rester là jusqu'à l'été prochain…

Elle sortit de Southampton Central. Il lui avait expliqué comment se mettre en route vers leur rendez-vous. Maintenant, elle attendait de recevoir d'autres explications.

Elle se jeta sur le parvis et chercha des yeux un taxi libre. Le nom de Simić tournoyait dans sa tête. Elle se mit à le répéter, de plus en plus vite. D'habitude, elle générait facilement des images en jouant de la sorte avec les mots. Le tourbillon déformant des sonorités finissait par lui imposer des pensées et des formes. Là, rien. Simić ne lui signifiait rien. Ni visage, ni lieu, ni commencement d'histoire. Une sorte de chaleur lui emplissait les tempes. Elle connaissait cette sensation qui annonçait chez elle malaise, désarroi et vertige. Elle voulut recommencer et imposa à son esprit ce mot. Simić. Rien. Toujours rien. Le nom ne parlait pas.

Et puis soudain, elle comprit ce que son cerveau cherchait à faire. Il cherchait à lui signifier que le nom n'avait aucune importance. Que tous les criminels n'ont de noms que pour aider les gens à se souvenir d'eux et à les isoler du reste de leurs semblables. Hitler. John Christie. Peter Sutcliffe. Henri Landru. Peter Kürten. Oussama ben Laden. Anders Behring Breivik. Pol Pot. Ces noms ne veulent rien dire. Ils flottent dans les ténèbres comme des ballons noirs emplis de cendres et de gaz puants. La haine, la folie, la

malfaisance sont leurs véritables identités. Ce Simić n’avait aucune importance par lui-même. Il avait rejoint le convoi maléfique des monstres. Et elle avançait à sa rencontre.

Elle grimpa dans un taxi, une Opel Mokka blanche comme une ambulance, et donna l’adresse qu’elle venait de recevoir.

103

Au Molly’s

Trevor Sugden entendit l’homme entrer et faire feu. Deux fois. Trois fois. Quatre fois. Bon sang. Il aurait pu empêcher ça. Il aurait pu avertir la police et rien de tout ça ne serait en train d’arriver.

Trevor avait la main sur la poignée de la porte. Il voulait sortir, essayer d’intervenir. Et une autre partie de lui refusait. Sa main ne voulait pas pousser le loquet. Sa main ou son cerveau ? Il était tétanisé. Sans A-3080, sans Palmer ni opioïdes, il était paralysé. Seul son cerveau maintenait une activité, restreinte désormais uniquement à l’ouïe. Il entendit des pas venir vers lui. Oui, bien sûr, Maguire allait vérifier les toilettes. Vérifier sa position, comme un bon soldat qui vient de conquérir un poste. Et, supposa Trevor Sugden, s’il trouvait une porte verrouillée, il tirerait au travers. Il imagina les trajectoires des balles de Maguire : en diagonale, ne laissant pas la largeur d’une main entre chacune d’elles. Pas un espace suffisant pour un corps humain, en tout cas. Il imagina se coucher à terre ; il pensa à Puck qui devait dormir et l’attendre dans Amen Court.

104

Southampton

Lynn avait peur. Brutalement, une onde bruissante de terreur s'était faufilée en elle. Ça avait commencé aux épaules et dans la nuque, avant de couler vers les lombaires en suivant la colonne vertébrale.

Elle se rappela ce que Trevor lui avait dit dans la voiture, en remontant de Bournemouth, après qu'ils eurent vu la fille morte dans cette salle de bains miteuse : « Vous êtes la seule personne que je connaisse qui semble n'avoir jamais peur. De rien. » Eh bien, elle avait peur. Bon Dieu, sacrément peur. Cette idée de se ranger aux désirs de ce type, en feignant de jouer à la journaliste intrépide et ambitieuse qui ne veut pas passer à côté du scoop de l'année, était d'une stupidité sans nom. Encore plus stupide, cette impulsion de dernière minute qui l'avait fait hâter le pas puis se précipiter vers le Molly's sans prévenir Andy. Elle avait suivi le guidage sans aucun recul ni précaution. Elle avait foncé dans le crépuscule orangé, sous ces lumières sinistres d'hiver qui effacent les reliefs et donnent aux passants des visages de fantômes. Elle était dans ce taxi, derrière ce chauffeur muet comme une tombe. Le téléphone dans la main, elle suivait les indications que l'autre lui envoyait au fil de sa progression. Des noms de rues, des carrefours qu'elle faisait suivre au chauffeur. Elle avait traversé des quartiers glacés et de plus en plus déserts, et elle se rapprochait de l'endroit

que lui désignait Simić. Elle avait coupé des avenues minérales, presque sans trottoir, tout entières dédiées au passage de véhicules qui semblaient foncer vers de lointaines banlieues. Elle avait longé un parc, plongé dans l'ombre et l'humidité. Elle venait de parcourir une zone à demi neutralisée par un immense chantier planté de grues dont les balises flashaient à intervalles réguliers, haut dans un ciel noir. Maintenant, elle était arrêtée devant cette façade d'un bleu éteint, peinte à la va-vite par des amateurs négligents. Malgré l'ombre, elle voyait les coulures sur le soubassement de brique et les traces irrégulières des pinceaux. Un néon signalait l'entrée principale, juste à côté de la plaque de rue : Compton Walk. Au numéro 1. C'était bien le nom qu'avait susurré l'homme au téléphone dans son dernier message, avec cette sorte d'affectation sournoise. Molly's. Un nom d'héroïne de roman… Oui, il savait enluminer ses énigmes. Et elle avait suivi.

Elle remarqua à quel point Daniel Simić était méticuleux. Cette fois, il avait fait encore plus fort que le Sonora Motel, plus fort que l'aquarium avec la fille morte et même plus fort que le siège d'avion d'Otis Redding. Il touchait au chef-d'œuvre. L'endroit, mis à part son accablante couleur, était la copie conforme de ce bar à Paterson, là-bas, aux États-Unis, où peut-être Hurricane Carter avait tué des gens. Presque incroyable, même, que ce type ait pu trouver une pareille correspondance. Sans le savoir, elle faisait le même constat que Trevor juste avant elle. La situation, à angle droit, avec ses deux entrées situées dans deux rues différentes ; les vitres peintes à hauteur d'homme ; les portes, avec leur judas de verre sombre. Et à l'étage, les fenêtres à guillotine qui n'attendaient plus que Patty Valentine pour saisir une bribe du spectacle. « N'importe quoi », songea Lynn. Elle était bien cette ridicule connasse dont les seuls horizons étaient sa signature en tête de papier et la jubilation qu'elle éprouvait à ressentir l'odeur du terrain. À ressentir seule, sans les équipes de télévision et les envoyés des autres journaux, l'odeur suffocante du terrain.

Pour elle seule. Elle avait planté Andy pour se retrouver là. Elle était *vraiment à chier*, jugea-t-elle. Andy qui lui avait dit « je t'aime » au téléphone, et elle n'avait pas été foutue de répondre quelque chose. Quelque chose de gentil ou de tendre. Décidément, Amber l'avait sacrément déglinguée, d'un point de vue affectif. Et de tous les points de vue, d'ailleurs. Amber l'avait déglinguée tout court.

Elle repensa à ces petites lumières de Trotters Bottom, à ces lumières qu'elle avait mentalement promises à Andy. À ces lumières qui s'allumaient, à la nuit close, dans les chambres d'enfants et dans les intérieurs rassurants des gens ordinaires, qui se fichaient comme d'une guigne d'avoir leur nom en capitales sous le titre d'un article. « À quoi pouvait bien servir tout ça ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce qui reste de nous, après ? » Pas grand-chose. Une trace humide, comme celle que laissent certains amphibiens derrière eux ? Certainement pas des articles dans le *Bumper*. Certainement pas un livre racontant l'histoire de Mary Bell. Elle se remémora cette phrase qu'elle avait lue un jour et qui l'avait marquée. Une citation de Shakespeare ou de Ben Jonson. Quelque chose comme :

Et si tu vis seule,
tu meurs seule,
et ton image meurt avec toi. [1]

1. La citation exacte de William Shakespeare, dans ses *Sonnets*, est celle-ci : « Mais si tu vis pour qu'on t'oublie, alors meurs seul, et ton image meurt avec toi. » (Sonnet 3)

105

Au Molly’s

Trevor Sugden entendait l’homme remuer derrière la mince cloison des toilettes. Il bougeait des choses. Il perçut un bruit de raclement. De meubles déplacés. On aurait dit qu’il déménageait le bar entier. Par deux fois, il l’entendit soupirer, comme pour reprendre son souffle après un violent effort. Et puis soudain, Sugden comprit ce que l’autre fabriquait, dans le bar : il le reconfigurait. Il le reconfigurait à sa manière, à la manière du vrai Lafayette Grill de 1966. Il déplaçait les corps des types qu’il venait d’abattre. Il posait son décor. Il fignolait sa reconstitution.

*
* *

Lynn se glissa dans le Molly’s. L’intérieur était étrangement lumineux, comme si la nuit et le jour, à l’intérieur de cet endroit, n’avaient pas le même cours qu’ailleurs. Qu’il était déjà beaucoup plus tard, ici, presque le matin du lendemain. Lynn remarqua le silence, absolu, qui régnait dans le bar. Un silence lui aussi étranger à la normalité d’un endroit comme celui-ci. Elle sentit immédiatement l’odeur de brûlé. De poudre consumée. Et puis elle vit les corps. Entre les tables. Au sol. Un homme, avec un polo de Chelsea imbibé de sang noir. Il était ramassé en chien de fusil, pareil à un nourrisson assoupi. Puis l’autre, affalé au-dessus du bar, sur un tabouret

renversé, à la manière d'un linge séchant sur une corde. Deux hommes, morts. Blessures par balles, constata-t-elle en découvrant les traces des impacts sur les parties visibles des corps. Celui du bar avait une monstrueuse plaie sur le dessus du crâne. Du sang épais comme de la gelée en suintait à travers ses cheveux clairsemés et glissait le long de son bras projeté vers l'avant avant de se répandre au sol. Dans une mare sinistre de sang mêlé de matières roses et grises, presque mousseuses.

Elle avait figé son pas. Une seule pensée s'imposait. Est-ce que Trevor était… l'un de ces corps ? Elle examina une seconde fois les formes. Non. Aucun des deux n'évoquait l'allure de Trevor. Lynn fit un pas de côté, hésitant à rebrousser chemin. Appeler Andy. Il serait là dans moins de quatre ou cinq minutes. Les hommes de Davies étaient prêts à intervenir. Ils n'attendaient qu'une adresse. Un mot d'elle et ils seraient là.

Son regard fut attiré par un mouvement du côté du grand comptoir sombre. Quelque chose d'encore plus sombre, qui venait de se déplacer dans la lueur vive d'un néon publicitaire. Oui. Elle comprit. C'était lui qui était là. Il était arrivé. Bien avant Andy et l'équipe de cow-boys pilotée par Davies.

Lynn fit un deuxième pas à l'intérieur, se demandant où était vraiment Simić. Le mouvement près du bar qu'elle venait de discerner lui sembla soudain un mirage. Une sorte d'illusion fabriquée par ses neurones fatigués. Elle essaya de recomposer ce mouvement, cette sorte d'envol, d'aile noire se déployant dans le contre-jour. Simić pouvait-il avoir l'allure d'un oiseau, même pour son cerveau épuisé ? Se pourrait-il qu'il soit… parti avec Trevor ? La peur monta de plusieurs crans. Une pensée glaçante s'imposa à elle : et si elle était la Patty Valentine de ce monstre ? Celle qui devait témoigner du carnage ? N'était-ce pas son rôle après tout depuis des années ? Témoigner du carnage ?

*
* *

Trevor composa le message en s’y reprenant trois ou quatre fois sur chaque mot, que le correcteur automatique s’ingéniait à transformer en charabia analphabète. « ~~Laine : il est dans mon lit. N’en très~~ Lynn : il est dans le Molly’s. N’entrez pas. Appelez police. Suis à l’intérieur. »

Trevor Sugden appuya sur la flèche qui propulsait les messages dans le cyberespace. Un souffle atténué de décollage d’avion de chasse fila de son mobile. Au même instant, comme en réponse, les notes de *Reservoir* résonnèrent dans la salle, juste derrière le panneau de bois tendre. Trevor Sugden sentit un fluide absolument glacé se poser sur sa nuque et congeler ses épaules. Lynn était là. De l’autre côté de la porte. Avec *lui*.

*
* *

Lynn entendit les notes de réception d’un SMS.

Elle sortit son Samsung et releva la protection d’écran. Les mots fusèrent vers elle :

> Lynn : il est dans le Molly’s. N’entrez pas. Appelez police. Suis à l’intérieur.

106

Harbour Parade, Southampton

Le Merlin se posa à moins d’un mile du dernier *tap* du téléphone de Lynn. Davies attendit que le pilote déverrouille la porte. Celle-ci s’escamota dans un soufflement pneumatique et le bruit monstrueux des trois turbines se répandit sur eux à la manière d’un raz-de-marée. Les deux mille chevaux des moteurs Rolls Royce faisaient vibrer l’air, le rendant presque aussi solide qu’un mur de parpaings. L’un des Royal Marines sauta sur le sol et fit basculer la minuscule passerelle qui permettait aux blessés – ou aux politiques en visite – de débarquer. Davies s’y faufila et posa le pied dans le gazon boueux, au bout d’un parking minable de supermarché. Son mobile se mit à vibrer alors qu’Andrew Folsom allait le rejoindre.

— On a un troisième *tap*, monsieur !

— Précis ? hurla Davies.

Folsom manipula son clavier et tapota son écran, nerveusement.

— Environ un kilomètre deux cents de notre position, monsieur. Ils précisent le bornage.

— Ce qui m’intéresse, major Dell, c’est à combien de *notre* position ? aboya Davies.

— Je ne peux pas le préciser, monsieur. Il faudrait une correction. Mes hommes sont en train de la calculer.

— Bon Dieu, qu'ils se magnent le train, alors ! fit Davies, excédé.

Plusieurs minutes passèrent. Folsom ne quittait pas l'écran de son téléphone des yeux.

Davies se détourna, se jeta dans le Merlin et, d'un signe aux hommes des commandos de marines, réclama la liaison avec le major Benton Dell.

— Vous me recevez, major Dell ?

— Affirmatif, monsieur. Mais on est dans une fourchette. Il faudrait…

— Est-ce que vous pouvez récupérer le *tap* d'un *IMSI-catcher*, et me donner une position correcte, major ? coupa le superintendant.

— Sans effort, monsieur !

— Sans effort ? Qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ?

— Je veux dire : affirmatif, monsieur.

— Folsom, balancez le *tap* sur les fréquences Bowman[1]…

Folsom se rapprocha de l'avant de l'appareil, le portable à la main. Davies le vit discuter environ dix secondes avec les hommes du cockpit. Il tendit son téléphone à l'un d'eux. Folsom le regardait à travers le filet d'arrimage qui séparait les deux espaces. Il semblait à la limite de rupture. On voyait qu'il contenait toutes ses émotions mais que l'intérieur devait frôler les quarante-deux degrés. Au bas mot. Davies remarqua la sueur qui coulait du front d'Andy et ruisselait sur ses joues. Il leva le pouce, signifiant que la transmission était en cours.

— Monsieur ? fit la voix du major, coupée de parasites.

— Oui, major Dell. Vous avez récupéré le *tap* ?

— Négatif, monsieur. Rien.

— Putain de Dieu. Je suis sûr que c'est parti, vérifiez !

---

1. Réseau de communication militaire britannique, utilisé lors d'opérations de terrain et d'interventions.

107

Au Molly’s

Trevor tendit l’oreille. Il n’y avait qu’un immense silence derrière la porte. Il était partagé. Et paralysé. Lynn était là. *L’autre* était là. Et il ne savait pas quoi faire.

108

Harbour Parade, Southampton

La voix du major Dell grésilla dans les haut-parleurs du Merlin :

— Monsieur ?

— Major ? Vous l'avez ?

— Affirmatif. J'ai votre point d'accroche, monsieur. Pas loin de nous. Pas loin de vous non plus…

— Topographie, major ?

— Intérieur. Le signal est perturbé, le *tap* n'est pas émis de la rue.

— Combien de temps pour me préciser l'endroit, major ?

— Moins de deux minutes, monsieur. Même avec un GPS de camping-car, je m'en sortirais.

Davies regarda Andy Folsom qui se tenait tout contre lui, suspendu à la conversation, comme un gamin qui épie ses parents pris dans un aparté le concernant.

— Monsieur ?

— Oui, major, j'écoute.

— Une sorte de bar ou de restaurant, fit la voix du major dans le haut-parleur. J'ai constitué une équipe, monsieur. En plus de mon as de Peshawar, j'ai un négociateur et un peloton entier de cow-boys.

— Major Dell, vous avez notre position ? répondit Philip Davies, ignorant les informations de son interlocuteur.

— Affirmatif, monsieur. Vous êtes sur Harbour Parade, sortie nord.

— Quelle distance du point d'intervention ?

— Moins d'un mile, monsieur. Au pire…

— Bon, on reprend le Merlin ! On se rapproche. On se pose où on pourra, à moins de cinquante mètres du point. Et rengainez vos cow-boys, j'ai tout ce qu'il faut à bord : une équipe de costauds armés jusqu'aux dents.

— Et pour le négociateur ? demanda la voix dans les haut-parleurs.

Davies coupa le contact radio. Il se tourna vers Andy. Celui-ci visualisa la situation. Lynn. Dans ce bar ou ce restaurant. Et Lynn dedans. Avec ce dingue qui l'attendait.

109

Au Molly’s

Lynn Dunsday essayait de calculer plus précisément l’équation du Molly’s. Deux morts. Sûrs. Quatre ou cinq points aveugles, à gauche et derrière le bar. Quatre ou cinq points de traquenard possibles.

Dans ce coin en retrait, sans doute l’amorce d’un couloir qui conduisait aux toilettes. Et puis cette ombre, qu’elle avait fugitivement aperçue. Une illusion ? Et où était Trevor ?

*
* *

Trevor épiait le moindre bruit. Tout ce qu’il entendait, c’était de l’eau couler ou ruisseler dans des tuyauteries, au-dessus de lui. Un bruit constant et paisible. Il se dit qu’il aurait pu passer sa vie à écouter suinter de l’eau, dans le lointain de canalisations obscures, et que tout aurait été bien plus simple.

Mais maintenant que le piège s’était refermé, il fallait bien faire quelque chose. Et il n’avait plus de force. Trevor Sugden ricana intérieurement en songeant à ses belles résolutions, ses projets héroïques de mourir – peut-être – en neutralisant un dangereux malade mental. L’heure était arrivée ; ses forces s’étaient évanouies. Il avait collé ses épaules contre le panneau de bois de la porte des toilettes et, derrière lui, à moins de trois mètres, il y

avait celui qu’il était venu rencontrer. Il y avait Lynn. Et il n’arrivait simplement pas à lever la main pour pousser le loquet et sortir.

110

Au-dessus de Southampton

Le HC3 avait à peine repris de l’altitude. Il fusait à cent vingt mètres du sol, en approche modérée pour réduire les bruits du rotor.

— Monsieur…

— Oui, Folsom ?

Le superintendant Davies nota le trémolo dans la voix de son collaborateur. Il se déplaça légèrement pour le regarder de face.

— Je voudrais intervenir, monsieur. Je suis volontaire pour intervenir sur ce…

— Hors de question, Folsom.

Le détective-inspecteur Andrew Folsom avait une grosse larme qui glissait contre l’arête du nez. Davies jeta un regard par le large hublot recouvert de buée, qu’il effaça d’un revers de manche. Les lumières de Southampton se regroupaient dans une perspective brûlée par les derniers feux du couchant. Le Merlin piqua, sans se cabrer, comme une brique aspirée par une eau noire.

Andy Folsom sentit le portable vibrer une nouvelle fois dans sa main. Messagerie. Lynn. Le numéro de Lynn, en chiffres bleus sur le fond noir de son écran… *Appel manqué*. Le Merlin avait dû passer dans une zone hors

réseau et il avait manqué l’appel. En faisant glisser son index sur la vitre du mobile, Andy le trouva excessivement brûlant. Comme une menace imminente. Une urgence absolue.

111

Au Molly’s

Lynn balaya lentement la salle du regard, sortit son téléphone et composa le numéro d’Andrew Folsom. Le répondeur décrocha à la première seconde.

— Écoute-moi Andy. Il y a des morts. Au moins deux. Il a tué des types. Et Trevor sait… Bon Dieu, Andy, j’espère que Trevor n’est pas dans ce merdier ! Andy, empêche Trevor de venir ici. Ça s’appelle le Molly’s. Bloque-le ! Andy ! Il est là. Il est avec moi. Je ne sais pas où…

La voix qui sortit brutalement de l’extrême gauche du bar, de ce coin noyé d’ombre au-delà du néon, était mieux qu’une réponse : il était là.

— *Bonsoir, miss Dunsday… Lâchez ce téléphone…*

*
* *

De l’autre côté, les pas s’étaient arrêtés. À deux ou trois mètres de l’entrée des toilettes. Trevor entendit un bruit de talons, puis des bruissements indistincts de voix, ou de paroles échangées. Plus près, ou plus fort, Trevor Sugden distingua très nettement une voix d’homme lancer, d’un ton un peu précieux, ou moqueur :

« *Bonsoir, miss Dunsday… Lâchez ce téléphone…* »

Ça y était. Lynn était là, la scène qu'il redoutait était en place. Et la confrontation que Lynn lui avait annoncée tout à l'heure allait commencer.

*
* *

De l'ombre à la gauche du bar, au-delà de l'espace visible, quelque part sous le néon publicitaire Spitfire, la voix insista :

— Vite. Je vais tirer, miss Dunsday.

Lynn laissa glisser son portable qui tomba sur le sol de planches. Elle le vit rebondir vers le corps de l'homme mort. Voilà. Elle était comme une conne. *Comme la dernière des connes.*

La voix aux intonations changeantes, qui lui fit penser à celles des émissions de radio des années trente, reprit :

— Très heureux de vous rencontrer, miss Dunsday !

*
* *

Trevor Sugden se sentait vide. « Aussi vide qu'un verre vide », avait l'habitude de dire Claire du temps où ils étaient ensemble. Ses pensées s'étaient évaporées. Il chercha au fond de sa tête le numéro des appels d'urgence. Incapable de s'en souvenir. 212 ? 112 ? 111 ? La seule idée du son électronique qu'allaient produire les touches quand il les presserait le rendait malade. Non. Il n'allait appeler personne. Il allait sortir de ce trou et passer à l'action. C'était pour ça qu'il était venu. Pas pour appeler les pompiers ou je ne sais quel service d'urgence. Il suffisait juste de récupérer un peu de souffle. De calmer le rythme de son cœur qui battait beaucoup trop vite et beaucoup trop fort.

112

Secteur d’East Park, Southampton

Philip Davies regardait les images qui s’affichaient par saccades sur l’écran du moniteur Transcom du Merlin, en provenance du Crime Command. Une vue 2D des différents angles du Molly’s. Captés par les caméras de Compton Walk. Les images fixes isolaient les personnes qui avaient traversé le champ depuis le début de l’après-midi, créant une sorte de film à la Charlot, en images saccadées. Le tout durait onze secondes. Onze fragments de vies dans une rue immobile. Philip Davies vit passer dans le cadre deux personnes non identifiées. Puis Sugden. Indiscutablement. Trevor Sugden était dans le Molly’s. Il l’avait devancé. Il avait été plus malin que lui. Puis un homme entra, à grandes enjambées. Davies reconnut la foulée et la silhouette des caméras de Crystal Palace. Il était là. Indéniablement. Puis il vit Lynn Dunsday qui pénétrait, de manière tout à fait déterminée, dans le pub. Il lança un regard de côté, pour vérifier que Folsom était toujours en queue de cabine et n’avait pas pu voir les images qu’il venait de balayer.

— Je vous joins un *virtual view* de l’endroit, reprit la voix du major Benton Dell dans le casque. Vous l’avez, monsieur ?

— Je l’ai sous les yeux, major. Quelle distance ?

— Vous êtes quasiment dessus, monsieur. Demandez à votre pilote de passer en approche silencieuse, monsieur, si je peux me permettre.

Davies répercuta l'ordre au cockpit. Les haut-parleurs tactiques émirent aussitôt l'onde sonore inversée qui absorba le bruit des moteurs.

— On y est, lança le pilote. Le Merlin va nous poser façon Black Hawk sur la villa de Ben Laden à Abbottabad. Même une mobylette fait plus de bruit que nous.

Davies observa avec un regard froid l'image de cette façade bleu sale, insolite et malsaine dans son environnement de briques jaunes et de tuiles sombres. Folsom surgit brusquement de l'arrière de l'appareil, en bafouillant :

— Elle est dedans, monsieur. Elle est avec lui. Il y a au moins deux morts, monsieur. Ils sont dans un truc qui s'appelle le Molly's…

— Je sais, Folsom.

Philip Davies désigna la succession d'images sur l'écran. Andy Folsom la considéra, bouche bée. Davies demanda :

— Vous êtes en contact avec miss Dunsday ?

— Elle ne peut pas parler librement, monsieur. Il est avec elle. Je… je vous redemande officiellement l'autorisation d'intervenir à l'intérieur, monsieur. Avec les deux gars des Royal Marines.

— Nom de Dieu, Folsom. Vous êtes un enquêteur du Crime Command ! Vous vous prenez pour une de ces têtes brûlées des forces spéciales ou quoi ? Rappelez-moi depuis quand vous n'avez pas pratiqué le tir rapide ? Rappelez-moi simplement à quand remonte votre dernier exercice de tir ? Vous n'avez pas brûlé plus de vingt ou vingt-cinq cartouches depuis le début de l'année, Folsom ! Et vous voulez que je vous laisse intervenir dans un lieu fermé, avec probabilité d'otages aux mains d'un cinglé de première classe ? C'est non, Folsom. Personne n'intervient.

Ni vous, ni les tireurs d'élite de Peshawar de mes deux… Pas avant que j'aie ouvert un dialogue avec Simić.

Andrew Folsom se demanda comment son supérieur allait bien pouvoir dialoguer avec un type capable de cryogéniser le bras d'un homme juste avant de le noyer attaché à un fauteuil d'avion, un type capable de découper le visage d'une fille et de l'emporter avec lui aussi naturellement qu'un pot de crème glacée Häagen-Dazs.

Et comment, lui, il allait l'empêcher de faire du mal à Lynn.

113

Au Molly’s

L’homme qui se faisait appeler Daniel Simić regardait Lynn par en dessous. Comme un acheteur estime un produit avant de se décider. Elle avait fait un pas sur le côté pour s’appuyer au bar du coude et de l’avant-bras droit. Ce n’était ni par bravade ni par désinvolture. Elle ne tenait plus debout. Sa tête tournait aussi vite que le tambour d’une machine à laver et le Molly’s, autour, s’irisait de lueurs inquiétantes. Pour les avoir aperçues une ou deux fois dans sa vie, Lynn savait qu’elles annonçaient une proche défaillance. Ses jambes allaient la soutenir encore quelques secondes, puis ce serait la chute dans le noir. Du fond de son malaise, Lynn entendit la voix de petite fille, obscène, grotesque, que Simić employait parfois, s’élever dans le silence du Molly’s.

— Alors, miss Dunsday, comment commenceriez-vous celui-ci ? Lynn capta les mots. Elle les relut mentalement et, faisant cet effort, son vertige sembla reculer. Elle pesa un peu moins fermement sur le rebord de chêne ciré du bar. Elle regarda mieux l’homme qui lui faisait face. Il portait une très élégante veste grise, légèrement mouchetée. Une chemise impeccable, d’un gris beaucoup plus clair, presque blanc. Ses cheveux avaient été coupés. Il ne portait plus son singulier chignon de sikh. Peut-être était-ce une illusion, un chignon allégorique qui n’avait jamais existé que dans

l’imagination des cousins Amir. De même, ils étaient désormais presque blonds, d’un châtain clair qui faisait ressortir ses yeux sombres. « De quoi parle-t-il ? se demanda Lynn. Qu’est-ce que je devrais commencer ? » Et brutalement, elle comprit. *L’article.* L’article qu’elle aurait consacré à cette rencontre en forme d’épilogue. L’article qu’elle n’écrirait jamais. Il la narguait. Il avait voulu ce rendez-vous pour lui poser cette seule question.

L’homme reprit :

— On pourrait essayer de voir ensemble comment vous écririez cet article, miss Dunsday. Sans rire…

L’homme avait retrouvé sa voix. Avec cette pointe d’accent des tribunes de stade de Liverpool. Et Lynn réalisa que c’était vrai. Il parlait sans aucune ironie. Il attendait l’article qu’elle aurait écrit sur cette nouvelle saison du tueur-le-plus-célèbre-d’Internet.

— Puis vous me direz qui sont cet Andy et ce Trevor. Et aussi, ce qu’ils savent. *Et où ils sont, à cet instant précis.*

Lynn lâcha le rebord du comptoir. Elle sentait ses jambes à peu près normalement. Elle s’avança de deux pas, en diagonale, vers l’angle extrême du bar. Elle se dégageait un nouvel angle de vue. Elle baissa les yeux et découvrit l’espace d’environ six mètres carrés, situé entre le bar et le mur du fond de la salle qui semblait vibrer de tension. Elle-même s’était mise à trembler. Un tremblement retenu qui anesthésiait ses extrémités. Elle était persuadée qu’elle allait y découvrir le corps criblé de balles de Trevor. L’espace derrière le bar était vide. Deux fauteuils de bois sombre, recouverts d’une assise de cuir brun, occupaient à eux seuls l’endroit. Personne. Pas de Trevor. Pas de corps.

Se méprenant sur son mouvement, Simić lança :

— Vous voulez vous asseoir, miss Dunsday ?

Et, de la pointe de son pistolet – trapu, noir mat, terrifiant – il désigna les sièges qu’elle venait de découvrir.

— Je vous en prie…

Lynn secoua la tête. Elle ouvrit la bouche. Hésita. Se reprit, et dit, d'une voix absolument sans voile dont la clarté la surprit :

— Imagine, mon ami. Tu y es. Tu es dans le Molly's, et il est là. Est-ce qu'il est comme tu l'imaginais ? Non. Tu n'imaginais rien. Tu viens de te faire la réflexion. Il n'a pas de nom. Il n'a pas de trait. Il change tout cela à sa guise. C'est sans importance. Il…

Lynn Dunsday s'arrêta. Elle observait l'expression se modifier sur le visage de Simić. Quinze secondes plus tôt, il était impassible. Maintenant, il était *presque* impassible. Un nerf ou deux avaient joué au-dessus de ses joues, juste sous les orbites. Un minuscule tressautement, à peine esquissé. Sa bouche n'avait pas bougé. Elle dessinait toujours ce sourire figé de mannequin transi. Le genre de visage qu'on voit sur les publicités pour hommes de Dior. Pétrifiés dans leur beauté glaçante, sur fond d'architecture futuriste ou d'immensités aquatiques. Elle repensa à cette image qu'elle avait construite, lorsqu'elle avait vu pour la première fois la capture vidéo de cet homme dans l'ombre de Crystal Palace. Cet insecte menaçant, cette mante ou cette chose assoiffée de sang. Et puis la bouche se mit à bouger, très légèrement. Elle dit :

— Il…

— Il… ?

— Il a fait comme il a l'habitude de faire. Il a tué des gens. Il a laissé leurs corps là où ils sont tombés. Pas de mise en scène ce coup-ci.

Lynn laissa passer quelques secondes dans l'air inerte du Molly's. Elle ne quittait plus ses yeux. Sa bouche, comme ankylosée, n'avait pas repris sa position initiale depuis qu'il avait prononcé ce « Il ? » plein de gourmandise.

— Ou alors, il n'a pas envie de tacher sa jolie veste Romeo Gigli ?

La bouche dessina un pli asymétrique qui tendit la joue gauche. Lynn eut l'impression de voir un portrait à la gouache sur lequel une goutte d'eau avait glissé. Elle poursuivit :

— Oui. Tu as mis le doigt dans le mille. C'est sans aucun doute le genre de gars qui pense que son look le protège de tout. Il enfile sa jolie chemise à trois cents livres et sa veste en laine Super 240 et il croit qu'il peut tout affronter. Eh bien… Pas tout à fait. Il se trouve qu'il ne maîtrise pas – tu vas rire – sa bouche ! Il ne maîtrise absolument pas sa bouche, nom d'un chien ! Elle s'agite toute seule quand il perd un peu ses nerfs. Alors il s'agrippe à son pistolet Glock, aussi moche qu'un radio-réveil bulgare, et il te regarde parler.

« Bon sang », se dit Lynn. Où est-ce qu'elle allait chercher ça ? Même dans une situation comme celle-ci, elle pouvait débiter ses conneries presque sans hésiter.

— Oui, répéta-t-elle. Il perd un peu ses nerfs. Vous comme moi, j'imagine, brûlez d'envie de lui demander s'il est nécessaire de porter des vestes italiennes inspiration Savile Row pour tuer des gens ? Tu es quand même un peu déçu, non ? Un pub-house de seconde zone, décoré comme un claque à trois sous, avec des tabourets en skaï, des sabres made in China et un tourniquet à cacahuètes avec un autocollant Fuller's London Pride. C'est plus misérable que ce que tu avais imaginé. Si tu osais les grands mots, tu dirais même que c'est presque minable…

Une ombre de colère balaya le regard de Daniel Simić. Sa bouche, qu'il ne maîtrisait décidément pas, se plia vers le bas, lui donnant de curieuses babines de chien de chaque côté du visage. Puis il retrouva aussitôt sa contenance. Lynn repensa à ce que cet homme avait fait. McFarlane dans son fauteuil, au fond de Lower Lake. Harriet Millar, au visage absent, assise dans son propre sang. Et cette fille morte à Beckenham, cette Tracey bidule-chouette, pliée dans son container, flottant entre deux eaux, aussi misérable qu'une frite au fond d'un verre de Coca sur la table désertée d'un fast-food. Et elle voyait, sur sa gauche, le corps de cet homme en maillot du Chelsea Football Club totalement saturé de sang à présent. Et derrière elle, à moins de deux mètres, à demi couché sur le comptoir, le barman dont les balles du

Glock avaient fait éclater la boîte crânienne et envoyé des débris sanguinolents sur le miroir et les bouteilles derrière lui.

— Molly's. Southampton. Bordel de merde. Tu y as cru. Tu es venue et tu ne peux pas dire que tu n'es pas déçue. Franchement. Oui. Tu es déçue. À quoi ça ressemble tout ça ?

Quelque chose avait bougé dans l'axe de son regard. À trois mètres derrière Simić. Quelque chose avait bougé. Ou, plus exactement, *tourné*. Encore cette aile noire, ce sombre désespoir ou cette mort planante qu'elle avait cru discerner tout à l'heure ? Une porte ? Une porte était en train de tourner. De s'ouvrir. Lynn baissa les yeux. Il ne fallait pas qu'elle regarde là où quelque chose bougeait. Elle se trahirait. Si elle regardait une seconde de plus, elle allait craquer et, d'une manière ou d'une autre, signaler que quelque chose se passait dans le dos de Simić. Elle fixa le mort, à sa gauche, essayant d'obliger Simić à suivre son regard et à se perdre dans la contemplation de son travail.

— Tu comptes ? Un mort. Deux morts. Voilà ce que tu peux écrire. Voilà ce que tu diras quand on te demandera ce qui s'est exactement passé au Molly's, Southampton. Pas de détails abstraits, mon ami. Tu me connais. Je ne raconte que ce que je vois. Et là, je ne vois rien. Rien qui intéresse les gens. Les gens aiment qu'on leur raconte des histoires qu'ils peuvent ensuite à leur tour raconter à leurs copains, devant une bière ou un verre de Schweppes avec du gin…

Derrière, tout là-bas, dans le coin d'ombre sous le néon Spitfire, une porte s'était ouverte. Dans le contre-jour d'une lumière jaune, Trevor Sugden était debout. Il était livide. Il se tenait droit, sans bouger. Lynn ne le voyait qu'indistinctement, dans l'angle de son regard, se refusant à lever les yeux et à le trahir. La peur replongea sur elle, la transperçant d'un frisson aussi désagréable qu'une bassine d'eau glacée sur les épaules.

Lynn pensa que Simić allait se retourner immédiatement et tirer sur Trevor sans même discuter. Mais il ne se passait rien. Simić restait immobile, le Glock dirigé vers le sol.

*
* *

Trevor avait entrouvert la porte, millimètre par millimètre. Il attendait qu'une charnière grippe et grince, qu'un frottement quelconque trahisse sa présence. Il avait fini par ouvrir la porte, bien plus largement qu'il ne fallait pour le laisser passer. Il fit un pas dans ce passage étroit, à l'extrême bout du bar, ce coin baigné d'ombre et de cette clarté lunaire qui tombait du néon publicitaire juste au-dessus de lui. Il s'avança. Il voyait distinctement l'homme qu'il était venu chercher ici, tout au fond du pays, tout au bout du monde. Un monde qu'ils avaient, chacun de leur côté, dessiné ensemble pour ce dernier rendez-vous. Il vit Lynn, debout, aussi figée qu'une statue dans un jardin public. Elle parlait, d'une voix qui semblait jaillir du fond d'un gouffre, grave et lente. Une oraison. « Les gens aiment qu'on leur raconte des histoires qu'ils peuvent ensuite à leur tour raconter à leurs copains, devant une bière ou un verre de Schweppes avec du gin… »

Elle continuait :

— Le bilan est médiocre.

*
* *

Lynn Dunsday allait répéter « médiocre », quand une pensée la submergea. Elle venait de repenser à cet article qu'elle avait écrit en citant Andy, lorsqu'il venait de lui décrire le fonctionnement des mimétiques. Quelque chose comme : « Pour ces mimétiques, les images ne suffisent pas longtemps. Il faut aussi qu'ils pratiquent une sorte de reconstitution. Et il leur faut une progression. Il faut qu'ils montent en régime. Nous pouvons

nous attendre à une surenchère… Puis ils finissent par cibler leur vraie victime. »

Où était la surenchère ici ? Certes, il y avait plusieurs morts. Ce type avait abattu plusieurs personnes d'un coup. Mais comme elle l'avait dit tout haut quelques secondes plus tôt, le bilan était médiocre. La conclusion, s'il s'agissait d'une conclusion, était médiocre. Tout était médiocre et ne justifiait pas une « progression ». Il n'y avait pas de surenchère par rapport aux monstrueux épisodes précédents. Ce type congelé vivant, battu, noyé ; cette fille martyrisée au couteau et au rasoir, dont il avait volé les traits ; cette macabre mise en scène de Beckenham. Non, ici, aucune surenchère. À moins… Une idée la traversa, comme une décharge électrique. À moins que, oui : *la surenchère, c'était elle*. Pour une raison qui lui échappait encore, il lui avait donné rendez-vous. Il la voulait, elle, dans son grand final. Elle était la *vraie victime*. Il voulait l'avoir toute à lui. Alors il l'avait *ferrée*. Elle se rappela cette expression qu'avait employée Trevor alors qu'ils marchaient vers Lower Lake, moins de trois semaines plus tôt : « Voilà le genre de recette pour vous attirer ! », et puis cette histoire de pêcheur et de poissons. Oui. Il avait trouvé le genre de recette pour l'attirer, puis il l'avait ferrée. Et maintenant, il allait refermer le dossier.

114

Dans le Merlin

Andy vit la réponse à sa question se dessiner en lettres parfaitement tracées, juste devant ses yeux.

Comment empêcher ce type de faire du mal à Lynn ? Eh bien, le descendre. Sans discuter ni refaire le monde pendant des heures. Entrer dans cet endroit et le descendre. Voilà. Et il allait s’en occuper personnellement.

115

Au Molly’s

Trevor n’avançait pas. Il se tenait aussi immobile que la statue de Nelson en haut de sa colonne.

Lynn se dit qu’il fallait qu’elle enchaîne. Qu’elle continue malgré tout à endormir Simić avec sa narration sans queue ni tête qui le maintenait dans une sorte de stupeur. Trevor n’était qu’à trois mètres du monstre. Derrière lui. Il pouvait y arriver. Il pouvait l’atteindre. Le désarmer peut-être ? Une vague d’espoir parcourut son esprit. Si Trevor était là, se pouvait-il que… La police. La police était sans doute aussi prévenue. Ils l’avaient trouvé. Ils l’avaient localisé. Andy était peut-être par là, avec ces cow-boys des forces spéciales dont il lui avait parlé au téléphone ? Puisant dans ses dernières forces, Lynn Dunsday fit, en bafouillant :

— Mais peut-être sais-tu déjà tout ça ? Tu lis les journaux et tu sais comment tout ça a fini ? Tu as vu *News at Ten* hier soir, et tu sais très bien comment tout ça s’est fini. Tu as entendu parler du Molly’s. De Southampton. Et oui. Oui, tu es déçu. Tu pensais que ce type, ce… comment dit-on déjà ? Simić ? Oui. Tu croyais qu’il était plus habile que ça. Qu’il allait nous sortir une sorte d’apothéose…

— Je ne m’appelle pas Simić, coupa l’homme, d’une voix rauque et définitivement un peu vulgaire, sa *vraie* voix.

— Ah tiens ? fit Lynn, d'un ton boudeur et qui surjouait l'indifférence.

— Je m'appelle Jon Maguire. *Connasse*…

— Tu t'appelles Jon Maguire ? N'empêche…

Il fallait qu'elle gagne un peu de temps. Qu'elle se concentre. L'autre était en train de décompenser à toute vitesse. Ce « connasse », qui trahissait une rupture nerveuse prochaine. Et la révélation de son vrai nom. Il n'avait sans doute plus grand-chose dans sa soute à sang-froid. Il craquait de partout. Et ce nom… Il fallait qu'elle le rattache à quelque chose. *Maguire*. Oui. Ça évoquait quelque chose. Ce livre. Ce livre qu'elle avait écrit sur Mary Bell ? Quel rapport ?

— N'empêche, poursuivit-elle, que c'est pas terrible, tout ça. Un carnage au pistolet automatique, dans un bar. Pourquoi pas une carambouille à l'assurance sur un lot de chèvres laitières du Devon, pendant qu'on y est ? Non ? Le bilan est médiocre. Pas sûr que les gens aient vraiment envie de s'intéresser à cette histoire, Jon Maguire. Pas sûr du tout que j'aie envie d'écrire quoi que ce soit là-dessus…

Trevor Sugden s'était mis à avancer, d'un tout petit pas de vieillard ou d'infirme. Sans quitter tout à fait Lynn du regard. Celle-ci remarqua que Trevor observait du coin de l'œil les corps sur le sol.

Elle imagina que Trevor lui parlait. « Coucou Lynn. Drôle de rencontre, hein ? » Lynn ne dit rien. Elle observa les mouvements infiniment lents de Trevor, dans le dos de Simić. Il ressemblait à un serpent qui se rétracte avant de mordre. Elle continua à croire à l'impossible. Trevor allait peut-être réussir à surprendre le monstre. À être plus rapide, plus malin, plus vif que lui. Puis la réalité la submergea. Trevor était vieux. Et lent. Et malade. Alors elle comprit parfaitement ce qui était en train de se mettre en place. Trevor avait renoncé à son petit voyage en Suisse. Non, ils n'iraient jamais ensemble à Bâle. Bien sûr. Trevor avait décidé de confier son suicide assisté à un authentique praticien de la mort. Oui, c'était comme ça qu'avait choisi de mourir Trevor Sugden. Elle voulut lui crier de renoncer. Lui crier de…

de quoi ? Qu’est-ce qu’on pouvait bien dire face à un homme comme celui qui les avait attirés là ? Elle voulut crier, de toutes ses forces et de toute sa conviction, mais elle s’en sentit absolument incapable. Les mots se bousculaient dans sa tête mais aucun ne voulait franchir ses lèvres. Elle essaya de se remémorer l’échange qu’elle avait eu quelques instants plus tôt, au téléphone, avec Trevor. Qu’est-ce qu’il avait dit juste avant de raccrocher ? Les mots aussi qu’il lui avait dits de retour de Bournemouth, juste avant qu’ils ne s’arrêtent sur cette aire d’autoroute.

Elle était morte de peur. Elle avait tellement peur qu’elle se demandait pourquoi elle ne s’évanouissait pas. Mais non. Elle était parfaitement lucide. Parfaitement lucide et tétanisée de trouille. Lynn se força à quitter Trevor du regard et à fixer à nouveau son attention sur Simić. Ou quel que soit son nom. Maguire ? Et alors ? Elle remarqua que sa bouche bougeait à nouveau, secouée de petits sursauts nerveux aux commissures des lèvres.

*
* *

Trevor avait tendu la main vers les sabres accrochés au mur. Il tenta d’en extraire un de son support et un bruit sinistre s’éleva aussitôt, aigu comme un hurlement d’enfant.

Trevor Sugden balaya du regard l’espace éclairé sur sa droite et sur sa gauche. À gauche, le bar. Des bouteilles. Des armes ridicules pour qui n’est pas un expert du combat corps à corps ; des armes dérisoires pour un homme de son âge et de son gabarit. À droite, le coin de salle où un des corps gisait dans une flaque de sang. Une porte latérale. Un mur couvert de décorations d’inspiration navale. Des écus de marine et des sabres entrecroisés. Incroyable : rien n’avait changé depuis qu’il avait fait son guide et qu’il avait visité l’endroit une première fois. Tout juste, peut-être, un demi-centimètre de poussière si l’on passait le doigt derrière ces écus aux couleurs passées. Il tendit la main vers la panoplie. Il tenta de saisir au

jugé, sans quitter des yeux le dos de l'homme à trois pas, la poignée d'une arme, la réplique industrielle d'une dague de pirate. Il sentit ses doigts se refermer sur le métal, il entendit le grincement suraigu du fer sur le fer et il vit l'homme se retourner, aussi vif qu'un chat lançant sa patte sur un rongeur. Trevor entendit la détonation, beaucoup trop forte pour être simplement un bruit. C'était un roulement, un tonnerre, la nuit qui s'écroule sur le monde et anéantit tout. Il ferma les yeux. Il n'avait ressenti aucune douleur.

Nina Hagen entra dans le Molly's. Dans sa robe rose bonbon, son grand châle et sa perruque Marie-Antoinette. Juchée sur les chaussures à plate-forme démesurées, imprimées Vichy, de Theresa May. Elle se courba vers l'avant et fit une révérence. Une musique sucrée envahit l'espace. Nina Hagen se mit à chanter, avec sa voix de tête et ses « r » roulés.

I want a dream lover
So I don't have to dream alone.

Le rideau retomba.

*
* *

Le bruit monstrueux de la détonation emplit tout le volume de la large pièce ; il semblait beaucoup trop fort pour pouvoir y être contenu. Pendant une fraction de seconde, Lynn ne pensa qu'à cela : la pièce, trop petite pour supporter un tel vacarme. Les murs allaient sans aucun doute fuir la pièce qu'ils bordaient, chacun dans une direction différente. Ses yeux s'étaient fermés, l'espace d'un instant. L'image d'une boîte qui explose, privée de ses côtés, s'imposa. Puis Lynn revint sur Trevor. Il avait fait une embardée, déporté vers la cloison par la puissance du tir. Elle vit distinctement l'impact sur la poitrine de Trevor soulever l'étoffe de sa parka. Une auréole sombre s'y dessinait déjà. L'écho de la détonation était monstrueux dans ce

local clos. C'était presque celui d'une explosion. Une odeur de chose brûlée montait à nouveau dans le bar redevenu silencieux. Trevor Sugden était affalé, le dos contre le mur soutenant le grand néon publicitaire pour la bière Spitfire qui dégoulinait de lumière blanche.

Lynn avait fait un pas en avant, en hurlant :

— Non ! Trevor !

Maintenant, elle ne pouvait plus bouger. Ni parler. Sa main plaquée sur sa bouche, elle pleurait silencieusement en regardant le corps de Trevor Sugden secoué de convulsions, dans le coin d'ombre.

— Entre soudain Trevor par la gauche. Il est immédiatement abattu et trébuche. Il ne te reste plus rien. Juste des yeux pour pleurer. Pour pleurer et attendre la mort. Vous vous souvenez de la chanson de Dylan, pas vrai, miss Dunsday ? Évidemment que vous vous en souvenez, sinon tout ça n'aurait aucun sens. Et votre copain aussi, sinon il ne serait pas là, avec une balle dans la paillasse ! Écoutez ça, miss Dunsday, ce serait bien comme accroche à un de vos articles dans lequel vous faites la maline, avec vos références et vos foutues citations. Ce serait plus formidable que de faire un bouquin sur Mary Bell, non ? Cette saloperie de bouquin dans lequel tu parles de ce que tu ignores…

Le type qui disait s'appeler Jon Maguire se mit à dodeliner de la tête, à la manière d'une poule prête à pondre. Il laissa une vague mélodie monter de son gosier, puis se mit à fredonner.

— *Voilà ce que Patty découvre, trois corps allongés par terre… Et Patty Valentine décide d'appeler les flics, et les voilà qui arrivent, avec leurs lumières rouges qui brillent.* Oui, nous savons tous désormais comment ça finit. Voilà comment ça finit, miss Dunsday. Nous savons à présent qui est Trevor. – Il fit un mouvement gracieux du poignet, désignant les corps sur le sol.

— Reste à identifier « Andy ». Votre petit copain ? Ce flic de la

MePo qui vous pelote dans les pubs de Shepherd's Bush ?

Ce type les avait guettés. Il les avait suivis. Il avait vécu à côté d'elle, et d'Andy. Passant à quelques centimètres, peut-être, les frôlant de ses ailes noires et poisseuses. Lynn se sentit infiniment sale. Bien plus que sale. Infectée, comme maculée de la pourriture qui composait la structure de ce monstre.

Il balaya une nouvelle fois la salle du bras avec, au bout, la main qui tenait toujours le Glock. Il s'arrêtait une seconde à peine sur chacun des corps immobiles sur le plancher sombre.

— Un, deux, trois… Le compte est bon. Reste à savoir quel rôle vous tenez exactement, miss Dunsday : Hazel Tanis ou Patty Valentine ? La morte ou celle qui devra témoigner ?

Il continuait à balancer son Glock à bout de bras en détaillant la salle du Molly's bleu et brun. Elle lui parut semblable au hall de cérémonie d'un salon funéraire, dans les films américains. Lynn remarqua que sa main tremblait. Non. Tout le bras tremblait. La fine brume de fumée bleue provoquée par le tir de Simić s'enroula autour du bras qui semblait secoué de subtiles contractions.

— Comment ça finit *presque*. Vous avez un très joli talent pour raconter les histoires. Des histoires qui ne sont pas toutes jolies…

Les larmes brouillaient la vue de Lynn. Une douleur affreuse lui serrait la nuque. Ses yeux étaient emplis de la lueur aveuglante du néon publicitaire. Elle discerna la silhouette de l'homme qui s'était fait appeler Daniel Simić avancer vers Trevor. Il tendait le pistolet devant lui, prêt à contrer tout ultime mouvement de l'homme qu'il venait d'abattre. Il tâta du pied le corps de Trevor Sugden, enfonçant le bout de sa chaussure dans ses côtes.

— Non… Vous ne pouvez pas ! hurla Lynn. Laissez-le !

— Je ne peux pas quoi, miss Dunsday ? ricana Simić. *Tout est fini*. C'est vous qui l'avez dit ! J'étais sûr que ma petite nature morte de Crystal Palace allait vous intéresser. J'étais sûr qu'elle allait vous mener jusqu'à moi. On

était faits pour se rencontrer, miss Dunsday… On aurait pu se rencontrer il y a longtemps. On était juste un peu trop petits, tous les deux. Fermons les yeux… Nous revoilà au Strand. Nous revoilà à Liverpool.

« Tu sais que tu es à Anfield quand ta bière a le goût de pluie… »

Le passé la balaya. Là où tout avait commencé. Elle revit cette image, extraite de la vidéosurveillance en circuit fermé de la galerie marchande. *Son rêve*. Son rêve qu'elle faisait depuis toute petite. Cette image tout en contrastes. Ces deux grands qui emmènent un tout petit. Un devant, qui ouvre le chemin. L'autre, la main enserrant celle d'une minuscule silhouette noire à qui il restait à peine plus d'une heure à vivre. Lynn se rappelait même le nom de ce putain d'endroit : le New Strand Shopping Centre, de Bootle. Quel nom de merde. Quel sale nom de merde. Le Strand. Ce fumier osait évoquer l'endroit où ils avaient kidnappé ce gamin plus de vingt ans plus tôt… Et Lynn Dunsday reconnut le lieu qu'elle fréquentait depuis des années, dans ses rêves. Cet endroit aux plafonds démesurément hauts, ces perspectives fuyantes. Oui. C'était bien le New Strand Shopping Centre qu'elle visitait depuis des années, depuis qu'elle avait vu, enfant, cette page en couleurs à la Une d'un tabloïd. Cette image que des millions de gens avaient vue, terrifiés et égarés par l'horreur qu'elle dégageait. Ce hall gigantesque, ces hauteurs excessives, ce monde minéralisé au sein duquel des formes glissaient, insensibles, aveugles, indifférentes à cet enfant qu'on enlevait devant elles et qu'on allait bientôt sacrifier. Et ces trois silhouettes, pleines de vie et pleines de mort. Ce tout petit garçon, haut comme trois pommes, que les deux autres étaient en train d'enlever pour le faire souffrir et le tuer. Oui, elle comprit à quel point, enfant, elle avait été marquée par cet épisode que les médias avaient fait défiler en boucle pendant des semaines. Le visage de la petite victime. Les deux tueurs, à peine plus âgés qu'elle à l'époque. Cette violence déversée à flots par la télé et les journaux au point de la faire cauchemarder pendant des années. Et aujourd'hui

encore. Au point de la pousser à comprendre, à écrire ce livre sur Mary Bell et les tueurs d'enfants. Tout défila en accéléré. Tout revenait. Les noms des monstres. Maguire et Fletcher. La date. 1993. Nom de Dieu : elle n'avait pas dix ans quand tout ça était arrivé. Tout revenait. Les détails. Le corps du gamin sectionné en deux par le passage d'un train. *Post mortem*, avaient estimé les légistes. Plus de quarante fractures au crâne et au thorax. Dont plus de la moitié était chacune potentiellement mortelle.

Tout achevait de se mettre en place. Son rêve. L'image de vidéosurveillance. La peinture bleue… Oui. Il y avait ce dernier élément, formellement établi par l'enquête : les deux tueurs avaient instillé de la peinture bleue dans les yeux du petit. *Ante mortem*, avaient cette fois conclu les médecins. De la peinture à maquette, qui lui avait instantanément bousillé la cornée. Le petit garçon était mort aveugle, dans un univers de souffrance uniformément bleu.

116

Dans le Merlin

— Folsom ? jeta soudain le superintendant Davies dans l'habitacle empli de condensation.

— Monsieur ?

— Il y a… il y a une chose que je ne vous ai pas dite concernant Maguire et votre… fiancée.

— *Maguire et ma fiancée* ? – La voix d'Andy s'était brutalement effritée. – En quoi quelque chose les concernerait tous les deux, monsieur ? Je veux dire, quel lien ?

Andy pensa à cet appel qui avait amené Lynn jusqu'à l'agneau mort dans Hanbury Street. Oui. Ce n'était peut-être pas au *Bumper* qu'il voulait s'adresser ce jour-là. Mais à Lynn. *Directement* à elle. Il l'avait associée à son délire. L'avait *incluse* dedans, comme ce dingue, là, ce machin Hurst, incluait des cadavres dans de la résine synthétique.

— Il y a une sorte de lien. J'ai relu hier soir une grande partie du procès-verbal des audiences de la cour de Preston, quand ils ont jugé ces deux gosses, en 1993. Je ne parle plus des détails de l'assassinat. Juste ceci : la psychiatre qui a déposé sur Maguire a expliqué que celui-ci n'avait absolument aucun regret. Aucune angoisse particulière à revivre le moment du crime lui-même. Non. Il n'avait qu'une seule crainte et qu'une seule

angoisse : l'image qu'il offrait au public à cause des descriptions piteuses que la presse avait données de lui. Les journalistes avaient raconté qu'il avait pleuré dès son interpellation. Ils avaient raconté qu'il se défilait. Et lui s'était plaint aux gars des services sociaux que les journalistes se moquaient de lui. Une journaliste de la télé avait raconté qu'il avait le nez plein de morve en sortant de l'audience devant la cour des mineurs de South Sefton. Et depuis, Maguire imaginait que certains des reporters riaient tout le temps en le regardant. Ça, il ne le supportait pas. Et il aurait eu cette phrase, rapportée par un reporter de Liverpool, glissée à ses parents alors qu'il quittait le box : « Je hais ces gens. Je hais tellement ces gens. Surtout ces filles, ces salopes de journalistes… » Il a menacé des journalistes lorsqu'il a été remis en liberté, Folsom. Il a proféré des menaces…

Andy regardait son supérieur, la bouche entrouverte, attendant une suite.

— Il y a encore autre chose, poursuivit Philip Davies. Je ne sais pas où ça entre en jeu dans ce qui nous intéresse. Je ne sais même pas si ça entre quelque part en jeu ou si c'est juste une foutue coïncidence, mais je ne peux pas ne pas vous en parler, maintenant. Il y a un lien, répéta le superintendant, entre Maguire et Mary Bell. Elle l'a précédé de vingt-cinq ans à Red Bank, cette institution dans le Lancashire où l'on garde les criminels mineurs. Ils sont passés au même endroit, pour des faits quasiment identiques ; meurtres d'enfants… Meurtres de tout petits enfants…

Andy Folsom pensa au livre de Lynn. Au livre qu'elle avait consacré à Mary Bell et cette interview dont tout le monde avait parlé dans les milieux policiers et médiatiques.

— Ça veut dire, bredouilla Folsom, ça veut dire qu'il y a… qu'il peut y avoir un lien entre Maguire et Lynn… Bon Dieu !

— Attendez, Folsom. Je peux me tromper. Je peux aussi bien foutrement me tromper.

Andy détourna le regard. Lynn. Lynn et ce type. Est-ce que ce type avait ciblé Lynn parce qu'elle avait écrit ce bouquin sur Mary Bell ? Puis qu'elle avait rendu compte de ses crimes ? Est-ce que ce type l'avait choisie parce qu'elle incarnait désormais l'objet de sa haine pour « ces salopes de journalistes » ? Oui, songea Andrew Folsom. Il y a un lien. Un sacré lien. Mary Bell. Les « salopes de journalistes ». Il avait renoué le lien. Il avait tout construit, patiemment. Il avait appelé Lynn au *Bumper* pour l'amener jusque dans Hanbury Street. Il l'avait appelée sur son portable. Et maintenant, il s'était arrangé pour la conduire à Southampton. Seul avec elle.

Andy fit défiler ces dernières semaines. Leurs moments à eux. Leurs instants privés. Partout où il regardait, il voyait Maguire pas loin, à l'affût. Les guettant. Guettant Lynn. Et ils avaient continué à vivre. Ignorant tout de Maguire. De ce qu'il était devenu. Ils avaient continué à vivre. Leurs petits répits à Trotters Bottom. Les après-midi devant les matchs d'Arsenal. La virée à Stratford-upon-Avon. La soirée où ils avaient fait l'amour en buvant des cocktails au jus de pêche devant l'écran silencieux de Freesat. Il était là. Il s'était glissé entre eux, il s'était rapproché d'elle. Bordel ! Tu parles d'un flic ; il n'avait rien vu, rien senti. Pendant tout ce temps, ce type avait gardé un œil sur elle. Il l'avait ciblée. Gardée dans le viseur. Oui, Folsom en fut soudain certain : Lynn représentait exactement pour Maguire ce qu'il avait défini enfant dans son box surélevé, à Preston, de criminel précoce : une « salope de journaliste ». Qui écrivait sur lui. Maintenant, Lynn et lui étaient ensemble, dans cet endroit sinistre, peint en bleu premier prix.

Les hommes des Royal Marines s'agitèrent devant les deux portes latérales. L'appareil restait en vol stationnaire à moins de dix mètres du sol. D'un seul coup, deux des militaires se propulsèrent dans le vide, agrippés à des filins. Andy Folsom les vit se rétablir immédiatement sur la chaussée. Se positionnant de chaque côté du Merlin, ils sécurisèrent sa zone de

contact. Pour la seconde fois, l'hélicoptère d'intervention se posa à Southampton, sans la moindre secousse. Les autres soldats ne bougeaient pas, se plaçant implicitement sous le commandement de Davies.

Andy fixait le sol brûlé par les halogènes livides des projecteurs ventraux du Merlin. Il regarda son chef, tétanisé par ce qu'il allait dire. Il se mit en hyperventilation, comme on lui avait appris à l'école de police pour affronter les moments de stress intense.

— Monsieur, fit Andy Folsom, d'une voix blanche. Je voudrais… Je suis désolé d'insister : je suis volontaire pour entrer dans ce putain d'endroit. Je propose d'entrer avec le négociateur de ce major, s'il se magne son foutu cul, monsieur !

Malgré la sueur qui ruisselait toujours du haut de son front, rabattant ses cheveux en mèches humides jusqu'à ses sourcils, malgré les cernes de fatigue qui plissaient et noircissaient le périmètre de ses yeux, Folsom avait les traits d'un gamin. Un gamin qui allait peut-être d'ici quelques minutes laisser sa vie dans cet endroit. Mais il comprit que c'était là, dans ce bar transformé en morgue, au plus près de Lynn Dunsday et à nul autre endroit du monde, qu'Andy Folsom voulait jouer cette vie qui débordait de lui.

— Vous n'allez pas entrer avec le négociateur. Pour le genre de médiation à laquelle je pense, je crois que j'ai sous la main le meilleur négociateur d'Angleterre. Vous y allez, Folsom : vous et les gars des Royal Marines.

Philip Davies tendit une main prudente vers Andy Folsom. Celui-ci la regarda qui restait suspendue dans ce vide entre eux. Davies n'avait pas la réputation de serrer beaucoup de mains.

— Bonne chance, Folsom. Ramenez-nous miss Dunsday.

117

Au Molly’s

Lynn Dunsday avait renoncé à empêcher son nez de couler. Sa bouche était pleine de salive épaisse et ses joues barbouillées de larmes et de morve. Cette envie qu’elle avait eue, l’autre matin à London Bridge, plongeait sur elle, aussi rapide qu’un avion de chasse. Une envie de violence, de destruction, d’anéantissement et de désintégration totale. Oui. Elle n’avait plus que cela en tête. Détruire ce monstre. L’effacer du monde.

Une phrase lue autrefois s’imposa à elle, comme une explication, comme une solution. « L’enfer est vide, tous les démons sont ici.[1] »

Et elle réalisa qu’elle était beaucoup trop faible, beaucoup trop seule. Absolument seule, au milieu de limbes immobiles, accompagnée seulement des pleurs silencieux de cet enfant assassiné autrefois par le monstre qui était devant elle.

Elle était simplement entourée d’un tueur, de morts et de mourants.

1. William Shakespeare, *La Tempête*, acte I.

118

East Park Terrace, Southampton

Davies vit une dernière fois ses hommes s’enfoncer dans l’ombre, à la manière d’une ronde de nuit. Les quatre SF sautèrent du HC3 et se positionnèrent en file indienne le long de la rambarde qui bordait la rocade sur laquelle l’hélicoptère s’était posé. Dans la lumière crue des halogènes tactiques, ils franchirent, un par un, la barrière vers East Park Terrace et glissèrent sur le toit d’un mobil-home pour rejoindre Compton Walk. Un néon d’un bleu blafard clignotait à une trentaine de mètres d’eux. Le Molly’s.

Davies enclencha le transmetteur :

— Major Dell ?

— Monsieur ?

— Je veux que vous preniez position en périmètre étroit, major. Moins de trente mètres du point d’intervention. J’ai mes hommes en approche sur le Molly’s. Si jamais… Si jamais ça tourne mal, je veux que vous lâchiez vos gars. Votre peloton de cow-boys. Et je veux que votre as de Peshawar fasse le plus beau carton de sa carrière. Vous m’avez compris, major Dell ?

— Parfaitement, monsieur ! répondit le major Benton Dell. Philip Davies nota qu’il n’avait pas dit « Affirmatif », cette fois.

119

Dans le Molly’s

Quelque chose bougea au sol. Simić poussa un cri de surprise et de douleur. Une lame d’acier d’au moins vingt-cinq centimètres était subitement apparue au niveau de son abdomen, entre l’endroit où devait se trouver le nombril et la hanche droite. Tournant brusquement le dos à Lynn, il recula d’un pas et se rapprocha d’elle. Elle comprit que Trevor s’était redressé et avait transpercé Simić avec une sorte d’épée. C’était un des sabres de pirate, à la lame courbée, qui décoraient les murs du Molly’s. Une méchante cuillère à pot de théâtre, mais apparemment aussi affûtée qu’une faux. Lynn ne pouvait pas détacher son regard de cet objet qui lui semblait grotesque et déplacé. Cette épée de capitaine Crochet… Plus longue qu’une lame habituelle, et fuselée, sertie d’une coque en inox. C’est cette coque qu’elle avait prise pour un bol métallique, tout à l’heure.

La garde et la cuillère dépassaient du dos de Simić, dans un halo de sang qui colonisait tout l’arrière de la veste. Le tranchant avait dû cisailler pas mal de choses là-dessous. Lynn pensa en vrac intestin / duodénum / pancréas / foie. Tout ça devait être en sale état. En très sale état. Elle réussit à détacher son regard de la lame qui rougeoyait, comme embrasée d’un feu intérieur. Tout était rouge sur Daniel Simić. Sa mâchoire vibrait, prise de

trépidations qui ressemblaient à celles d'une machine. Son bras, celui qui se terminait sur une main tenant un pistolet Glock 17, observait à présent le même tremblement. Lynn comprit que Simić allait tirer. Malgré la lame du sabre qui ressortait de l'abdomen à la manière d'une absurde pique de reptile préhistorique, il allait tirer. Elle pensa à Polichinelle, avec ses deux bosses, une devant, une derrière. Simić regarda Trevor Sugden avec férocité. Il allait l'achever, puis la tuer elle aussi. De monstrueuses convulsions avaient maintenant remplacé le tremblement de tout à l'heure.

Elle fit un pas vers l'homme, balaya les deux jambes de Simić qui sembla chavirer et dégringola brutalement, comme une pile d'assiettes qui s'effondre. Lynn glissa elle-même sur le sol de planches cirées. Simić avait basculé de côté, allongé sur le flanc, regardant le mur à trente centimètres de son visage. Lynn entendit le Glock tomber sur le parquet avec un bruit sourd. Simić chercha malgré tout à se redresser mais glissa lourdement de côté et s'immobilisa. Aussi net qu'une image de télévision fusillée par la télécommande.

Lynn entendit sur sa droite Trevor qui parlait :

— C'est… c'est bon, Lynn. Je crois que ça va… aller. Je lui ai mis… une sacrée dose. Un vrai combat naval, non ?

Trevor Sugden n'avait pas bougé pendant qu'il parlait. Seules ses lèvres remuaient, un peu à la manière de celles d'un poisson cherchant l'air.

Trevor essayait de prendre tout ça à la légère. Il tenta même de rire, mais une bruine de sang s'échappa de sa bouche, piquant son visage de minuscules éphélides écarlates.

— À mon avis, il a son compte, souffla-t-il. Vous avez… vous avez vu ça ? On n'a même pas eu le temps de lui chanter une chanson pour lui dire adieu.

Trevor retomba de côté. Lynn se releva en glissant. Ses paumes étaient rouges du sang qui couvrait le bois sombre du bar. Elle se jeta vers Trevor

Sugden en criant son prénom. Du sang suintait de sa bouche, des deux côtés de ses lèvres, et coulait jusque dans son oreille. Il ferma les yeux.

— *Trevor ! Non !* cria encore Lynn.

120

Angle St Mary’s Road et Compton Walk, Southampton

Andrew Folsom avançait, encadré par les commandos disposés en file indienne comme des gamins jouant à la guerre. Plus il se rapprochait de la cible, plus la lueur du néon teintait la nuit autour d’eux. Ils furent bientôt baignés d’un halo bleuté, une atmosphère qui lui fit songer à celle d’un laboratoire. Le groupe n’était plus qu’à quelques mètres du Molly’s quand Folsom entendit la voix de Lynn. Qui hurlait. « Trevor ! Non ! »

121

Dans le Molly’s

— Non ! répéta Lynn Dunsday en se jetant sur Trevor, affalé contre le mur comme une poupée brisée.

Il était totalement inerte, mis à part un tremblement saccadé sous son œil droit. Un fouillis de rides dans la peau violine entre la joue et la paupière tressaillait, par à-coups fébriles. Simple mouvement réflexe ou signe manifeste d’une vie qui se refuse à abdiquer ? Elle réalisa que, quelques instants plus tôt, elle avait surpris un mouvement presque identique sur le visage de Simić.

Lynn posa sa main sur la joue de Trevor, juste au-dessous de la zone secouée de spasmes qui lui paraissaient de plus en plus inquiétants. Les vibrations saccadées emplissaient maintenant tout le corps de Trevor. Lynn cherchait à se persuader que cette accélération était une bonne chose. Mais une voix au fond d’elle soufflait qu’au contraire, ces soubresauts n’annonçaient qu’une seule issue : la mort brutale et imminente de son ami.

— Et comment écririez-vous cette scène miss Dunsday ? fit la voix rauque et vulgaire derrière elle.

122

Au Molly’s

Il était debout. Il s’était relevé. À la manière de ces *bad guys* des films d’horreur, que l’on croit terrassés et qui se relèvent sans cesse, inusables, indestructibles, immortels. Lynn se retourna, lentement. La peur l’avait envahie tout entière. Elle osa le regarder. Il avait toujours ce morceau de métal en forme de croissant qui lui sortait du ventre. Dans sa main, le Glock était réapparu, pointé sur elle. Tenu d’une main qui ne tremblait plus. Il la fixait. Et dans ses yeux, elle lut ce qu’elle essayait en vain de décrire depuis des mois. Cet entre-deux des psychopathes qui se situe à l’intersection exacte de l’horreur, de la violence, de la folie et de la douleur.

Lynn avança encore, un pas, puis deux, en direction de cette ombre qui n’était qu’une apparence, un vide noir enfermé dans la peau d’un homme. Un grand vide triste et malveillant, venimeux, menaçant et mortel. Il était plus ombre et plus vide que jamais, avec cette lame absurde qui dépassait de son corps. Même les fantômes n’osent pas ce genre de présentation, pensa-t-elle, en se surprenant à sourire.

Une lumière vive et aveuglante jaillit de la main de Simić. Il avait fait feu. La tentative désespérée de Trevor n’aurait donc servi à rien. Lynn ressentit une poussée brûlante au niveau de la poitrine. Un reflux d’air

chargé de ouate emplissait sa gorge, l'empêchant de respirer. Un goût de métal et de brûlé. « Merde… Merde, pensa-t-elle. J'ai pris une balle. Dans un poumon ? Dans le cœur ? » Elle réalisa qu'elle avait basculé en arrière et que désormais, son angle de vue s'était profondément modifié. Elle voyait un plafond sale et triste, des lambris bon marché recouverts d'un vernis brunâtre. Elle était allongée sur le plancher raboté et ciré du Molly's qui sentait la résine et la térébenthine. Elle gisait tout près de l'homme qu'il avait abattu avant son arrivée. Elle voyait. Elle pensait.

« Et si je pense, c'est que je suis encore vivante. Pas le cœur. Ce n'est pas le cœur qui a pris… » Elle essaya de tracer la ligne imaginaire qui l'avait perforée, qui la traversait de part en part, et tenta d'estimer quel organe pouvait se trouver sur le chemin de cette droite monstrueuse qui passait à travers elle… « Penser. Vivre encore un peu. Poumon / aorte… » Une vague de nausée la secoua. Ne pas se laisser aller aux spasmes, aux convulsions. Lynn chercha à se concentrer sur son environnement immédiat. Mais elle n'arrivait pas à bouger la tête pour essayer de voir où se situait désormais Simić. Dans un dernier effort, elle fit pivoter sa nuque et l'homme se dessina sur le fond lumineux du comptoir, tout pareil à celui d'une scène de Guignol. Elle n'entendait rien. Du sang emplissait sa bouche, pulsant de plus en plus vite et remontant de son poumon perforé. Elle toussa et une nuée poisseuse retomba sur son visage. La buée emplit ses yeux, teintant les environs de rouge sombre.

Que valaient ses rêves désormais ? se demanda-t-elle. Cet enfant dont la voix lui avait semblé descendre de l'étage vers elle, dans la maison chaude et lumineuse qu'elle avait imaginée. Cette vie rêvée. Quelle vie pouvait-on rêver dans un monde où des gamins enlèvent, torturent et tuent des plus jeunes qu'eux ? Sans raison. Sans aucune raison. Sans remords. Sans aucun regret.

« Je suis encore vivante. Je suis encore vivante. » Lynn se figeait sur cette pensée, persuadée que tant qu'elle arriverait à la formuler et à la

formuler encore, rien de définitif ne pourrait se produire ici. Elle pensa à Andrew et aux petites lumières entrevues de la voiture les soirs où ils étaient ensemble, aux lisières de l'autoroute, près de Trotters Bottom. Oui, il fallait penser très fort à Trotters Bottom. Pas à cette douleur qui emplissait et raidissait son corps. Elle chercha ailleurs où poser sa souffrance et son affolement ; elle se dit qu'elle était cette *Leen*, dont le jeune rouquin du Starbucks de Whitechapel Road avait inscrit le nom sur un gobelet, près de trois semaines auparavant. Une autre fille. Ailleurs. Vivante.

Elle sentit son téléphone vibrer sur le plancher de la salle de bar. À quelques centimètres de son visage. Elle voyait l'écran clignoter, dans un halo bleuté.

MESSAGE ANDY

Et l'écho des notes de *Reservoir*, qui emplissaient l'espace vide de la salle. Oui. Une belle chanson pour se dire au revoir.

Les quatre lettres luisaient dans la pénombre. A.N.D.Y.

Puis le message qui occupa tout l'écran, légèrement déformé par la proximité :

LYNN. COUCHE-TOI AU SOL. SI TU REÇOIS,
COUCHE-TOI AU SOL. FAIS LA MORTE.

Voilà un ordre direct d'Andy auquel elle n'aurait aucun mal à résister. On ne pouvait pas être plus couchée au sol qu'elle ne l'était. Même si elle n'avait aucune envie, aucune envie du tout de faire la morte.

123

Au Molly’s

Et comme dans les histoires que l’on lit aux enfants, où il suffit d’invoquer un personnage pour le faire apparaître dans un nuage magique de fumée et de feu, Andy fut brusquement devant elle. Andy debout, dans ses vêtements de tous les jours, entouré de deux flics en tenue d’intervention. Les trois hommes pointaient d’énormes pistolets automatiques vers eux. Elle connaissait tout ça. Elle avait décrit ce genre de scène plusieurs fois dans le *Bumper*. Les uniformes noirs ; le boléro de Kevlar ; le balaclava renforcé, plaque frontale et protection nasale ; les deux holsters enserrant les cuisses.

Lynn remarqua que la porte et la moitié de la baie vitrée avaient volé en éclats, s’affaissant à la manière d’un décor de théâtre. Les trois hommes ouvraient le feu simultanément. Lynn vit les flammes surgir des armes automatiques. La scène lui fit songer à un feu d’artifice parfaitement synchronisé, avec ses fontaines de Bengale et leurs gerbes d’étincelles. Curieusement, elle n’entendait aucun son. Si, peut-être, étouffé, comme venant d’un autre continent, celui d’une avalanche, un roulement assourdi, qui emportait le monde.

Elle vit Simić relever les bras. Pour tirer ? Se rendre ? Elle vit son visage se déformer et s’étirer vers l’arrière et de chaque côté. Des morceaux

d’étoffe sur ses épaules s’éparpillaient à la manière d’un vol de gros insectes sombres. Son visage était en train d’exploser, littéralement. Perforé par les tirs rapides des trois MP7 Heckler & Koch. Curieusement, Simić restait debout, à la manière de ces animaux décapités qui continuent de s’agiter dans un semblant de vie. Puis d’un seul coup, son corps sembla projeté vers le mur, comme propulsé par un gigantesque élastique. Elle repensa à cette image qu’elle avait façonnée quelques instants plus tôt. Cette ombre, cet immense vide noir qui avait été enfermé dans la peau d’un homme. Et Simić ne fut plus désormais, et pour l’éternité, que cela : une apparence, qui se dispersait à présent dans l’air humide de Southampton.

Lynn essaya de tourner la tête et de sourire à Andy.

« Je suis encore vi… »

124

Tremona, Southampton Hospital.
Mardi 14 février, 4 h 26

Andrew Folsom faisait rebondir un personnage bariolé à l'aide de son pouce replié contre la façade de son smartphone. Un éclair violet lui annonça cent cinquante crédits de gain. Des heures qu'il attendait, qu'il espérait. Le couloir vivait maintenant ses heures les plus calmes, ces instants du plus profond de la nuit où le silence s'installe enfin vraiment. Les bips et les pulsations des appareils électriques de surveillance et de contrôle constituaient toute l'architecture sonore de son espace. Peu avant trois heures du matin, pour tromper son anxiété, il avait appelé Caldwell à Londres. Il lui avait demandé de faire un saut à Amen Court, juste pour vérifier que Puck allait bien. Caldwell l'avait copieusement insulté, mais il avait fait un saut dans la City. Il avait réveillé le gardien, laissé au chien un paquet de McVitie's et refait le plein de la gamelle d'eau. Folsom savait que Caldwell avait fait ça par amitié et non parce qu'il était son supérieur. Aller nourrir un chien en pleine nuit n'était pas une mission qu'un détective-inspecteur donnait à un sergent.

Maintenant, il était quatre heures passées et Andy Folsom en était à sa vingtième partie de *LazyJoongle* ; il allait entamer la vingt et unième sans même y songer, contraignant son cerveau à se concentrer sur la course

absurde d’un gorille rose fluo accroché à des branches asymétriques couvertes de ventouses de calamars. Soudain, un pas se fit entendre au-delà du coude vitré tout au bout du couloir. Une silhouette se dessinait à travers les verrières. Une blouse blanche. Un médecin. Tout se reconnecta en quelques millionièmes de seconde. Lynn. La blessure tout près de son sein droit. Le visage de Lynn. Couvert de sang et de bulles de salive. Maguire. Mort. Le visage en miettes. Et Trevor Sugden. Presque mort. Affalé contre un mur, les yeux mi-clos, l’air d’un *hobo* regardant passer le temps au bord d’une voie de chemin de fer. Ce bar transformé en morgue ou en champ de bataille. Lynn. En train de mourir, secouée de convulsions, les yeux blancs.

Andrew avait l’habitude des médecins, des hôpitaux et des discours que les premiers y tenaient. Il connaissait par cœur leurs manières, leurs précautions et leurs systèmes de communication. Il connaissait par cœur leurs mots et leurs silences. Cette démarche que le type dans le couloir avait adoptée dès qu’il avait quitté l’abri du coude au fond du couloir, il la connaissait aussi. Une démarche faussement nonchalante et traînante, qui plébiscitait l’apaisement. Le médecin n’était plus qu’à dix pas de lui ; il gardait la tête basse, comme plongé dans ses pensées. Andrew fit un pas en avant et se figea.

L’homme en face de lui releva lentement le menton. Il avait un visage osseux, mangé de barbe naissante, irrégulière et noire. Andrew discernait les contractions qui soulevaient sa peau, à l’articulation des mandibules.

— Comment…

Il sentait les mots se briser dans sa gorge. Jamais, de toute sa carrière de policier, il n’avait ressenti autant la peur, et l’émotion le renverser. Le médecin leva complètement la tête et fixa Andrew droit dans les yeux. Il dit, d’une voix fatiguée, mais spontanée et loyale :

— Elle vit. Elle est bien, M. Folsom. Aussi bien qu’on puisse être avec une balle qui a traversé la poitrine de part en part, perforé un poumon et provoqué une double hémorragie interne.

— Est-ce que… est-ce que je peux la voir, docteur ? Une minute ? Une demi-minute même ?

Le médecin lui accorda un mince sourire.

— Une demi-minute, je crois que ça peut se faire. Mais je ne peux pas vous laisser entrer dans la chambre. Pas maintenant.

Il entraîna Andy à travers les couloirs. Ils franchirent plusieurs portes à battants et hublots, qui se refermaient derrière eux comme les sas d'un sous-marin. Andrew Folsom eut le sentiment de plonger de plus en plus profondément sous la surface d'un océan opaque. Enfin, ils arrivèrent dans un service isolé.

Un couloir en arc de cercle filait sur la droite. Le médecin fit signe à Andy et lui désigna une sorte de vitrage fixe découpé dans la cloison. Andrew Folsom se pencha contre la baie qui donnait sur une chambre plongée dans une semi-obscurité verdâtre. Lynn reposait sur un lit articulé. Il avait pensé la découvrir ensevelie sous un fouillis de tubes et de câbles ; elle était juste équipée d'un masque respiratoire translucide et d'une perfusion au bras gauche. Elle dormait, ou était plongée dans un état hypnotique. Andrew Folsom imagina entrer et poser sa tête sur le ventre de Lynn. S'endormir là. Et attendre. Attendre ce qu'il faudrait. Ne plus jamais la quitter.

125

Amen Court, City of London.
Lundi 20 mars, 16 h 20

Trevor Sugden était étendu sur un canapé d’angle. Une lumière atténuée pénétrait par les fenêtres d’ouest. À quelque distance, on apercevait le reflet des immenses vitrages opalins d’Old Bailey. Au loin, un soleil londonien glissait vers l’horizon, faisant luire les toits d’ardoises grises, les tours et les clochers.

Lynn Dunsday était passée voir son vieil ami. Pour la première fois depuis ce soir à Southampton, un peu plus d’un mois plus tôt. Elle-même était sortie depuis dix jours de Tremona où elle était restée, comme Trevor, en *emergency room*. Trevor avait été opéré deux fois dans les toutes premières heures. Maintenant, il essayait de reprendre des forces. Il avait regagné Londres depuis cinq jours, et son appartement depuis quarante-huit heures. Lynn lui ramenait Puck, qu’Andy avait pris avec lui dans son petit appartement de Shepherd’s Bush. Le labrador se jeta sur Trevor pour lui lécher les joues et se laisser flatter le ventre en couinant. Quand Puck eut fini ses effusions, Lynn tomba dans les bras du vieux journaliste. Leur étreinte dura plusieurs minutes.

— Comment allez-vous Trevor ? Comment êtes-vous installé ? Vous avez quelqu'un pour vous faire les courses en attendant de…

— Eh bien, figurez-vous que Claire est passée ce matin. Avec un type qu'elle m'a présenté comme un des chefs de rubrique du *Financial Times*. Enfin, je pense que c'est son… hum, petit copain…

— Claire ? Sans rire ?

— Je ne ris pas, Lynn. Elle a proposé de me faire quelques courses. Je n'ai pas dit non. Ils sont partis deux heures. Elle a acheté tout un tas de choses. Absolument tout vient de chez Fortnum & Mason ! J'en ai pour des mois à me nourrir de salades de crevettes tropicales à la menthe, d'*Arabian hummus*, de salade des Cornouailles, de saumon rouge aux courgettes naines, de soufflés au citron et de jelly à la fraise. Elle a pris deux bouteilles de bourgogne et une de prosecco… Des toasts de pain complet, des chips de banane, des oignons caramélisés et que sais-je encore ! Ouvrez la porte du frigo, vous allez vous croire dans la réserve d'un restaurant français. Tout est soigneusement rangé dans ces sacs spéciaux qu'ils offrent à leurs clients…

Trevor Sugden laissa échapper un rire franc qui secoua tout le haut de son corps. Lynn s'attendait à ce qu'il se mette à vomir du sang ou à presser brusquement sa main sur son cœur. Mais non. Il riait comme autrefois. Sans arrière-pensée. Simplement emporté par l'image de ces sacs de luxe emplis de victuailles raffinées dans son réfrigérateur. Lynn rit avec lui, presque une minute. Ils se regardaient l'un l'autre. Oui, ils étaient vivants. La vie avait gagné la partie, songea-t-elle. Avant de se figer. *La vie* ? Où en était Trevor par rapport la vie ?

— Comment allez-vous ? répéta Lynn.

— Ça va mieux. Ça va bien, Lynn. J'ai beaucoup moins mal que lorsque j'étais à Southampton. Pour tout dire, je n'ai quasiment plus mal. J'ai encore quelques difficultés à respirer tout à fait normalement, mais… ça va. Et vous ?

— Ça va. J’ai eu énormément de chance. Je me suis beaucoup reposée. Tout va bien, Trevor.

— Vous… vous remercierez Andy, pour Puck. C’est très chic de sa part, vraiment. Je vais l’appeler. Dites-lui… Qu’il l’ait pris chez lui m’a beaucoup touché. Il m’a envoyé deux ou trois photos par SMS ; ça m’a beaucoup touché.

— Eh bien, Andy m’a… eh bien, *il m’a aussi prise chez lui* ! J’habite à Shepherd’s Bush depuis mon retour de Southampton. Voilà : depuis dix jours, Andy, Puck et moi habitons ensemble ! Je ne sais pas si je vais vous le rendre, minauda-t-elle en caressant le cou du chien.

— Andy est arrivé au bon moment ! Dans votre vie. Et dans la mienne, aussi, fit Trevor en riant une nouvelle fois. Voulez-vous venir tous les deux, un de ces soirs, m’aider à épuiser toutes ces choses qu’a laissées Claire ? Demain soir ?

Lynn Dunsday esquissa un sourire ému en hochant la tête. Elle s’était déplacée vers les fenêtres de Ludgate Hill. Elle semblait embarrassée. Elle jouait depuis quelques instants avec le cordon d’un store, le tordant entre ses doigts. Trevor Sugden la regardait. Il savait à quoi elle pensait. Il savait qu’elle n’allait pas y revenir. Pas toute seule. Pour une fois, songea-t-il, Lynn n’osait pas parler. Il lança, et sa voix fut comme un glas dans cet air immobile qui plane sur les drames et les deuils :

— Lynn… Vous pensez à ce voyage en Suisse, n’est-ce pas ?

Lynn se retourna brusquement, comme si elle avait été touchée par le dard d’un frelon. Elle voulait répondre mais aucun son ne sortait de ses lèvres. Trevor reprit :

— J’ai renoncé… J’ai renoncé à mon petit voyage. J’ai choisi d’attendre que les choses se décident toutes seules. Une « médiane de survie de cinq ans », ça laisse pas mal de possibilités, au fond… Du zéro à presque l’infini, non ?

Lynn regarda à travers la baie du côté des grandes façades de la City qui bouclaient l'horizon vers Ludgate Hill. Elle ferma un instant les yeux et laissa des images revenir, puis s'estomper d'elles-mêmes. Oui. Sans aucun doute, elle était bien vivante. Et elle n'avait pas peur.

Playlist

Générique : The Twilight Sad – *Sick*

High Barnet Station
1 – Metronomy – *Reservoir Canary Wharf*
2 – The Radio Dept – *Committed to The cause Trotters Bottom*
3 – Marconi Union – *Weightless Red Lion*
4 – Nitin Sawhney – *October Daze Fitzjohn Avenue*
5 – Bohren & Der Club of Gore – *Karin Herne Hill*
6 – Linton Kwesi Johnson – *Hurricane Blues Bournemouth*
7 – C Duncan – *Novices Amen Court*
8 – Nina Hagen – *Auf'm Bahnhof Zoo Notting Hill Gate*
9 – Peter Murphy – *Cuts You Up Molly's*
10 – Bobby Darin – *Dream Lover*

— The Pubs' Soundtrack –

New Order – *Restless*
The House Of Love – *Shine On* Paul McCartney – *Hope of Deliverance* Morrissey – *When Last I Spoke to Carol*
Marianne Faithfull – *Give My Love To London*
The Coasters – *Down in Mexico*
The Verve – *Sonnet*
Skye & Ross – *Head Home*

Générique de fin : The Twilight Sad – *Last January*

NOTE DE L’AUTEUR

Derrière le roman

Tu n’auras pas peur est-il un roman inspiré de faits réels ? Pas tout à fait. C’est un roman imprégné d’un fait divers réel. Pour aller vite, tout ce qui concerne la partie contemporaine est imaginaire et appartient au domaine de la pure fiction. Tout ce qui concerne ce que les Anglo-Saxons nomment *backstory* – le « passé de l’histoire » en somme, c’est-à-dire « l’affaire Bulger » – est vrai. Seuls les noms des assassins ont été modifiés et j’explique plus loin pourquoi mon éditrice Isabelle Chopin et moi avons décidé qu’il en soit ainsi. Disons tout de suite qu’il ne s’agit pas seulement – et peut-être pas du tout – d’une seule question juridique.

Je me souviens parfaitement du moment où j’ai entendu parler de l’assassinat du petit James Bulger à la télévision. Je n’ai pas saisi son nom ; je ne crois pas que le journaliste l’ait même prononcé. Mais je me souviens des détails qui ont été donnés, se succédant comme autant de charges contre l’auteur de cette monstruosité. Ces détails ne constituaient pas seulement une accumulation d’horreurs ; ils rendaient aussi l’information à peu près incroyable et presque abstraite, finalement, dans sa démesure.

Les journaux télévisés ont fini par annoncer, quelques jours plus tard, que deux garçons de la banlieue de Liverpool avaient été arrêtés et inculpés

du meurtre du petit Bulger. Ils avaient 10 ans. Le Royaume-Uni tout entier semblait figé par la nouvelle. En France, l'épisode n'eut pas un retentissement particulier. Sans doute en raison du principe bien connu des journalistes mentionné par Lynn Dunsday qu'ils appellent « loi de proximité », qui fait qu'un drame a d'autant plus de résonance sur un public qu'il se produit près de lui. Ces jours-là resteront plutôt bercés, pour beaucoup d'entre nous, par les tout premiers pas de Bill Clinton à la présidence des États-Unis ou par les accords de *Hope of Deliverance* de Paul McCartney.

J'ai recroisé le fait divers à l'époque où je travaillais sur *Blackout Baby*, en découvrant par le biais de différents documents judiciaires britanniques que les auteurs du meurtre de James Bulger avaient été remis en liberté. Ils avaient bénéficié d'une mesure dite « *Mary Bell order*[1] » permettant de dissimuler toute information, y compris l'identité, concernant un enfant impliqué dans une affaire judiciaire.

J'appris également qu'en 2010, l'un des meurtriers avait été de nouveau condamné à une peine de prison, puis remis en liberté à la fin de l'année 2013. Il avait profité, une seconde fois, d'une identité de fantaisie et d'une adresse secrète. Cette récidive restait mystérieuse. Le ministre de la Justice britannique de l'époque, Jack Straw, refusait de donner de plus amples détails et, surtout, il excluait de préciser pour quelle raison l'un des meurtriers du petit Bulger était retourné en prison, jugeant que « la révélation de ce motif n'était pas dans l'intérêt du public ».

C'est donc dans cette atmosphère de secret, de dissimulation et de détails soigneusement occultés que le récit qui précède se dessina et commença à se construire.

Je frissonnais à la pensée qu'un criminel aussi monstrueusement établi que celui qui avait, cet après-midi de février 1993, kidnappé, torturé puis assassiné à coups de pierres et de barre de fer un enfant d'à peine trois ans

pouvait avoir été par deux fois relâché dans la nature sous un anonymat complet – son apparence physique et son visage d'adulte restant totalement inconnus du public.

Parmi la multitude de détails sordides et macabres que l'enquête de police révélait peu à peu, un en particulier me troublait : cette histoire de peinture bleue, dont les tueurs avaient maculé le visage de James Bulger, et qu'ils l'avaient même forcé à absorber. L'étrangeté, l'insolite, la malignité de cet acte lui donnaient définitivement une dimension tout à fait hors du commun.

J'ai lu les procès verbaux des interrogatoires. J'ai lu les témoignages glaçants de personnes ayant croisé le petit James en route pour son calvaire. J'ai lu les récits bouleversés de ses parents, Denise Fergus et Ralph Bulger, y compris ceux recueillis longtemps après février 1993. J'ai lu des centaines de pages des quotidiens britanniques – tabloïds ou journaux plus « sérieux » – consacrées à « l'affaire Bulger ». J'ai lu le témoignage d'un homme faussement accusé d'être l'un des assassins du petit Bulger. J'ai lu les menaces de mort qu'un groupe Facebook dédié à la traque du meurtrier faisait planer sur lui.

Bien entendu, j'ai consulté les captures d'écran des caméras de surveillance du New Strand Shopping Centre de Bootle, ce faubourg de Liverpool dans lequel le drame s'était noué. J'ai sondé les profondeurs de la série d'images sur lesquelles on voit James Bulger quittant le centre commercial, sa main dans celle d'un de ses futurs meurtriers, tous deux précédés par la silhouette noire du complice qui ouvrait la route vers le lieu de sacrifice de l'enfant.

Partout régnaient l'émotion et le chagrin.

Les événements que traverse l'Europe ces derniers mois, la vague terroriste et les épisodes urbains, brutaux et spectaculaires, ont abondamment nourri les contenus médiatiques. La peur qu'ils suscitent du fait de leur violence aveugle est dédoublée par leur mise en scène

permanente par des médias omniprésents, nombreux et intrusifs. Ces invasions de notre intimité sont parfois de notre responsabilité, lorsque nous choisissons de consulter les différents terminaux qui accompagnent désormais nos vies et qui sont autant de vecteurs par lesquels le monde nous souffle au visage ses errances et ses excès. Les journalistes en sont parfois comptables, dans leur course pleine de concurrence et d'enjeux qui ne sont pas tous liés au seul souci d'informer. Mais des dispositifs nouveaux, qualifiés parfois hâtivement de « médias », ne relèvent pas de l'arsenal journalistique. Ces protocoles logiciels – réseaux sociaux, fils de communications interpersonnels, blogs et sites Web de voyeurisme effréné – sont peut-être des *médiations*, mais ils ne sont pas des *médias d'information*. Leurs propositions, leurs contenus, leur philosophie même échappent à toute influence et à toute déontologie journalistique telle que définie par ceux qui croyaient, en leur temps, au progrès, à l'émancipation de l'homme par la diffusion du savoir et à la liberté de la presse. Certains sites, certains *pure players*, certaines « pages perso » n'appartiennent pas au domaine de l'information mais à celui de la plus ignoble bassesse humaine.

Ainsi, loin d'être considérés comme des anomalies malsaines et obscènes, des sites comme Bestgore, LiveLeak, DocumentingReality ou Goregrish, qui diffusent depuis des années auprès de millions de fans des images de morts violentes ou de tortures, deviennent des modèles à égaler et même à surpasser pour certains pseudo-médias qui croient y voir une solution magistrale à leur chute d'audience dans le monde réel. Si parfois leurs webmasters sont traqués par la loi, voire provisoirement incarcérés, leur activité perdure. Et leurs contenus restent en ligne. Souvent au nom de la liberté d'expression. Et de la « défense d'un Internet libre et ouvert et le droit à l'information pour tous[2] ». Le paradoxe, c'est que ce pari peut marcher.

En utilisant la zone d'ombre que les médias classiques persistent à maintenir en refusant de diffuser les images les plus sinistres de l'actualité, Bestgore et les autres maintiennent une sorte d'exclusivité sur l'horreur : images prises juste après un attentat terroriste, accidents de la route ou exécution d'otages, tout est bon pour attirer de nouveaux *addicts*, aux appétits frustrés par la retenue des médias traditionnels.

Bien que souvent confondus avec les protocoles numériques clandestins du *darknet* – comme Tor – souvent illégaux, voire avec les zones floues du *Deep Web* non balayées par les moteurs de recherche et donc non référencées, les sites évoqués plus haut appartiennent à la face visible du Net. Ce sont des sites Web aux adresses parfaitement publiques et… parfaitement légaux. Beaucoup de gens imaginent qu'il faut être un expert pour visionner ou télécharger des horreurs sur le Net. C'est faux. Aller sur Bestgore ou sur DocumentingReality est aujourd'hui aussi simple que de commander un aspirateur sur un site marchand ou de consulter les prévisions sur le site de Météo France.

Cette contamination virale commence à produire ses effets ; certains médias d'information classiques s'y laissent aspirer, en diffusant en intégralité sur leurs pages Web des images censurées ailleurs. Ainsi les vidéos de l'assassinat d'un infirme en Ukraine, filmé au caméscope par deux adolescents psychopathes, celles de la mort du policier Ahmed Merabet lors de l'attaque contre *Charlie Hebdo* ou des décapitations de prisonniers par l'État islamique se sont retrouvées sur les sites « officiels » de médias aux noms prestigieux. Floutées ou coupées sur les chaînes de télévision et les pages de journaux *print*, ces images deviennent accessibles sur leurs vitrines *on line*… Une sorte de schizophrénie médiatique, doublée sans doute d'une part d'opportunisme commercial et d'hypocrisie morale.

J'ai posé dans ce récit des personnages travaillant dans les zones d'emprise de ces univers numériques ; j'ai essayé d'en faire les porte-parole

d’une information capable de rendre compte des plus terribles nouvelles, mais préservée du cynisme et de la grossièreté qui s’étendent ici et là. C’est-à-dire partout où l’urgence d’informer semble vouloir s’accompagner d’une compulsion à montrer le pire, au plus vite et sans aucune retenue morale. Lynn Dunsday et Trevor Sugden sont deux générations, deux moments d’une même exigence : celle d’un journalisme désireux de révéler sans salir.

Leur présence dans ce récit est aussi un hommage ému à mon ancien métier. Sans aucun doute, j’ai emprunté à quelques-uns de mes ex-confrères et consœurs des petits morceaux d’eux, que j’ai agrégés pour en faire les personnages fictifs d’une histoire imaginaire.

Je suis sûr qu’ils se reconnaîtront, sous les couches de maquillage dont j’ai affublé leurs plénipotentiaires dans ce roman.

Quelques mots pour achever de rendre au réel ce qui lui appartient : le Courtfield, ce pub où se retrouvent régulièrement Trevor Sugden et Philip Davies, existe bien. Situé dans Earls Court Road, il sert en effet un des meilleurs *ploughman’s lunches* de Londres. J’y ai passé il y a quelques années une merveilleuse soirée avec mon épouse et mon fils, et j’y suis régulièrement retourné quand je travaillais à Londres sur *Retour à Whitechapel*.

Le Ghost n’est pas le vrai nom du pub que fréquentent Lynn et Andy sur Shepherd’s Bush Green. Les habitués y auront reconnu le Sindercombe Social. Mon ami Michel « *City of London* » Guignard et moi y avons dîné et bu quelques lagers en attendant le concert de Peter Hook & The Light il y a quelques mois.

C’est ce même ami, londonien depuis des décennies, qui m’a fait découvrir le repli de rues derrière St Paul, baptisé de l’improbable et authentique nom d’Amen Court, où se tapit Trevor Sugden.

Le Green Man, où Trevor et Lynn échangent leurs informations, est bien situé derrière Poultry, dans la City. Il s'appelle en réalité One Lombard Street, et ses petits-déjeuners sont aussi fastueux que ceux que Puck et son maître partagent dans le roman.

La bloggeuse Lilly Joy n'existe pas. Mais ses aventures rocambolesques sur la toile ressemblent à s'y méprendre à celles de la youtubeuse Marina Joyce, suivie par son million d'abonnés et qu'une rumeur avait déclarée « kidnappée » parce qu'on croyait l'avoir entendu murmurer « aidez-moi » sur une vidéo…

L'« œuvre » de Damien Hirst, *Away From the Flock*, cet agneau mort plongé dans une solution bleutée de formol que Lynn Dunsday découvre dans une galerie de Hanbury Street, fait désormais partie du fonds de la Tate Modern à Londres. Elle y est exposée par intermittences, avec précaution, depuis que des fuites d'aldéhyde formique menacent d'intoxiquer les membres du personnel. La « sculpture » de Hirst est toutefois visible sur le site de la Tate.

Ce n'est pas Lynn Dunsday qui a écrit le livre de référence sur Mary Bell, mais la journaliste britannique Gitta Sereny qui, dans son ouvrage *Une si jolie petite fille*, rend compte d'une manière saisissante de ses entretiens avec la jeune criminelle.

Enfin, pour terminer sur une note beaucoup moins anecdotique : si j'ai changé les noms des véritables assassins du petit Bulger pour les affubler des *bogeys* de Jon Maguire et Paul Fletcher, c'est dans l'intention d'estomper cette terrible vérité selon laquelle on se souvient du nom des monstres, jamais de celui de leurs victimes. La justice britannique avait fait le plus gros du travail en effaçant du monde réel les identités des tueurs de

1993 ; réduites à l’état de poussière, elles ne demandent plus qu’à se dissiper dans le néant.

D’autres drames traverseront bientôt le fil de l’actualité. Ils déchireront le tissu fragile de notre quotidien ; les journaux en rendront compte. Témoins et survivants occuperont les plateaux de télévision. Peut-être même que des écrivains saisiront leurs mots, en feront des romans, et ils affubleront leurs acteurs de noms fantaisistes qui cohabiteront avec les identités réelles de victimes et de bourreaux.

Nous avancerons parmi toutes ces ombres, tous ces échos et ces mirages, et nous essaierons, tant bien que mal, de ne pas avoir peur.

---

1. « Mesure Mary Bell », du nom de la jeune fille poursuivie pour un double meurtre en 1968 et condamnée à une peine de prison dite « au bon plaisir de Sa Majesté ». Elle sera libérée en 1980 sous une nouvelle identité.

2. Mark Marek, fondateur et responsable du site Bestgore.